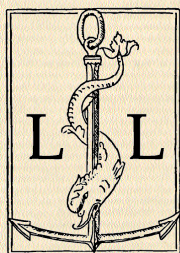


Michel Arrivé (éd.)

DU CÔTÉ DE CHEZ SAUSSURE



Lambert-Lucas
L I M O G E S

Du côté de chez Saussure: une promenade proustienne, en groupe, autour – mieux: au cœur – de l'œuvre du grand linguiste. Le prétexte en a été fourni, en juin 2007, par une double cérémonie qui se tenait à Genève sous les apparences d'un colloque. On y célébrait le cent cinquantième anniversaire de la naissance, en 1857, du maître et le centenaire du premier cours de linguistique générale: la leçon inaugurale en fut donnée en janvier 1907.

Au terme de leur randonnée, promeneurs et promeneuses ont décidé de réunir les propos qu'ils avaient échangés sur le maître de Genève. Car les objets d'intérêt prolifèrent dans son œuvre multiforme, à commencer par les textes encore inédits: le livre en révèle deux, qui surprendront peut-être. La linguistique générale a été une préoccupation constante de Saussure jusqu'à ses derniers jours: rien d'étonnant à ce qu'elle donne lieu à plusieurs des travaux réunis dans ce livre. Mais Saussure est aussi le fondateur de la sémiologie et l'obstiné chercheur des anagrammes enfouis sous la surface des vers latins, grecs et germaniques. Parfois considérés comme marginaux, ces deux aspects de son travail – et leurs relations, complexes, avec sa réflexion sur la linguistique générale – sont ici présents de façon insistante. Par tous ces aspects, ce livre donne un fidèle écho à la réflexion entre toutes fascinante de Ferdinand de Saussure.

Les auteurs: Michel Arrivé, Elitzur Avraham Bar-Asher, Hava Bat-Zeev Shyldkrot, Alessandro Chidichimo, Claire Forel, Bruna Desti, Els Elffers, Francis Gandon, Badreddine Hamma, Roy Harris, Savas Kilic, Claudia Mejia Quijano, Silvia Redente, Louis de Saussure, Claudia Stancati, Ekaterina Velmezova.

Michel ARRIVÉ,
Elitzur Avraham BAR-ASHER,
Hava BAT-ZEEV SHYLDKROT,
Alessandro CHIDICHIMO,
Bruna DESTI,
Els ELFFERS,
Claire FOREL,
Francis GANDON,
Badreddine HAMMA,
Roy HARRIS,
Savas KILIC,
Claudia MEJÍA QUIJANO,
Silvia REDENTE,
Louis DE SAUSSURE,
Claudia STANCATI,
et Ekaterina VELMEZOVA

DU CÔTÉ DE CHEZ SAUSSURE



AVANT-PROPOS

« Du côté de chez Saussure » : ce titre aux résonances précisément proustiennes nous a semblé traduire assez exactement la familiarité à la fois respectueuse, intriguée et admirative que tous les auteurs de ce livre entretiennent avec Saussure.

En 2007 se célébraient simultanément deux cérémonies saussuriennes : le cent cinquantième anniversaire de la naissance du maître – le 26 novembre 1857 – et le centenaire du premier cours de linguistique générale, dont la leçon inaugurale fut donnée le 16 janvier 1907, à peine plus de six ans avant la disparition du professeur.

L'anecdote rapportera que, pour cette double cérémonie, les seize auteurs étaient réunis à Genève à l'occasion d'un colloque qui s'y tint du 19 au 22 juin, sous le beau titre de « Révolutions saussuriennes ». Ils y côtoyaient, dans l'aimable convivialité qui règne toujours en ces occasions festives, plusieurs autres collègues, qui avaient tous en commun leur passion pour Saussure et le saussurisme.

Le hasard, rien d'autre que le hasard, à peine assisté par quelques dissensions accidentelles et provisoires, fait que ce livre ne réunit qu'une partie des communications qui furent prononcées lors de ce colloque. Un autre ouvrage, sans doute – nous le souhaitons tous – donnera leur place à la plupart des autres.

Du côté de chez Saussure nous semble fournir une image exacte de la diversité des travaux qui continuent, près d'un siècle après sa mort, à se faire jour autour de Ferdinand de Saussure. Les seize promeneurs qui se sont égaillés, sans trop s'égarer – c'est du moins ce dont ils se flattent – du côté de chez Saussure viennent d'horizons universitaires très différents. Claire Forel, Louis de Saussure et Ekaterina Velmezo-va n'avaient eu, en Suisse, que quelques pas à faire. Les pacifiques escouades venues de France et d'Italie étaient égales en nombre :

Michel Arrivé, Francis Gandon, Badreddine Hamma et Savas Kilic, d'un côté, et de l'autre Alessandro Chidichimo, Bruna Desti, Silvia Redente et Claudia Stancati. D'Angleterre venait Roy Harris et de Hollande Els Elffers. Trois promeneurs avaient fait un plus long voyage : d'Israël pour Hava Bat-Zeev Shyldkrot, des États-Unis pour Elitzur Avraham Bar-Asher et de Colombie pour Claudia Mejía Quijano.

C'est aussi la diversité qui se lit dans les travaux des seize auteurs. Elle ne fait à vrai dire que refléter la diversité des intérêts scientifiques de Ferdinand de Saussure. Pendant longtemps – jusqu'à la fin des années 1960 – sa notoriété ne s'appuyait guère que sur le *Cours de linguistique générale*, dans son édition dite « standard » de 1916 (ou plutôt de 1922, puisque c'est la pagination de cette deuxième édition qui était, et qui reste, toujours citée). Mais peu à peu se sont divulguées de nouvelles informations sur les travaux du maître. On apprend de façon de plus en plus précise ce qu'on ne faisait auparavant que subodorer : quels que fussent son intérêt intrinsèque et son importance dans le développement de la linguistique et des sciences humaines au XX^e siècle, le *Cours de linguistique générale* ne correspondait pas toujours de façon absolument fidèle aux propos effectivement tenus par Saussure. Et la linguistique, au sens strict du mot, n'avait pas été pas la seule de ses préoccupations : la sémiologie de la légende, notamment germanique, l'a très longuement occupé. La quête des « anagrammes », ces mots ou ces phrases enfouis sous la surface des vers latins, grecs ou germaniques, fut pour lui, pendant trois années, source parfois de joie, plus souvent de perplexité et d'inquiétude.

De cette diversité des travaux de Saussure rendent compte les seize chapitres de ce livre. Sous des modes qui apparaîtront progressivement aux lecteurs qui voudront bien se hasarder *Du côté de chez Saussure* en la compagnie de leurs auteurs.

L'ordre à conférer aux chapitres du livre faisait problème. Après de longues hésitations, on a pris le parti – n'est-il pas saussurien ? – de l'arbitraire : c'est le hasard de l'alphabet qui a déterminé leur succession.

Les Auteurs

QU'EN EST-IL DE L'INCONSCIENT
DANS LES RÉFLEXIONS DE SAUSSURE ?

par Michel ARRIVÉ
Université Paris X - Nanterre
MoDyCo, UMR 7114

Le titre de ma communication peut surprendre. Il a effectivement surpris, et même irrité : je pourrais en donner une preuve, que dis-je ? des preuves. À vrai dire, cette surprise et même cette irritation ont des explications. La plus évidente est la suivante : les réflexions de Saussure, quelles qu'elles soient, ne semblent pas poser de façon explicite le, ou les problèmes de l'inconscient. Je ne donne qu'un indice lexical : le mot *inconscient* ne figure pas dans l'index du *Cours de linguistique générale*, bien qu'il apparaisse à plusieurs reprises dans le texte, il est vrai en qualité d'adjectif. Le nom *subconscient* est lui aussi absent de l'index quoique présent dans le texte. On me dira que cet index est peu fiable, tant pour l'inventaire des termes retenus que pour la complétude des références : l'un et l'autre sont gravement déficitaires. Certes. Mais l'absence des termes *inconscient* et *subconscient* reste un indice : les personnes, quelles qu'elles soient, qui ont composé cet index n'ont pas considéré que le problème de l'inconscient émergeait clairement dans le texte. D'une certaine façon elles ont eu raison.

Dans un premier temps, on l'a compris, je vais donner raison aux lecteurs de Saussure qui ont été surpris par le titre de ma communication : en accord avec eux, ou plutôt avec leur silence, je dirai que le problème de l'inconscient ne semble pas au centre des préoccupations de Saussure telles qu'elles sont manifestées notamment par l'édition standard du *Cours de linguistique générale*. Plus précisément : le problème de la distinction entre *conscient* et *inconscient* n'est allégué, de façon très traditionnelle, que sous l'aspect des degrés de conscience

affectant les actes de langage. Dans un second temps je ferai appel à une position qui, apparemment, se situe à l'extrême opposé de la première : celle qui consiste à faire de Saussure un théoricien de l'inconscient par le biais de sa théorie du signe linguistique. On aura reconnu la position du Lacan des années 1950 et 1960.

Nous serons donc à ce moment en présence de deux positions opposées frontalement. Le mode d'exploration que j'utiliserai alors pour essayer de régler le problème se fondera sur la taxinomie des réflexions saussuriennes. Je dis bien la taxinomie, non la chronologie : on sait qu'il n'est pas toujours facile de fixer avec précision l'époque des réflexions de Saussure, et que, de toute façon, il lui arrivait souvent de mener de front des réflexions apparemment – ou réellement – fort différentes.

*

Sur le premier point annoncé, je serai bref : je me suis déjà exprimé, ailleurs (Arrivé 2007), sur l'occultation apparente du problème de l'inconscient dans le *Cours de linguistique générale* et les textes connexes. Je rappellerai seulement que Saussure fait appel à une conception très classique de l'opposition entre actes conscients et actes inconscients.

C'est intentionnellement que je viens d'employer les adjectifs *conscient* et *inconscient*, et non leurs nominalisations. C'est un fait que les noms n'apparaissent pas dans le texte de Saussure, au contraire de l'adjectif *inconscient* et de l'adverbe *inconsciemment*, qui sont fréquents dans la version standard. Je partirai d'un exemple, qui nous permettra de voir avec précision le problème. Dans le chapitre sur l'« Immutabilité et la mutabilité du signe » se trouve posée une comparaison entre les changements qui interviennent dans la langue et ceux qui interviennent dans les autres institutions sociales : par exemple les rites religieux, les formes politiques, les régimes matrimoniaux, la mode vestimentaire, etc. Le texte pose une spécificité du changement linguistique : elle tient au fait que, à la différence de ce qui s'observe, selon Saussure, pour les autres institutions, « les sujets sont, dans une large mesure, inconscients des lois de la langue » (CLG : 106). On remarque au passage que Saussure semble poser comme évident le caractère pleinement « conscient » des mutations atteignant les autres institutions sociales : laissons-lui la responsabilité de cette position, étrangère à notre propos d'aujourd'hui, et sans doute contestable, au moins pour certaines des institutions citées. Dans son enseignement authentique, Saussure s'est exprimé de façon assez nettement différente :

On pourrait invoquer ce fait que l'on n'applique pas la réflexion à la langue (distinction entre conscient et inconscient) et préciser le degré de conscience qui préside en général aux faits de langage. (Engler 1968-1989 : 162).

Les éditeurs, on le voit, se sont, en ce point, autorisés à modifier assez nettement la lettre des propos tenus par Saussure dans son cours oral. Il a utilisé les termes *conscient* et *inconscient* d'une façon grammaticalement ambiguë. Sont-ils simplement cités de façon autonymique ? Ou bien sont-ils proprement nominalisés ? Je penche pour la première solution. Quoi qu'il en soit, le texte du cours, tant dans sa version orale que dans la forme qui lui est donnée par les éditeurs de 1916, marque bien que, pour le Saussure qui parle précisément à ce moment, il y a une gradation qui fait, progressivement, passer de ce qui est *inconscient* – à comprendre, j'y insiste, comme *temporairement* inconscient – à ce qui est *conscient* – à comprendre dans le sens de soumis à la « réflexion linguistique ». En somme, ce que Saussure nous dit ici, c'est que quand nous employons un élément de la langue, nous le faisons sans nécessairement en faire l'objet d'une réflexion consciente : nous n'avons pas besoin de porter consciemment attention à la programmation de la succession des sons dans notre discours. Cependant, il suffit d'un effort à tout instant possible pour faire émerger ces faits à la conscience : c'est ce qui rend possible l'activité métalinguistique, quel que soit son degré de technicité. L'enfant qui épelle les lettres d'un mot la pratique autant que le linguiste qui en fait la description phonologique.

Cette conception des « degrés » de la conscience linguistique est manifestée de façon plus ou moins explicite dans d'autres passages du *Cours* et des *Écrits* : on voit ainsi apparaître les deux notions intéressantes de « conscience latente » et d'« inconscience ». « Inconscience », j'y insiste, et non pas « inconscient » : le substantif utilisé par Saussure désigne un état, et non un ensemble de contenus.

La « conscience latente » – qui sera transformée, imprudemment, en « subconscient » par les éditeurs du *Cours* (p. 178) : le mot ne semble pas avoir été prononcé par Saussure – est celle qui caractérise les rapports associatifs dans leur opposition aux rapports syntagmatiques :

On pourrait représenter ces deux principes, ces deux activités qui se manifestent synchroniquement par deux axes,

syntagmatique,

simultanément et sur un autre axe mentalement existant comme dans un usage [pensé dans une conscience latente] toutes les autres possibilités qui peuvent être unies par association. (Engler 1968-1989 : 293)

Ainsi la répartition entre « plus ou moins conscient » et « plus ou moins inconscient » semble se faire selon l'opposition de l'axe syntagmatique à l'axe associatif. Il faut toutefois remarquer que l'« inconscience pure » est paradoxalement définie, de façon différentielle, comme « un certain degré de conscience » :

[...] la notion de conscience est éminemment relative, de sorte qu'il ne s'agit que de deux degrés de conscience dont le plus élevé est encore de l'inconscience pure comparé au degré de réflexion qui accompagne la plupart de nos actes. (*Écrits* 2002 : 159)

On l'a compris : le tableau des degrés de conscience qui est brossé dans ces passages pose un degré faible, dénommé alternativement « conscience latente » ou « inconscience ». Mais cette « inconscience », même quand elle est qualifiée de « pure », n'est jamais que l'un des niveaux de la conscience, susceptible à son tour d'être caractérisé comme « élevé » par rapport à d'autres encore plus bas.

Ces analyses ne sont en rien contradictoires à celles que donne Freud dans l'illustre article de 1915 spécifiquement intitulé « L'inconscient ». Il tient, au sujet de certains actes psychiques « inconscients » des propos très voisins de ceux de Saussure, jusque dans la terminologie (toutefois à manier avec précaution, en raison de la traduction). Il faut cependant prendre garde à une disjonction fondamentale effectuée par Freud : il marque clairement que le caractère inconscient de ces actes n'a pas pour effet de les faire appartenir à l'inconscient « au sens systématique ». Il existe pour lui deux « inconscients » : d'une part une « conscience latente » qui reçoit immédiatement après cette analyse le nom d'« inconscient descriptif ». Et d'autre part un autre inconscient, l'« inconscient topique ». C'est ce dernier qui constitue l'inconscient au sens strict du terme.

On le sait : Lacan reprendra à son compte cette distinction freudienne fondamentale, de façon explicite et répétitive :

Que l'inconscient soit inconscient n'est pas ce qui est caractéristique. L'inconscient n'est pas une caractéristique négative. (1967-2005 : 20)

Si nous en jugeons d'après les textes de Saussure jusqu'à présent utilisés, il est évident que les processus inconscients qu'il analyse relèvent de l'inconscient descriptif. Il en décrit les fonctionnements en des termes assez voisins de ceux de Freud. Mais de l'inconscient topique et, de ce fait, systémique, il semble bien qu'il ne soit, dans ces textes, nullement question.

On le voit : à s'en tenir aux fragments que nous venons d'examiner, la problématique de l'inconscient ne se fait qu'une place marginale dans le *Cours de linguistique générale*. Si Saussure est en accord avec Freud, ce n'est que sur l'inconscient descriptif, connu, sous

diverses dénominations, depuis longtemps. Pas de quoi, en somme, en faire le sujet d'une communication à un colloque : je donne donc provisoirement raison aux lecteurs surpris ou indignés.

*

Il se trouve cependant qu'une opinion totalement opposée a été formulée, avec une forte autorité. Je l'ai indiqué tout à l'heure : c'est Lacan qui formule cette opinion. Elle consiste à présenter Saussure comme un théoricien de l'inconscient. Le paradoxe est fort. Il convient d'examiner avec attention de quelle façon Lacan pose ce qu'il donne pour sa part comme une évidence.

Les textes foisonnent. Celui que je vais citer est assez peu connu. Il date de 1958, c'est-à-dire de l'époque où se formule chez Lacan l'axiome de « l'inconscient structuré comme un langage » et où s'opère avec insistance la référence à ce qu'il appelle « l'algorithme du signe » saussurien.

Dans cette communication à un Congrès tenu à Barcelone en 1958, Lacan s'élève avec vigueur contre l'intégration de la psychanalyse à une « psychologie générale » académique, voire à « certaines assomptions de la matière humaine sous les rubriques variées de la sociologie ». En opposition à ces tentatives d'*Anschluss*, il pose une conception que j'oserai qualifier de « structuraliste » de la psychanalyse, même si le terme n'est pas utilisé ici, et si Lacan prend ses distances avec le « structuralisme ». Et on ne s'étonne pas de voir apparaître comme fondateurs de ce type de psychanalyse le couple de ces deux contemporains que furent Freud et Saussure :

Il s'agit de la lecture suggestive de l'anticipation, faite par Freud, dans l'analyse de l'inconscient, des formules mêmes où Ferdinand de Saussure, dix ans après la *Traumdeutung*, fonde l'analyse des langues positives. Car la linguistique a déplacé le centre de gravité des sciences, dont le titre, singulièrement inactuel d'être promu depuis lors de sciences humaines, conserve un anthropocentrisme dont Freud a affirmé que sa découverte ruinait le dernier bastion, – en dénonçant l'autonomie où le sujet conscient des philosophes maintenait l'attribut propre à l'âme dans la tradition du zoologisme spiritualiste. (Lacan 1958-2001 : 166-167)

Le texte n'est peut-être pas d'une transparence absolue pour les personnes peu familières à la pensée et au style de Lacan. Il faut insister sur les points suivants :

1. Selon Lacan, la linguistique telle qu'elle a été refondée par Saussure a eu pour effet de décentrer les sciences dites humaines, en mettant en place un objet, la langue, donnée comme un « système », et réduisant d'autant, voire supprimant, la place du « sujet

conscient ». Telle est en tout cas l'analyse de Lacan : on peut naturellement la contester.

2. La psychanalyse telle qu'elle a été fondée par Freud a eu le même effet en mettant en place l'inconscient. C'est précisément la jonction effectuée après coup de Freud et de Saussure qui permet à Lacan de mettre en place le concept de « sujet de l'inconscient ». C'est ce que dit la célèbre définition du signifiant au sens lacanien : « le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant ».
3. L'analyse de l'inconscient par Freud rencontre précisément, toujours selon Lacan, l'analyse de la langue par Saussure. C'est ce qui est dit par l'illustre axiome : « L'inconscient est structuré comme un langage ». Ce point de doctrine est redondant chez Lacan dans toute sa réflexion autour de 1960.
4. Du point de vue chronologique, Freud, selon Lacan, a anticipé sur Saussure : les analyses de la *Traumdeutung* sont antérieures à celles du *Cours de linguistique générale*.

Nous ne sommes pas ici à un colloque lacanien : ce n'est peut-être pas le lieu d'entrer dans le détail de l'analyse des positions lacanien-nes. Je crois cependant utile de préciser trois points. Par ordre d'importance croissante :

1. Lacan n'a guère eu connaissance de la réflexion de Saussure que par la version standard du *Cours de linguistique générale*. Son allusion aux « dix ans d'avance » de la *Traumdeutung* indique qu'il est informé, certainement par la « Préface de la première édition », de la chronologie effective des cours prononcés par Saussure. C'est ce qui explique la facilité avec laquelle il s'autorise, dans ce texte et dans plusieurs autres, à donner Freud comme « anticipant » sur Saussure. En somme, tout en posant l'importance de la réflexion de Saussure, Lacan cherche à la présenter comme seconde – et, du coup, comme secondaire – par rapport à celle de Freud. Il va de soi que la connaissance de l'histoire du texte saussurien amène à corriger sérieusement ces spéculations chronologiques et les conséquence que Lacan en tire sur l'histoire des deux disciplines. Précisons à sa décharge qu'il n'avait guère le moyen, en 1958, d'être informé des états antérieurs de la réflexion de Saussure : s'il avait connu les Conférences de 1891 ou le texte sur Whitney de 1894, il ne se serait pas laissé aller à ces spéculations chronologiques.
2. L'axiome « L'inconscient est structuré comme un langage » donne lieu à de graves difficultés de lecture. Je me contente simplement

d'en signaler deux, qui ont donné lieu à d'incroyables déversements bibliographiques :

2.1 Le « comme » indique que la relation entre le « langage » et l'inconscient est donnée, en ce point de la réflexion de Lacan, comme analogique. Le langage, précisément en ce qu'il est structuré, est ici le modèle de l'inconscient. Ce qui n'exclut pas qu'il soit aussi « la condition de l'inconscient ».

2.2 Le « langage » dans la formule lacanienne peut sans doute être pris avec une valeur très voisine de « langue » au sens saussurien. On sait que Lacan en viendra à élaborer un nouveau concept pour désigner cet objet langagier sur le modèle duquel est structuré l'inconscient : c'est *lalangue*, en un seul mot, avec agglutination de l'article. Je me contente de renvoyer sur ce point à mes précédentes publications (Arrivé 1994-2005, 2007 et 2008).

Faut-il tomber en accord avec Lacan, et voir Saussure comme une sorte de double de Freud ? Si on le fait, il faut prendre une précaution telle qu'elle annule pratiquement la proposition : Saussure n'est théoricien de l'inconscient que dans la mesure où il met en place sa théorie de la langue, et spécifiquement ce qu'il appelle l'algorithme du signe. En somme il n'est analyste que dans la mesure où il est linguiste.

On l'aperçoit : le point de vue de Lacan ne résout pas plus notre problème que ne le faisaient les hâtifs lecteurs que j'ai allégués plus haut. En effet Lacan ne prend position que sur la théorie saussurienne du langage, et non sur son éventuelle théorie de l'inconscient. Il faut donc pour résoudre le problème le reprendre de la façon que j'ai annoncée : selon la taxinomie des réflexions saussuriennes.

*

Ma taxinomie aura quelque chose d'arbitraire. Je ferai un sort rapide à deux pans de la réflexion de Saussure parfois considérés comme marginaux, mais assez attirants du point de vue du problème de l'inconscient : ses remarques sur les productions glossolaliques d'Helen Smith d'une part, et d'autre part ses spéculations sur le Moi dans la philosophie hindoue. J'insisterai beaucoup plus sur deux autres aspects, sans doute plus importants : d'abord la réflexion linguistique du *Cours de linguistique générale*, sur laquelle je reviendrai en en mettant au jour un aspect presque toujours occulté, y compris par les lecteurs les plus attentifs. Ensuite – et enfin – la recherche sur les anagrammes.

LA GLOSSOLALIE D'HELEN SMITH

On se souvient que Saussure a été associé aux travaux de son collègue Théodore Flournoy (T. Flournoy 1900-1983) pour les aspects linguistiques du « cycle hindou » d'Helen Smith. Saussure identifie avec une « pénétrante attention » (Henry 1901-1990 : 23) les aspects « sanscritoides » des écrits du « cycle hindou » de la jeune médium, notamment l'absence à peu près complète de la lettre -f-. Mais il ne semble guère s'intéresser à ce qui peut relever de l'inconscient dans les productions de la jeune personne. On le verra même, en 1901 (O. Flournoy 1986), s'esclaffer assez joyeusement devant les « folichonneries » de Victor Henry, qui analyse l'exclusion de la lettre -f- dans le cadre d'une « logique du rêve ». Attitude de scepticisme et de distance fréquente chez Saussure. Elle est d'interprétation difficile.

LE MOI DANS LA PHILOSOPHIE HINDOUE

En vue du compte rendu de l'ouvrage de Paul Oltramare sur *La Théosophie brahmanique* qu'il publiera en 1907, Saussure s'est intéressé à la « catégorisation » du « Moi sous 3 espèces : sommeil [sans rêve], rêve, veille » (Parret 1993 : 222) telle qu'elle est opérée dans la philosophie hindoue. Non sans prendre discrètement ses distances, il semble donner son approbation à l'analyse suivante :

Le parfait moi et le parfait principe universel se trouve dans l'homme qui dort, à condition qu'il ne rêve pas en dormant – puisque nous avons là l'image du *moi* susceptible d'impressions, mais n'en recevant aucune, en même temps sans conscience de son propre moi. (Parret 1993 : 221)

À la fois « susceptible d'impressions » et « sans conscience de son propre moi », cette instance peut sans doute être désignée comme la forme prise chez Saussure par un inconscient topique.

RETOUR SUR L'INCONSCIENT
DANS LE COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE

Comme il arrive souvent chez Saussure, auteur par essence paradoxal, il se trouve qu'un segment – unique, si j'ai bien lu – de l'édition standard du *Cours de linguistique générale* fait exception à ce qui a été décrit plus haut. Ce segment apparaît (p. 163) sous une forme légèrement différente de ce que Saussure a effectivement écrit – oui, je dis bien : *écrit*. Je m'expliquerai dans quelques instants. Je cite les sources manuscrites :

Toute règle, toute phrase, tout mot relatif aux choses du langage évoque nécessairement le rapport *a/b* ou bien le rapport *a/a'*, sous peine de ne rien signifier du tout si on l'analyse.

C'est précisément en effet parce que les termes *a* et *b* sont radicalement incapables d'arriver comme tels aux régions de la conscience, laquelle perpétuellement n'aperçoit que la *différence* *a/b*, que chacun de ces termes reste exposé (ou devient libre) en ce qui le concerne de se modifier selon d'autres lois que celles qui résulteraient d'une pénétration constante de l'esprit. (Engler 1968-1989 : 266 ; *Écrits* : 219)

J'insiste sur la spécificité textuelle de ce fragment du *Cours*. En ce point, par exception, Saussure ne parle pas, n'a pas parlé. Le segment ne vient pas des notes prises par les auditeurs. Il a été extrait par les éditeurs d'un texte largement antérieur aux cours de 1907 à 1911. Il s'agit des « Notes pour un article sur Whitney », qui remontent à 1894, plus de dix ans avant. Saussure, dans son cours tel qu'il a été effectivement prononcé, a gardé un silence total sur ce point. Pourquoi ? On ne peut que spéculer. Je ne me l'interdis pas. Et je me demande si ce n'est pas la hardiesse de son hypothèse qui l'a conduit à garder le silence. On constate en effet qu'ici il n'est plus question de degrés de conscience ou d'inconscience : ce qui est posé, c'est un inconscient à proprement parler topique. Et les objets qui le constituent sont « radicalement incapables d'arriver comme tels aux régions de la conscience ». Comme ceux du Moi sans conscience de son propre moi de la philosophie hindoue. Ces objets sont soumis à des lois, qui n'ont aucun rapport avec celles qui, relevant du conscient, résulteraient d'une pénétration constante de l'esprit. Quelles sont-elles donc, ces lois de l'inconscient ? Ce sont celles qui déterminent, indépendamment de toute intervention consciente du sujet parlant, l'évolution des objets linguistiques ou, à tout le moins, d'une partie d'entre eux : ceux qui sont soumis aux changements phonétiques, donnés comme inconscients, à la différence des changements analogiques, donnés comme conscients.

Cette affectation de la diachronie à l'inconscient n'est manifestée dans le *CLG* que par ce seul segment. Mais on la trouve aussi, sporadiquement, en d'autres points. La note *Item* que je vais citer utilise une terminologie momentanément adoptée par Saussure, qui fait, en gros, correspondre *sème* à *signe*, *aposème* à *signifiant* et *idée* à *signifié* :

Les sujets parlants n'ont aucune conscience des aposèmes qu'ils prononcent, pas plus que de l'idée pure d'autre part. Ils n'ont conscience que du sème. C'est là ce qui assure la transformation parfaitement mécanique de l'aposème à travers les siècles. (Engler 1974-1990 : 38 ; *Écrits* 2002 : 109)

Il convient, certes, de se méfier des comparaisons trop faciles. Je remarque simplement que ces analyses évoquent d'assez près certains traits des descriptions de Freud en 1915. Les objets de l'inconscient saussurien sont, comme ceux de l'inconscient freudien, soumis à des

« processus » qui tranchent par rapport aux processus conscients. Rien à voir avec la porosité qui s'observe entre le conscient et l'inconscient descriptif. Mais ce trait commun est le seul. Entre les deux conceptions s'observent deux divergences fondamentales : l'inconscient saussurien est un inconscient langagier, strictement langagier. Les objets qui le constituent sont, et ne sont que, des objets langagiers : les aposèmes, autrement dit les signifiants. La seconde, sans doute liée à la première, est que cet inconscient langagier est un inconscient sans refoulement.

J'ajoute une précision chronologique. Le premier texte cité date de 1894. Le second est sans doute datable des alentours de 1898. Ils sont donc largement antérieurs à l'article sur « L'inconscient » de 1915, et légèrement antérieurs à la *Traumdeutung* de 1900.

Il devient maintenant à peu près possible de répondre de façon à peu près informée à la question relative à l'inconscient dans la réflexion linguistique de Saussure. La réponse, on l'a compris, doit être scindée. D'un côté Saussure recourt, de façon constante, mais dépourvue d'originalité particulière, à une conception des degrés de conscience qui s'articule assez bien avec les descriptions freudiennes de l'inconscient descriptif. Un inconscient topique apparaît en un point de la réflexion de Saussure. Cette duplicité de la position saussurienne fait évidemment problème. Les solutions à envisager se situent, à mon sens, dans le cadre de l'opposition entre synchronie et diachronie. L'inconscient descriptif intervient dans le fonctionnement synchronique de la langue. C'est dans la diachronie qu'opère un inconscient topique conçu de façon exclusivement langagière.

Avant de passer au dernier point de mon exposé, je crois utile de revenir à Lacan. Pour poser le problème de la compatibilité de sa conception de l'« inconscient structuré comme un langage » avec les hypothèses saussuriennes que nous venons de découvrir. Une précision : Lacan n'a sans doute pas repéré les textes que je viens d'analyser. Les eût-il repérés qu'il n'eût pu que constater une discordance totale. En effet Saussure prend implicitement parti contre le postulat de l'inconscient structuré comme un langage. C'est le conscient qui est structuré, précisément dans la mesure où il « n'aperçoit que la différence a/b ». C'est la différence même qui génère, mieux, qui constitue la structure. L'inconscient saussurien n'est pas structuré : il n'est que le réceptacle des termes, les termes à l'état brut, non présentés comme différents et de ce fait non construits en systèmes. C'est ce trait qui explique que leur évolution, inconsciente, soit déterminée par des lois absolument spécifiques.

On ne s'étonnera pas de ce désaccord entre Saussure et Lacan. Il est parfaitement compatible avec le geste lacanien de se donner comme étymon épistémologique l'algorithme saussurien du signe. Comme on l'a vu plus haut, ce n'est en effet que sa théorie du langage qu'il retient comme pertinente. Voir Arrivé 2008.

L'INCONSCIENT DANS LA RECHERCHE SUR LES ANAGRAMMES

Pour rappeler le fonctionnement anagrammatique tel que Saussure le met en place, je prends une fois de plus comme exemple le vers saturnien extrait du *Vaticinium* « *Aquam Albanam* » :

DONOM AMPLOM VICTOR AD MEA TEMPLA PORTATO

C'est le dieu Apollon qui parle, dans un oracle délivré aux Romains par la Pythie de Delphes. Le sens du vers est transparent :

« QUE LE VAINQUEUR APPORTE UNE OFFRANDE CONSIDÉRABLE À MES TEMPLES »

Mais Saussure ne se contente pas de ce sens de surface. Il repère, éparpillé, dans le désordre, dans les lettres du vers, un autre mot : le nom du Dieu APOLO lui-même, sous la forme de son nominatif latin et avec son orthographe archaïque, avec un seul *L*. Mieux : ce mot est présent dans chacun des deux hémistiches du vers de surface :

DONOM AMPLOM VICTOR / AD MEA TEMPLA PORTATO

A PLO O / A PL O O

Il est nécessaire ici d'entrer dans le détail de la cuisine littérale de l'anagramme. Cette pratique culinaire ne devrait pas dérouter les lecteurs de Freud, qui assistent à peu près aux mêmes exercices par exemple dans l'illustre rêve AUTODIDASKER dans la *Traumdeutung* (Freud 1899-2003 : 342-346). J'entre donc, pour un instant seulement, dans la cuisine anagrammatique : pour lire le nom du Dieu dans les lettres du texte de surface, il faut déplacer, dans chaque hémistiche, le premier O pour le replacer entre le P et le L. À peu près comme fait Freud pour lire le prénom de son frère ALEX dans la formule AUTODIDASKER de son rêve. Freud, certes, est encore plus acrobatique que Saussure : il ajoute la lettre – le L – qui manque au nom de son frère. Mais pour Freud cela ne porte pas à conséquence : c'est la routine du travail du rêve, soumis, entre autres, à la « condensation » (*Verdichtung*). Pour Saussure, c'est différent : car ce bouleversement de l'ordre des lettres met en cause l'un des deux « principes » fondamentaux du signe linguistique : son « caractère linéaire ». En somme, l'objet « infiniment spécial » que Saussure découvre dans le discours anagrammatique échappe aux règles qui gouvernent le langage ordinaire. Situation de conflit interne : on en a

repéré d'autres exemples dans la réflexion de Saussure.

En quels points se situe, dans cette quête des mots sous les mots, la relation avec l'inconscient ? Je crois qu'on peut la saisir par deux fois.

D'abord, dans ce qu'on vient d'apercevoir : les manipulations littéraires auxquelles Saussure se livre sur le matériau verbal qui lui est livré évoquent très précisément celles que Freud pratique, à peu près à la même époque que lui, sur les mots du rêve. L'anagramme, notamment, est explicitement présente dans le rêve AUTODIDASKER (*ibid.*), pour lequel je renvoie à l'analyse qui en est faite par Lacan dans le *Séminaire III* (1981 : 269-270). En somme, la pratique verbale à l'œuvre dans les textes anagrammatiques est soumise à des règles qui évoquent plutôt les fonctionnements du processus primaire que les principes gouvernant le signe linguistique. Saussure, nécessairement, s'en avise, et consacre un fragment capital de sa réflexion à ce problème : il s'interroge avec la plus grande lucidité sur l'exception à la linéarité qui lui est, scandaleusement, présentée par les textes anagrammatiques (Starobinski 1971 : 46-47 ; Arrivé 2007).

Le second point est sans doute plus spectaculaire, quoiqu'il ne se manifeste que de façon négative. Il tient dans le fait suivant. Pendant tout le temps qu'il consacre à sa quête des anagrammes, Saussure pose, de façon absolument constante, le caractère délibéré et intentionnel – et de ce fait au plus haut degré conscient – de la pratique anagrammatique. Il va même plus loin : c'est le mot ou le discours souterrain qui ont constitué, pour le poète (le *vates*) le point de départ de sa composition. Celle-ci a donc consisté à construire le poème à partir du texte souterrain préalable, en en distribuant les éléments littéraires à la surface. C'est ce processus de composition qui est décrit dans un illustre passage cité par Starobinski (*ibid.* : 23-24). Dans ce processus, tout est pleinement conscient, intentionnel et délibéré, jusque dans le plus infime détail.

Et pourtant une hésitation gagne Saussure, et génère progressivement une véritable angoisse : se pourrait-il qu'un autre facteur que l'intention consciente du *vates* intervienne dans la composition du texte anagrammatique ? Cet autre facteur, Saussure lui donne un nom : le *hasard*. Et il s'interroge indéfiniment sur les méthodes à mettre en œuvre pour choisir entre l'intention et le hasard. Il finit par trouver la bonne solution : interroger le *vates* lui-même. Car il survit encore, au début du XX^e siècle, le *vates* romain : c'est le professeur de vers latins dans les Universités italiennes. Pour montrer ses talents à ses étudiants et à ses collègues, il compose en latin des poèmes. Saussure lit les poèmes de l'un de ces *vates*. Il s'agit de l'illustre Giovanni Pascoli. Il est sans doute l'un des meilleurs latinistes de son temps. Ses poèmes

latins, pastiches à proprement parler parfaits, en tous points, sont tombés sous les yeux de Saussure : il voit dans ses poèmes « ruisseler les anagrammes », autant, peut-être plus, que chez Virgile et Lucrèce. Saussure prend donc le parti de le questionner. Il lui écrit, le 19 mars 1909, une première lettre de caractère général : elle pose le problème de l'intention consciente ou du hasard avec la plus grande clarté :

Certains détails techniques qui semblent observés dans la versification de quelques modernes sont-ils chez eux purement fortuits, ou sont-ils voulus et appliqués de manière consciente ? (Starobinski : 149)

J'insiste sur l'adjectif *conscient*. Saussure exige de l'anagramme non seulement l'intention, mais l'intention *consciente*. Il ne se contenterait pas, même si, paradoxalement, elle pouvait s'avouer, d'une intention *inconsciente*.

Il semble que Pascoli ait répondu à Saussure de façon assez accueillante pour permettre une interrogation plus détaillée. La seconde lettre date du 6 avril 1909. Saussure précise sa demande en l'appuyant sur l'analyse de quelques vers de Pascoli :

Est-ce par hasard ou avec intention que dans un passage comme *Catullo-calvos* p. 16 le nom de *Falerni* se trouve entouré de mots qui reproduisent les syllabes de ce nom ? (Starobinski 1971 : 150 ; la lettre est datée du 6 avril 1909)

On ne saurait être plus explicite : Est-ce l'intention ? Ou quelque chose d'autre, que je – c'est ici Saussure qui parle – dénomme le hasard ? Pascoli, à ce qu'on sait, aujourd'hui, de la biographie de Saussure, ne répondit pas. Mais on sait, avec certitude, que c'est précisément à l'époque où la réponse aurait dû arriver que Saussure, en avril ou mai 1909, a interrompu, définitivement, sa quête de l'anagramme.

J'en resterai donc ici au silence de Saussure. Il n'est, certes, pas très facile d'interpréter un silence – celui, définitif sur ce point, de Saussure – consécutif à un autre silence – celui de Pascoli. Ce qui semble probable – je ne reviens pas sur ce que j'ai dit dans mes livres de 1994-2005 puis de 2007 –, c'est que Saussure n'a pas vu confirmée l'hypothèse de l'intentionnalité. Il se trouvait alors renvoyé à l'autre hypothèse : le hasard. Le hasard, certes, est un concept familier à Saussure. On sait avec quelle insistance il intervient en plusieurs points de sa réflexion. Mais de ce hasard-là – celui qui fait apparaître les mots sous les mots – il ne voulait – paradoxalement ? – rien savoir : d'où son silence, définitif. La question que je repose aujourd'hui devant vous est la suivante : Le hasard n'est-il pas chez Saussure le nom de l'inconscient ? En somme, l'inconscient serait, paradoxalement, reconnu par Saussure par le fait même qu'il observe, à son égard, le silence.

RÉFÉRENCES

- Arrivé M., 1994-2005, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*, Paris, Puf, puis Limoges, Lambert-Lucas.
- Arrivé M., 2007, *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, Puf.
- Arrivé M., 2008, *Le Linguiste et l'Inconscient*, Paris, Puf.
- Engler R., 1968-1989, *Cours de linguistique générale. Édition critique I*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz.
- Engler R., 1974-1990, *Cours de linguistique générale. Édition critique II* : Appendice, Notes de F. de Saussure sur la linguistique générale, Wiesbaden, Otto Harrassowitz.
- Flournoy O., 1986, *Théodore et Léopold, De Théodore Flournoy à la psychanalyse*, Neuchâtel, La Baconnière.
- Flournoy T., 1900-1983, *Des Indes à la planète Mars*, Paris, Le Seuil.
- Freud S., 1899-2003, *L'Interprétation du rêve, Œuvres complètes IV*, Paris, Puf.
- Freud S., 1915-1988, « L'inconscient », *Œuvres complètes XIII*, Paris, Puf : 203-242.
- Henry V., 1901-s.d., *Antinomies linguistiques et Le Langage martien*, Paris, Didier Érudition.
- Lacan J., 1958-2001, « La psychanalyse vraie et la fausse », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil : 165-174.
- Lacan J., 1981, *Le Séminaire. Livre III. Les psychoses*, Paris, Le Seuil.
- Lacan J., 1967-2005, « Place, origine et fin de mon enseignement », *Mon enseignement*, Paris, Le Seuil : 11-72.
- Parret H., 1993, « Les manuscrits saussuriens de Harvard », *Cahiers Ferdinand de Saussure 47* : 179-234.
- Saussure F. de, 1916-1922, 1972, *Cours de linguistique générale*, Lausanne, puis Paris, Payot.
- Saussure F. de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- Saussure F. de, voir Engler, Parret, Starobinski.
- Starobinski J., 1971, *Les Mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard.

HOW AN EMPIRICIST FOUNDS A NEW SCIENCE :
 AN EPISTEMOLOGICAL INQUIRY
 IN FERDINAND DE SAUSSURE'S LINGUISTIC THEORY ¹

par Elitzur Avraham BAR-ASHER
 Harvard University

INTRODUCTION

In his groundbreaking article, Godel (1966) argued that Saussure's approach to language is "a philosophical one". However, subsequently other scholars have convincingly expressed doubt towards the philosophical inclinations of Saussure ². In this same article Godel more specifically compared Saussure's work to the Cartesian inquiry. In the following discussion I would like to challenge Godel's correlation between Saussure and Descartes: I believe that while there might be some external similarities, Saussure's speculation is very different in respect to its methodology and aspirations. Unlike Descartes, the rationalist, Saussure took upon himself an empiricist's task of establishing an empirical, *almost* purely data-based, science.

I should first clarify the context of the current inquiry. In many descriptions of Saussure's revolution and especially when portrayed as the founder of the Structuralist movement, his theory is presented as a rationalist way of thinking. The question at hand is whether this is indeed an appropriate description of his life's project. Although we will have to admit that there are good reasons to read Saussure as a rationalist, nevertheless, to my understanding, a careful reading will

¹ I wish to thank Els Elffers and Roy Harris for reading an earlier version of this paper and for their very productive comments.

² See for example the interesting observation by Stancati (2004: 196-202) who examined the way Saussure used the term "Philosophy" or the adjective "philosophical." Prosdocimi (1984) expressed an extreme opinion that Saussure had no philosophical education. For a survey of the different opinions regarding this question see Stancati (2004: 185-190).

indicate the opposite ³. In order to accomplish my goal of seeing Saussure in light of an empiricist agenda, there are two tasks that should still be completed :

1. To reconsider the data that invoked the view of Saussure as a rationalist (§ 2).
2. To demonstrate that many of the details in Saussure's theory can be better understood when assuming an empiricist approach (§ 3).

It should be emphasized that this discussion is not theoretical *per se*. As mentioned in the opening remark, it is quite clear that Saussure himself did not worry about such "pure" philosophical inquiries. But the type of discussion that I am about to conduct can still shed some light on the entire project to which Saussure devoted the two last decades of his life, on the way he attempted to establish a new science. As I will demonstrate, in his personal writings and throughout his three courses ⁴, Saussure was very often perplexed with many questions with philosophical relevancy, and in fact he repeatedly raised many epistemological and even ontological questions, and tried to take a position in many of these issues. I believe that paying close attention to such questions will reveal some major aspects in his entire project, not recognized enough in the literature about the work of this important figure in the history of linguistics.

1. EMPIRICISM VS. RATIONALISM

The major dispute between empiricists and rationalists involves the epistemological question of the source of true knowledge. It starts with the question of the origin of our knowledge and it ends with the debate over the appropriate methodology by which science should be executed. In general, according to empiricism the only source of our knowledge is the experience and, therefore, everything we know can be traced to the perceptions of our senses. Consistent with this assumption, is the further understanding that all of our ideas and concepts are derived from our experiences and, hence, are *a posteriori*. Although this trend has its origin in Greek philosophy, empiricism immediately calls to mind British philosophers such as Locke, Berkeley, Hume, and Mill. Although all empiricists, they

³ The idea of seeing Saussure in light of the empiricist agenda was mentioned in the literature, especially in the context of comparing him to Chomsky (see for example Graham [1992], following Chomsky [1965 : 47]). However a full account of this approach, as far as I know, was never presented.

⁴ This paper is about Ferdinand de Saussure's project, and therefore I will focus merely on his own writings (*ELG-S*) and on the protocols of his classes (*CLG-C*, *CLG-E* and *CLG-RP*). I will refer to the *courses* (*CLG*) edited by Bally and Sechehaye only in reference to previous scholarship about his work, which dealt with this book.

differed among themselves as to the question of how much knowledge can be based solely on our perceptions.

Rationalism, which is usually associated with Descartes, Spinoza, and Leibnitz, stresses the power of an *a priori* reason to grasp substantial truths about the world. In terms of the epistemology, the criterion for truth is not sensory, but reason, and only through intellectual procedure can we have true and justified knowledge. Since ideas are not based on our experience, a rationalist like Descartes had to argue that they are innate.

From these fundamental distinctions derive the differences in their notion of science and scientific method as well. According to Descartes, a scientific inquiry, striving to achieve true knowledge, should be based on an analytic procedure, which uses a deductive system consisting of axioms and their theorems. In contrast, an empiricist would establish his knowledge based on an inductive procedure, but individual empiricist's would differ on the precise method for the enlargement of knowledge and its validation.

This is in fact a too strong dichotomy between the two, as both groups conducted, in fact, similar sciences, despite their theoretical differences, and the distinctions between the two approaches were more a matter of emphasis. Thus, the core of the debate was about what should be the foundations of each science (how much of can or should be speculative); and which elements of our knowledge are innate : the ideas themselves (rationalism) or merely the mental apparatus necessary for any acquiring of knowledge (empiricism).

In addition, this 17th century dichotomy was, of course, less relevant after the introduction of Kant's philosophy in the 18th century, and an attempt to classify Saussure's theory according to these philosophical streams might seem somehow anachronistic. However, I will be using this typology only instrumentally, in order to characterize major epistemological aspects of Saussure's theory, as the real goal of this paper is not to randomly label Saussure according to some positions in a debate from the history of philosophy, but rather to identify his epistemological concerns and viewpoints.

2. SAUSSURE AS A RATIONALIST

Based on the general presentation portrayed in § 1, it is not surprising to find interpreters of Saussure arguing like Godel (1966) that he followed a rationalist line, both in terms of his epistemology and his scientific methods. In a few places, Saussure indeed used a rationalist mode to describe knowledge about *the language*. For example, in a note entitled, "Reflections on the procedures of the linguist," he

asserted the following:

We differ from the very outset from the theorists who think it is enough to describe the phenomena of language, and from that rarer breed who would define the work of the linguist as being within these phenomena. *We consider the same kind of definition of a term is a prerequisite to any knowledge of a phenomenon or of a mental operation*; not the chance definition that one can always give of one relative term in the context of another relative term, and which produces an endless vicious circle, but a substantial definition which has at some point a basis of some kind... (ELG- S: 17-18, emphasize is mine).⁵

It is also well known that, according to Saussure, the object of the inquiry – the language – is not given to us and, therefore, the object of linguistics is a product of our reason. Harris (1988: 126) describes this view of Saussure's:

A science of language, as far as Saussure was concerned, had to deal with linguistic *realia*, not metalinguistic fictions. And yet, as he was forced to admit, linguistics – unlike other sciences – had no object of study ‘given in advance’ : in linguistics ‘it is the viewpoint adopted which creates the object’ (CLG: 23). It is the tension between this admission and the claim of scientific status which is felt constantly throughout the *courses*.

According to this “rationalist” point of view, the final object of linguistics, *the language*, is an object that is created by a theoretical abstraction and reflection⁶.

In addition, in terms of Saussure's scientific methodology one could argue that he followed the deductive procedure depicted by Descartes, starting with axioms and following with theorems. The prime example of this methodology can be found in the third course in which Saussure spoke about the two principles of the arbitrariness of the linguistic signs and the linearity of the speech, which he described as the “primary truths” (CLG-C: 76-77)⁷. These principles were conceived by scholars⁸, not without reason⁹, as sort of axioms on which the entire theory is based.

We can add to these principles other presuppositions of Saussurian theory such as the semiological fact of an association between “the

5 Similar things were written in the notes that Saussure prepared for his never published article on the work of Whitney, ELG-S: 143.

6 See Norris (2004: 228).

7 See also ELG-S: 8 where the idea that everything is just a point of view is highlighted.

8 *Inter alia* Harris (2001 : 18).

9 This understanding has to do with the way it is presented in the *courses*: “Le signe linguistique ainsi défini possède deux caractères primordiaux. En les énonçant nous poserons les principes même de toute étude de cet ordre” (CLG: 100). However, examining the source in CLG-E: 151 will reveal that the sentence “En les énonçant nous poserons les principes même de toute étude de cet ordre” has no attestation in any of the notebooks from this class, and this is probably the editors' addition.

concept” and “the acoustic image” as a self-evident fact (*CLG-C*: 78).

According to this description, Saussure’s discussion largely centers on the scientific study of the language and, accordingly, his theory reflects the scientific work of the linguist. It has nothing to do with the “faculty of the language” *per se*, as it is not about the cognitive abilities of the individual to acquire the language or to master it and, clearly, it has nothing to do with the ontological questions concerning the existence of the language.

In a sense, this is a reasonable conclusion gained from a reading of the *courses*, however, reading Saussure’s own notes and scrutinizing the protocols of his classes reveals a significantly different picture. It can be demonstrated that, following a weak version of empiricism (see § 3.2.1), Saussure did not simply believe that *the language* is a fiction in the mind of the linguist. Rather, to the extent that every individual produces a similar “fiction” in his mind, Saussure emphasized that *the language* has a real existence (§ 3.2.1). Regarding the scientific methodology, a cautious examination demonstrates that the arbitrariness of the sign is not taken as a self-evident fact; hence, this is not a real axiom. As it will be shown later (§ 3.2.2), this primary principle in Saussure’s own work is a result of research and, as such, even Saussure extended it only so far as could be proven. Therefore, these principles are not the beginning of the scientific process, but rather its final stage, or to be more accurate, somewhere in the middle – since following these conclusions Saussure developed his theory even further.

3. SAUSSURE AS AN EMPIRICIST

§ 3.1 - Saussure’s predecessors, the *neogrammarians*, held an extreme empiricist opinion of positivism. In this respect, they followed the view of the linguist Wilhelm Scherer that our scientific knowledge should contain only positive experiences¹⁰. If Saussure was indeed such a rationalist, then his revolution and separation from the *neogrammarian* tradition was not only in content, but much more fundamentally, based on completely different epistemological framework. Therefore, let us reexamine what was at the heart of Saussure’s rebellion against the *neogrammarians* or, to be more accurate, what was the conceptual catalyst that triggered his separation from the common linguistic theory of the time.

The standard view considers the distinction between synchronic and diachronic linguistics as the core of the debate. Although, as it is

¹⁰ See Amsterdamska (1987: 101-102). Regarding Wilhelm Scherer and his positivist agenda, see Le Gouis (1997: 59-108).

today well known, Saussure was not the first to distinguish between the diachronic and the synchronic analyses of a language, this differentiation is still crucial to understand his unique perspective on this issue. For our purpose, it is important to recognize his motivations for this distinction and in this light to perceive the way in which Saussure's shift of interest caused a revolution in the field of linguistics and redefined its scientific nature. A full account of this is beyond the scope of the current discussion, and here I will only focus on Saussure's own account for the differences between him and his *neogrammarian* professors in Leipzig.

Contrary to our expectations, Saussure's lack of affiliation with the *neogrammarians* did not often manifest itself in overt criticism. In fact, I do not think that he maintained a fundamental criticism against them beyond their limited scope of interest. However, when qualifying their achievements he wrote :

It would have done more good if they [=the *neogrammarians*] had been familiar with the natural sciences, <or sciences other than philology> (CLG-RP: 92)

The focus of his critic was their lack of familiarity with natural sciences, however it is not completely clear from this context what exactly the problem that Saussure had with their approach in this respect¹¹. I would like to suggest that it had to do with the question of what make the linguistic inquiry scientific, and that in their respective answers lies the essential difference between Saussure and the *neogrammarians*. While the latter believed that it is sufficient to formulate laws in order to consider linguistics as a science¹², the former was not satisfied by this procedure. He believed that, like most sciences, a scientific approach should start with something more fundamental: with a recognition of the basic entity within this field of research¹³. This idea can be demonstrated, for example, in the introduction to his book's manuscript :

We believe that in the last analysis one must always come back to the issue of what in the essence of language constitutes a *linguistic entity* (ELG-S: 3)

Similarly, in the third course he emphasized that a scientific inqui-

11 In *ELG-S*: 7 Saussure says about some of linguists before him: "there is certainly very often a complete absence of reflection on the part of these authors."

12 For a general discussion on this topic see for example Christy (1983).

13 See Godel (1957: 189) and Godel (1966: 481-482) who noticed the importance of the discussion about the linguistic unit as the starting point of the entire theory. However, he took it to the direction of a philosophical discussion regarding the question of the identity. He did not emphasize, though, the importance of this discussion to Saussure scientific agenda.

ry of the language should begin with the question: "What are the concrete entities compromising the language?" and following this statement he clarified :

Entities: essence, what constitutes a being (that is a dictionary definition). (CLG-C: 17-18)¹⁴

This is a scientific procedure that desires to establish knowledge in an inductive way, i.e. to begin with the smallest unit and to construct our knowledge on such foundations¹⁵. Although this seems to support an empiricist approach, nevertheless it is not a decisive evidence, first since it depends on the procedure of finding this smallest unit, second it depends on the relation between this unit and the rest of the linguistic knowledge, whether it will be established in an inductive or deductive way.

Considering the procedure of finding the *linguistic unit*, at first glance, Saussure seems to epitomize the rationalist approach, since in the search for the minimal unit he realized that scientists do not attain it by any sensory means. However, the fact that Saussure considered this as a problem reveals his empiricist inclinations, as he sought for a direct experience as the starting point for the knowledge. The crucial question is, therefore, what Saussure's reaction to this problem was : did it made him convert and change a conceptual paradigm, as some interpreters understood him; or did he only have to make some adjustments to his empiricist beliefs, and maybe adopt a weaker version of empiricism?

Before characterizing Saussure's approach, we should first clarify in what sense the language is or is not given to us. As noted earlier, the *neogrammarians* held an extreme positivist approach, and, therefore, based all of their knowledge of the language on its external appearance and especially on its vocal form. Why couldn't Saussure also consider these sounds as the foundations for our knowledge? His demonstration of the lack of direct evidence for the linguistic entities illustrates the answer:

In the language as we encounter it directly, without any intermediaries, there are neither given units nor given entities. An effort is necessary to grasp what it is that forms the different entities contained in the language, or to avoid taking as linguistic entities which are entities of another order. We are not dealing with organized beings or with material things. Where the language is concerned, we are in a very poor position to see the real entities, since the language phenomenon is internal and fundamentally

¹⁴ See also *CLG-RP*: 78.

¹⁵ As a matter of fact Saussure himself was aware of the fact that this is not such a trivial requirement. See, for example, *CLG-RP*: 18.

complex. It presupposes the association of two things: the concept and the acoustic image. That is why one can say that it needs a positive effort and careful attention to discern the entities within the mass formed by the language (*CLG-C*: 78)¹⁶

From the last sentence we have a definite answer that Saussure did not give up on the empiricist agenda, but rather realized that “it needs a positive effort and careful attention”.

Since this quotation contains many of the essential elements of the Saussurian linguistic theory, which are important to understand his perception of the linguistic science and are crucial for the rest of our discussion, I will briefly note on some of them.

According to Saussure, the reason behind the lack of direct experience of these entities has to do with two connected features of the linguistic entity: “[it] is (1) internal and (2) fundamentally complex.” The idea that we are dealing with an internal phenomenon is related to his *realistic mentalist* view, which he repeatedly phrased:

Only what exists in the mind can be said to exist (ELG-S: 29)

This is what stands in the background of the figurative descriptions of the linguistic unit as a “living entity in the mental storehouse” (*ELG-S*: 81), and the ontological claim:

The language is located only in the brain (CLG-C: 69)¹⁷

In light of this, we are given a clear understanding of what Saussure believed to be the goal for the scientific field of linguistics. It is not only to portray a scientific approach to the language itself, but it has a much larger scope :

... we are led, when we wish to approach the sign in more depth, to study its mechanism in the individual, to analyze the mental and the physical operations which we can seize in the individual (*CLG-RP*: 11)

The second cause for the problem of the sensory givenness of the linguistic entity was the complexity of the linguistic entity. Here, Saussure is clearly referring to the semiotic nature of this entity: the association of the acoustic image with the concept. Obviously, one should ask about the origin of this assumption concerning the nature of the linguistic entity. A full answer for this question would require a separate paper, but for our purposes it is enough to say that Saussure was relying on the fact that the ability to recognize these units is at our disposal, and therefore it is a given to the linguist, being at the same time both the scientist’s and the subject of the inquiry itself.¹⁸

16 For similar ideas see his notes in *ELG-S*: 136-137. In addition in the second course *CLG-RP*: 18-19.

17 See also p. 17.

18 See for example *CLG-C*: 127.

§ 3.2.1 - So far, I have only demonstrated that the starting point of Saussure's theory is compatible, or even better understood, with the assumption that he held an empiricist approach. Let us now reconsider the data in the body of his theory that invoked the view of Saussure as a rationalist (mentioned in § 2).

According to the rationalist reading of Saussure, the object of the linguistic phenomenon is created by the viewpoint of the linguists, since there is no sensory data. As a matter of fact, it is hard to deny that at times Saussure appears to evince a similar theory, but, as we will see, it was always connected to his realistic mentalist approach, and not a justification for a rationalist epistemology.

It is true that in following a semiotic point of view of the language, Saussure could not hold a strict positivist theory. He had to adopt a less naïve approach, and to admit that not everything in our knowledge is directly given to us. As a matter of fact, in most sciences the smallest units are not given, but are theory-dependent. (Taking chemistry as an example, no one has ever seen an atom directly or any of its smaller components. Our acquaintance with them is only through other phenomena to which we have direct access, and through a theory that requires their existence.)

To avoid confusion, the ontological status of these kinds of units is a totally different question, and it is not necessarily connected to the epistemological one. Can we strongly claim that they exist even without directly experiencing them? This question can and should be asked within the empiricist framework. It goes back to Locke's and Berkeley's discussions about secondary qualities, and to Hume's inquiry about causation. In the same way, the language is given to us only by means of its expressions, either in a vocalic way, by its written form, or by any other representative instruments. These are not linguistic signs, but since they could not serve as semiotic tools without being representatives of the internal signs, these external expressions help us grasp and identify the real entities, the linguistic signs, which dwell in the human brain. As I said, the ontological question is independent from the epistemological one, and, indeed, for a long time Saussure could not give a definite answer as to what sense we believe that they exist: whether they have a real existence in our mental organ, the brain; or whether they are only part of the way we perceive the world, as if they exist there:

In linguistics one wonders if the viewpoint from which the thing is approached is in fact the whole thing. This begs the question of whether linguistics has ever had any solid anchorage, or whether it comes down to

a never-ending multiplication of viewpoints (*ELG-S*: 44) ¹⁹

In various places Saussure dealt with this doubt, especially in his personal writings and less so in his lectures. However, in all of these places he merely mentioned his dilemma, without trying to philosophize about how to choose between the two options. It seems, however, that generally speaking, in his lectures, he inclined more toward the realistic point of view.

§ 3.2.2 - The other argument, which was mentioned earlier (§ 2), for seeing Saussure as a rationalist had to do with his scientific methodology – the fact that he held to a foundationalist way of establishing a science from axioms and their logical derivations. As I already noted, careful examination will reveal that it was never presented in his work as a group of axioms, but rather as a result of an empirical research.

If we take, for example, the principle of arbitrariness, the scope and content of which deserve a separate discussion, it is clear that it is not presented as an axiom. Saussure proved it from the fact that different languages have different forms ²⁰, and from the fact that languages change throughout history ²¹. Therefore, this “principle” should not be considered as a deductive result, but rather as a stage in the process of finding the reality through an empirical process of supporting theories.

After rejecting the various motivations to see Saussure as a rationalist we can finally demonstrate that different aspects of his theory can be better understood in light of an empiricist framework. Nonetheless, it should be emphasized that this is by no means an exhaustive discussion.

4. THE ORIGIN OF THE LINGUISTIC KNOWLEDGE

As mentioned earlier (§ 3.1), Saussure repeatedly employed the metaphor of a storehouse to describe the situation of the language in the brain. Accordingly, each individual is familiar with all the units of the language, and owns them for his uses. A careful reading of Saussure will show that this knowledge of the units is not at all simply an ability to master this linguistic ability or to generate new sentences (although even Saussure agreed that this is an important component of the faculty of the language), but rather it is a knowledge of the right combinations of the *concepts* and the *acoustic images*. A human being

¹⁹ The viewpoints to which Saussure is referring to have to do with the justification of distinguishing between the synchronic and the diachronic point of views.

²⁰ *CLG-C*: 139.

²¹ *Inter alia ELG-S*: 162.

has the ability to learn this treasury of signs, but he is by no means born with it. As a matter of fact, every person, like the linguist, is only exposed to its phonetic aspect and through his psychological abilities he creates his own storage.

This is an explicitly empiricist theory of the origin of our knowledge²². The source of the knowledge is a sensory experience of hearing (or seeing) and it is expanded through a psychological process. In the rest of the paper I will show how this picture is generated from Saussure's work, and will concentrate on the issues of the non-innate ideas and the psychological process of creating the linguistic storehouse.

The idea that Saussure denied the existence of innate ideas is well known. This is the content of the rejection of the *nomenclature* tradition, and I would like to emphasize that this is the context of Saussure's famous motto:

In the language (that is a language state) there are only differences. Difference implies to our mind to positive terms between which the difference is established... In the language, there are only differences, without positive terms. (*CLG-C*: 141)

While this opinion fits well in respect to the signifying part of the language, we should not trivialize its relevance to the signified element of the linguistic sign. I will leave the full account of the Saussurian theory to another discussion, but for our purposes it will be sufficient to say, that there is no perfect symmetry between the two parts of the linguistic sign in regards to this topic. As it is revealed in different places, the focus of the argument that in language there are only differences has to do with the fact that it is not innate, as Saussure demonstrates:

The science of language appears to be in a different situation whereby the objects it must deal with never have any *innate* reality, are never *distinct* from other objects of inquiry. There is nothing underlying their existence other than *their difference*, or DIFFERENCES of whatever kind that the mind manages to attach to *the fundamental difference*... (*ELG-S*: 42)

Another part of Saussure's theory that is important to what I believe to be his empiricist inclination is connected to the way the linguistic units get their meaning. In the second course following the statement that "Everything comes down to differences, to grouping," (*CLG-RP*: 51) Saussure made his famous distinction between the two relations that constitute these grouping: the *syntagmatic* and the *associative* relations. For our discussion the second one is more

²² This is the context in which the debate with Chomsky (1965) is taken place (see above n. 3).

significant, especially since it has often been misinterpreted. Just to demonstrate a common understanding of this part of Saussure's theory, let me quote Culler's (1977: 44-45) presentation of this topic:

In studying a language, then, the linguist is concerned with relationship: identities and differences. And he discovers, Saussure argues, two major type of relationship. On the one hand, there are...oppositions which produce distinct and alternative terms... On the other hand, there are the relations between units which combine to form sequences. In a linguistic sequence, a term's value depends not only on the contrast between it and the others which might have been chosen in its stead but also on its relations with the terms which precede and follow it in sequence. The former, which Saussure calls *associative* relations, are now generally called *paradigmatic* relations. The latter are called *syntagmatic* relations. Syntagmatic relations define combinatory possibilities: the relations between elements which might be combined in a sequence. Paradigmatic relations are the oppositions between elements which can replace one another.

According to Culler this part of the theory is related to the process of "studying a language" and in a sense is a sort of calculus performed in order to find the structure of the language under investigation. A cautious reading of Saussure will show that, although this description might be in some ways relevant to his theory, it misses much of Saussure's main point. As a matter of fact, a lot can be understood from one of Culler's remarks, repeated by many others: "[that] which Saussure calls *associative* relations, are now generally called *paradigmatic* relations." The term "*paradigmatic* relations" is taken from Hjelmslev (*inter alia* Hjelmslev [1963: 59]), and the question that should be asked is whether it is just a terminological matter – what the one calls *associative* the other calls *paradigmatic* – or maybe there is something deeper behind this terminological difference²³.

A full account of the differences between Saussure and Hjelmslev should be presented in another context. For our discussion I will simply argue that Saussure on this matter was unjustifiably understood in light of Hjelmslev. While the latter believed that there is no place for ontological questions in order to establish a scientific approach to the study of the language, as noted earlier, the former strongly believed the opposite. Following Saussure's belief that the language exists in the brain, he thought that we should explain the psychological mechanism that occurs there. Precisely for this point the discussion about the *associative* relation is relevant.

Saussure is not using the term *association* by accident. This term

23 Harris (2001: 90-91) mentions a number of scholars who wrote, similarly to Culler, regarding the difference between the terminologies, and in contrast, Harris argues for differences between the two theoreticians.

is a psychological action through which the mind is connecting (or “grouping” if we want to stick to Saussure’s own words) the elements with which it works.

In an earlier discussion, Saussure was not certain on which level he wanted to describe this phenomenon. He suggested two different ways to describe it, as can be seen in the following quote:

A group of elements created and associated in the mind, or the system within which an element has an abstract existence among other potential elements. (*ELG-S*: 39)

Later in the last two courses the picture becomes clearer as Saussure delineates the way in which language is organized in the mental sphere of the individual. Saussure spoke not about *relations*, but about two *activities*: *association* and *grouping*, and he clearly argued that this is a “purely mental” (*CLG-RP*: 53) mechanism that is taking place in the brain (*CLG-RP*: 54). As he puts it on one occasion:

Two functions which are also active in us, in respect to language. (*CLG-RP*: 52)

Despite the fact that he repeatedly describes the association as something “in absentia,” this is true only in respect to its material aspect. However, this does not mean that it does not really happen, as he unequivocally describes it:

These correlations may be considered as existing in the brain along with the words themselves. (*CLG-C*: 130)

Without going into the details of how exactly this mechanism is functioning, for Saussure this was clearly the core of the faculty of the language. Therefore, when describing the individual part in the linguistic circle, he names this part “the associative center:”

In the associative center, purely mental, a verbal concept and a verbal image are brought into contact. (*CLG-C*: 67)

Here, the creation of the linguistic sign, the act of joining the signifier element with its signified element, is also described as an act of association.

The use of this psychological ability is directly relevant to our discussion. In the empiricist tradition this is the most important mental ability, since it creates the knowledge from our sensory experience. According to all of the empiricists the association was the mechanism by which ideas were formed from the sensory input²⁴. Thus, regarding the way in which the linguistic knowledge is formed, Saussure once again followed the empiricist tradition²⁵.

24 An interesting book about the role of association in the history of philosophy is Warren (1921).

25 It should be noted that it is possible that in this matter he followed Kruszewski, as

CONCLUSIONS

In this paper I tried to demonstrate that the appropriate way in which to consider both Saussure's epistemology and scientific method is in light of an empiricist agenda. As I emphasized throughout the paper the goal of this inquiry was not the theoretical speculation *per se*. This was not an attempt to represent Saussure as a hidden philosopher, but to examine his own epistemological considerations, and to find whether we can decipher a systematic methodology in Saussure's attempt to establish a new science. As I hinted throughout the paper, this is only the beginning of a systematic analysis of Saussure's methodological concerns. Following the conclusions of this paper, a variety of topics in his theory, methodology, and goals should be reconsidered and presented in a significantly different way – which to a large extent has an empiricist characterization. This is a project which I am currently undertaking and hope to complete soon.

ABBREVIATIONS AND REFERENCES

1. Works by Ferdinand de Saussure

- CLG *Cours de linguistique générale* (published by C. Bally and A. Sechehaye in collaboration with A. Riedlinger), Lausanne and Paris, Payot, 1916 and 1922.
- CLG-C *Troisième cours de de linguistique générale, d'après les cahiers d'Emile Constantin* (edited and translated by E. Komatsu and R. Harris), Oxford, New York, Seoul, Tokyo, Pergamon Press, 1993.
- CLG-E *Cours de linguistique générale* (critical edition by R. Engler) 3 vols, Wiesbaden, Harrassowitz, 1967-1968.
- CLG-RP *Deuxième cours de linguistique générale, d'après les cahiers d'Albert Riedlinger et Charles Patois* (edited and translated by E. Komatsu and G. Wolf), Oxford, New York, Tokyo, Pergamon Press, 1997.
- ELG-S *Writing in General Linguistics* (translated by C. Sanders and M. Pires), Oxford, Oxford University Press, 2006.

2. References

- Amsterdamska O, 1987, *Schools of Thought: The Development of Linguistics from Bopp to Saussure*, Sociology of the Sciences Monographs, Dordrecht, Boston, Lancaster, Tokyo, D. Reidel Pub. Co.

association is playing an important role in his theory. See Williams (1993: 69, 80-87).

- Chomsky N. 1965, *Aspects of the Theory of Syntax*, MIT Press.
- Christy T.C., 1983, *Uniformitarianism in Linguistic*. Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science 31, Amsterdam and Philadelphia, Benjamins.
- Culler J.D., 1977, *Ferdinand de Saussure*, Harmondsworth, New York, Victoria, Markham, Penguin Books.
- Godel R., 1957, *Les Sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Société de publications romanes et françaises 61, Genève, Droz.
- Godel R., 1966, "F. De Saussure's Theory of Language", in T.A. Sebeok (ed.), *Current Trends in Linguistics, III: Theoretical Foundations*, The Hague and Paris, Mouton: 479-493.
- Graham J.F., 1992, *Onomatopoeitics: Theory of Language and Literature*, Cambridge, New York, Port Chester, Melbourne, Sydney, Cambridge University Press
- Harris R., 1988, *Language, Saussure and Wittgenstein: How to Play Games with Words*, London and New York, Routledge.
- Harris R., 2001, *Saussure and his Interpreters*, Edinburgh U. Press.
- Hjelmslev L., 1963, *Prolegomena to a Theory of Language*, Madison, University of Wisconsin Press.
- Le Gouis C., 1997, *Positivism and Imagination: Scientism and Its Limits in Emile Hennequin, Wilhelm Scherer, and Dmitrii Pisarev*, Lewisburg, Bucknell University Press and London, Associated University Presses.
- Norris C., 2004, "Saussure, linguistic theory and philosophy of science" in Sanders C. (ed.), *The Cambridge Companion to Saussure*, Cambridge, Cambridge University Press: 219-239.
- Prosdocimi A., 1984, "Sulla genesi della semiologia in Saussure. Una nota sulla biografia intellettuale", *Archivio glottologico italiano*, 69: 143-159
- Stancati C., 2004, « Saussure à l'ombre des philosophes. Quelle philosophie pour la linguistique générale ? » *Cahiers Ferdinand de Saussure* 57 : 185-207.
- Warren H.C., 1921, *A History of the Association Psychology*, New York, Chicago, Boston, Scribner.
- Williams J.R., 1993, *A Paradigm Lost: The Linguistic Theory of Mikolaj Kruszewski*, Studies in the History of the Language Science 72, Amsterdam and Philadelphia, John Benjamins.

SAUSSURE, MEILLET
ET LE CONCEPT DE GRAMMATICALISATION

par Hava BAT-ZEEV SHYLDKROT
Université de Tel Aviv

INTRODUCTION

Dans un article faisant partie d'un recueil consacré à Meillet paru récemment ¹, Anne-Marguerite Fryba-Reber suggère, à juste titre, que « le rayonnement d'un linguiste se mesure à l'œuvre publiée, à l'étendue de sa réception et à la variété des interprétations suscitées ». Or, il est incontestable que malgré le rôle important qu'a tenu Meillet, fidèle disciple de Saussure, au sein de la linguistique française pendant une période assez longue, et la quantité innombrable d'ouvrages, articles, notes et comptes rendus, etc., qu'il a produits, ses écrits ont certainement entraîné moins de commentaires et de débats que le grand ouvrage attribué à Saussure – *Cours de linguistique générale*. Il est vrai que, depuis la parution des deux ouvrages dans les années 1980 ² et par la suite d'un grand nombre d'articles traitant de divers aspects de ses théories, l'intérêt pour la pensée de Meillet a vu sa portée s'accroître. En effet, même si sa préoccupation principale fut l'indo-européen et l'arménien, on trouve dans ses écrits des remarques et des discussions concernant un champ très vaste de problèmes soulevés par la linguistique moderne. Pendant une certaine période, et surtout de 1915 à 1925, Meillet a été considéré comme l'autorité incontestée de la linguistique mondiale, le personnage dominant. Pourtant, si l'on compare le nombre d'ouvrages qui traitent de l'héritage de

1 G. Bergounioux et Ch. de Lamberterie (éds) 2006.

2 *La Società Italiana de Glottologia* a organisé une rencontre consacrée à Meillet, à Pise en 1986. Les actes en ont été publiés en 1987. Un second colloque organisé à Paris en 1988, et dont les actes ont été édités par Sylvain Auroux, a également suscité un grand intérêt auprès des historiens de la langue. Le troisième colloque s'est tenu en 2000 et a donné naissance au volume *Meillet aujourd'hui* signalé plus haut.

Saussure à ceux qui examinent les problèmes découlant des théories de Meillet³, on se rend compte que les conceptions saussuriennes, d'ordre plus général en principe, éveillent un intérêt bien plus grand et provoquent des discussions permanentes autour de leurs représentations.

Benveniste (1937) qui appartenait au groupe entourant Meillet, avait reconnu l'importance de ses travaux, et en avait dressé une liste bibliographique. Cette liste est souvent modifiée⁴ et ne comporte toujours pas un certain nombre de sources inédites qui n'ont jusqu'à présent pas été exploitées.

Saussure, unanimement considéré par la linguistique du xx^e siècle comme le fondateur du structuralisme, caractérise les faits linguistiques purement diachroniques comme fortuits et manquant de système. En effet, dans sa visée « [...] on ne parle de loi que lorsqu'un ensemble de faits obéissent à la même règle, et malgré certaines apparences contraires, les événements diachroniques ont toujours un caractère accidentel et particulier » (131). Saussure insiste donc sur la distinction synchronie - diachronie que l'on doit respecter en abordant les faits de langue, tout comme sur la nature occasionnelle des faits diachroniques. Cette dichotomie systématique, considérée par lui comme fondamentale pour l'étude de la langue, l'a surtout préoccupé dans ses dernières années. Le témoignage de Meillet, le confirme. Dans sa nécrologie (*BSLP* 1913 reproduit dans Meillet 1982) il écrit :

F. de Saussure voulait surtout bien marquer le contraste entre deux manières de considérer les faits linguistiques : l'étude de la langue à un moment donné et l'étude du développement linguistique à travers le temps.

Ces écrits continuent à susciter des polémiques. L'ouvrage récemment publié par Arrivé (2007) discute et explore les difficultés auxquelles on se heurte à saisir de manière univoque le concept de temps chez Saussure et sa signification. Il reprend les principales recherches parues depuis quelques années autour de cette problématique et essaie de déceler ce qu'entendait Saussure par cette subdivision et comment celle-ci est perçue par les linguistes.

Le but de cette contribution est de comparer l'évolution épistémologique de ces deux conceptions : la division entre les deux démarches, optique saussurienne, vs l'évolution systématique telle que la comprend Meillet. Un bref aperçu historique fera l'objet de la première partie. Dans la seconde, on examinera les positions de Meillet et de Saussure à l'égard de cette division. La troisième et dernière partie

3 Citons également les articles de Puech et Radzynski et de Koerner, les deux ayant paru dans le même volume (1988), évoquant les rapports et l'influence mutuelle de Saussure et Meillet.

4 Voir par exemple Swiggers (2006).

fera l'objet d'une étude de la position des tenants de la théorie de la grammaticalisation.

1. APERÇU HISTORIQUE

Meillet, admirateur de la pensée saussurienne, rappelle à maintes reprises l'apport de Saussure à la pensée linguistique moderne. À la parution du *CLG*, il lui consacre un compte rendu (*BSLP* XX 1916 : 32-36) auquel il accorde une grande importance, sans toutefois parvenir à cacher une certaine déception. Il n'y retrouve pas les idées de son Maître, qu'il croit connaître plus que quiconque. Il n'est pas entièrement d'accord avec la présentation des idées et préfère attribuer ses réserves au fait que le livre a été édité par des disciples :

Les objections que l'on est tenté de faire tiennent à la rigueur avec laquelle les idées générales qui dominent les cours sont poursuivies.

La même réticence revient vers la fin du compte rendu :

Il n'y a pas lieu d'entrer ici dans la critique de détail d'un livre qui n'est que l'adaptation d'un enseignement oral fugitif, et où l'on ne sait si les détails qui seraient critiquables viennent de l'auteur ou des éditeurs.

Qui plus est, par comparaison avec les innombrables comptes rendus de Meillet écrits à propos d'autres livres, on ne retrouve pas cet enthousiasme singulier qui lui est propre. On ne ressent apparemment pas, dans les paroles de Meillet, l'extraordinaire portée que le *CLG* aura par la suite. Par ailleurs, dans la nécrologie⁵ parue après la mort de Saussure dans *L'Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études*, Meillet, disciple du maître, rend longuement hommage au personnage de Saussure en énumérant minutieusement ses mérites personnels et intellectuels, et en passant en revue ses travaux. Cependant, il n'aborde que très brièvement les idées exprimées dans le *CLG* et signale uniquement l'importance accordée à la dichotomie synchronie - diachronie. Une certaine réserve est émise dans le dernier paragraphe de cette nécrologie, celle-là se référant uniquement au livre, non à l'homme ni, non plus, à ses théories. Le mécontentement de Meillet n'est pas insignifiant. Il insinue de manière assez transparente que le livre ne reflète pas avec précision les idées de Saussure :

Des réflexions sur la linguistique générale qui ont occupé une partie des dernières années, rien n'a été publié. [...] Seuls les élèves qui ont suivi à Genève les cours de F. de Saussure sur la linguistique générale ont pu profiter de ces idées ; seuls, ils connaissent les formules précises et les belles images par lesquelles a été illuminé un sujet neuf.⁶

5 Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études, 1913-1914 : 115 sq.

6 Voir aussi l'analyse de Harris (2001 : 31-58) sur l'édition de Bally et Sechehaye et le commentaire de Karas (2006) sur l'évolution des idées saussuriennes à partir du *CLG*.

Chevalier et Encrevé (2006) signalent que déjà au second Congrès des linguistes, tenu à Genève en 1931 en hommage à Saussure et à l'école genevoise, d'importantes modifications ont été suggérées non seulement aux théories de la linguistique néo-grammairienne, mais aussi à la vulgate saussurienne. Plus tard, au colloque international qui s'est tenu à Paris en 1948, la linguistique générale et théorique acquiert une importance capitale et plus d'une des questions débattues concerne l'étude de la synchronie et de la diachronie ainsi que leur contribution à la classification structurelle des langues. L'élaboration constante de ces notions de synchronie et diachronie témoigne bien qu'elles sont comprises de manières distinctes par diverses écoles.

Plusieurs linguistes ont proposé, à différentes périodes, d'autres divisions ou bien une analyse distincte des positions saussuriennes. Guillaume, par exemple, dont les théories ne sont plus évoquées que par un nombre restreint de tenants, essentiellement en France, en Belgique et au Canada et qui est considéré à l'époque comme théoricien de la langue s'inscrivant ainsi dans la lignée de Saussure et de Meillet⁷, adopte une autre position. Il ne nie pas l'intérêt de la grammaire historique et comparative, mais en dénonce les limites et les insuffisances. Il substitue à la distinction synchronie - diachronie celle de deux diachronies : la diachronie des apports historiques et la diachronie des rapports systématiques. Il cherche à faire l'histoire des systèmes et inverse les préoccupations habituelles des diachroniciens. Il tient à distinguer, à l'intérieur de l'explication historique, le point de vue rétrospectif qui suffit à expliquer les faits de morphologie, du point de vue prospectif qui permet de rendre compte de la structure d'un système⁸.

2. SAUSSURE ET MEILLET DEVANT LA DICHOTOMIE SYNCHRONIE - DIACHRONIE

La conception saussurienne, considérant les faits linguistiques historiques comme aléatoires a, fort probablement, influé sur l'élaboration de la fameuse division. Elle consiste à voir dans une séparation systématique des deux niveaux une démarche obligatoire pour toute recherche linguistique. Saussure se demande alors « comment maintenir la distinction absolue entre la diachronie et la synchronie et reconnaître que cela devient très difficile dès que l'on sort de la phonétique pure » (Saussure 1916 : 194).

⁷ Notons qu'il ne viendrait à l'idée de personne de nos jours de considérer les théories de Meillet et de Saussure comme identiques, ou même comme semblables, à celles de Guillaume. La parution de son livre a suffi à l'époque pour le consacrer en tant que linguiste et à le faire nommer aux *Hautes Etudes*.

⁸ Voir à ce sujet l'article d'A. Boone (1995).

Meillet considère cette division comme essentielle et dominante.

On peut envisager les faits linguistiques soit pour décrire un état de langue à un moment donné soit pour suivre le passage d'un état de langue à un autre. Jusqu'au début du XIX^e siècle, on n'a jamais fait qu'analyser des états donnés du langage. Les grammairiens de l'Inde et de la Grèce n'ont étudié que des faits synchroniques. Depuis le début du XIX^e, la linguistique s'absorbe de plus en plus dans l'histoire des langues et l'on n'étudie que des faits diachroniques. Il ne se produit des réactions que depuis peu d'années. Il est, en réalité, nécessaire de se placer aux deux points de vue, mais on ne peut voir clair qu'à condition de les séparer avec rigueur. (*BSLP* XX 1916 : 32-36)

Cependant, contrairement à ce qui est considéré comme la conception de Saussure, Meillet présente le changement linguistique à tous les niveaux comme une évolution, comme un parcours systématique. D'après lui, les changements linguistiques sont motivés. Il introduit le concept de grammaticalisation afin d'expliquer le passage des « mots principaux » aux « mots accessoires » avant de devenir « des éléments grammaticaux ». Meillet évoque les processus sémantiques et pragmatiques qui sont à l'origine de la grammaticalisation et leur accorde une importance aussi grande, sinon plus grande, qu'aux processus phonétiques et morphologiques.

Par ailleurs, Saussure définit la langue non pas par ses structures mais comme existante dans « l'âme collective », donc en fonction des sujets parlants. Le changement linguistique est né, d'après lui, d'abord de la parole, résultant d'une initiative individuelle d'un locuteur singulier.

Meillet, quant à lui, ajoute une dimension sociale à sa théorie des changements linguistiques.

La dichotomie synchronie - diachronie qui est propre à toutes les écoles structuralistes⁹, que ce soit en Europe ou aux Etats-Unis, domine toujours les recherches linguistiques. Cette dichotomie qui est acquise et acceptée d'emblée est tellement enracinée dans les recherches linguistiques, que toute tentative de conciliation entre les deux approches est aussitôt rejetée. Swiggers (1995) a déjà signalé que la pragmatique, qui n'était que très peu étudiée par les tenants de la démarche structuraliste, avait un rôle important qui « secoue la dichotomie synchronie - diachronie » chaque fois que le linguiste essaie de se cantonner dans une position dichotomisante faussement réconfortante. Or, Meillet dans deux articles (publiés respectivement en 1906 et 1912) expose une nouvelle théorie qu'il intitulera « la théorie de la grammaticalisation ». Selon lui,

9 Par écoles structuralistes, nous entendons écoles formelles et statiques.

Le passage de mots autonomes au rôle d'agents grammaticaux a été beaucoup moins étudié durant les quarante dernières années. On commence maintenant à s'y attacher. L'importance en est en effet décisive. Tandis que l'analogie peut renouveler le détail des formes, mais laisse le plus souvent intact le plan d'ensemble du système existant, la « grammaticalisation » de certains mots crée des formes neuves, introduit des catégories qui n'avaient pas d'expression linguistique, transforme l'ensemble du système. Ce type d'innovations résulte d'ailleurs de l'usage qui est fait de la langue.

Et il ajoute :

Les mots ne sont du reste pas seuls à être sujets à devenir des éléments grammaticaux : la façon de grouper les mots peut aussi devenir un procédé d'expression grammaticale. (Meillet 1912 :147)

La théorie de Meillet est restée pendant un certain temps sans écho. Ce n'est que vers la fin des années soixante qu'elle redevient sujet de recherches et de débats.

3. LA GRAMMATICALISATION ET LA DICHOTOMIE SYNCHRONIE - DIACHRONIE

Benveniste (1968) reprend cette théorie et distingue entre « les processus de création », qui ont un caractère innovateur et permettent l'apparition de nouvelles catégories grammaticales, et ceux de « renouvellement » qui impliquent plutôt une réorganisation des termes. À la suite de Benveniste, T. Givón (1971) et Ch. Lehmann (1982) approfondissent ces mêmes conceptions dans une optique légèrement différente. Givón développe un schéma décrivant les étapes de la grammaticalisation à partir duquel se dégage l'idée bien connue que la morphologie d'aujourd'hui constitue la syntaxe d'hier. Lehmann, quant à lui, perçoit une distinction supplémentaire : innovation *vs* renouvellement. Théoriquement, la différenciation entre l'innovation et le renouvellement semble assez claire. L'innovation implique la formation de nouvelles catégories grammaticales, des catégories qui n'existaient pas dans la langue auparavant. Le renouvellement, en revanche, désigne le développement de nouvelles formes à partir des catégories qui existent déjà. En pratique, on rencontre un grand nombre de cas limites entre le renouvellement et l'innovation. Généralement, avant qu'une forme ne se soit substituée à une autre, l'ancienne et la nouvelle forme coexistent pendant une période assez longue. Ce qui importe dans la substitution d'une forme à une autre n'est pas le changement lui-même, c'est plutôt la répétition du processus de grammaticalisation. Par ailleurs, Weinreich, Labov & Herzog (1968) proposent d'intégrer dans le cadre diachronique les recherches synchroniques des variations linguistiques. Ils introduisent

une distinction entre l'innovation, qui pour eux signifie un changement individuel, et un changement général, susceptible de modifier le système.

Parallèlement à l'expansion des courants diachroniques modernes se développent également des courants cognitifs, issus des courants linguistiques américains, stimulant la discussion autour de phénomènes d'évolution linguistique. Il en résulte un grand nombre d'ouvrages et de recueils d'articles qui apparaissent en l'espace d'une période relativement limitée, et une abondance d'analyses de la grammaticalisation¹⁰, qui toutes voient dans Meillet le fondateur de cette théorie.

Devant cette pléthore, la théorie saussurienne qui préconise le caractère accidentel des événements historiques est souvent remise en cause. On distingue, de plus en plus, des tendances prononcées, voire même un système, non seulement dans les domaines phonologiques, morphologiques et syntaxiques, mais également dans l'évolution sémantique et pragmatique de la langue (Brugman 1983, Hopper & Traugott 2003). Marchello-Nizia (2001) se prononce en faveur d'une interaction entre les deux aspects. Elle estime qu'une langue subit des changements au cours des siècles et que de nouvelles formes désignant de nouvelles catégories apparaissent. Elle déclare également que « tout état de langue constitue à la fois une "transition" et une "stabilité", dans la mesure où toute langue naturelle change, continûment, tout en maintenant un équilibre indispensable à l'intercompréhension... et (que) toute variation synchronique est en même temps à interpréter comme une phase possible d'une évolution diachronique, comme le premier moment d'un changement linguistique ». Dans cette même optique, Sweetser (1990) suggère que les extensions métaphoriques en synchronie doivent être étudiées en même temps que celles qui apparaissent en diachronie et Traugott & Heine (1991) considère que l'on peut déduire à partir de différents sens d'un item lexical, l'ordre dans lequel ces sens ont été acquis. L'interaction constante des deux perspectives et la nécessité de les intégrer dans toute explication grammaticale sont perçues comme une méthode légitime pour étudier le langage humain. De même, Hopper & Traugott (2003) déclarent que, depuis la seconde moitié du vingtième siècle, la pensée linguistique repose pleinement sur l'interaction de la synchronie et de la diachronie dans les phénomènes influençant la langue. Au lieu de regarder les changements linguistiques comme aléatoires et abrupts, on admet qu'à chaque stade de l'évolution d'une langue les formes anciennes et nouvelles coexistent les unes à côté des

10 Pour ne citer que quelques ouvrages : Marchello-Nizia 2006, Traugott & Heine 1991, Giacalone-Ramat & Hopper 1998, Campbell 2001.

autres, chez les mêmes locuteurs comme dans les mêmes communautés. Combettes (1999) souligne également l'importance de l'intégration de la diachronie dans l'étude synchronique. La démarche qui favorise cette interaction s'inspire certainement de l'importance accordée aux courants diachroniques actuels tout comme du progrès accompli par la linguistique cognitive et notamment par la théorie de la grammaticalisation (Marchello-Nizia 2006).

Pendant, ces conceptions ne sont pas toujours claires ni d'ailleurs explicites. Saussure estime que le changement linguistique peut provenir d'une réalisation individuelle, parfois même accidentelle et s'étendre par la suite. Certains linguistes favorisant la grammaticalisation (Haspelmath 1998, 1999, *inter alia*) contestent la position saussurienne en ce qui concerne le caractère accidentel du changement. Or, l'idée d'un changement causé par « l'emploi inhabituel de telle ou telle forme lexicale par un sujet parlant afin de frapper et/ou attirer l'attention de son interlocuteur » paraît étrange, vu que la théorie saussurienne est écartée sur l'argument que l'on ne peut concevoir les changements linguistiques comme « aléatoires et accidentels » et qu'il s'agit de substituer à cet argument une vision dynamique où synchronie et diachronie se trouvent en interaction. Cette approche qui place au centre de l'analyse le locuteur et son activité communicationnelle, en l'occurrence, la sémantique et la pragmatique, n'est en fait, pas radicalement distincte de la conception saussurienne. Traugott suggère à plusieurs reprises (par exemple Traugott 1989, Traugott 1991, *inter alia*) que les significations provenant d'une situation externe finissent par s'incorporer dans la langue. Le fait que la pragmatique influe sur la constitution de la grammaire devient alors évident.

Marchello-Nizia (2006) à la suite de Keller (1994) et de Lüdtké (1989) essaie, elle aussi, de concilier la position saussurienne selon laquelle l'innovation singulière et personnelle peut un jour faire partie de la grammaire d'une langue avec l'idée d'une évolution incessante. Ces positions qui *a priori* paraissent se contredire se voient attribuer une explication différente. Keller (1994), adoptant le modèle de « la main invisible » proposé par l'économiste Smith en 1776, concilie la réalisation unique et occasionnelle à la pragmatique en ce qu'il permet de relier un acte individuel à son aboutissement collectif. La pragmatique étant, par définition, reliée à ce qui est collectif et social.

Bien que la conception saussurienne, selon laquelle les événements diachroniques ont toujours un caractère accidentel, ne soit plus universellement acceptée, il n'est pas évident qu'elle ne concorde pas avec la grammaticalisation. Il n'est, en effet, pas certain que ce point de vue ne soit pas en cohérence avec la théorie saussurienne elle-même en

tant qu'elle pose la langue comme système synchronique se maintenant toujours dans un équilibre provisoire des interrelations entre ses unités constitutives : le changement alors ne peut être conçu que comme un réajustement perpétuel des signes les uns relativement aux autres – et non comme une intervention qui viendrait de l'extérieur.

CONCLUSION

Le but de cette contribution était de comparer l'évolution épistémologique de ces deux conceptions : la division entre les deux démarches vs l'évolution systématique. En particulier, nous cherchons à expliciter et à démontrer comment la conception saussurienne de la distinction synchronie - diachronie, étant presque d'emblée acceptée par les chercheurs à l'époque de sa formulation, suscite cent ans après des débats et des controverses, alors que la position de Meillet, négligée et mise de côté à l'époque, est étudiée et acceptée par beaucoup de linguistes.

Il s'avère que tout compte fait, les deux positions se recoupent grandement. Celle de Meillet qui a insisté sur le facteur social et donc sur l'importance de la pragmatique et de la sémantique et celle de Saussure pour qui le changement provient d'abord de la parole mais finit par s'étendre à tout le système. Il est donc possible de relier la conception de Meillet qui insiste sur l'expressivité à celle de Saussure qui prône le changement individuel puis de les rapprocher de celle de Keller, et par la suite de celle d'Haspelmath qui intitule cette expressivité « extravagance ».

RÉFÉRENCES

- Arrivé M., 2007, *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, Puf.
- Auroux S. (éd.), 1988, « Antoine Meillet et la linguistique de son temps », *Histoire, Épistémologie, Langage* 10.
- Bat-Zeev Shyldkrot H. (éd.), 1995, « Synchronie et diachronie : du discours à la grammaire », *Langue française* 107.
- Benveniste E., 1937, « Bibliographie des travaux d'Antoine Meillet », *BSLP* 38 : 43-68.
- Benveniste E., 1968, « Les transformations des catégories linguistiques », *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard : 126-136.
- Bergounioux G. et de Lamberterie Ch. (éds), 2006, *Meillet aujourd'hui*, Collection linguistique de la Société de linguistique de Paris 89, Louvain et Paris, Peeters.

- Boone A., 1995, « La dichotomie synchronie - diachronie dans l'œuvre de Gustave Guillaume », *Langue française* 107 : 36-43.
- Brugman C., 1983, *The Story of over*, Indiana Linguistics Club.
- Campbell L., 2001, "What's wrong with grammaticalization?", *Language Sciences* 23 : 113-162.
- Chevalier J.-C. et Encrevé P., 2006, *Combats pour la linguistique*, Paris, ENS.
- Combettes B., 1999, « L'évolution du groupe verbal en français », *Verbum XXI/3* [Presses Universitaire de Nancy].
- Fryba-Reber A.M., 2006, « Antoine Meillet, le chroniqueur et le voyageur à la lumière de deux manuscrits inédits », in Bergounioux G. et de Lamberterie Ch. (éds).
- Giacalone-Ramat A. and Hopper P. (éds), 1998, *The Limits of Grammaticalization*, Amsterdam and Philadelphia, John Benjamins.
- Givón T., 1971, "Historical syntax and synchronic morphology : an archaeologist's field trip", *Chicago Linguistic Society* 7 : 394-415.
- Harris R., 2001, *Saussure and his Interpreters*, Edinburgh U. Press.
- Haspelmath M., 1998, "Does the grammaticalization need reanalysis?", *Studies in Language* 22: 49-85.
- Haspelmath M., 1999, "Why is grammaticalization irreversible?", *Linguistics* 37: 1043-1067.
- Hopper P. and Traugott E. C., 2003, *Grammaticalization*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Karas H., 2006, « Compte-rendu de Harris R., *Saussure and his Interpreters* », *Linguisticae Investigationes* 29,2: 313-318.
- Keller R., 1994, *On Language Change. The Invisible Hand in Language*, London, Routledge.
- Koerner K., 1988, « Meillet, Saussure et la linguistique générale », *Histoire, Épistémologie, Langage* 10 : 57-74.
- Lehmann Ch., 1995, *Thoughts on Grammaticalization*, Munich, LINCOM-Europa.
- Lüdtke H., 1989, "Invisible hand processes and the universal laws of language change", in L. E. Breivik and E.H. Jahr (eds.), *Language Change. Contributions to the Study of its Causes*. Berlin and New York: Mouton de Gruyter.
- Marchello-Nizia Ch., 2001, « Grammaticalisation et évolution des systèmes grammaticaux », *Langue française* 130 : 33-41.

- Marchello-Nizia, Ch., 2006, *Grammaticalisation et changement linguistique*, Bruxelles, De Boeck.
- Meillet A., [1906] 1982, « Comment les mots changent de sens », *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris et Genève, Champion et Slatkine.
- Meillet A., [1912] 1982. « L'évolution des formes grammaticales », *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris et Genève, Champion et Slatkine.
- Meillet A., 1913-1914, « Ferdinand de Saussure », *Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études* : 174-183.
- Meillet A., 1915-1916, « Compte rendu de Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale* », *BSLP XX* : 32-36.
- Meillet A., 1982, *Linguistique historique et linguistique générale. Tome II*, Paris, Klincksieck.
- Puech C. et Radzynski A., 1988, « Fait social et fait linguistique : A. Meillet et F. de Saussure », *Histoire, Épistémologie, Langage*, 10 : 75-84.
- Quattorido Moreschini A. (éd.), 1987, *L'Opera scientifica di Antoine Meillet*, Pisa, Giardini.
- Saussure F. de, [1916-1922] 1978, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- Saussure F. de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- Sweetser E., 1990, *From Etymology to Pragmatics, Metaphorical and Cultural Aspects of Semantic Structure*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Swiggers P., 1995, « Synchronie, diachronie et pragmatique : d'une dichotomie de la langue à l'interaction dans la langue », *Langue française 107* : 7-25.
- Traugott E.C., 1989, « On the rise of epistemic meanings in English : an example of subjectification in semantic change », *Language 65*: 31-55.
- Traugott E.C. and Heine B., 1991, *Approches to Grammaticalization* (2 vols.), Amsterdam and Philadelphia, John Benjamins.
- Weinreich U., Labov W. and Herzog M., 1968, « Empirical foundations for a theory of language change », in Lehmann and Malkiel (eds.), *Directions for Historical Linguistics: A Symposium*, Austin, University of Texas Press: 95-195.

DÉCLINAISONS DE LA TEMPORALITÉ :
L'ENCHEVÊTREMENT DE LA PLURALITÉ DES TEMPS
CHEZ SAUSSURE

par Alessandro CHIDICHIMO
Université de Calabre

*La langue offre les contrastes, les paradoxes
les plus troublants à ceux qui veulent la saisir
par un côté ou un autre. Y a-t-il rien de
plus arbitraire que les mots de la langue ?*

Saussure, « Deuxième Cours de linguistique
générale, 1908-1909 », in 1997 : 1

INTRODUCTION

Pour arriver au fait linguistique il est possible de parcourir différentes voies, mais chaque fois quelque chose restera au dehors. Le phénomène linguistique saussurien a une nature hétérogène qui échappe à toutes les tentatives de réductionnisme. Notre proposition est de mesurer la présence du temps dans la théorie linguistique de Saussure sur le phénomène linguistique. Dans cette théorie, la *langue*, la *parole* et la *faculté du langage* récitent chacune leur partie, dans une irréductible hétérogénéité.

Cette condition offrira une multiplication des temporalités auxquelles est sujet le phénomène linguistique. Alors le temps s'articulera sans tenir compte d'une temporalité abstraite et unique, mais selon un temps qui se construit en vertu de l'entrelacement des différentes parties. Dans la mesure où nous envisageons les faits sous divers points de vue – au lieu de le faire simplement selon le couple synchronie - diachronie –, ces considérations nous donneront d'une part un système dynamique et en continu changement, qui ne peut pas être lié à une seule ligne du temps – par exemple la temporalité linguistique du seul

temps biologique ou encore de la matérialité et linéarité de la *parole*. D'autre part cette description nous fournira la possibilité d'avoir une vision plus ample : les différents temps, passé et présent, se rencontrent pour donner un espace à la transmission des langues et des générations précédentes. On remettra en jeu avec force le caractère négatif et différentiel de la *langue* et l'essentielle socialité du fait de langage qui est le point de départ pour toutes les considérations au regard de la *langue*. Notre parcours conduira à penser que le caractère collectif de la *langue* donne aux parlants, à tout instant à la croisée de chemins faciles à perdre, la possibilité d'être non seulement corps entre corps, mais corps linguistiques temporels vivants en vertu du fait, central, d'appartenir à une société. Personnes parmi d'autres personnes.

1. L'HÉTÉROGÉNÉITÉ DE LA TEMPORALITÉ

Le phénomène linguistique est un phénomène complexe qui ne se donne jamais comme présence simple, mais qui a la nécessité de se poser en relation avec d'autres entités : son identité, en effet, est dans la relation. Le point de départ pour les questions de langage est la complexité des liens et des relations :

[...] dans tout autre domaine les vérités s'appuient et se rappellent les unes les autres à mesure qu'on avance, il semble qu'une fatalité veuille pour la langue que toute nouvelle vérité oblitère l'autre parce que les vérités initiales ne sont pas simples. (*ELG* : 95-96)

Selon Saussure, on n'a pas affaire, avec les faits de langage, à une entité homogène. Bien au contraire,

le langage est un terrain complexe, multiforme, hétéroclite dans ses différents aspects [...] Il est à cheval sur des domaines divers (domaine physique, psychique, ou encore : domaine individuel, social). <On ne sait comment lui conférer l'unité> (*C* : 263) ¹

Et en discutant du rapport entre *langue* et *parole*, Saussure reviendra encore sur l'hétérogénéité de la réalité linguistique :

Nous concluons, s'il est vrai que les deux objets langue et parole se supposent l'un l'autre, ne peuvent exister l'un sans l'autre, en revanche ils sont si peu semblables de nature, qu'ils appellent chacun leur théorie séparée. En cherchant chimériquement à ramener sous le même point de vue ces deux parties du langage, on ne fera jamais qu'une discipline assez confuse. Le tout global formé par le langage est inclassable parce que pas unité homogène. (*C* : 308b-308c)

Il y a toujours des entités complexes et la complexité ne diminue pas quand on dépasse un hypothétique moment initial dans un par-

¹ On a donné les références de la pagination du manuscrit chaque fois que cela a semblé utile.

cours de rationalisation, mais il est un caractère constant, toujours présent. Il n'y a pas différence entre le moment initial et le langage depuis quelque époque que ce soit, nous ne sommes jamais face à une évolution téléologique ou à une augmentation de la condition de l'ordre ou du désordre ².

Pour cette raison, lorsque nous parlons de la temporalité, si nous n'avons pas l'intention de penser à un temps absolu et abstrait qui resterait étranger aux phénomènes, alors il faut considérer la complexité de la réalité linguistique, où la *langue*, la *parole* et la *faculté du langage* jouent chacune son propre rôle ³. Ces trois aspects sont tous essentiels au langage, mais en même temps ils conservent des caractéristiques propres bien qu'ils se trouvent dans un rapport relationnel :

Les éléments premiers sur lesquels portent l'activité et l'attention du linguiste sont donc non seulement d'une part des éléments *complexes*, qu'il est faux de vouloir simplifier, mais d'autre part des éléments *destitués* dans leur complexité d'une unité naturelle, non comparables à un corps simple chimique ni davantage à une combinaison chimique, très comparables si l'on veut en revanche à un *mélange chimique*, tel que le mélange de l'azote et de l'oxygène dans l'air respirable ; de façon que l'air n'est plus l'air si l'on en retire l'azote ou l'oxygène. (*ELG* : 18)

Donc pour comprendre le fait linguistique il est nécessaire d'avoir une pluralité de temporalités qui s'organisent par rapport à la nature hétérogène de la réalité linguistique elle-même, c'est-à-dire par rapport à la *langue*, à la *parole* et à la *faculté du langage*, et s'entrelacent entre elles. En choisissant cette solution, nous cherchons à dépasser la division entre diachronie (éléments successifs appartenant à différents états de langue) et synchronie (éléments coexistants, en présence dans le même état) et encore panchronie (éléments toujours présents, tou-

2 La question de l'origine pour Saussure ne présente pas d'intérêt parce que l'origine se répète toutes les fois qu'il y a un acte de parole. La *parole*, en effet, est le moment d'apparition et de renouvellement de ce qui peut sembler le contrat, jamais présent en réalité, entre les mots et les choses : « La langue, ou le système sémiologique quel qu'il soit, n'est pas le vaisseau qui se trouve au chantier, mais le vaisseau qui est livré à la mer. Depuis l'instant où il a touché la mer, c'est vainement qu'on penserait pouvoir dire sa course sous prétexte qu'on saurait exactement les charpentes dont il se compose, sa construction intérieure selon un plan » (*ELG* : 289 ; et *infra* § 3).

3 La temporalité chez Saussure a été discutée par différents auteurs en partant de la distinction entre synchronie et diachronie. Il faut noter la recherche de Michel Arrivé qui, en différents articles et chapitres de ses livres, a présenté une vision du temps chez Saussure très intéressante, sur laquelle il est revenu récemment (Arrivé 2007). Il cherche une continuité théorique entre les différentes recherches saussuriennes (*Cours, Légendes, Anagrammes*). Pour qui a l'intention d'approfondir la réflexion sur le temps chez Saussure la monographie de Choi consacrée à la question (2005) est inévitable. Enfin pour différentes raisons en rapport très étroit avec la temporalité, il faut signaler les travaux de Pétrouff. Dans notre propos, nous cherchons à offrir, avec une grande quantité de doutes et de questions ouvertes, un point de vue différent des précédentes recherches sur la temporalité saussurienne.

jours valables), ou bien nous choisissons un point de vue différent pour regarder le même fait, le phénomène linguistique. Pour Saussure en linguistique, en effet, dans la détermination de l'objet de la recherche, le point de vue est décisif⁴ :

Immense cercle vicieux, qui ne peut être brisé qu'en substituant une fois pour toutes en linguistique la discussion des points de vue à celle des « faits », puisqu'il n'y a pas la moindre trace de *fait linguistique*, pas la moindre possibilité d'apercevoir ou de déterminer un fait linguistique hors de l'adoption préalable d'un point de vue. (*ELG* : 24-25)

Comme Saussure⁵ lui-même l'affirmait et comme De Mauro⁶ et Godel⁷ l'ont souligné, la différenciation entre synchronie et diachro-

4 Pour une discussion efficace de l'épistémologie saussurienne au regard de la question du point de vue lié au temps, v. Pétrouff 2004.

5 « Si l'évolution de la langue se réduisait à celle des sons, l'opposition des objets propres aux deux parties de la linguistique serait tout de suite lumineuse : on verrait clairement que diachronique équivaut à non grammatical, comme synchronique à grammatical. Mais n'y a-t-il que les sons qui se transforment avec le temps ? Les mots changent de signification, les catégories grammaticales évoluent; on en voit qui disparaissent avec les formes qui servaient à les exprimer (par exemple le duel en latin). Et si tous les faits de synchronie associative et syntagmatique ont leur histoire, comment maintenir la distinction absolue entre la diachronie et la synchronie ? Cela devient très difficile dès que l'on sort de la phonétique pure » (*CLG/D* : 194).

6 « L'attitude fondamentale de Saussure est que l'opposition entre synchronie et diachronie est une opposition de « points de vue » ; elle a un caractère méthodologique, concerne le chercheur et son *objet* et non l'ensemble des choses dont s'occupe le chercheur, sa *matière* » (*CLG/D* : 453, n. 176). Et pour la définition de *matière* : « Pour Saussure *matière* est l'ensemble de tous les faits qui, au niveau du langage courant, peuvent être considérés comme « linguistiques ». Une telle masse est hétéroclite et, en tant que telle, elle peut être étudiée par de multiples disciplines ; par rapport auxquelles la linguistique se qualifie parce que son *objet* est la *langue* » (*CLG/D* : 414-415, n. 40). Dans la matière il y a tout ce qui peut être considéré comme linguistique, ou bien les marges de définition sont liées à ce que nous voulons entendre comme linguistique. Pour ce qui concerne l'objet : « [...] Ce dernier terme est utilisé par Saussure au sens de « finalité d'une activité » c'est-à-dire au sens scolastique pour lequel l'*obiectum* est, comme le telos aristotélicien, le terme d'une opération et, dans le cas de l'*obiectum* d'une science » (*CLG/D* : 415, n. 40). Et enfin : « Pour Saussure la *langue* est non pas la chose sur laquelle, à l'exclusion de toute autre, la linguistique devrait faire porter sa recherche, mais, bien différemment, elle est l'*obiectum* de la recherche linguistique qui, en partant de tout ce qui d'une façon ou d'une autre est qualifiable de « linguistique » et réélabrant de façon critique que la conscience subjective des locuteurs (*CLG* : 253 et sv.), doit parvenir à reconstruire le système linguistique agissant dans une situation historique déterminée. La totalité des faits qualifiables de linguistique est la *matière*, la *langue* comme système formel est l'*objet* » (*CLG/D*, note 40 : 415).

7 Pour Godel nous ne devons pas penser deux objets différents, mais au contraire la matière reste la même, elle est la forme qui se consacre à cette matière qu'elle change : « La distinzione fra sincronia e diacronia è apparsa necessaria a Saussure sin dall'inizio delle sue riflessioni circa il linguaggio ed egli vi ha insistito fino alle sue ultime lezioni » (SM : 184-188). « Essa non va intesa nel senso di una differenza sostanziale tra "lingua sincronica" e "lingua diacronica". Il contrasto non risiede nelle "cose", bensì nei punti di vista da cui esse si considerano e nei *rapporti* che si stabiliscono tra termini coesistenti e tra termini successivi (*CLG/D* nota 176). Dunque a differenza delle dualità

nie est une affaire de points de vue liés à la méthodologie du linguiste, une affaire concernant la manière d'aborder l'objet de la langue, elle ne regarde pas la réalité linguistique en elle-même, mais elle reste nécessaire⁸.

S'il s'agissait de décider de privilégier une seule temporalité, en la prenant aussi bien comme nécessaire que comme suffisante, pour un phénomène comme celui des langues historico-naturelles, nous aurions une vision partielle de la réalité linguistique.

Le temps est fondamental dans la réflexion de Saussure⁹. Mais si l'on considère comme déterminant un aspect unique par rapport aux autres et, donc, en prenant implicitement un temps absolu, toujours valable quel que soit l'objet avec lequel il entre en rapport, cela

lingue / parole o signifiant / signifié, che si fondono sulla natura stessa del linguaggio, la distinzione sincronia/diacronia è di indole metodologica e a questo titolo s'impone di primo acchito a chiunque si occupa di problemi linguistici » (Godel 1984 : 169-187).

8 Sur ce point à notre avis la question reste ouverte. Une langue synchronique existe-t-elle ? La réponse est oui, elle existe, et elle regarde les rapports syntagmatiques, les rapports en présence. Cette langue est la langue du linguiste. Quant à la langue diachronique, elle regarde les rapports entre des termes non-coexistants. Elle prend en compte les différentes époques, les états de langue successifs, et elle est la comparaison entre deux états synchroniques différents. Mais c'est aussi la langue en acte du sujet parlant, qui est le lieu où s'effectuent les changements linguistiques : une troisième considération donc. Les parlants, en effet, utilisent la langue indépendamment des considérations du linguiste. Pour le sujet parlant c'est une différence dans l'ensemble des faits linguistiques entre la *langue* qu'il parle et la *langue* définie comme objet d'analyse par le linguiste. De même chez le parlant qui utilise une langue historico-naturelle il n'a pas conscience du passé de la langue qu'il utilise: « Le sujet parlant est devant un état ». Mais alors que doit faire le linguiste pour connaître la *langue* du sujet parlant ? « Le linguiste doit faire table rase de ce qui est diachronique, de ce qui a produit un état dans le temps pour comprendre cet état lui-même. Il ne peut entrer dans la conscience des sujets parlants qu'en adoptant le point de vue de l'ignorance des sources » (C : 336). Pour comprendre la *langue* le point de vue du linguiste doit être le même que celui du sujet parlant : une seule réalité. Mais dans le troisième cours Saussure parle de linguistique statique et linguistique évolutive (v. C : 326-390), des deux différents objets et des deux différentes natures de la *langue* : « Il faut séparer en deux la linguistique. Il y a une dualité irrémédiable, créée par la nature même des choses <quand il s'agit> de systèmes de valeurs » (C : 331). Ou encore: « Que l'on prenne les généralisations ou les états particuliers, il est certain que les objets sont tout à fait différents dans les deux disciplines (linguistique évolutive et linguistique statique). Ils ne sont pas comparables quant à leur nature » (C : 374). Où est la fin du point de vue et où commence la réalité de la *langue* ? Probablement si on doit explorer la limite entre synchronie et diachronie, on tombe dans les « pièges que tend continuellement le fait synchronique dans sa ressemblance et aussi parfois sa dissemblance avec le fait diachronique. – On pourrait appeler ça le mirage qui s'établit du fait évolutif au fait synchronique et tendant à les faire confondre » (C : 363). Sur la limite entre les deux, état et évolution, c'est l'esprit, le parler concret du sujet et de la *langue* : « Dans chaque état, l'esprit insuffle, vivifie une matière donnée, mais il n'en dispose pas librement » (C : 344).

9 « C'est l'action du temps qui se combine avec celle de la force sociale; en dehors de la durée, la réalité linguistique n'est pas complète et aucune conclusion n'est possible » (CLG/D : 113). Et De Mauro : « Il tempo è il protagonista del terzo corso di linguistica generale » (2000 : 291).

conduit à des formes de réductionnisme et entraîne des conséquences par rapport au parlant, à la société et à la langue. C'est la présence du temps qui est un universel, mais ce n'est pas la manière selon laquelle ce temps est mis au travail, en relation avec les divers aspects du langage. La multiplication des temporalités et la présence constante du temps ont comme effet de rendre dynamique, en perpétuel mouvement, chaque aspect de la réalité linguistique.

2. LA MESURE DU LANGAGE

Le temps mesuré par l'hétérogénéité du phénomène linguistique implique que chaque temporalité différente s'engage dans la complexité du langage. Quelles sont les caractéristiques de ces temporalités ?

Nous avons le temps biologique, c'est lui qui guide la faculté du langage saussurienne. C'est le temps qui détermine la mort et la naissance des parlants, qui est à la fois phylogénétique et ontogénétique, qui appartient à l'individu et à l'espèce, aux hommes comme aux autres animaux. Ce temps détermine le fait que dans les sociétés humaines il n'y ait jamais une masse parlante homogène, ni un groupe de parlants qui puisse se substituer totalement au groupe antérieur et faciliter, par conséquent, la transmission de la langue d'une génération à l'autre. Parce que en tous les instants « dans une génération il y a des hommes de tous les âges » (C : 314, voir aussi *CLG/D* : 106).

Nous avons également le temps mesuré par la matérialité de la parole, le temps du discours qui se structure sur la linéarité du signifiant, le deuxième principe fondamental de la langue (le premier est l'arbitraire absolu), et qui est marqué par la prise de parole dans les échanges discursifs, et par le déroulement dans une dimension seule, dans une logique du *post hoc propter hoc*. Ce temps est encore dicté par le côté purement physique du couple constitué par *langue* et *parole*, c'est-à-dire par la présence de la voix. Mais il faut ajouter que ce temps est un temps individuel, lié seulement au parlant parce qu'il porte avec lui les qualités de la *parole*, qui entre dans le domaine individuel. Il n'y a pas, en effet, de parole collective :

il n'y a pas de parole collective. Les actes de parole demeurent individuels outre qu'ils sont momentanés. (C : 308a)

Enfin il y a le temps de la *langue*. Temporalité qui relève, au contraire du temps de la parole, de ce qui est collectif, social – parce que « la langue c'est la partie sociale du langage » (C : 271) – et qui concerne les rapports systématiques, les glissements des signifiés.

Précisément pour ce qui concerne les rapports inextricables entre *langue*, *parole* et *faculté du langage*, les diverses temporalités se soustiennent réciproquement, et s'entrelacent perpétuellement. Il n'y aurait

aucune *langue* s'il n'y avait pas les corps des parlants avec leurs caractéristiques physiques propres. Mais la faculté seule ne peut pas légitimer le fait qu'on parle. De la même façon, une *langue* désincarnée vivant en vertu d'une répétition de signifiés, sans qu'il y ait de parlants ni de fonction, n'aurait aucune raison d'exister. La disparition de tous les parlants d'une *langue*, en effet, implique la disparition de la *langue* même¹⁰. La *parole* sans aucune *langue* serait enfin un parler indistinct, une masse informe, quelque chose qui ne peut pas être défini, même pas comme bruit. Le fait qu'on parle, toutefois, met en mouvement la *langue*, et c'est là le facteur par lequel s'engendrent les changements de la *langue* qui, justement, naissent toujours dans la *parole* :

Le rudiment de tout changement dans la *langue* n'y arrive que par la *parole*. Toute espèce de changement est essayé par un certain nombre d'individus. Ils ne seront faits linguistiques que quand ils seront devenus acceptés par la collectivité. Tant qu'ils sont dans la *parole*, ils ne comptent pas (= la *parole* étant individuelle). Quand le changement sera fait *langue*, nous l'étudions. Mais les changements commencent toujours par des faits de *parole*. (C : 357)

Donc les changements dans le système saussurien sont avant tout de deux types : phonétiques et analogiques. Ces derniers sont, plutôt, des ajustements dans les rapports du système, enclins à limiter les changements phonétiques. L'analogie réutilise le matériel déjà présent dans la *langue* et pour cela, la *langue* actuelle est toujours dans une structure relationnelle par rapport au passé :

Les innovations de l'analogie sont plus apparentes que réelles. La *langue* et une robe couverte de rapiécages faits avec sa propre étoffe. [...] L'immense majorité des mots sont, d'une manière ou d'une autre, des combinaisons nouvelles d'éléments phoniques arrachés à des formes plus anciennes. Dans ce sens, on peut dire que l'analogie, précisément parce qu'elle utilise toujours la matière ancienne pour ses innovations, est éminemment conservatrice. (CLG/D : 235-236)

Quand on abandonne le pur domaine de la *parole* pour arriver à la *langue*, on n'est plus dans une logique linéaire, qui permettrait de parcourir l'histoire des changements de la *langue*, la ligne du temps selon une succession régulière jusqu'au premier mot.

Le temps de la *langue*, grâce au travail de l'analogie, soutient un dialogue perpétuel avec les états de *langue* qui l'ont précédé et avec les masses parlantes et les sociétés antérieures. Bien que les signifiants soient linéaires, le temps du continuel jeu de signes (v. Russo, sous

10 Une des causes de la mort d'une *langue* est une cause violente, externe à la *langue* – la mort de tous les parlants. Au contraire la *langue* « en elle-même est impérissable » (v. ELG : 154).

presse), des rapports quaternionaux¹¹ et des variables infinies du système, impose que la linéarité syntagmatique ne soit pas la seule condition à être maintenue. La *langue* prise à n'importe quel moment, à n'importe quel point de la chaîne syntagmatique, est un monceau de formations analogiques et en même temps l'héritage des générations passées. La *langue* vit une nature multiple, qui ne se réduit pas à la scansion du simple développement sonore, et qui ouvre la voie à l'intervention de l'aspect social, du temps historique, en somme, du temps de la *langue*.

Cette double nature fait en sorte qu'il y ait une continuité et en même temps une discontinuité dans la *langue*, mais il n'y a pas de possibilité de prévoir les changements futurs, et les innovations, les marges de la créativité, se manifestent par improvisation :

Item. Toutes les modifications, soit phonétiques, soit grammaticales (analogiques) se font exclusivement dans le discursif. Il n'y aucun moment où le sujet soumette à une révision le trésor mental de la langue qu'il a en lui, et crée à tête reposée des formes nouvelles (par. ex. calmement []) qu'il se propose, (promet) de « placer » dans son prochain discours. Toute innovation arrive par improvisation, en parlant, et pénètre de là dans le trésor intime de l'auditeur ou celui de l'orateur, mais se produit donc à propos du langage discursif. (*ELG* : 95)

Il n'y a donc pas de convention originaire, aucun moment décisif originaire dont on puisse déduire toutes les conséquences successives :

La langue, à quelque moment que nous la prenions, si haut que nous remontions, est à n'importe quel moment un héritage du moment précédent. L'acte idéal par lequel à un instant donné des noms seraient distribués aux choses, l'acte par lequel un contrat serait passé entre les idées et les signes, entre les signifiés et les signifiants, cet acte reste dans le seul domaine de l'idée. (*C* : 312)

Et s'il n'y a aucune raison pour utiliser des mots déterminés, pour quelle raison utilisons-nous exactement ces mots et non d'autres ? La

¹¹ La notion de quaternion est présentée dans *De l'essence double du langage* : « Nous sommes toujours ramené aux quatre termes irréductibles et aux trois rapports irréductibles entre eux ne formant qu'un seul tout pour l'esprit : (un signe / sa signification) = (un signe / et un autre signe) et de plus = (une signification / une autre signification). C'est là ce que nous appelons le QUATERNION FINAL, et en considérant les 4 termes dans leurs rapports : le triple rapport irréductible. C'est peut-être à tort que nous renonçons à réduire ces trois rapports à un seul ; mais il nous semble que cette tentative commencerait à dépasser la compétence du linguiste ». Et encore : « Mais en réalité il n'y a dans la langue aucune détermination ni de l'idée ni de la forme ; il n'y a d'autre détermination que celle de l'idée par la forme et celle de la forme par l'idée. La première expression de la réalité serait de dire que la langue (c'est-à-dire le sujet parlant) n'aperçoit ni l'idée *a*, ni la forme *A*, mais seulement le rapport *a/A* ; cette expression serait encore tout à fait grossière. Il n'aperçoit vraiment que le rapport entre les deux rapports *a/AH/Z* et *abc/A*, ou *b/ARS* et *blr/B*, etc. » (Saussure, *Bibliothèque de Genève. Archives de Saussure* 372/2 : 56-58 ; v. *ELG* : 39-40 ; *SLG* : 37-38). Pour une discussion de la notion de quaternion, v. De Mauro 2005 : xvi ; Russo 2006 et sous presse 2008.

réponse est dans le temps et dans la tradition des langues des sociétés humaines. L'affirmation selon laquelle le caractère totalement immotivé, arbitraire de la langue est limité dans une temporaire stabilité, et trouve sa possibilité d'utilisation par le rapport avec le temps qui est lié par sa nature au changement et à l'instabilité, semble un paradoxe. C'est pour arrêter ce qui semble une ouverture sans limites qu'intervient la répétition obstinée des questions sur la possibilité de signification et sur les signes dans leurs rapports avec les choses. C'est en ce point qu'on ressent le besoin de l'inquiétude du temps.

Une autre force agit également de façon contrastive. C'est celle qui limite la détermination infinie par la constante indétermination :

La puissance temps vient mettre en échec à chaque instant la puissance qu'on peut appeler arbitraire. <libre choix> Pourquoi disons-nous : homme, chien ? Parce qu'on a dit avant nous homme, chien. La justification est dans le temps. Cela ne supprime pas l'arbitraire et ça le supprime. Cela n'empêche pas de voir lien entre question du temps et la question de l'arbitraire qui agissent l'une antinomiement à l'autre. (C : 317-318)

3. LE TEMPS COLLECTIF ET L'ORIGINE SOCIALE

Qu'est ce qui fait tenir ensemble tous ces temps ? Où se trouve le lieu où ils se rencontrent ? Gambarara considère au moins deux temporalités : la première est historico-naturelle, la seconde est biologico-naturelle, et elles sont dans une relation telle que

il tempo storico naturale [...] non ha la precedenza sul tempo biologico-naturale ma ancora una volta viene dedotto da questo attraverso prima il passaggio a ciò che è collettivo, e poi la messa in movimento della massa sociale [...] La dimensione temporale « storica » appare allora costitutiva. (Gambarara 2005 : 176)

C'est justement l'être collectif, l'être social qui est le passage fondamental, parce que la collectivité dans la *langue* permet d'un côté d'exercer la faculté du langage :

La langue pour nous, ce sera le produit social dont l'existence permet à l'individu l'exercice de la faculté du langage (C : 263)

et permet, de l'autre côté, que la *parole* soit significative, qu'elle ne soit pas un hurlement désarticulé et, de plus, que la *langue* ne soit qu'elle-même :

Il n'y a rien dans la langue qui n'y soit entré <directement ou indirectement> par la parole c'est-à-dire par la somme des paroles perçues, et réciproquement il n'y a de parole possible que lors de l'élaboration du produit qui s'appelle la langue et qui fournit à l'individu les éléments dont il peut composer sa parole.

C'est l'œuvre de l'intelligence collective d'élaborer et de fixer ce produit. <Dire qu'un mot est entré dans la langue, c'est dire qu'il a reçu

l'approbation collective>. Tout ce qui est langue est implicitement collectif. (C : 308a)

Le temps de la *langue*, précisément, est d'abord le temps de la société, de la collectivité, parce que la langue est à la fois sociale et temporelle par nature. Si la langue, qui pour Saussure est la partie sociale du langage, est entièrement liée à la masse parlante et non à l'individu particulier, alors le passage à l'individuel est second :

La *langue*, chose en soi sans rapport avec la masse humaine existante, est liée indissolublement à la masse humaine. [...] La langue est sociale ou bien n'existe pas. La langue, pour s'imposer à l'esprit de l'individu, doit d'abord avoir la sanction de la collectivité. (ELG : 298-299)

Esprit qui, pour Saussure, a deux significations différentes :

È sia lo "spirito", cioè l'insieme delle istituzioni culturali che ci appaiono (attraverso i comportamenti e i loro eventuali supporti) esterne e normative, sia la mente (ma allora mente sociale nella persona) con cui le riconosciamo come tali e le riportiamo dentro noi. Questa mente sociale si sovrappone alla mente individuale, la riorganizza e ne assorbe gran parte. (Gambarara 2006b : 226)

Il y a d'abord le collectif et ensuite l'individuel, dans un premier temps ce qui est public et dans un deuxième temps ce qui est privé. Et le lien entre les deux est dans la *langue*, qui est déjà entre les mains de tous, et que personne, en revanche, ne pourra changer :

La langue à son tour échappe absolument à l'individu, elle ne saurait être sa création, elle est sociale de son essence, elle suppose la collectivité. (C : 14)

En effet, la langue

est le trésor déposé dans notre cerveau à chacun ; ce trésor, sans doute, si on le prend dans chaque individu, ne sera nulle part parfaitement complet. (*ibid.*).

C'est la *langue* qui lie les divers aspects du langage, elle est le lieu où les différentes temporalités s'articulent et se rencontrent :

La langue sera le centre, le reste en dépendra. (C : 264)

Elle les rassemble en tant que éminemment sociale :

1° Élément tacite, créant tout le reste ; que la langue court entre les hommes, qu'elle est *sociale*. (ELG : 94)

Cette socialité est originaire et même si aujourd'hui tout le monde parle, cela ne signifie pas que cela ait été déterminant aussi au moment de la naissance des langues historico-naturelles et de l'homme. Cela ne signifie pas qu'il y ait eu une articulation des sons qui ne fût pas déjà significative, qui ne fût pas déjà une *langue*. Cela ne signifie pas que l'origine fût liée à la *parole* extrinsèque à la *langue* :

Il n'est pas besoin de se représenter <la langue> comme nécessairement parlée à tout moment. (C : 14)

4. LE CARACTÈRE NÉGATIF DE LA VOIX

Si on cherche à mettre de l'ordre entre les différentes temporalités, on a d'abord celle qui est commune à tout le monde, la dotation physiologique de la faculté, la naissance, la croissance et la mort du corps. Ce corps, ce Golem, cependant, n'est rien si la *langue*, l'aspect social, la vie dans une société, ne le transforment pas en individu. S'il n'y a pas de *langue* et de possibilité que celle-ci arrive de l'extérieur pour écrire la vérité dans la tête du Golem, pour compléter ses qualités naturelles, pas de *langue* qui lui permette d'avoir une parole significative, c'est-à-dire si la *langue* ne le met pas dans la possibilité de faire sien le chant du discours, et d'adresser aux autres ce même chant qui lui avait été adressé par eux, alors il ne sera qu'un corps vide :

L'homme sans le langage serait peut-être l'*homme*, mais il ne serait pas un être se rapprochant même approximativement de l'homme que nous connaissons et que nous sommes, parce que le langage a été le plus formidable engin d'action collective d'une part, et d'éducation individuelle de l'autre, l'instrument sans lequel en fait l'individu ou l'espèce n'auraient jamais pu même aspirer à développer dans aucun sens ses facultés natives. (ELG : 145).

Au contraire, s'il n'y a que la *parole*, c'est-à-dire s'il n'y a que le temps lié à la présence de la voix qui recouvre le temps diachronique de la tradition de la *langue* et, donc, si on accepte une priorité de la *parole* et, par conséquent, la positivité de la voix sur le système négatif, qui est composé des différences de la *langue*, il y a une redéfinition des liens du quaternion dans le système. Dans ce cas il y a seulement les signifiants, qui seront inséparables du corps du signal utilisé pour signifier. Il n'y aurait pas besoin des signifiés parce que la *langue* serait une image parfaite des signifiants cristallisés dans les formes du signifier. À la lettre, il n'y aurait pas de *langue* et il n'y aurait pas besoin de considérer les signes comme arbitraires, mais au contraire il faudrait considérer une *langue*, ou bien le code communicatif, comme tout à fait motivé. Tout ce que l'on peut dire dans ce cas est intimement lié à la présence du signal, il n'y a pas de possibilité de s'affranchir de la linéarité et de la causalité de l'émission sonore. Si on effaçait le système des valeurs, les parlants seraient, en outre, écrasés sous le fardeau matériel de la *parole* et, par conséquent, leurs relations seraient soumises aux lois qui régissent les phénomènes physiques. Un parlant avec ces caractéristiques aurait une conscience mise en cage uniquement dans le présent, avec la possibilité de vivre seulement des instants limités, et sa mémoire serait reconstruite sous la

forme d'une stratification aux degrés inaccessibles, parce que seule la mémoire brève serait activée. Nos actions seraient soumises à la pure causalité, de la même façon que celles des autres animaux, incapables de prendre leurs distances par rapport au stimulus. En somme, il n'y aurait pas de réalité linguistique telle que nous la connaissons et nous ne serions pas les hommes que nous sommes. Mais, au contraire, c'est justement le fait d'avoir une telle réalité qui fait que

[...] con il « fait linguistique » nella vita umana entra il *tempo*, ché il tempo è appunto il possibile che non è ancora, o quello che ha smesso di esserlo, il possibile che non è più, che è passato. La « négativité » del fatto linguistico spoglia di ogni massiccia consistenza l'intero mondo dell'animale che parla ; anche gli oggetti più solidi e duraturi perdono ogni positività. (Cimatti 2008, sous presse).

Dans le cas où on donnerait la priorité à la *parole*, la société humaine serait une société constituée à partir des individus particuliers. C'est parce qu'il n'y aurait pas d'explication pour le passage de ce qui est individuel à ce qui est collectif, il n'y aurait pas d'explication pour comprendre comment deux hommes seuls ont pu communiquer si leurs destins n'avaient pas déjà été marqués par la *langue*, ou plutôt s'ils ne partageaient pas une *langue*, un esprit social. Mais pour Saussure les conditions initiales de la *langue* sont identiques à celles de son fonctionnement actuel : il n'y a pas de différence entre la vie et la naissance de la *langue* :

Item. Regarder la langue et se demander à quel moment précis une telle chose a « commencé » est aussi intelligent que de regarder le ruisseau de la montagne et de croire qu'en remontant on trouvera l'endroit précis où il a sa source. Des *choses sans nombre établiront* qu'à tout moment le RUISSEAU existe pendant qu'on dit qu'il naît, et que réciproquement il ne fait que naître pendant qu'on [constate qu'il existe]. On peut discuter éternellement sur cette *naissance*, mais son plus grand caractère c'est d'être parfaitement le même que celui de la croissance. (ELG : 94 ; pour la partie de la citation entre crochets, v. l'hypothèse de De Mauro, SLG : 106)

Et encore, s'il n'existe pas de parlants particuliers, mais que les langues sont normalement collectives¹², alors à l'origine il y a déjà une société qui a parlé. Parce que la langue est nécessairement le fait de plusieurs. L'être social de la langue est le point de départ de l'analyse saussurienne : l'*explanans* et non l'*explanandum*.

Il n'y a pas de *parole* significative en elle-même, il n'y a pas de nécessité d'avoir la *parole*, si ce n'est en fonction de la *langue*, qui est hors du contrôle de l'individu. Le contrôle, la volonté unique mise entre les mains du parlant consiste dans la possibilité de choisir de dire

12 « Cette chose bien qu'intérieure à chaque individu est en même temps bien collectif, qui est placé hors de la volonté de l'individu. 1 + 1 + 1 = 1 (modèle collectif) » (C : 308a).

un mot à la place d'un autre. Dans la *langue*, cependant, la volonté relève de la responsabilité limitée, et en vertu de cette condition, le parlant fait son choix en restant toujours dans les limites de sa *langue* historico-naturelle, sans avoir la possibilité d'introduire des innovations qui n'aient pas été ratifiées par la collectivité. La prise de *parole* volontaire marque la cession de la liberté à la société en échange de la *langue*, de la possibilité d'être des hommes et aussi, l'abandon de la solitude. Si dans la *langue* tout est différence et négativité, il n'y a pas de prise de *parole* sans que se répète continuellement cette négativité. Chaque fois que nous parlons, nous affirmons la présence du système *langue*, comme lieu où tous les temps ont rendez-vous non pas dans la présence de la *parole*, mais dans l'absence du corps du signifié, du passé et des sociétés qui nous ont précédés. La *langue* est une absence qui se fait sentir dans toutes les prises de *parole*. Et la voix est le témoin de la négativité du système plutôt que de sa positivité¹³.

5. « LA MASSE INDESTRUCTIBLE DE L'IMMOTIVÉ »

C'est la *langue* qui se répand de bouche à oreille, d'une époque à l'autre, qui regroupe les diverses temporalités. Passé et présent se retrouvent dans la *langue*, ils s'entrelacent en elle. Et elle possède implicitement les éléments qui composeront le futur. Toutes les fois que le temps entre en contact avec le phénomène linguistique, il se décline et s'organise en vertu de ses divers aspects. Si on considère que c'est une société entière qui a parlé, alors on se trouve dans une discussion toujours ouverte, en un dialogue continu avec les générations précédentes, et c'est pour cette raison que nous pouvons dire que Saussure a encore des choses à nous dire.

À chaque fois qu'on parle, on n'est pas engagé dans un présent limité, mais en raison de l'essentielle socialité nécessaire à la *langue*, on est dans un renvoi continu au passé de la *langue* même, et des parlants. Et c'est justement ce fait de remâcher continuellement l'histoire, de dire le déjà dit et d'être porteurs d'une *langue*, témoins d'une collectivité, qui nous permet de nous débrouiller, sans que nous soyons ballottés entre les relations infinies des signifiés et le monceau de sensations auxquelles nous ne savons pas donner un nom. C'est parce que nous sommes des êtres linguistiques, sociaux et temporels que nous réussissons à affronter « la masse indestructible de l'immotivé » (C : 305).

13 Dans cette perspective, la critique de Derrida à l'égard de Saussure, donné comme représentant de la philosophie de la présence liée à la prédilection de la voix (aux dépens de l'écriture) ne rate pas son coup, sinon dans la mesure où elle constitue une confirmation de la pensée de Saussure même. La lecture derridienne de Saussure, en outre, peut servir comme substance de contraste pour penser Saussure au-delà du *CLG*.

RÉFÉRENCES

- Arrivé M., 1994, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient. Freud, Saussure, Pichon, Lacan*, Paris, Puf (rééd. Limoges, Lambert-Lucas, 2005).
- Arrivé M., 1995, « Diachronie et linéarité », in Arrivé M. et Normand C., *Saussure aujourd'hui. Colloque de Cerisy*, numéro spécial de *LINX* : 139-146.
- Arrivé M., 2007, *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, Puf.
- Bulea E., 2005, *Linguistique saussurienne et paradigme thermodynamique*, Genève, Université de Genève, Cahiers de la section de sciences de l'éducation.
- Bulea E., 2006, « La nature dynamique des faits langagiers, ou de la "vie" chez Ferdinand de Saussure », *CFS* 59 : 5-19.
- Choi Y.-H., 2002, *Le Problème du temps chez Ferdinand de Saussure*, Paris, L'Harmattan.
- Cimatti F., 2008, sous presse, « Concetto e significato », in *Philosophie du langage et philosophie de l'esprit. Un voyage de Saussure en Italie*.
- Constantin E., 2005, « Linguistique générale. Cours de M. le Professeur de Saussure », *CFS* 58 : 83-289. (C)
- De Mauro T., 2000, « Rileggendo il terzo corso di linguistica generale di Ferdinand de Saussure (1910–1911) », *Historiographia Linguistica* 27, 2/3 : 283-295.
- De Mauro T., 2005. Introduzione, traduzione e note, F. de Saussure, *Scritti di linguistica generale*, Roma-Bari, Laterza.
- De Mauro T., 2008, « Saussure in cammino », in Elia A. e De Palo M. (eds.), *La lezione di Saussure*, Roma, Carocci : 19-32.
- Elia A. e De Palo M. (eds.), 2008, *La lezione di Saussure*, Roma, Carocci.
- Fadda E., 2006, *Lingua e mente sociale. Per una teoria delle istituzioni linguistiche a partire da Saussure e Mead*, Acireale-Roma, Bonanno.
- Gambarara D., 2005, « La mente collettiva – Per una lettura del terzo corso come teoria delle istituzioni sociali », *Forme di vita* 4 : 165-181.
- Gambarara D., 2006a, « Un texte original. Présentation des textes de F. de Saussure », *CFS* 58 : 29-42.

- Gambarara D., 2006b, « Il posto delle istituzioni », postfazione a E. Fadda, *Lingua e mente sociale. Per una teoria delle istituzioni linguistiche a partire da Saussure e Mead*, Acireale-Roma, Bonna.
- Godel R., 1957, *Les Sources manuscrites du Cours de linguistique générale*, Genève, Droz.
- Godel R., 1984, « Sincronia, diacronia, pseudo-diacronia », *CFS* 38 : 169-187.
- Normand Cl., 2000, *Saussure*, Paris, Les Belles Lettres.
- Pétrouff A.-J., 1995a, « Le temps perdu et le temps retrouvé de Ferdinand de Saussure », in *Saussure and linguistique today*, Roma, Bulzoni Editore : 107-124.
- Pétrouff A.-J., 1995b, “L’ordre et le désordre : l’interaction langue-parole”, in Arrivé M. et Normand Cl. (éds), *Saussure aujourd’hui. Colloque de Cerisy*, numéro spécial de *LINX* : 369- 386.
- Pétrouff A.-J., 2004, *Saussure, la langue, l’ordre et le désordre*, Paris, L’Harmattan.
- Russo Cardona T., 2006, Compte rendu de F. de Saussure, *Scritti inediti di linguistica generale* (trad. et éd. par T. De Mauro), *CFS* 58 : 299-308.
- Russo Cardona T. 2008, « Sulla formatività del segno linguistico nello scritto saussuriano *De l’essence double du langage* », in Elia A. et De Palo M. (éds), *La lezione di Saussure* : 171-186.
- Russo Cardona T. (2008 sous presse). « Saussure et les quaternions : négativité, récursivité et incalculabilité dans *De l’essence double du langage* », *CFS* 61.
- Russo Cardona T., 2008 sous presse, « Forma, uso e gioco di segni (*De l’essence double du langage*) », in *Philosophie du langage et philosophie de l’esprit. Un voyage de Saussure en Italie*.
- Saussure F. de, Archives de Saussure, Bibliothèque de Genève, 372/2.
- Saussure F. de, (1916) 1922, *Cours de linguistique générale*, Lausanne puis Paris, Payot (2005). (CLG/D) (éd. ital. *Corso di linguistica generale* par T. De Mauro, Roma-Bari, Laterza, 20^e éd. 2003). (CLG/D)
- Saussure F. de, 1957, *Introduction au deuxième cours de linguistique générale (1908-1909)*, Genève, Droz (trad. ital. *Introduzione al secondo corso di linguistica generale (1908-1909)*, Roma, Ubaldini, 1970).

- Saussure F. de, 1997, *Deuxième Cours de linguistique générale (1908-1909)*, Oxford and New York, Pergamon.
- Saussure F. de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard. (ELG)
- Saussure F. de, 2005, *Scritti di linguistica generale*, Tullio De Mauro (ed.), Roma-Bari, Laterza. (SLG)
- Virno P., 2007, “Il denaro del linguaggio. Ipotesi sulla negazione in Saussure”, *Forme di vita* 6 : 200-213.
- Wunderli P., 1982, *Saussure-Studien. Exegetische und wissenschaftsgeschichtliche Untersuchungen zum Werk von F. de Saussure*, Tübingen, Gunter Narr Verlag (trad. ital. *Studi esegetici su Ferdinand de Saussure*, Roma, Armando, 1993).

LA CONSTITUTION D'UN *OBJET CULTUREL* :
L'ANALOGIE ENTRE SAUSSURE ET POINCARÉ

par Bruna DESTI
Université de Palerme

Au tournant du XIX^e siècle un nouvel *objet culturel* traverse les frontières des disciplines pour affirmer sa puissance théorique : dans les pages saussuriennes le rôle joué par ce que l'on pourrait appeler la *faculté d'analogie* a une portée qui dépasse les limites de la linguistique pour aborder une région plus vaste où l'analogie constitue une caractéristique spécifiquement humaine, qui permet à l'homme de se distinguer de tout autre être vivant. Une relecture du texte saussurien peut montrer comment le recours à l'analogie est un trait définitoire de l'humain (de l'intelligence humaine). Il s'agit d'une sorte d'instinct intelligent primordial et général mis à la disposition de chaque locuteur, qui s'en approprie et s'en sert selon les cas : une reconnaissance de la présence du concept d'analogie au sein de l'œuvre saussurienne montre que le mécanisme de l'analogie est un principe cognitif général agissant d'une façon spécifique sur le renouvellement de la langue.

Ce qui émerge chez Saussure est une vision de l'analogie comme opération intelligente sur laquelle est construit tout l'édifice de la langue : l'analogie, loin d'être un facteur de changement purement mécanique, est un principe de transformation qui met en cause la conscience du parlant et met en jeu sa créativité dans la production des changements et dans l'invention de nouveaux termes : quand l'analogie agit, on obtient la construction d'un mot grâce à un *acte de parole*, par une opération d'association de formes. On voit donc émerger un point de vue nouveau et intéressant, capable de rendre actuelles les considérations de Saussure, qui considère l'analogie comme une *intention* concernant la substance même du langage, et j'ose dire la substance même de l'homme. L'analogie est donc conçue par Saus-

sure comme une compétence cognitive par excellence humaine, agissant par le biais du langage.

Pour justifier cette interprétation, et pour montrer que les objets culturels naissent toujours au croisement de disciplines différentes, j'utiliserai les réflexions d'Henri Poincaré qui, dans les mêmes années que Saussure, mais dans un domaine tout à fait différent, construit une conception similaire de l'analogie. En partant du présupposé que notre esprit risque à chaque instant de se perdre dans la complexité du monde, Poincaré arrive à la conclusion qu'il nous faut un guide pour pouvoir accéder à la complexité. Notre esprit, notre intelligence se perdrait donc dans la complexité du monde s'il n'y avait pas la *faculté d'analogie* : une faculté cognitivo-linguistique, qui opère en vue d'une économie de pensée (expression empruntée à Mach et qui est utilisée aussi par Saussure) et qui est incarnée dans l'*esprit mathématique* qui seul nous fournit un langage sans lequel l'harmonie du monde serait pour nous inaccessible. La *faculté d'analogie* est vue donc par Poincaré comme une faculté nécessaire, et j'ose dire innée, qui apporte de l'ordre, et qui, tout en impliquant la créativité de l'individu, nous amène à découvrir l'harmonie qui se cache derrière la réalité.

Relire Saussure et Poincaré aujourd'hui en révèle toute l'actualité, qui est celle d'avoir repéré dans une compétence linguistique une compétence cognitive par excellence humaine, d'avoir vu dans ce que l'on pourrait appeler une *faculté d'analogie* un instinct humain intelligent appliqué à la langue, sans lequel il n'y aurait aucune place pour une créativité régulée, qui est la marque de toute la cognitivité humaine.

1. UN SCÉNARIO PRÉ-SAUSSURIEN

Il me semble utile de faire un pas en arrière jusqu'en 1875 et de retrouver dans le linguiste américain Whitney un précieux antécédent pour l'importance attribuée au concept d'analogie. Dans son enquête sur le développement du langage, en particulier dans le cadre du changement de la forme extérieure des mots, Whitney juxtapose au changement phonétique, dont la tendance est d'aller vers l'abréviation des mots et des formes en vue d'un principe d'économie, un autre type de changement, qui intervient quand les caractéristiques d'une forme linguistique ont subi trop de modifications par le changement phonétique, et qui tend à reconduire à la norme prévalente (v. Whitney 1875). C'est la masse la plus grande des cas qui exerce une influence assimilative sur la plus petite : il s'agit donc du changement par analogie. A partir par exemple de la prédominance des formes telles que *loved* qui vient de *love*, adjoindre un *-d* a été de plus en plus associé à l'idée du

passé, même pour les cas qui selon l'usage antérieur auraient dû rester des exceptions. Une tendance de ce type est toujours active, répandue surtout parmi ceux qui n'ont pas appris la langue complètement ; les enfants en particulier, souligne Whitney, se trompent souvent – en disant par exemple *gooder* et *badder*, *mans* et *foots*, *goed* et *comed*, et aussi *brang* et *thunk* – et il arrive parfois que telle ou telle forme incorrecte produite par les enfants pénètre dans le langage adulte¹. On fait souvent appel au principe analogique quand on explique les processus de la formation linguistique primaire et l'on peut affirmer avec Whitney que dans l'histoire du langage l'analogie a toujours eu une force extraordinaire (v. Whitney 1875).

Quelques années plus tard Michel Bréal décrit la force de l'analogie, qu'il désigne comme « une intention plus ou moins obscure » (Bréal 1878 : 104) dirigeant le langage. Bréal souligne l'action opposée exercée par les lois phonétiques et par l'analogie, en les définissant comme les deux principaux facteurs qui expliquent le changement linguistique, tout en affirmant que

les langues tendent à rétablir l'enchaînement des formes grammaticales, là où il a été rompu par l'action des lois phoniques : le désir de maintenir une certaine clarté dans la conjugaison et de laisser voir le rapport qui existe entre le verbe et le participe ont été ici les causes déterminantes. (Bréal 1878 : 104)

Dans son *Essai de sémantique* Bréal distingue différents raisons pour lesquelles s'adresser à l'analogie : (1) pour éviter toute difficulté expressive ; (2) pour obtenir une plus grande clarté ; (3) pour souligner une opposition ou une ressemblance ; (4) pour se conformer à une règle ; on voit donc que l'analogie est un mécanisme qui en même temps tend à la régularisation et à la simplification des structures linguistiques (v. Bréal 1897). Quelle que soit l'importance que Bréal et Whitney ont attribuée à l'analogie, il me semble qu'il n'est pas possible de retrouver dans leurs analyses une conception de l'analogie comme mécanisme cognitif général, trait définitoire et distinctif de la nature humaine, comme au contraire les pages saussuriennes semblent le suggérer. Saussure en effet connaît la perspective de Whitney sur la centralité du changement analogique, mais il s'aventure plus loin. La linguistique du XIX^e siècle était arrivée à considérer l'analogie comme un puissant processus toujours actif dans le langage, mais il s'agissait d'un processus purement mécanique, qui avait peu – voire rien – à faire avec l'intelligence humaine. Saussure hérite de cette conception, tout en attribuant à l'analogie un rôle fondamental pour le renouvellement de la langue, mais il fait de l'analogie un principe d'un tout

¹ C'est le cas par exemple de la forme *its* et des comparatifs *lessen* et *worser*.

autre type par rapport au passé. En effet, si la linguistique du XIX^e siècle (avec Whitney) avait considéré de la même manière le changement phonétique et le changement analogique, Saussure articule un système de plus longue haleine, centré sur deux niveaux : au premier on a le changement phonétique, changement purement mécanique, alors qu'au deuxième on peut repérer une conscience analogique, agissant comme un mécanisme général de la conscience productive et qu'il est possible de considérer comme un trait définitoire de l'humain, comme caractéristique – *species specifica* – de l'intelligence humaine².

2. L'ANALOGIE CHEZ SAUSSURE : DE CHANGEMENT LINGUISTIQUE À OPÉRATION INTELLIGENTE

La conception saussurienne de l'analogie s'articule en deux phases progressives : dans la première (deuxième conférence auprès de l'Université de Genève, en 1891), Saussure juxtapose le changement analogique au changement phonétique, tout en précisant que le changement analogique se distingue du changement phonétique par le fait qu'il constitue une opération intelligente.

2.1 LE PREMIER SAUSSURE

Dans la deuxième conférence tenue à l'Université de Genève en 1891, Saussure distingue, parmi les facteurs de renouvellement de la langue, le changement phonétique d'un changement de tout autre type, qu'il appelle changement analogique. Ces deux facteurs se distinguent par différents aspects : premièrement le changement phonétique concerne le côté physiologique et physique du mot, alors que le changement analogique intéresse le côté psychologique (en suivant l'hypothèse de Fadda on pourrait lire ici *cognitif* pour *psychologique*³) et mental du même acte ; deuxièmement le premier est inconscient alors que le deuxième est conscient, même si, souligne Saussure, il s'agit toujours d'un degré de conscience relatif. En outre les deux changements sont souvent distingués par le fait que le premier concerne les sons et le deuxième les formes grammaticales, et par conséquent on peut dire

2 Fadda, dans sa communication, relit Saussure à partir des écrits qui précèdent le cours de linguistique générale et soutient que dans la deuxième conférence il est possible de repérer une triple distinction entre les différentes formes de la conscience linguistique : on a au degré zéro une inconscience mécanique (le changement phonétique), au premier degré une conscience analogique non réflexive (changement analogique) et au deuxième degré une conscience volontaire qui correspond aux réflexions du linguiste.

3 Fadda estime possible et utile de remplacer systématiquement les termes « psychique » par « mental » et « psychologique » par « cognitif » : de cette manière on pourrait rapprocher Saussure de la philosophie de la *mens*.

que le premier type de changement concerne la forme par le côté du son et que le deuxième la concerne par le côté de l'idée. On peut encore affirmer que le changement phonétique représente des opérations purement mécaniques, à savoir des opérations dans lesquelles il n'est pas possible de découvrir un but ou une intention, alors que le changement analogique représente un ensemble d'opérations intelligentes, dans lesquelles il est possible de découvrir un but et un sens.

Le phénomène de l'analogie est dit emblématiquement par Saussure phénomène de transformation intelligente : pour avoir un exemple de ce phénomène, il suffit d'écouter un enfant de trois ou quatre ans parler pendant quelques minutes. Son langage est un véritable tissu de formations analogiques, qui nous montrent que le principe de l'analogie ne cesse jamais d'opérer. A partir de l'exemple « *Je venirai* », il est nécessaire d'abord que l'enfant connaisse le verbe *venir* et qu'il associe dans son esprit l'idée contenue dans *venir* à celle qu'il veut exprimer. Mais cela ne suffit pas : il est nécessaire que l'enfant ait entendu dire *punir* et *je te punirai* ou *choisir* et *je choisirai*. On a alors le phénomène *punir* : *punirai* :: *venir* : *venirai*. On remarque tout de suite l'un des caractères de ce phénomène : dans un certain sens il ne s'agit pas d'une transformation, mais d'une création, même s'il s'agit d'une création très particulière et très proche d'une transformation car tous les éléments de *venirai* sont contenus et donnés dans des formes qui existent déjà dans la mémoire : le suffixe *-ir* de l'infinitif et le suffixe *-irai* du futur et leur rapport de signification. Sans la présence de ces éléments, la formation de *venirai* serait impossible ; on n'aura jamais une création *ex nihilo*, mais chaque innovation sera une application nouvelle des éléments fournis par l'état antérieur du langage : dans ce sens le renouvellement analogique est un phénomène de type conservatif.

Plus généralement le phénomène de l'analogie représente une association des formes dans l'esprit : on a affaire au concept de créativité, mais il s'agit d'une créativité dans un certain sens contrainte par une carence de mémoire. L'opération de l'analogie est en effet plus vive chez l'enfant car sa mémoire n'a pas encore eu le temps d'emmagasiner un signe pour chaque idée et par conséquent il est obligé de produire lui-même ce signe à chaque instant : il le fera toujours en suivant le processus de l'analogie. Saussure arrive à affirmer que, si la puissance et la clarté de notre mémoire étaient infiniment supérieures à ce qu'elles sont en réalité, dans la vie du langage les formations nouvelles par analogie seraient réduites à presque rien. Mais en réalité les choses sont différentes, et une langue quelconque est toujours un vaste nœud de formations analogiques, certaines récentes, d'autres très

anciennes. Bref, affirme Saussure, il ne s'agit pas de faits exceptionnels pourvus d'un caractère anecdotique, il ne s'agit pas de *curiosités* ou d'anomalies, mais il s'agit de la substance même du langage : par cette affirmation Saussure semble vraiment vouloir souligner qu'il ne s'agit pas d'éléments accessoires de l'intelligence humaine, mais qu'il s'agit de la substance même de l'homme.

Dans la Conférence de 1891, Saussure nous offre un point de vue hardi et innovateur sur le rôle joué par le changement analogique ; ensuite (même si la datation de l'écrit *De l'essence double du langage* est incertaine) il marque de plus en plus la différence qu'il avait préliminairement repérée en 1891 entre changement phonétique et changement analogique, en soulignant la nature différente des deux types de changement, et en arrivant à affirmer que le changement analogique n'est pas du tout un changement. Dans *De l'essence double du langage* Saussure juxtapose, en passant, le changement analogique au changement phonétique, en tant que deuxième facteur de la transformation de la langue dans le temps. Il affirme qu'ils ne sont pas comparables et que le changement analogique n'est pas en réalité un changement. Le caractère fragmentaire du texte n'offre qu'une intuition, mais une intuition qui va dans la direction que Saussure prendra avec plus de conviction par la suite.

2.2 LE DERNIER SAUSSURE

Dans la seconde phase (qu'il est possible de repérer, condensée, dans les pages du *Cours de linguistique générale* et, anticipée, lors du passage à l'écrit dans *De l'essence double du langage*), l'analogie est complètement distinguée du changement phonétique et elle n'est plus considérée comme un changement. A la fin de ce parcours il émergera une *faculté d'analogie*, comme opération récurrente de l'instinct humain appliqué à la langue.

C'est en effet dans le *Cours de linguistique générale* qu'est abordé amplement le sujet de l'analogie et de son rôle à l'intérieur de l'évolution linguistique, encore une fois en juxtaposant le changement analogique au changement phonétique, en comparant les deux types de changement afin de mettre en évidence le statut cognitif différent de l'analogie par rapport au changement phonétique et en soulignant que ce que l'on a l'habitude d'appeler changement analogique, justement en relation avec le changement phonétique, n'est même pas un changement. En partant du présupposé que le phénomène phonétique est un facteur de perturbation qui contribue à affaiblir les liens grammaticaux entre les mots, en faisant proliférer des irrégularités qui obscurcissent et compliquent le mécanisme de la langue, il existe un

facteur qui sert de contrepoids et c'est l'analogie (v. Fadda 2007)⁴.

L'analogie est la source de la créativité de la langue, le chemin par lequel la langue génère l'ensemble théoriquement infini des phrases ; de l'analogie dépendent toutes les modifications de l'aspect extérieur des mots qui ne sont pas de nature phonétique : Saussure s'interroge donc sur la nature des phénomènes analogiques, en soulignant que c'est l'école néo-grammarienne qui a été la première à attribuer à l'analogie son véritable rôle, et comment l'analogie est, avec les changements phonétiques, le grand facteur évolutif des langues, le procédé par lequel elles passent d'un état d'organisation à l'autre.

Par rapport au changement phonétique, le mécanisme de l'analogie agit d'une façon différente, car il ne comporte pas nécessairement la suppression de la forme qui est remplacée : les phénomènes analogiques ne sont pas des changements, car l'innovation analogique et l'élimination de l'ancienne forme sont deux événements distincts et il faut les considérer séparément.

Le principe de l'analogie se confond avec celui des créations linguistiques : quel est donc ce principe ? Telle doit être la question à poser pour comprendre le fonctionnement de l'analogie et son rôle à l'intérieur de l'innovation linguistique. Saussure affirme que l'analogie est d'ordre psychologique, ce qui ne suffit pas à la distinguer des changements phonétiques, mais aussi d'ordre grammatical par le fait de supposer

la conscience et la compréhension d'un rapport unissant les formes entre elles. Tandis que l'idée n'est rien dans le phénomène phonétique, son intervention est nécessaire en matière d'analogie. (*CLG* : 226)

La création d'une forme linguistique opérée par l'analogie concerne, au moins dans sa phase initiale, le cadre de la parole :

elle est l'œuvre occasionnelle d'un sujet isolé. C'est dans cette sphère, et en marge de la langue, qu'il convient de surprendre d'abord le phénomène [...]. L'analogie nous apprend donc une fois de plus à séparer la langue de la parole ; elle nous montre la seconde dépendant de la première et nous fait toucher du doigt le jeu du mécanisme linguistique. (*CLG* : 227)

C'est donc à partir de la parole que le mécanisme analogique part, pour passer ensuite dans la langue : en effet aucun élément ne peut entrer dans la langue sans avoir été essayé dans la parole et tous les phénomènes évolutifs de la langue trouvent leurs racines dans la sphère de l'individu : ce principe, qui a une validité générale, doit être appliqué en particulier aux innovations analogiques. Mais si tout ce

4 Fadda souligne que toute la vie de la langue (la diachronie) est susceptible d'être rapportée à l'action combinée des phénomènes phonétiques et analogiques, qui tendent les uns à détruire et les autres à reconstruire un ordre de type grammatical synchronique.

qui constitue la langue a été d'abord testé et essayé dans l'usage individuel, dans la parole, il ne se passe pas la même chose en sens inverse, c'est-à-dire que tout ce qui appartient à l'usage individuel n'entrera pas nécessairement dans l'univers de la langue.

L'analogie exerce une action sur la langue et, même si elle n'est pas en soi un facteur évolutif, elle reflète constamment les changements qui se sont produits à l'intérieur de la langue. Son effet le plus important est

de substituer à d'anciennes formations, irrégulières et caduques, d'autres plus normales, composées d'éléments vivants. (De Mauro 1968 : 454)

On peut dire que par le fait d'utiliser toujours la matière ancienne pour ses innovations, l'analogie est un phénomène de type conservatif⁵,

mais elle n'agit pas moins profondément comme facteur de conservation pure et simple ; on peut dire qu'elle intervient non seulement quand des matériaux préexistants sont distribués dans de nouvelles unités, mais aussi quand les formes restent identiques à elles-mêmes. Dans les deux cas il s'agit du même procès psychologique. Pour s'en rendre compte, il suffit de se rappeler que son principe est au fond identique à celui du mécanisme du langage. (CLG : 236)

L'analogie considérée donc comme phénomène conservatif est en même temps un processus créatif, non seulement parce qu'elle invente des mots nouveaux et contribue au renouvellement des systèmes linguistiques, mais aussi parce que, à la différence d'autres phénomènes qui produisent des transformations, elle concerne la conscience des parlants. Et cela arrive parce que l'analogie doit avoir recours aux rapports associatifs qui constituent le patrimoine des connaissances, le potentiel des formes linguistiques à disposition des parlants.

Pour mieux illustrer cette distinction entre processus créatifs et non créatifs dans la production de changements linguistiques, Saussure juxtapose l'analogie et l'agglutination⁶ : même l'agglutination produit des changements et invente de nouveaux termes, mais, à la différence de l'analogie, elle donne vie à des processus mécaniques, qui opèrent seulement sur le signifiant avec des opérations de coupure et de sou-

5 Il est nécessaire de souligner que l'analogie est un facteur de conservation actif : en effet chaque nouvel acte de parole, chaque nouvelle prononciation est une confirmation active de la forme qui se maintient identique à elle-même.

6 « L'agglutination consiste en ce que deux ou plusieurs termes originaires distincts, mais qui se rencontraient fréquemment en syntagme au sein de la phrase, se soudent en une unité absolue ou difficilement analysable. Tel est le processus agglutinatif : processus, disons-nous, et non procédé, car ce dernier mot implique une volonté, une intention, et l'absence de volonté est justement un caractère essentiel de l'agglutination » (CLG : 242). Exemples d'agglutination : *tous jours* qui devient *toujours*, *au jour d'hui* qui devient *aujourd'hui*, *dès jà* qui devient *déjà*, etc.

ture. Dans l'agglutination il n'y a eu aucune activation d'un rapport associatif, on n'a pas un recours au patrimoine des formes que la langue met à disposition et tout est réduit à une séquence de chutes et adjonctions, dans laquelle l'intervention créative de celui qui parle reste absente.

3. LA FACULTÉ D'ANALOGIE ENTRE SAUSSURE ET POINCARÉ

Ce qui émerge en conclusion est une vision de l'analogie comme opération intelligente sur laquelle est conçu tout l'édifice de la langue qui, loin d'être un facteur de changement purement mécanique, est un principe de transformation qui met en cause la conscience du parlant et met en jeu sa créativité dans la production des changements et dans l'invention de nouveaux termes : quand l'analogie agit, à la différence de l'agglutination, on obtient la construction d'un mot grâce à

un agencement obtenu d'un seul coup, dans un acte de parole, par la réunion d'un certain nombre d'éléments empruntés à diverses séries associatives. (CLG : 244)

Il émerge donc un point de vue nouveau et intéressant, capable de rendre actuelles les considérations de Saussure : l'agglutination, affirme le linguiste,

n'offre surtout rien de volontaire, rien d'actif ; nous l'avons déjà dit : c'est un simple processus mécanique, où l'assemblage se fait tout seul. Au contraire l'analogie est un procédé, qui suppose des analyses et des combinaisons, une activité intelligente, une intention. (*ibid.*)

L'analogie concerne donc la substance même du langage.

Dans les mêmes années, mais dans un domaine assez éloigné de la linguistique – cela n'empêche pas de rapprocher les deux points de vue – Poincaré aussi s'interroge sur le rôle à attribuer à l'analogie. En partant du présupposé que

notre esprit est infirme comme le sont nos sens, il se perdrait dans la complexité du monde si cette complexité n'était harmonieuse, il n'en verrait que les détails à la façon d'un myope et il serait forcé d'oublier chacun de ces détails avant d'examiner le suivant, parce qu'il serait incapable de tout embrasser (Poincaré 1999 : 29)

il arrive à la conclusion que

les seuls faits dignes de notre attention sont ceux qui introduisent de l'ordre dans cette complexité et la rendent ainsi accessible. (*ibid.*)

Notre esprit, notre intelligence se perdrait donc dans la complexité du monde s'il n'y avait pas la *faculté d'analogie* : une faculté cognitivo-linguistique, qui opère en vue d'une économie de pensée (expression empruntée à Mach et qui est utilisée aussi par Saussure) et qui est incarnée dans l'*esprit mathématique* qui seul nous fournit un langage sans lequel

la plupart des analogies intimes des choses nous seraient demeurées à jamais inconnues ; et nous aurions toujours ignoré l'harmonie interne du monde, qui est, nous le verrons, la seule véritable réalité objective. (Poincaré 1970 : 22)

La *faculté d'analogie* est conçue donc par Poincaré comme une faculté nécessaire, et j'ose dire innée, qui apporte de l'ordre, et qui, tout en impliquant la créativité de l'individu, nous amène à découvrir l'harmonie qui se cache derrière la réalité. Elle est donc conçue par Poincaré, mais aussi par Saussure, comme une compétence cognitive par excellence humaine, agissant par le biais du langage. En conclusion, à la lumière de cette relecture du texte saussurien, qui est très proche de celui de Poincaré, on se rend bien compte de la vaste portée de ses considérations sur le rôle de l'analogie, considérées à tort par plusieurs comme purement techniques et difficiles : le changement analogique qui opère dans la langue, phénomène en même temps de transformation et de conservation, qui implique la créativité de l'individu, constitue un trait définitoire fondamental de l'intelligence humaine et contribue à alimenter une tradition qui voit l'homme comme un être typiquement linguistique. L'actualité de Saussure aujourd'hui est celle d'avoir repéré dans une compétence linguistique une compétence cognitive par excellence humaine, d'avoir vu dans ce que l'on pourrait appeler une *faculté d'analogie* un instinct humain intelligent appliqué à la langue, sans lequel il n'y aurait aucune place pour une créativité régulée, qui est la marque de toute la cognitivité humaine.

RÉFÉRENCES

- Bréal M., 1878, « L'Analogie », in *Mélanges d'histoire et de philologie publiés par la section historique et philologique de l'Ecole des Hautes Etudes pour le dixième anniversaire de sa fondation*, Paris, Imprimerie Nationale.
- Bréal M., 1897, *Essai de sémantique*, Paris, Hachette (rééd. Limoges, Lambert-Lucas, 2005).
- De Mauro T., 1968, Notes au *Cours de linguistique générale*, dans Saussure, 1922 : 405-477 (trad. fr. par L.-J. Calvet, Paris, Payot, 1972).
- Fadda E., 2006, *Lingua e mente sociale. Per una teoria delle istituzioni linguistiche a partire da Mead e Saussure*, Acireale-Roma, Bonanno.
- Fadda E., 2007, « Saussure avant Saussure : Les conférences genevois-

ses de novembre 1891 », communication au colloque « Révolutions saussuriennes ».

- Gambarara D., 2005, « Mente pubblica e tempo storico. Per una lettura del terzo corso », *Forme di vita 4* : 173-181.
- Mazzeo M., 2007, « Trois aspects de la faculté de langage », communication au colloque « Révolutions saussuriennes ».
- Melandri E., 1968, *La linea e il circolo. Studio logico-filosofico sull'analogia*, Bologna, il Mulino.
- Poincaré H., 1970, *La Valeur de la science* (1905), Paris, Flammarion.
- Poincaré H., 1999, *Science et méthode* (1908), Paris, Kimé.
- Prampolini M., 1994, *Saussure*, Teramo, Giunti-Lisciani.
- Saussure F. de, (1916) 1922, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot ; ed. it. a cura di T. De Mauro, *Corso di linguistica generale*, Roma-Bari, Laterza, 13^e éd. 1997.
- Saussure F. de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, Gallimard, Paris ; ed. it. a cura di T. De Mauro, *Scritti inediti di linguistica generale*, Roma-Bari, Laterza, 2005.
- Whitney W. D., 1875, *The Life and Growth of Language. An outline of linguistic science*, New York-London, Appleton-King ; trad. fr. par l'auteur : *La Vie du langage*, Paris, Librairie Germer Baillière et Cie (rééd. Limoges, Lambert-Lucas, 2009).

SAUSSURE AND RELATIVISM

Els ELFFERS
University of Amsterdam

INTRODUCTION

Both linguistic and epistemological relativism have been characterized as “saussurian”. Linguistic-relativistic programs such as Weisgerber’s *Inhaltbezogene Grammatik* and Trier’s *Wortfeldtheorie* are often explicitly regarded as based upon Saussure’s view of language (cf. Helbig 1974: Ch. 4; Ehlers 2000). Similarly, quite a few scholars assume a parallelism between Saussure’s view of language and Kuhn’s relativistic view of science. For example, Harris (1983: 393) speaks about “the major thesis of Thomas Kuhn’s *The Structure of Scientific Revolutions*, one of the constellation of philosophical arguments frequently conflated with Saussure’s *Cours*” (cf. also Psaty & Inui 1991 and Soler 2004).

Despite these alleged relativistic implications of Saussure’s views, the remarks made by Saussure himself about possible relations between language and thought or worldview are extremely cautious, if not negative. In Part 5, Chapter 4 of the *Cours*, Saussure says about the idea that language sheds light upon anthropological or ethnographical questions: “Nous pensons qu’il y a là une grande part d’illusion”. He concludes this chapter by saying about grammatical classifications of languages: “... de ces déterminations et de ces classements on ne saurait rien conclure en dehors du domaine proprement linguistique” (Saussure 1972: 304, 312).

These passages seem to imply that those who attribute relativistic views to Saussure are entirely wrong. However, this may be too bold a conclusion. Most scholars interpreting Saussure relativistically base this idea upon Saussure’s *general* conception of languages as closed systems of interrelated elements, which derive their formal and

semantic identity from their position within the system. It is at the level of meanings and/or concepts, that this central idea of larger structures is equated with Kuhn's view of self-contained *paradigms* in science and Trier's view of *Wortfelder* connected with classification systems in language communities. In drawing these parallels, Saussure's remarks in part 5, Chapter 4 of the *Cours* are completely ignored. This is in line with the general tendency, going on for many years now, to neglect this part of the *Cours* (see Ehlers 2000: 57).

This, of course, raises the question of whether Saussure's conception of language systems, despite his own remarks, implies linguistic and/or epistemological relativism.

1. SAUSSURE AND LINGUISTIC RELATIVISM

Let us first have a look at linguistic relativism (LR). As is well-known, there is not *one* concept of LR; on the contrary, the term "linguistic relativism" covers a multitude of views, which share the common element: *language controls mental life*. All three elements of this statement can be and have been interpreted in very different ways: many aspects of language are assumed to control, in varying degrees, many aspects of mental life. Therefore, we have to refrain from talking about LR in general; to avoid confusion or vagueness, we always have to specify the content of the LR *variety* at issue.

How can we establish whether Saussure's general conception of language implies some particular variety of LR? Saussure himself talks about language and about nothing else. He defends a strictly linguistic approach to language; neglect of this principle is regarded as the main defect of earlier linguistic schools. The idea that the boundaries of the linguistic domain are not to be exceeded, as explicitly expressed in the above quote from one of the last pages of the *Cours*, is consistently defended from its first pages onwards¹. Linguistic data cannot form the basis of conclusions about extra-linguistic phenomena². So if there is any variety of LR in the *Cours*, we have to look for *implied* relativistic elements in his theory of language, elements not presented in relativistic terms by Saussure himself.

1 The very last sentence of the *Cours*, after some negative remarks about the belief in the "genius" of a language / ethnic group (a type of LR I will not discuss here), summarizes "*l'idée fondamentale de ce cours*" as follows: "*la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même*" (Saussure 1972: 317).

2 Saussure makes an exception for small-scale lexical phenomena like kinship terms, which are informative about family institutions of linguistic communities (see Saussure 1972: 308).

1.1 ANTI-RELATIVISM IN THE *COURS*

At first sight, the way in which Saussure elaborates his theory appears to be largely *anti-relativistic*. Apart from the passage quoted above, saussurean general insights are in direct conflict with some varieties of LR that were prominent during the 19th century. The decline of these 19th-century types of linguistic relativism during the first decades of the 20th century is, at least partially, due to the general adoption of a saussurean linguistic approach (see Elffers 1996)³.

A demonstration the incompatibility of saussurean views with 19th-century LR need not be an abstract exercise, because it can actually be found in the work of the German linguist Von der Gabelentz (1840-1893). Gabelentz is generally regarded as a precursor of Saussure in many respects⁴. But he also continues the 19th-century humboldtian tradition, including a lively interest in language-thought relationships. This results in an interesting mix of involvement in typically 19th-century relativistic issues and a very modern, semi-saussurean critical attitude towards some prominent relativistic patterns of reasoning. I think it is possible to distinguish three patterns; I will describe Gabelentz' objections to them in my own terms⁵:

- (a) *The etymological pattern*: Relativistic conclusions are often based upon etymology. For example, the different etymologies of English "handkerchief" vs. Dutch "zakdoek" ("pocket cloth") is supposed to reveal different ways in which both peoples conceive of these objects. Gabelentz rejects this reasoning pattern as an anachronistic confusion. He claims that the alleged conceptual difference applies to primeval times at best, but cannot be attributed to present-day language users⁶.
- (b) *The prototypical pattern*: Relativistic conclusions are often based upon semantic prototypes. According to this line of reasoning, the different prepositions in English "by train" vs. Dutch "met de trein" ("with the train") would reveal different conceptions of the content of the phrases in question. This conclusion presupposes identical prototypical meanings of the prepositions *by* and *with* in the two languages. Similarly, in his discussion of LR, Gabelentz

3 As we will see below, Weisgerber's ideas are an exception to this general decline.

4 I refrain from statements about the Gabelentz - Saussure relationship in terms of *influence*. In discussions about the similar views of the two scholars, no attention has been paid, thus far, to the saussurean character of Gabelentz' anti-relativistic remarks.

5 Gabelentz' statements can be found in Gabelentz (1901²: 393-398). See also Elffers (1996).

6 Saussure also briefly mentions the misuse of etymology in the "anti-relativistic" chapter of the *Cours* (5, IV) mentioned above.

mentions a language in which it is possible to say things like "I see cold, hunger, fear", etc., instead of "I feel cold", etc. In accordance with a really saussurean differential view of meaning, his conclusion does not go any further than that there must be different lexical divisions in different languages: in the language at issue, "see" has adopted the broader meaning of "perceive".

- (c) *The deficiency pattern*: Relativistic conclusions are often based upon the observed absence of certain grammatical forms or properties. For example, 19th-century linguists did not hesitate to regard the absence of a case system as implying that the corresponding semantic relations could not be expressed, which, in turn, was seen as a signal of "formless thought". Gabelentz rejects this approach as too piecemeal: you have to take into account the language system as a whole. In that case, one discovers that a language may have alternative means of expressing what apparently could not be expressed.

What we observe here is a threefold pre-saussurean attack on some powerful relativistic reasoning patterns. All three of Gabelentz' "weapons" (in modern terms: diachrony vs. synchrony, a differential view of the lexicon, and language as a holistic system) were elaborated by Saussure into fully-fledged building-blocks of his overall linguistic theory. So the anti-relativism presented at the end of his book turns out to be tightly related to his overall theory.

2.2 SAUSSUREAN RELATIVISM?

In order to understand how Saussure's view of language, nevertheless, could be interpreted relativistically, we have to concentrate upon his *differential view of the lexicon*. A closer analysis of this idea reveals that, despite what was said above about its anti-relativistic implications, this view may also lead to a new variety of LR. The following passage of the *Cours* is crucial. It is the passage in which Saussure expounds the idea that language divides the sound space and the cognitive space into separate dual entities of sound and concept. I quote the most relevant sentences, leaving out the well-known figure that represents the two parallel amorphous masses of thought (level A) and sound (level B), with perpendicular lines representing the simultaneous linguistic divisions of the two masses.

Psychologuement, abstraction faite de son expression par les mots, notre pensée n'est qu'une masse amorphe et indistincte. Philosophes et linguistes se sont toujours accordés à reconnaître que, sans le secours des signes, nous serions incapables de distinguer deux idées d'une façon claire et constante. Prise en elle-même, la pensée est comme une nébuleuse où

rien n'est nécessairement délimité. Il n'y a pas d'idées préétablies, et rien n'est distinct avant l'apparition de la langue [...] La substance phonique n'est pas plus fixe ni plus rigide [...]. Nous pouvons donc représenter le fait linguistique dans son ensemble, c'est-à-dire la langue, comme une série de subdivisions contiguës dessinées à la fois sur le plan indéfini des idées confuses (A) et sur celui non moins indéterminé des sons (B) [...] Il n'y a donc ni matérialisation des pensées, ni spiritualisation des sons, mais il s'agit de ce fait en quelque sorte mystérieux, que la "pensée-son" implique des divisions et que la langue élabore ses unités en se constituant entre deux masses amorphes. (Saussure 1972: 155-156)

If language has the power to decompose amorphous thought into separate concepts, different languages, which decompose thought in different ways, bring about conceptual differences as well. To borrow an example from Saussure himself, in English the concept 'sheep' differs from the concept 'mutton'. French, however, does not distinguish the two forms, but has one word ("mouton") covering the undifferentiated conceptual totality of the words "sheep" and "mutton" (Saussure 1972: 160).

This view certainly qualifies as a variety of LR: it is language which structures amorphous thought into separate concepts. Moreover, Saussure's emphasis on the holistic network-like character of the language system also implies a *considerable* diversity of language and thought. All elements of a lexical organization hang together with all other elements. Consequently, any change in a system implies, through rearrangement of the conceptual mass, the rise of an entirely new system: no element in the old system remains unaffected, nor can any element of the old system be identified with an element of the new system. In the same way, at the synchronous level, different language systems must be dissimilar, in a global, not in a local way (Saussure 1972: ch. II).

On the other hand, saussurean LR is *modest*. In his view, lexicalised concepts only *compartmentalize* the mass of thought. Unlike prototypical concepts, they do not represent theory-laden *conceptions*, like natural class concepts, in which some features are prominent due to their theoretical or cultural importance. As in Gabelentz' example, language serves as a *medium* to communicate elements of the amorphous mass ⁷. We want to communicate, for example, the instru-

⁷ Saussure compares the language system with a game like chess, or a monetary system. These are also self-contained systems which, like languages, consist of mutually dependent entities with conventional values. These comparisons strongly suggest that Saussure sees languages as systems *available to us* for some purposes, but not themselves embodying worldviews / conceptual schemes. Worldviews as well as conceptual schemes contain or imply propositional knowledge (about what the world is like, about basic ontological and/or epistemological categories, about natural classes

mental relation that is worded by *by* in English and by *met (with)* in Dutch. Or we want to refer to the animal named *sheep* in English and *mouton* in French. In both cases, we communicate the same content⁸. The only difference concerns the content elements that are *also* covered by the relevant sound elements. The different compartmentalizations are like different maps of a continent. The content area is stable; different boundaries only create different "togetherness" relations. At best, these correspond to modest cognitive differences. Deep-grained differences in worldview, as in stronger varieties of LR, are not at issue.

Saussure's idea of mental life as a uniform and amorphous mass, only structured by the value system of a language, has been criticized as vague, unrealistic and epistemologically naive⁹. Even for Saussure himself, this view is not all-compassing. When we talk about the "same element", worded differently in different languages, this implies the natural availability of non-amorphous conceptual content which is not related to one unique language. In Saussure's terms, next to "valeurs", which reveal the boundaries on the map, we also have "significations", which reveal information about the area itself (see note 8).

Other elements in the *Cours* suggesting that there is more to mental life than a compartmentalized mass are the following:

- (a) Saussure's (anti-relativistic) remark that absence of a word in a language does not imply absence of knowledge of its referents, is illustrated by the example of the verb "to plow". Saussure assumes that the speakers of Asiatic languages lacking this word, may have known about plowing (Saussure 1972: 308). Given the conscious character and complexity of this action, there must have been a non-lexicalized concept 'plowing' as well.
- (b) Saussure's view that elements of linguistic *substance* (unlike elements of linguistic *form*) can survive over time, implies the existence of conceptual contents that are not tied up with a unique language. There is, for example, the "thought substance" corresponding to first-person pronouns meaning "I", which "finds" some structural position in a chronological series of language systems, but each time with a different "value".

etc.), games and monetary systems do not contain these types of propositional knowledge.

⁸ Saussure agrees with this. He says that, in this case, *sheep* and *mouton* have the same *signification*. But their (purely differential) *value* remains different (Saussure 1972: 158-160).

⁹ See Harris (1983).

Saussure's variety of LR can be summarized as follows. On the one hand, his general view of language has *strong* LR implications. Language is the *main* factor determining thought systems. *Total* systems of language and thought are involved, which do not share common elements. Problems of unbridgeable gaps between language-thought systems, untranslatability etc., inherent in stronger types of LR, certainly apply to Saussure's LR variety. On the other hand, saussurean LR is extremely *weak*. Language only *maps* mental life in a conventional way. It does not determine intellectual and cultural worldviews, as is usually the case in stronger types of LR ¹⁰.

We can predict now, that scholars like Weisgerber and Trier, who exhibit a strong LR profile *in this sense*, and also adopt a saussurean approach, can only do so by deviating from the strict saussurean LR perspective. This is indeed what occurs. In the next section, I turn to these strong LR varieties.

2. HOW "SAUSSUREAN" IS THE LINGUISTIC RELATIVISM OF WEISGERBER AND TRIER?

2.1 WEISGERBER

As Ehlers (2000) clearly shows, Saussure's work strongly influenced Weisgerber's work ¹¹. When we look at his *inhaltbezogene Grammatik*, the central saussurean idea of language as compartmentalization mechanism of sound and thought appears as a stable and central element. On the other hand, from the very beginning, Weisgerber wants to go further than Saussure in two respects:

- (a) The scope of the saussurean idea that language structures the thought content of a speech community is considerably extended, because for Weisgerber, "thought" includes "worldview". Weisgerber states that „Saussure nicht in genügendem Umfang die Folgerungen herausarbeitet, die sich aus seiner grundsätzlich richtingen Auffassung der Sprache als eines Kulturgutes ergeben“ (cf. Ehlers 2000: 58). For Weisgerber, this means that the modest compartmentalizing function of language has to be expanded into „eine Kraft geistiger Gestaltung“, in line with Humboldt's concept of "energeia". Only thus equipped, can language produce complete worldviews of nations, which is one of Weisgerber's prominent themes.

¹⁰ Saussurean LR does not contradict Saussure's explicit or inferred anti-relativism discussed above, because this anti-relativism criticizes other varieties of LR than Saussure's.

¹¹ Ehlers (2000) also shows that Weisgerber himself, in his later publications, seems to want to play down Saussure's influence.

(b) Although Saussure adopts an institutional view of language, he does not elaborate this view into a strong and consistent ontological position¹². Weisgerber, in line with his strong position on language as a separate energy that impinges upon the mind, rejects Saussure's wavering ontology and elaborates the idea of a separate „Zwischenwelt“ (between sounds and referents) that contains the thought contents of a language. This world owes its existence to the language community to which it belongs. Along this line, Weisgerber develops his idea of language as an „Objectivgebilde“, fundamentally rooted in a „Gesamtkultur“.

Not surprisingly, Weisgerber can only fulfil his neo-humboldtian program by abandoning some central saussurean principles. The dynamic „Kraft“ ideology can survive only in a climate that rejects the strict synchrony-diachrony distinction. Similarly, the aim of “reading” the worldview of a language community from its language, can only be realized if language shows more than compartmentalizations.

A clear illustration of both aspects is Weisgerber's theory about „die Akkusativierung des Menschen“ (Weisgerber 1957/1958). Weisgerber observes that a language change is taking place in modern German use of case forms: instead of „Ich liefere ihm die Butter“, the formulation „Ich beliebere ihn mit Butter“ is becoming more frequent. This change is interpreted as a change in the interpretation of the person who received the butter. Datives are assumed to indicate people who are personally involved in the activity, accusatives are assumed to indicate passive objects. So this change from dative to accusative would show that this person is increasingly referred to as a lifeless object, which, in turn, should be due to depersonalizing tendencies in modern society.

This conclusion is, of course, only possible when, contrary to Saussure's views,

- (a) Prototypical meanings are allowed: When dative and accusative simply divide an amorphous area of semantic relations, and this division undergoes a change, no conceptual consequence should be drawn. There is simply an extension of the area covered by the accusative (cf. Gabelentz' remark about “see”).
- (b) The synchrony-diachrony distinction is abandoned: Weisgerber's description of the situation after the alleged language change draws on the meanings of dative and accusative that are solely derived from the earlier situation. This is exactly the “genetic fallacy” that Saussure (and Gabelentz) combatted.

¹² This caused a well-known interpretation problem. Some authors attribute a psychologic position to Saussure, others interpret his view sociologically.

In sum, Weisgerber turns out to have borrowed the central idea of language as a self-contained system from Saussure. But, in order to develop his own variety of LR, which Saussure would never have adopted, he had to abandon some main saussurean tenets, and return to 19th-century patterns of reasoning.

2.2 TRIER

In a sense, Trier's *Wortfeldtheorie* is very close to Saussure's central idea about the language system¹³. Trier elaborates the idea of a purely differential lexicon for several areas, for example the 'knowledge' area, which consists of words meaning "knowledge", "wisdom", "erudition", etc. (cf. Trier 1973: 79-93). Strictly relying upon Saussure's views, he develops a theory in which semantic areas are prior to separate lexical elements. Words appear as mutually dependent elements of the area; they "result" from the mapping devices that create the boundaries. The fact that Trier operates within separate areas and not in the language system as a whole does not undermine the saussurean character of his approach. Despite his principled holism, Saussure also demonstrates his differential view of the lexicon only in a piecemeal way (see the *mouton / sheep* examples)¹⁴.

Trier takes the distinction between synchrony and diachrony very seriously. If *Feldeinteilung* ("area division") II, follows *Feldeinteilung* I, both situations must be investigated independently and synchronically, before they can be compared (Trier 1973: 51).

Nevertheless, Trier's general view of language study as *Geistesgeschichte* and as a means to attain insights into successive world-views of language communities, makes it necessary for him to deviate from his saussurean principles. When the historical development of the "knowledge" area is described and embedded in general intellectual history throughout centuries of European civilization, there is much more at issue than boundary rearrangements. Firstly, the area of mental life itself is no longer uniform; secondly, the concepts are subject to prototypical change; and thirdly, history fulfils an

13 The concept 'Wortfeld' was originally developed by Ipsen. It was adopted and elaborated by several scholars (among whom Weisgerber) in slightly different ways, but most extensively by Trier. The general current of *Inhaltbezogene Grammatik* (to which both Weisgerber and Trier are taken to belong) remained restricted to Germany (cf. Helbig 1974: ch. 4).

14 Of course, the status of the *Wortfelder* and the criteria upon which they are distinguished is problematic from a saussurean point of view. This is only one of the aspects of Trier's theory that are amply criticized. Another problem is, of course, the very notion of words as sub-areas of a larger area. Actually, this idea can only be strictly applied in very special areas, such as evaluation scales consisting of grade words: *excellent - good - sufficient - insufficient - bad* (cf. Trier 1973: 45).

explanatory function (Trier 1973:120).

In a late publication (Trier 1973: 188-200), Trier seems to realize how much his research practice deviated from Saussure's principles. He emphasizes Saussure's importance for his work from the very beginning, but avows that he was unable to respect Saussure's non-allowance of mixing synchrony and diachrony. He also modifies the idea of purely differential word meanings in favour of prototypical word meanings.

In sum, Trier's *Wortfeldtheorie* is only partially saussurean, and gives rise to a variety of LR that Saussure would never have adopted.

3. THE SAUSSUREAN CHARACTER OF EPISTEMOLOGICAL RELATIVISM

In the previous sections, Saussure turned out to be consistent in his rejection of LR varieties that are based upon reasoning patterns incompatible with his general view of language. But this very view also gives rise to a special, saussurean LR variety. LR varieties developed by linguists who allegedly adopt Saussure's general view of language, however, turned out to be only partially saussurean. These linguists adopt Saussure's holistic, self-contained view of language, from which, in one sense, strong LR claims can be deduced: it is the conceptual system *in its totality* that is "affected" by the structure imposed on it by language. Therefore, there can be no item-to-item identity between various language-thought systems. Not surprisingly, this view was welcomed by neo-humboldtian scholars, who were inclined to believe in linguistically/ethnically determined worldviews.

On the other hand, Saussure's purely differential view of language and thought turned out to cover only part of the linguistic / conceptual space. Other parts, to which saussurean LR linguists are inclined to appeal, remain uncovered. Thus, Saussure's view seems to be realistic for grammatical meanings of, e.g., prepositions and case endings, and for restricted and well-structured areas of the lexicon (evaluation terms, colour terminology). Many aspects of the language/thought area, however, are not covered by this view (prototypical meanings / concepts, "significations" – to be distinguished from semantic "values" –, non-lexicalized concepts). Moreover, the rather piecemeal character of the areas of application turns the initial idea of a structure that covers the whole of language and mental life into a purely theoretical thought construction.

When we turn to epistemological relativism (ER), we may expect to find similar results. The alleged saussurean character of ER may

also be based upon the holistic character of Saussure's general theory rather than upon his purely differential view of meaning and thought, which cannot be generally applied. After a brief discussion of ER and its relation to LR, we will see whether this expectation is justified for the alleged saussurean character of Kuhn's variety of ER.

3.1 EPISTEMOLOGICAL RELATIVISM. THE RELATION BETWEEN ER AND LR

Like LR, ER is a multifarious phenomenon, perhaps even more so. Instead of *language controls mental life*, we have now *X controls human knowledge*. From Antiquity onwards, "X" has been conceived of in different ways, varying from mankind in general, through culture, history, economy, to individual persons¹⁵. Furthermore, like in LR, there are different degrees of "control", and various aspects of human knowledge are regarded as determined by X.

When X is language, ER is a subcategory of LR. In many 20th-century varieties of ER, X consists of *conceptual frameworks* (referred to in different ways, "paradigms" being one of them) which are assumed to be mirrored in language. It is this type of ER, and especially Kuhn's theory of paradigms, that has been associated with Saussure's theory of language.

Before exploring this alleged relationship, some differences between ER and LR should be emphasized. Whatever variety of LR one considers, it is always differences between *natural languages* that are assumed to determine mental differences. In ER, these differences are never thought relevant. Different conceptual schemes may be, and often are verbalized in one natural language, e.g. English. The linguistic aspect of ER consists of lexical-semantic differences between various conceptual frameworks, mostly frameworks of natural science. For example, Kuhn, when dealing with the transition of Aristotle's cosmological framework to Copernicus's framework, shows that this involves a simultaneous change in the meaning of central terms like *planet* and *move*.

Such intralinguistic differences are also relevant in various types of LR. In particular Saussure's view of language systems allows for a relativistic interpretation of different stages of one natural language, due to his interpretation of value changes as rearrangements of the total system, i.e. as bringing about the birth of a new system. We observed that Trier actually investigated the *development* of some lexical areas in German, which he related to developments in thought and culture. This resembles Kuhn's comparison of successive

¹⁵ In the latter case, the thesis is called *subjectivism*.

paradigm-bound lexical systems. On the other hand, we have to realize that LR may cover aspects of language never affected by ER, e.g. morphology and grammar¹⁶. Neither does ER ever claim to cover the language system as a whole¹⁷.

Nevertheless, various scholars who adopted ER have equated this with LR. They observed a parallelism between the “language of science” as a self-contained system and similar views of natural languages. Not surprisingly, it is not Saussure, but Whorf who is discussed in this context, for example by Feyerabend. Whorf’s work is the most obvious and well-known defence of LR ever. Moreover, the aspects of mental life correlated to language by Whorf are of the natural science type. They cover the basic concepts of space, time and number¹⁸.

The alleged relationship between Saussure and Kuhn is different. Kuhn himself does not present any link between his views and Saussure¹⁹. Other scholars have drawn the parallel.

3.2 KUHN AND SAUSSURE

Kuhn’s main work *The Structure of Scientific Revolutions* (1962) can itself be regarded as revolutionary. Although neither ER, nor the idea that knowledge is embedded in conceptual frameworks was really new, Kuhn’s application of these ideas to natural science was certainly new. Central elements are his distinction between normal science (practised within and dependent on a paradigmatic framework) and revolutionary science, resulting in the acceptance of a new paradigm, and his conclusion that paradigms cannot be compared from a “neutral” point of view.

During the last decades, several scholars have undertaken to compare Kuhn and Saussure. They observe a similarity between Saussure’s self-contained language systems and Kuhn’s self-contained paradigms. Kuhn’s purely synchronic approach in analyzing para-

16 An exception may be *logic*. As far as logical systems can be interpreted as conceptual frameworks, there is, for example, a correlation between different frameworks and different meanings of connectives. Many recent varieties of ER (e.g. Kuhn’s variety) only deal with lexical elements that belong to the sciences. Foucault’s relativism covers a larger portion of the lexicon.

17 I do not consider Quine’s radical holism as an exception, because this view (as developed in Quine 1960) does not assume fixed meanings of items at all. Conceptual frameworks, which do fix some meanings, can, in a sense, be regarded as devices to render holism workable (cf. Elffers 1991: ch.5)

18 Whorf argues, for example, that European languages do not embody the basic concepts of modern quantum physics, whereas Hopi language does. Remarkably, in discussions of the ER-LR relation, implications of such ideas about natural languages for the language to be used by scientists are not considered.

19 In Kuhn (1970: vi), Whorf is briefly mentioned.

digns as coherent systems is stressed (Psaty & Inui 1991: 349). The alleged semantic “incommensurability” of paradigms is related to the saussurean view of language systems, which also implies the impossibility of item-to-item translation between elements of successive systems (cf. Soler 2004). Saussure’s view of language change is equated with Kuhn’s view of paradigm change (Harris 1983: 393).

Undoubtedly, there are similarities between the two “framework / system” concepts²⁰. But the similarities turn out to be superficial when we take a closer look at the compared entities. For example, Psaty & Inui (1991) refer to an 18th-century paradigmatic change in chemistry, which they present in a saussurean way, as a new division of the conceptual space. Before Dalton, the substances that we now call “solutions” belonged to the category “compounds”; after Dalton, solutions were categorized as “mixtures”. Of course, this change would never have constituted a scientific revolution – which it did – had it consisted of just this re-labelling. Kuhn’s exposition of this paradigm change clearly reveals the deep-grained theoretical change that occurred and its forceful impact on the concepts “compound” and “mixture” themselves. Features, once thought prototypical (e.g. “observable homogeneity”) gave way to features related to modern atomic theory. Not surprisingly, Kuhn himself denies that the new categorization of solutions is “only a matter of definition” (Kuhn 1970: 130-135).

Similarly, the description of paradigm change presented in Harris (1983: 393) appeals to problems and observed inadequacies in the earlier paradigm. His view of language change is similar. It is set in motion by the “pressure of reality: when one feels a conflict between concepts and direct experience, one looks for ways of modifying, qualifying or replacing the signs which seem inadequate”.

In both examples, the alleged equation can only be maintained when there is more to semantics than the saussurean conventional division of an amorphous thought mass. Only if meanings are related to theory-laden, theoretically changeable, prototypical concepts, can the complex semantic effects of conceptual change (in science and in other areas) be accounted for, and can ER be related to ideas about language systems in a more than superficial way. Psaty & Inui seem to deny that this extended semantics is necessary, thereby misrepresenting Kuhn’s view of paradigm change. Harris, on the other hand, presents this extended semantics *as saussurean*: Saussure’s “amor-

20 Neither of the scholars who deal with the Saussure-Kuhn similarity discusses the problem, referred to in note 18, that cognitive consequences of natural languages are more drastic than average ER views. A really saussurean type of incommensurability would, for example, prohibit *any* understanding.

phous mass” is supplied by and put in relation to “our experience of extra-linguistic reality”²¹. In this case it is Saussure who is misrepresented.

CONCLUSION

As in the case of LR, the alleged saussurean character of ER turns out to be mainly based upon the holistic character of Saussure’s view of language systems, rather than upon his purely differential view of meaning and thought.

In both cases, a more complex and reality-related semantics is necessary to account for the central phenomena of interest for defenders of LR and ER, so that their views are “saussurean” only in a superficial sense.

Some *anti-relativistic ideas*, directed against 19th-century varieties of LR, however, can actually be characterized as saussurean.

REFERENCES

- Ehlers K.-H., 2000, „Saussure-Lektüre in Weisgerbers Habilitationsschrift“, in Dutz K. D. (ed.), *Interpretation und Re-Interpretation. Aus Anlass des 10. Geburtstages von Johann Leo Weisgerber (1899-1985)*, Münster, Nodus : 51-66.
- Elffers E., 1991, *The Historiography of Grammatical Concepts. 19th and 20th-Century Changes in the Subject-Predicate Conception and the Problem of their Historical Reconstruction*, Amsterdam, Rodopi.
- Elffers E., 1996, “The history of thought about language and thought”, in C. Cremers & M. den Dikken (eds.), *Linguistics in the Netherlands 1996*, Amsterdam, John Benjamins: 73-85.
- Gabelentz G. von der, 1901², *Die Sprachwissenschaft. Ihre Aufgaben, Methoden und bisherigen Ergebniss* (1896), Leipzig, Tauchnitz.
- Harris W.V., 1983, “On being sure of Saussure”, *The Journal of Aesthetics and Art Criticism* 41: 387-397.
- Helbig G., 1974, *Geschichte der Sprachwissenschaft*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt.

21 Harris naively defends his interpretation by saying that Saussure nowhere *denies* the dependence of language to non-linguistic fact. Saussure’s non-philosophical, strictly linguistic approach would explain the fact “that he seems to have felt no reason to look beyond or behind the pre-lingual cloud of thoughts he described as jumbled and shapeless” (p. 288). In a footnote to his observation that Saussure “slighted both the primacy of our experience of extra-linguistic data and the diachronic process of creative change that results from stretching language to capture that experience”, Harris remarks that semantic change, unlike phonetic change, did not interest Saussure.

- Kuhn Th., 1970², *The Structure of Scientific Revolutions* (1962), Chicago, University of Chicago Press.
- Psaty B.M. and Th. S. Inui, 1991, "The place of human values in the language of science: Kuhn, Saussure and structuralism", *Theoretical Medicine* 12: 345-358.
- Quine W.V.O., 1960, *Word and Object*, Cambridge [Mass], MIT Press.
- Saussure F. de, 1972, *Cours de linguistique générale* (1916-1922), édition critique préparée par Tullio de Mauro, traduction par Louis-Jean Calvet, Paris, Payot.
- Soler L., 2004, "The Kuhnian concept of incommensurability reconsidered in the light of a Saussurean framework", *Malaysian Journal of Science and Technology* 1: 51-75.
- Trier J., 1973, *Aufsätze und Vorträge zur Wortfeldtheorie*, A. van de Lee and O. Reichmann (Hg.), The Hague, Mouton.
- Weisgerber L., 1957/1958, „Der Mensch im Akkusativ“, in *Wirkendes Wort* 8: 193-205.

MONTRER À L'ÉLÈVE...*

par Claire FOREL
 Université de Genève

INTRODUCTION

Personne de nos jours ne discute la nécessité d'apprendre les langues étrangères. C'est devenu presque un diktat : « Hors des langues, point de salut ». Les autorités politiques abondent dans ce sens et s'empres- sent de modifier les programmes scolaires pour introduire l'apprentis- sage des langues étrangères de plus en plus précocement dans les cursus. On entend beaucoup parler de sensibilisation dès le plus jeune âge, d'immersion, d'éducation bilingue. Et pourtant, à part les bénéfi- ces escomptés en termes d'accessibilité au marché du travail, il sem- ble y avoir très peu de réflexion sur ce que l'apprentissage d'une ou de plusieurs langues étrangères peut aussi apporter en terme de dévelop- pement intellectuel et social de la personne ¹. On n'entend pas davan- tage de mises en garde sur les difficultés de l'entreprise et les dangers qu'un apprentissage mal réalisé pourrait entraîner.

Il ne s'agit pas de proposer ici une nouvelle méthodologie ou de promouvoir une nouvelle approche de l'enseignement des langues. Le marché en regorge. Cet article aimerait ouvrir une réflexion sur les gains que l'on pourrait qualifier d'« accessoires » de l'apprentissage de langues étrangères, comme le fait de réfléchir à ce qu'est une lan- gue ou d'explicitier les représentations qu'on entretient à l'égard du phénomène langagier, bref, d'acquérir quelques éléments de réflexion

* Cet article développe la réflexion présentée lors du colloque « Révolutions saussu- riennes » tenu à Genève en juin 2007 (v. aussi Forel 2007). Mille mercis à G. Puskas pour ses suggestions.

¹ Hormis les promoteurs de programmes comme *evlang* ou EOLE en Suisse romande qui visent cependant davantage l'éveil aux langues chez les jeunes enfants qu'une réflexion comme celle que nous entendons mener (v. Candelier et Macaire 2001).

sur le langage. Pour cela nous prendrons appui sur Ferdinand de Saussure qui voulait non seulement amener ses collègues à réfléchir sur leur pratique en « montrant au linguiste *ce qu'il fait* » (lettre du 4 janvier 1904 citée par De Mauro *in* Saussure 1972 : 355), mais qui visait aussi un public plus vaste. C'est ainsi qu'il affirmait au début de son troisième (et dernier) cours de linguistique générale :

Chacun laissé à lui-même se fait une idée très éloignée de la vérité sur les phénomènes qui se produisent dans le langage. Il est donc également de ce côté-là légitime à la linguistique qu'elle puisse aujourd'hui se croire en état de rectifier beaucoup d'idées, de porter la lumière là où la généralité des hommes d'étude seraient très facilement enclins à se tromper, à commettre des erreurs plus graves.

Nous pensons que l'étude d'une langue étrangère peut être l'occasion de dissiper certaines de ces erreurs, d'où le titre de ce travail.

L'autre linguiste dont nous nous inspirerons est Charles Bally. Bally a déployé encore davantage d'efforts que Saussure pour partager ses idées avec un public très large, lecteurs de journaux et plus particulièrement enseignants et parents d'élèves². En outre, il était concerné de près par l'apprentissage des langues étrangères puisqu'il était directeur de l'École de langue et civilisation française de l'Université de Genève. Nous allons donc nous fonder sur un certain nombre des réflexions de ces deux linguistes genevois qui n'ont rien perdu de leur actualité.

Par principe nous voulons placer notre réflexion dans le cadre de l'école publique, parce que, d'une part, c'est celui que nous avons pratiqué depuis maintenant vingt-cinq ans. Mais aussi parce que l'école publique a, outre la transmission des savoirs, une mission éducative qui vise le développement de la personne. Nous pensons que d'apprendre une langue étrangère ou de réfléchir aux langues que l'on pratique si on est déjà bilingue amènent à repenser sa situation en tant que sujet parlant. Bien entendu certaines de nos observations pourront être étendues à d'autres lieux où l'on apprend les langues, mais il est important que notre point de départ soit celui d'une école ouverte à tous.

Nous nous référons principalement à un apprentissage, plutôt qu'à une acquisition, la différence entre les deux étant marquée par le degré de conscience apporté à l'objet d'étude. Les gains auxquels nous pensons sont le produit d'une explicitation tant des représentations que l'on entretient à propos des langues que des réflexions qui peuvent surgir en cours de l'apprentissage. Ceci semble a priori peu compati-

2 Il a donné plusieurs conférences sur l'enseignement de la langue maternelle, dont certaines sont réunies dans son ouvrage *La Crise du français*, et qui vont dans le sens d'une meilleure appréhension de ce qu'est une langue.

ble avec des processus qui ont pour but de « faire acquérir de façon quasi naturelle » la langue cible. Il ne s'agira donc pas d'apprentissage par immersion totale, comme le serait le fait d'étudier au Lycée français de Londres par exemple, pas plus que l'apprentissage que l'on ferait en vivant dans un pays dont la langue commune est notre langue-cible, celle que nous voulons apprendre. Enfin, il ne s'agit pas non plus d'une école de langues, qui généralement n'a pas de visée autre que l'acquisition d'un idiome donné.

Il nous faut maintenant nous expliquer sur les raisons qui nous font choisir l'apprentissage d'une langue étrangère comme lieu d'une prise de conscience de phénomènes linguistiques. Il est clair que l'étude de la langue maternelle se prête spécialement bien à appréhender des phénomènes tels que les niveaux de langue – avec tout ce que cela suppose de réflexion sur la norme – les figures de style, la synonymie et de multiples phénomènes sémantiques. Les enseignements de Bally et particulièrement ses conférences grand public tournaient souvent autour de ces questions. Ce ne sont pas ces problèmes qui nous retiennent ici. Tout d'abord, parce que l'on peut en discuter sans nécessairement devoir aborder ce qui fait le propre d'une langue, à savoir l'arbitraire du signe. Si l'on veut risquer une métaphore, on pourrait dire qu'on examine les sons que l'on peut tirer d'un instrument, plutôt que la facture de l'instrument lui-même. L'autre raison est que l'étude de la langue maternelle, ou de la langue de l'école ³, repose la plupart du temps sur de l'écrit et non pas sur de l'oral négligeant cet aspect fondamental de toute langue qui est d'être parlée avant tout. En outre, ce qui est travaillé est ce que Bally appelait le langage acquis et non pas le langage transmis. Bally opérait une distinction entre cette partie de la langue que l'on apprend spontanément, par « hérédité sociale » dit-il, et cette autre partie de la langue que l'on acquiert à l'école par différents processus d'apprentissage (v. Bally (1913) 1935 : 153-173) ⁴. Enfin, et surtout, la tendance actuelle en ce qui concerne la langue de l'école est à la reprise en main, entendez par là que l'accent est davantage mis sur les exigences formelles, et non pas sur une démarche introspective, pas plus qu'elle ne favorise une exploration des moyens d'expression.

3 Dans nos sociétés occidentales marquées par un fort phénomène d'immigration, la langue maternelle, au sens de la première langue pratiquée, est parfois différente de celle de la communauté dans laquelle on vit, que nous appellerons « langue de l'école ». Selon le Bureau de l'Intégration des Étrangers du Canton de Genève, 50 % des élèves du primaire proviennent de familles non francophones.

4 Il faut bien entendu prendre garde à la terminologie de Bally qui prête aujourd'hui à confusion puisque pour lui l'acquis est conscient, alors que de nos jours on entend par acquisition ce qui se fait spontanément.

1. POURQUOI LA LANGUE ÉTRANGÈRE

Face au quasi-angélisme ambiant sur la question des langues étrangères, la position de Bally (qui date de 1930) a de quoi étonner :

Côté social de la question : l'étude des langues est un *mal nécessaire*, un *fléau* qui s'est abattu sur l'Europe à partir de la Renaissance, et qui s'est accru après la guerre mondiale.

Au Moyen Âge, le latin était une langue universelle, et d'autant plus efficace que c'était un latin de cuisine, fort différent de celui de Cicéron.⁵

Mal nécessaire et *fléau*, c'est peut-être bien ce que pensent beaucoup de gens, qui croient qu'il y a pourtant quelque chose à gagner sur le plan du développement intellectuel. Là encore Bally est impitoyable :

Critique du bilinguisme comme moyen de former l'esprit.

Dogme : qui possède deux langues possède deux âmes.

L'utilité d'une langue étrangère pour le développement mental apparaît comme contestable dès que l'on se souvient que chaque idiome est un système dont les parties ne concordent pas avec celles d'un autre système. (ms fr 5046 : f. 189)

Ces deux prises de position qui peuvent sembler assez paradoxales pour notre propos, vont en fait nous permettre de mieux définir notre point de vue. Oui, l'apprentissage d'une langue étrangère est une entreprise difficile, qui demande patience et persévérance. Il n'y a pas de recette miracle ; quelle que soit la manière dont on s'y prend, faire sienne une langue suppose beaucoup d'efforts conscients ou non. Dans la deuxième partie de notre travail nous allons nous intéresser à ce que le fait de savoir une langue étrangère représente au point de vue de la capacité à

- utiliser différents systèmes de sons,
- à parler du monde à travers des prismes différents (puisque, faut-il le rappeler, les langues ne correspondent pas de terme à terme entre elles),
- et à agencer ses phrases selon des critères différents,

pour n'en citer que les aspects les plus immédiatement perceptibles.

Toute cette gymnastique – parfois fastidieuse – peut ouvrir l'esprit parce qu'elle permet de considérer une langue pour ce qu'elle est, c'est-à-dire un système de signes arbitraires et pourtant indispensable pour permettre la communication.

Cette prise de conscience demande de procéder à une mise à distance, ce que la langue maternelle, ou même la langue de l'école,

⁵ Trouvé dans les manuscrits du Fonds Bally de la Bibliothèque de Genève sous la cote ms fr 5046 : f. 190. Les références suivantes à cette source indiquent la cote et le folio.

permet difficilement. Lorsque Saussure essayait de définir l'objet de sa science, il partait du fait que ce qui se donne le plus immédiatement à voir pour quiconque s'intéresse aux langues est leur très grande variété. C'est dans ce contexte-là – et en tenant présent à l'esprit que ses propos sont vieux de plus d'un siècle – qu'il faut comprendre sa remarque :

Même les tribus sauvages ont cette notion, parce qu'il leur arrive forcément d'être en contact avec les autres tribus n'ayant pas le même parler, et c'est par là qu'on peut dire que le peuple prend le mieux conscience de la langue, [...] C'est le contact avec les alloglosses qui lui ouvre l'esprit sur le fait de la langue lui-même. (C : 94)

Nous devons donc nous intéresser tout d'abord aux aspects externes de la langue étrangère et envisager les moyens de répondre aux représentations les plus erronées et surtout les plus susceptibles de constituer un obstacle à l'apprenant : Y a-t-il des langues plus prestigieuses que d'autres ? Plus adaptées à parler du monde moderne ? Une langue reflète-t-elle l'esprit de ceux dont elle est le moyen d'expression naturelle ? Ce sont autant de questions que l'on rencontre quand on enseigne des langues étrangères et auxquelles il convient de faire réfléchir les apprenants. L'apprentissage d'une langue étrangère, outre le fait de permettre de communiquer avec l'autre, peut devenir un lieu d'ouverture au monde parce qu'en réfléchissant au statut de la langue de l'autre, on est forcément amené à s'interroger sur la langue que l'on pratique si naturellement dans sa vie quotidienne. Marie-Claude Capt-Artaud parle de « désentraver la langue, désapprendre à la considérer comme suffisante et fixable, savoir débusquer ses lacunes : voir comment y est aménagée la place pour de l'ailleurs et de l'autrement » et elle explique : « c'est l'un des bénéfiques qu'apporte à la langue maternelle l'acquisition d'autres langues » (Capt-Artaud 2005).

LA LANGUE DE L'AUTRE

Pour commencer, rappelons que c'est généralement surtout en tant que *fait social* que l'on apprend une langue étrangère. La langue que l'on veut acquérir est forcément celle d'un « autre » et beaucoup des difficultés que l'on peut éprouver, outre celles inhérentes à l'apprentissage de la langue proprement dite, relèvent de la psychologie et des rapports que l'on entretient avec cet « autre ». Pour aborder ces questions j'ai trouvé chez Ch. Bally le concept de « mysticisme linguistique ». Il s'agit d'un sentiment qui « associe langue et nation, langue et race et qui amène les guerres de langues (comme s'il ne suffisait pas d'avoir des guerres de conquêtes, de religion, des guerres économiques, etc.) »

(ms fr 5046 : f. 243-244) ⁶. Beaucoup va donc dépendre de la manière dont on perçoit l'autre, du mysticisme que l'on entretient à son endroit. Les cas de l'allemand et de l'anglais en sont deux jolis exemples. L'allemand est souvent mal perçu en Suisse romande où son apprentissage est obligatoire pour des raisons de cohésion confédérale. Pour exprimer le rejet de cette langue ⁷, il n'est pas rare d'entendre encore de nos jours des jeunes parler de la « langue des Nazis ». Or, outre qu'il s'agit d'une des langues officielles de la Suisse, on peut gager que ces jeunes ne savent pas grand-chose de l'Allemagne hitlérienne. Par contre, en France, il suffit qu'un groupe de musiciens allemands dénommé *Tokio Hotel* se trouve au hit parade pour que la tendance s'inverse et que les classes d'allemand fassent le plein pour cette simple raison ⁸.

Le cas de l'anglais est bien évidemment à l'extrême opposé. Langue de prestige parce qu'associée à des puissances militaires et commerciales, la Grande-Bretagne puis, plus massivement encore, les États-Unis, l'anglais s'impose de nos jours comme un *must*. Ce qui s'est passé en Suisse est un bon exemple du rôle que l'on veut faire jouer à une langue étrangère. Notre pays appliquait jusqu'à récemment un principe visant à resserrer le lien confédéral selon lequel la première langue étrangère apprise à l'école doit être une langue nationale, l'allemand pour les francophones, le français pour les germanophones, par exemple. Or, pour donner plus d'opportunités à leurs enfants, et ainsi accroître le potentiel économique de leur région, les départements de l'instruction publique de nombreux cantons alémaniques ont décidé de rompre ce principe et de faire apprendre l'anglais avant une langue nationale. Un débat sur l'opportunité de cette approche a fait rage et les courriers de lecteurs des journaux s'en sont fait l'écho permettant de faire apparaître les représentations circulant au sein de la

6 Bally emprunte ce concept à Lévy-Bruhl qui explique : « J'emploierai ce terme, faute d'un meilleur, non pas par allusion au mysticisme religieux de nos sociétés, qui est quelque chose d'assez différent, mais dans le sens étroitement défini où « mystique » se dit de la croyance à des forces, à des influences, à des actions imperceptibles aux sens, et cependant réelles. » (1910 : 30).

7 Jean-Bernard Lang, auteur de manuels d'allemand et coordinateur de l'enseignement précoce de l'allemand en Suisse romande, arguant de quarante ans d'expérience dans la didactique de cette discipline, parle de « la désaffection séculaire des Romands pour l'allemand » (*Le Temps* du 20.04.08).

8 Voir l'article publié par Stéphane Davet dans *Le Monde* du 16.10.07 : « Si votre enfant insiste pour s'inscrire en cours d'allemand, n'y voyez pas la volonté de pouvoir lire Goethe dans le texte, mais plus vraisemblablement le désir de chanter et comprendre les chansons de Tokio Hotel. Entre fascination absolue et répulsion railleuse, les jeunes Français entre 9 et 18 ans semblent tous avoir un avis sur ce quatuor de rock, fierté de l'exportation allemande. »

population sur la question de « la valeur » des langues ⁹. Or, il semble que cette surévaluation du rôle de l'anglais dans le monde économique ne corresponde pas toujours à la réalité. Selon François Grin, économiste spécialisé dans l'évaluation du poids économique des compétences linguistiques, le rôle de la langue de Goethe est sous-évalué par les différents acteurs du monde du travail : « On commence à se rendre compte du fait que les employeurs sous-estiment le besoin de compétences linguistiques de leurs employés. Et ce qui leur manque vraiment, aujourd'hui, c'est l'allemand » ¹⁰. Ajoutons encore que parfois l'enthousiasme à vouloir apprendre une langue prestigieuse et attirante semble effacer la difficulté qu'il y aura à se l'approprier rendant bien dure la confrontation avec la réalité ¹¹.

« Le fait de parler autrement considéré comme une incapacité de parler, voilà une de ces idées fausses » (C : 95-96) auxquelles Saussure voulait s'attaquer dans le préambule à son troisième cours de linguistique générale. Dans le cadre de l'enseignement d'une langue étrangère, il est toujours intéressant de faire réfléchir au statut de « l'autre » et du « parlant autrement ». C'est ce qu'a fait un enseignant genevois qui a demandé à ses élèves s'ils comprenaient facilement les étrangers parlant français avec un accent, s'ils les trouvaient ridicules, s'ils avaient envie de les corriger. Ce fut une série de « oui » massifs qui induit les élèves à imaginer les réactions qu'ils étaient eux-mêmes susceptibles de provoquer lorsqu'ils utilisaient à leur tour une langue étrangère. Puisque l'on est toujours l'autre de quelqu'un et que notre manière de parler une langue qui n'est pas la nôtre fait de nous un « barbare » ¹², on peut bien se rendre compte que « la langue est le produit d'une société, mais les différentes sociétés n'ont pas la même langue » (C : 89) et par conséquent on se met en état de pouvoir commencer à concevoir, par la pratique réflexive sur l'autre langue, l'arbitraire du signe qui régit également la sienne...

9 Ainsi, une lectrice du *Temps*, Maria Singh, résumait son point de vue en écrivant : « De nos jours, il est aussi nécessaire de savoir parler anglais que de faire fonctionner un ordinateur, conduire une voiture ou faire une omelette... », *Le Temps* du 09.10.2000.

10 Cité dans *Le Temps* du 19.11.07

11 Nous ne croyions pas si bien dire : une récente étude menée dans le cadre du programme national de recherche « Diversité des langues et compétence linguistique en Suisse » (voir le communiqué de presse du Fonds National Suisse de Recherche Scientifique du 08.07.08) par D. Stotz, professeur à la Haute École Pédagogique de Zurich, montre que « l'anglais a perdu de sa magie. C'est une branche scolaire comme une autre, pour laquelle il faut s'efforcer si l'on veut obtenir des résultats » (interview par Catherine Cossy parue dans *Le Temps* du 09.07.08).

12 Comme on le sait *bar-bar* était censé mimer par moquerie les parlars non helléniques, marque d'« étrangeté » pour les Grecs.

2. UNE RÉFLEXION SUR LA LANGUE

On se souvient que Bally contestait « l'utilité d'une langue étrangère pour le développement mental », déplorant « que chaque idiome est un système dont les parties ne concordent pas avec celles d'un autre système ». C'est que pour Bally les langues « déforment la réalité », chacune à sa façon, et il ne voyait a priori pas quel gain il pourrait y avoir à cumuler dans son cerveau des manières toutes différentes de le faire. Dans son idée, « le langage est la prison de l'esprit »... et il pensait que « si les mots découpent si arbitrairement la réalité, ils sont un obstacle à l'avancement de la connaissance en même temps qu'ils facilitent le maniement des idées » (ms fr 5027 : f. 261). C'est bien de l'arbitraire du signe qu'il est question ici. Or, de la confrontation de la manière dont l'arbitraire s'impose dans les langues différentes peut naître une nouvelle forme de connaissance.

Saussure n'a pas adopté une autre démarche quand il affirme juste avant le passage mentionné plus haut sur la langue de l'autre :

Et le linguiste est dans l'impossibilité d'étudier autre chose au début que la diversité des langues. [...] Par l'étude, l'observation de ces langues, il pourra tirer des traits généraux, il retiendra tout ce qui lui paraît essentiel et universel, pour laisser de côté le particulier et l'accidentel. (C : 89)

L'apprentissage d'une langue étrangère dans le cadre d'une école qui veut à la fois transmettre les connaissances et former les esprits, est l'occasion de faire découvrir certains de ces principes généraux dont parle Saussure et de contribuer à élargir la perception de ce qui fait la spécificité de l'humain, c'est-à-dire la capacité d'opérer avec des systèmes de signes. Qui dit « système » dit « identités », puisque « dans la langue tout n'est que différence ».

Lorsque l'on entend pour la première fois une langue étrangère, on se doute bien que la suite de sons utilisée sert à véhiculer un sens, c'est-à-dire que l'on a affaire à un aposème, et l'on peut chercher à déduire ce que l'on veut nous dire¹³. Si le processus se répète, outre la recherche du sens, se pose le problème de l'organisation de la masse sonore. Que ce soit pour produire ou pour recevoir un message, il faut bien commencer à discriminer les sons et par conséquent les organiser en un système d'identités et de différences. C'est un moment où apparaît, plus ou moins clairement, le fait que la manière de connaître les sons d'une langue étrangère ne correspond pas à celle, que l'on croyait pourtant naturelle, de notre langue maternelle. Il faut donc se départir de ce que Prieto (1975 : 79) décrivait comme

13 Cf. « Tout aposème est pris à un moment donné. C'est le fait d'être ainsi dans la langue qui fait qu'il mérite un nom comme aposème et n'est pas simplement une suite phonique. Notamment il est délimité en avant et en arrière » (CLG/E : 3314.4).

l'« empirisme spontané » du sujet de la connaissance [...], qui l'amène à considérer cette connaissance comme étant entièrement déterminée par son objet ou, plutôt, puisqu'il croit qu'une connaissance ne peut que refléter l'objet « tel qu'il est », à ne poser nulle question à son propos.

C'est à l'enseignant d'amener ses élèves à opérer cette « dénaturalisation », c'est-à-dire à commencer à poser et se poser des questions sur – puisque c'est le sujet qui nous intéresse – ce qu'est une langue. Dans notre exemple, il convient d'amener les élèves à prendre conscience que la connaissance que l'on a des sons d'une langue particulière n'est jamais naturelle mais qu'elle est arbitraire et qu'elle ne s'explique qu'en vertu des rapports qui s'établissent avec le sens. C'est à cause de cela et de cela seulement qu'il faut par exemple en anglais classer comme identiques les voyelles nasalisées et leurs contreparties non-nasalisées – comme [o] et [ɔ] dans [bond] et [bɔnd] *bond*, « le lien » – alors qu'en français elles appartiennent à des phonèmes différents – /ɔ/ et /ɔ̃/ comme dans /kɔt/ *cote* et /kɔ̃t/ *conte* – ou, à l'inverse, comme différentes les voyelles anglaises longues et brèves – comme /i/ et /i:/ dans /hit/ *hit*, « frapper », et /hi:t/ *heat*, « chauffer » – alors qu'en français elles sont considérées comme identiques (cf. [li(g)] ou [li:(g)] pour *ligue*).

Ce que l'on a indiqué de l'arbitraire pour la connaissance des sons peut bien entendu s'appliquer aussi à la connaissance des sens et à la manière dont les différents signifiés sont organisés. Prenons par exemple un problème récurrent pour les francophones apprenant l'anglais et intéressons-nous un instant au système des adjectifs possessifs dans les deux langues. Le français et l'anglais établissent chacun une différence entre « possesseur locuteur », « possesseur interlocuteur », « possesseur tierce personne » et pour chacun d'eux s'il s'agit d'un ou plusieurs possesseurs. On obtient une série de formes que l'on peut organiser en un petit tableau :

	possesseur unique		plusieurs possesseurs	
possesseur locuteur	<i>mon, ma, mes</i>	<i>my</i>	<i>notre, nos</i>	<i>our</i>
possesseur interlocuteur	<i>ton, ta, tes</i>	<i>your</i>	<i>votre, vos</i>	<i>your</i>
possesseur tiers	<i>son, sa, ses</i>	<i>his / her</i>	<i>leur, leurs</i>	<i>their</i>

Si donc les deux langues semblent opérer avec des systèmes très voisins, les différences sont d'importance parce qu'elles sont de nature très différente. L'anglais n'opère qu'avec des différences fondées sur le possesseur et seules deux formes de notre tableau partagent les

mêmes traits de sens que nous avons établis ¹⁴: il s'agit de *his* / *her*. Nous allons y revenir. Le français quant à lui oblige à une série de choix ultérieurs pour des mêmes traits de sens mais désormais c'est à ce qui est possédé qu'il faut s'intéresser. Il y a un critère sémantique tout d'abord avec la question de savoir si ce qui est possédé est singulier ou pluriel. C'est toute la différence entre *mon/mes*, *notre/nos*, etc. Vient ensuite pour les objets possédés singuliers un problème non plus de sens mais de pure phonologie : Le nom qui sert à en parler commence-t-il par une voyelle ou par une consonne ? Si c'est une voyelle, comme pour les mots /avɔka/ - /avɔkat/ (*avocat* - *avocate*) on utilisera la forme du possessif qui se termine par une nasale /mɔnavɔka/ - /mɔnavɔkat/, /tɔnavɔka/ - /tɔnavɔkat/, etc. Enfin, une fois le critère phonologique réglé, pour les cas où le mot qui sert à désigner l'objet possédé commence par une consonne, se pose alors un critère morphologique : est-il de genre masculin : *mon chat*, *mon habit* ou féminin : *ma chatte*, *ma robe* ? Revenons maintenant à *his* / *her*. Nous sommes toujours dans la logique de la prise en compte des traits du possesseur (en fait des traits du référent) uniquement auxquels s'ajoute encore un autre trait : est-il de sexe masculin ? auquel cas c'est *his* ; de sexe féminin ? *her* s'impose, ou s'agit-il d'un objet auquel on ne reconnaît pas de sexe et alors il faudra utiliser *its*.

On pourrait se demander quel intérêt il y a à démonter un cas aussi trivial que l'acquisition des adjectifs possessifs en anglais par des francophones puisque qu'il suffit d'apprendre la distinction *his* / *her* / *its*, les autres formes de l'anglais incluant chacune les trois formes correspondantes du français. Ce qui intéresse ici, c'est précisément cette distinction parce qu'elle oblige à considérer la nécessité d'opérer en anglais avec d'autres traits du sens, tout comme nous avons vu qu'il fallait connaître les sons vocaliques sous d'autres identités. Il s'agit donc de montrer le principe de pertinence (et son corrélaire, le système d'identités et de différences) et plus largement, celui de l'arbitraire du signe. On imagine alors aisément les développements auxquels cette prise de conscience peut donner lieu. L'arbitraire du signe pourra être évoqué dans l'acquisition du vocabulaire, bien entendu. C'est ce qui vient le plus immédiatement à l'esprit. Mais on pourra aisément l'étendre à la grammaire. Il suffit de penser au système des formes verbales en anglais pour en faire la démonstration.

Pendant, il serait trop court – et même dangereux – de s'arrêter là. Comme le soulignait Saussure :

¹⁴ Remarquons qu'il s'agit de traits de sens appartenant au référent et non pas au signifié du mot utilisé pour en parler.

Il faut aborder le mot du dehors en partant du système et des termes coexistants. Quelques exemples :

Le pluriel et les termes quels qu'ils soient qui marquent le pluriel. La valeur d'un pluriel allemand ou latin n'est pas la même valeur d'un pluriel sanscrit. <mais> La signification, si l'on veut, est la même. En sanscrit, on a le duel. Celui qui a attribué au pluriel sanscrit la même valeur qu'au pluriel latin est dans l'erreur <parce que je ne puis appliquer pluriel sanscrit dans tous les cas où j'applique pluriel latin> (C : 284)

Si l'on reprend le système des formes verbales en anglais et en français, il est clair que les valeurs ne correspondent pas. Prenons l'exemple le plus classique, celui du *present perfect*. Le problème principal vient de la similitude que l'on peut établir avec le passé composé en français. Et il est vrai que certains des usages du *present perfect* peuvent correspondre à des usages du passé composé. *I have finished* peut bien se traduire par « J'ai fini » dans des contextes comme *What about your project?* ou « Où en es-tu de ton devoir ? » Mais si, à la question « Qu'as-tu fait après avoir vu ton professeur ? » on peut toujours répondre : « J'ai fini », il n'en va pas de même en anglais : *What did you do once you had seen your teacher?*, parce qu'il convient alors d'utiliser un autre temps : *I finished*. De toute évidence la valeur du *present perfect* et celle du passé composé ne sont pas équivalentes. Dans le chapitre V de son troisième cours, Saussure entend traiter de la *Valeur des termes et sens des mots*, et il prévient : « En quoi les deux choses se confondent et se distinguent ».

Quand on parle de valeur, on sent que cela devient ici synonyme de sens (signification), et cela indique un autre terrain de confusion (ici la confusion qui sera davantage dans les choses elles-mêmes) :

La valeur est bien un élément du sens, mais il importe de ne pas prendre le sens autrement que comme une valeur.

C'est peut-être une des opérations les plus délicates à faire en linguistique, de voir comment le sens dépend et cependant reste distinct de la valeur. Là éclate différence entre vue du linguiste et *vue bornée considérant la langue comme une nomenclature*.

Dans cette vue, la signification est la contrepartie de l'image auditive et rien d'autre. [...] la signification qui nous apparaît comme la contrepartie de l'image auditive est tout autant la contrepartie des termes coexistants dans la langue.

La plupart du temps, pour des raisons pédagogiques, les enseignants donnent à leurs élèves des exemples de signification d'une forme, mais ils se gardent d'aborder le problème de sa valeur. Or, on peut très bien laisser entendre qu'une signification n'est qu'un des aspects de la valeur, et qu'on en découvrira d'autres tout au long de l'apprentissage. Le recours à la traduction, qui n'est de loin pas une méthode d'enseignement très efficace, peut se révéler très utile lors-

qu'il s'agit de faire prendre conscience du fait que l'on opère dans des systèmes différents. Saussure utilise cette problématique des temps verbaux pour illustrer la notion de valeur dans son troisième cours :

<Autre exemple : idée de différents temps, qui nous est toute naturelle, est très étrangère à certaines langues.> Comme dans le système sémitique (hébreu) il n'y a pas de distinction comme celle de futur et de passé, c'est-à-dire que ces idées <de temps> ne sont pas déterminées, mais n'existent qu'à l'état de valeur dans telle ou telle langue.

Il renchérit évoquant la notion d'aspect, celle qui nous occupait avec l'anglais :

<Dans langues slaves, distinction perpétuelle entre les aspects du verbe : action en dehors de question de temps ou en train de se faire. Nous avons de la difficulté avec ces distinctions parce que ces catégories nous échappent. Donc pas de prédéterminé, mais valeur>. Cette valeur résultera de l'opposition de termes dans la langue. (C : 287)

En anglais, l'aspect perfectif sert à lier deux moments considérés comme distincts par l'idée que l'un intervient avant l'autre. Ainsi le *present perfect*, celui dont l'usage se révèle si difficile aux francophones, est-il utilisé pour parler d'un événement que l'on présente comme antérieur au moment du discours et si l'on prend ce soin, plutôt que d'utiliser un *simple past*, c'est pour montrer le lien entre ces deux moments. De là peuvent naître une série de significations qui dépendront cette fois du syntagme dans lequel la forme apparaît, c'est l'autre aspect de la valeur saussurienne.

La somme des rapports avec les mots que l'esprit associe aux mots présents, c'est une série virtuelle, une série formée par la mémoire, une série mnémonique par opposition à l'enchaînement, au syntagme que forment deux unités présentes entre elles. C'est une série effective, par opposition à la série virtuelle et engendrant d'autres rapports.

La conclusion que nous voulons en tirer est celle-ci : quel que soit l'ordre des rapports où un mot fonctionne (il est appelé à fonctionner <dans les deux>) un mot se trouve toujours, avant tout, membre d'un système, solidaire d'autres mots, tantôt dans un des ordres de rapports, tantôt dans un autre ordre de rapports.

Cela va être une chose à considérer pour ce qui concerne la valeur (C : 281).

On peut ainsi amener les élèves à réfléchir à ce que permet de dire la forme effectivement utilisée dans un syntagme plutôt qu'une autre possible comme nous l'avons vu plus haut avec *I finished / have finished my work* ; pour ce qui concerne le vocabulaire, on peut montrer que deux presque synonymes comme *deep* et *profound* peuvent être substitués l'un à l'autre dans une expression comme *deep / profound feelings*, mais que l'on ne peut parler que des *deep waters of the ocean* ou de *at the deep end*.

CONCLUSION

Nous avons voulu montrer que l'apprentissage d'une langue étrangère offrait la possibilité de faire réfléchir à ce qu'est une langue. Cette prise de conscience semble avoir des retombées sur la capacité à apprendre d'autres langues étrangères (Candelier 2003). Mais elle est aussi et surtout profitable du point de vue de la formation de la personnalité. Au début de notre article nous rappelons la nécessité invoquée par Saussure de dissiper des idées erronées à propos du langage. Bally parlait des méfaits du mysticisme linguistique. On se rappellera que nous voulions placer cette réflexion dans le cadre des écoles publiques. La raison en était la tâche qui lui est dévolue de former des citoyens et de les ouvrir au monde. La Loi sur l'Instruction publique du canton de Genève stipule parmi les objectifs de l'école

de rendre chaque élève progressivement conscient de son appartenance au monde qui l'entoure, en éveillant en lui le respect d'autrui, l'esprit de solidarité et de coopération et l'attachement aux objectifs du développement durable.

Or, donner à voir aux élèves ce qu'est une langue, comment elle fonctionne et les aider à dissiper leurs préjugés à ce sujet contribuent, nous semble-t-il, à atteindre cet objectif. Dans l'article publié dans ce volume, Claudia Mejía montre comment Saussure, en expliquant que les langues changent toujours, luttait aussi contre les idéologies qui associaient changement à décadence et qui voulaient voir dans les caractéristiques de certaines familles de langues le signe d'une supériorité raciale. La réflexion sur la langue devrait faire partie de la formation de base des citoyens du monde car en les amenant à appréhender comment vit un système de signes, on leur permet de mieux comprendre la diversité des pratiques humaines. C'est pour cela qu'il faut montrer à l'élève ce qu'il fait lorsqu'il met en œuvre l'ensemble des connaissances qui lui permettent de communiquer au moyen d'une langue.

RÉFÉRENCES

- Bally Ch., (1913) 1935, *Le Langage et la Vie*, Zürich, Max Niehans.
 Bally Ch., 1930, *La Crise du français*, Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé.
 Candelier M., 2003, *L'Éveil aux langues à l'école primaire. Evlang : bilan d'une innovation européenne*, Bruxelles, De Boeck.
 Candelier M. et Macaire D., 2001, « L'éveil aux langues à l'école primaire et la construction de compétences pour mieux apprendre

- les langues et vivre dans une société multilingue et multiculturelle », in L. Colléo, J.-L. Dufays, G. Fabry et C. Maeder (éds), *Didactique des langues romanes : le développement des compétences chez l'apprenant (Actes du colloque de Louvain)*, Bruxelles, De Boek - Duculot : 495-506.
- Capt-Artaud M.-Cl., 2005, « La langue, un patrimoine qu'il faut pouvoir transmettre », *Le Temps* (quotidien suisse publié à Genève) 01.04.2005.
- Constantin E., 2005, « Linguistique générale, Cours de M. le Professeur de Saussure, 1910-1911 », *CFS* 58 : 83-289. (C)
- Forel C., 2007, « Montrer au maître ce qu'il fait... », *CFS* 60 : 125-137.
- Forel C., 2008, *La Linguistique sociologique de Charles Bally, Études des inédits*, Genève, Droz.
- Lévy-Bruhl L., 1910, *Les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, Puf.
- Mejía Quijano C., 2008, « La Pratique en question » (ici même chapitre 12).
- Prieto L. J., 1975, *Pertinence et Pratique*, Paris, Éditions de Minuit.
- Saussure F. de., 1968, *Cours de linguistique générale*, édition critique préparée par R. Engler, Wiesbaden, Harrassowitz.
- Saussure F. de., 1972, *Cours de linguistique générale*, édition T. De Mauro, Paris, Payot.

LOUIS HAVET, SA MÉTRIQUE,
SA TRADUCTIQUE ET SA SEMI-CONJECTURE :
UNE CONVERGENCE INSOLITE ET MÊME POSTHUME
AVEC LE SAUSSURE DES ANAGRAMMES

par Francis GANDON
Université de Caen - Crisco - FRE 2805

L'objet de cette communication est d'éclairer, entre le latiniste Louis Havet et le Saussure des anagrammes (1906-1909), une convergence implicite d'inquiétudes linguistiques de nature analogue. Des relations explicites existent : nous en parlerons brièvement. Ce qui importe pourtant concerne les relations indirectes. Nous en distinguerons quatre types :

- Une métrique hypertrophiée : anagrammes et clausules ; « rythme confus » ou « loi secrète » ?
- Lettre, style, intertexte : Havet traducteur.
- Semi-conjecture et mots-thème : destruction/reconstruction, oubli / mémoriel. Critique verbale et lecture poétique.
- Le texte tabulaire.

1. RELATIONS EXPLICITES ENTRE HAVET ET SAUSSURE

Saussure a poursuivi, parallèlement à son activité de savant, et de façon en quelque sorte clandestine, des recherches sur les « anagrammes », de 1906 à 1909.

Mais qu'est-ce qu'un anagramme ? On l'a défini comme la diffraction de la substance sonore et en principe syllabique d'un nom (puis d'un mot quelconque, puis d'une séquence, enfin d'un texte rudimentaire), à travers une portion de texte ¹.

¹ Ainsi les deux vers du *De rerum natura* (VI, 388-389) : *TERrifico quatiunt sonITu caelestia TEmpla / Et JaciUnt ignem quo cuiquest cumque volUPtas* mettent-ils en

Dans cette optique, l'anagramme est une « seconde façon d'être, factice, ajoutée à l'original du mot », et le discours poétique a pour fonction de dupliquer (ou de multiplier) le signifiant de ce qui est décrit comme *Stichwort* ou *mot-thème*. Limité d'abord à la poésie latine archaïque (vers saturnien), le phénomène sera ensuite généralisé à la poésie grecque, l'épopée germanique, les textes sanscrits, enfin la prose (toutefois, tacitement, les langues « modernes » lui échappent). À base scripturale (le *Lapis Niger* du *Forum romanum*, découvert en 1899) et surtout métrique (l'énigme du vers saturnien), l'entreprise est abandonnée en avril 1909. Son caractère clandestin n'est pas absolu puisqu'il existe une correspondance avec Bally, Meillet et Léopold Gautier, chargés de « contrôles ». Mais non Havet. Les relations entre les deux hommes sont cependant étroites.

Sur la recommandation probable d'Henri de Saussure, Havet donne au *Journal de Genève* du 25 février 1879, sous la rubrique « Variétés », un compte rendu du *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, que Saussure venait de publier à Leipzig. Havet indique avoir eu, à sa lecture, la cervelle « bouillonnante de plaisir » (2 mars 1879, Redard 1976 : 325) Quant à Saussure :

La certitude que ma théorie a été bien comprise eût suffi, je crois, à contenter toute mon ambition. Aussi, quelle joie n'ai-je pas éprouvée en voyant que c'est une adhésion à peu près complète que vous lui donnez, adhésion qui venant de votre part, Monsieur, a pour moi, soyez-en persuadé, un prix tout particulier. (28 février 1879, *ibid.* : 319)

Quelque trente ans plus tard, remerciant Havet de son compte rendu des *Mélanges* à lui offerts (et où il avait publié son antépénultième travail : « Sur les composés latins de type *agricola* »), Saussure ne manquera pas d'évoquer le *premier* compte rendu :

[...] c'était la certitude, pour la première fois tangible, et que désire tout ouvrier, de n'avoir pas fait une œuvre vaine. (Redard 1976 : 343)

Ce compte rendu fut déterminant dans la venue de Saussure à Paris, et pour l'existence même d'une « École de Paris » (Savatovsky 2004 : 322). Professeur de Saussure une année à l'EHE, il lui avait confié une série d'exposés sur *n* et *m* voyelles, la notion de sonante et la théorie du vocalisme indo-européen. Saussure sera l'année suivante son collègue, grâce à Bréal qui, lui confiant son cours, lui *céda la parole*, pour reprendre la forte expression de Milner (2002 : 18). Passé terminologique, Havet fait adopter par Saussure, dès le *Mémoire*, le terme de « quatrième proportionnelle » venu d'Hermann Paul. C'est aussi par son intermédiaire que le jeune linguiste fera sien le terme de

évidence (dans le désordre et de manière récurrente, c'est-à-dire stéréoscopique), le « thème » du passage, à savoir *Jupiter*.

« phonème » qu'avait proposé en 1873 Dufriche-Desgenettes pour traduire *Sprachlaut*. Notons enfin le caractère extensif de leur correspondance : le premier envoi (de Saussure) remonte au 28.02.1879, la dernière lettre connue est postée de Genève le 05.02.1910.

Quelques mots sur Havet (1849-1925). Il est né comme Saussure dans une famille de savants. Son père, Ernest (1813-1889), est l'éditeur des *Pensées* de Pascal (1852) et l'auteur du *Christianisme des origines* (1871-1884). Il professa au Collège de France et à l'École polytechnique, où il commentait Villon avec une « verve singulièrement attendrie ». Son frère Julien (1853-1893), conservateur à la Bibliothèque nationale et spécialiste de l'époque mérovingienne, est l'auteur d'une *Écriture secrète de Gerbert, la tachygraphie italienne du X^e siècle* (1887), travail qui évoque inévitablement les anagrammes, et surtout les cryptogrammes saussuriens.

Louis Havet enseigne dès novembre 1872 à l'EHE. Docteur ès-Lettres en 1880, avec une thèse sur le vers saturnien, il sera chargé d'un cours de philologie et de métrique à la Faculté des lettres, puis nommé professeur de latin au Collège de France où il succède à son père, en 1885. Membre de la SLP en 1869, il en sera le secrétaire de 1870 à 1882² (Saussure lui succédera jusqu'en 1891). Il donne aux travaux de la SLP une tournure nettement métrique et latiniste. Il fonde, en 1923 et avec Marouzeau, la *Société des études latines*, et la collection « Les Belles Lettres ».

Ses principaux travaux sont : *Abrégé de grammaire latine* (1886), *Cours élémentaire de métrique grecque et latine* (1889), *La Simplification de l'orthographe* (1889), *La Prose métrique de Symmaque et les origines du Cursus* (1892), *La Prose métrique de Martial* (1903), *Manuel de critique verbale* (1911), *Notes critiques sur Properce* (1916), *La Loi des fautes naissantes* (1923), ainsi que deux articles sur la « semi-conjecture » datés de 1921.

Aux « Belles Lettres », il inaugure en quelque sorte la collection qu'il vient de co-fonder avec une édition de l'*Asinaria* (1925, en collaboration avec Andrée Freté) d'un Plaute qu'il s'obstine à considérer comme « pseudo ». Ce déni de paternité sera réfuté à peine cinq ans plus tard par Ernout, qui donnera une traduction nouvelle renvoyant la précédente dans les limbes. Ajoutons que le latiniste fut un dreyfusard acharné, alors que Saussure aurait manifesté, au moins sporadiquement³, un point de vue contraire : les relations entre les deux savants n'en auront été affectées d'aucune sorte.

2 Son portrait continue, en Sorbonne, à présider les séances, d'un air à la fois sévère et désabusé.

3 Voir Gandon, à paraître 1.

2. UNE MÉTRIQUE HYPERTROPHIÉE :
ANAGRAMMES ET CLAUSULES ;
« RYTHME CONFUS » OU « LOI SECRÈTE » ?

Hypertrophiées chez Havet, les considérations métriques sont à l'origine même de la trouvaille saussurienne : les anagrammes sont la conséquence d'un calcul de proportions. Leur histoire apparaît comme une constante tension entre le Sacrifice (compte exact de consonnes, voyelles, syllabes, compte sans reste) et la Trace, résidu épigraphique.

Dès 1889, l'officiel Saussure de la SLP a rendu public un souci comptable qui a pu apparaître tatillon à l'extrême, mais dont la communication d'Y. Testenoire (à paraître dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure*) a vérifié le bien fondé :

Séance du 16 janvier 1889. M. de Saussure fait une communication sur *certaines détails de la versification homérique*. En dehors de la *césure*, qu'il n'examine pas, il faudrait selon lui reconnaître une valeur à la *fin de mot*. En effet, le troisième pied contient une fin de mot 99 fois sur 100 [...] D'autre part, on constate le fait bizarre que le nombre de vers où le premier pied finit avec un mot est dans chaque chant en raison inverse de ceux où le quatrième pied finit ainsi. Quand le premier chiffre dépasse 52 %, l'autre tombe au dessous de 61 %, et réciproquement sans exception.

Face à une régularité étrangère à toute doctrine, Saussure conserve sous le coude et par devers soi des résultats qui seront exploités sept ou huit ans plus tard, avec l'anagramme homérique et sa localisation au 5^e pied.

De manière à peu près contemporaine Havet met l'accent, dès 1892, sur la prose métrique et ses clausules⁴. Ces dernières sont des « successions harmonieuses de mots et de syllabes que la plupart des prosateurs latins employaient à la fin des phrases et des membres de phrases » (Bornecque 1901 : 1). La structure accentuelle du dernier mot détermine celle du pénultième (Havet 1903 : 123)⁵ :

mā́lignūs íntérprēs

précède, par exemple :

dīctāvīt aūdītōr

Ces clausules sont trochaïques. Inversement, des mots comme *ferāt* ou *ferānt*, de nature iambique, ne seront jamais précédés d'un trochée. À quoi s'ajoute une pertinence syntaxique puisque de telles structures appellent une ponctuation forte. D'où la détection des fautes serviles : coupures défectueuses ; des fautes critiques : réfections mal-

4 V. note 6 *infra*.

5 Je remercie mon collègue Antoine Foucher, de l'Université de Caen, pour ses précieuses indications.

venues (*orācūlā* pour *orāclā* devant *ducēbānt*, Bornecque 1901 : 558) ; discrimination des homophones : *vēnit* (parfait) vs *vēnit* (présent)...

Par ailleurs, on a pu imaginer ce système d'échos généralisable avec la *responsio* : des séries métriques analogues se correspondraient de phrase à phrase. La *responsio* sera finalement réfutée (Bornecque 1901, appendice V).

Les analogies suivantes entre anagrammes et clausules métriques apparaissent :

2.1 - Les deux phénomènes sont à incidence philologique.

Nous venons de les relever chez Havet. C'est par des considérations de ce type que Saussure considère comme interpolé le 9^e vers du premier hymne (*Agnim īdē*) du *Rg Veda* (CFS 44 : 51). De la même façon la distinction d'un *u* consonne et d'un *u* voyelle est radicale. La vocation philologique de l'anagramme est constante, pas seulement chez Saussure, puisqu'on la retrouve chez Tzara lecteur de Villon : choix entre un subjonctif et un indicatif (Tzara 1991 : 10) ; introduction par les copistes d'un pluriel pour justifier une rime (*ibid.* : 11) ; ancienneté relative des versions et datation des manuscrits ; attribution des textes (Villon ou Charles d'Orléans ?)

2.2 - L'illumination métrique va de pair chez Saussure avec l'illumination anagrammatique.

Nous avons signalé le souci d'élucider le mètre saturnien (auquel, rappelons-le, Havet a consacré sa thèse de 1886). Or la solution est étrange : elle arrive, si l'on en croit une lettre à Bally du 5 juin 1906, sous la forme d'un « rire » :

La solution est tellement simple qu'elle me fait rire quand je pense aux détours qu'il m'a fallu pour y arriver. Pour moi, le Saturnien n'est plus que le pur et simple hexamètre grec, adapté de telle manière qu'il est permis de remplacer le spondée par l'anapeste, <le tribraque> et l'amphibraque aussi bien que par le dactyle. Il y a d'autres licences encore [...]. (Lettre à Bally du 5 juillet 1906, dans Prosdocimi & Marinetti 1990, CFS 44 : 43)

Définition qui ne peut que laisser perplexe : d'une part les licences mentionnées ci-dessus sont particulièrement extensives ; de l'autre, l'analyse qui suit des saturniens d'Andronicus et Naevius admet – en note – la possibilité, pour le spondée, de remplacer un trochée « à condition que le trochée soit formé par *un seul mot* |vītā| » (*ibid.*) et la possible substitution de l'iambe au spondée : « [l]a plus grande licence du Saturnien (*permise seulement aux 2 premiers pieds du vers*) », et à la condition que « l'iambe soit formé par un seul mot |lūbēns| ». D'ou

la chaîne d'équivalences suivante :

$$[\text{ } \text{ }] \cong [\text{ } \text{ } \text{ }] \cong [\text{ } \text{ } \text{ } \text{ }] \cong [\text{ } \text{ } \text{ } \text{ }] \cong [\text{ } \text{ } \text{ }] \cong [\text{ } \text{ } \text{ } \text{ }].$$

Que reste-t-il d'une Régularité dans cette licence généralisée ? la « simplicité » de la solution autant que le « rire » du maître ne sont plus, dès lors, dans susciter sourdement réserves et inquiétudes ⁶... qui confirment d'évidence les préventions de F. Rastier (1970) : est saturnienne la part de la prosodie qui répudie toute régularité.

Si, le 7 septembre 1908, Saussure fait état d'un « choc nouveau dans sa foi dans les anagrammes » (à Bally, *CFS* 48 : 126) ; une lettre plus tardive (du 29 octobre 1908 à Léopold Gautier) manifeste un véritable coup de théâtre :

29 oct. 1908.

Cher Monsieur

Je crois devoir vous écrire pour vous dire que le travail de contrôle que vous avez entrepris si obligeamment devient inutile, et pour vous prier de ne pas perdre plus de temps à ce labeur ingrat. J'ai trouvé une base toute nouvelle qui, bonne ou mauvaise, permettra en tous cas de faire une contre-épreuve dans un temps minime, et avec des résultats beaucoup plus clairs.

La chose ne porte pas uniquement sur la méthode de contrôle, mais aussi sur la théorie même de l'hypogramme, quoique je ne puisse encore préciser dans le détail la nouvelle conception qui s'est offerte pour moi, et dont je vous ferai part.

Votre bien dévoué.

F^d de Saussure.

[Ms. Fr. 599/1, f^o10]

On aura noté que cette lettre de foi et de technique pure (il est regrettable que la « base toute nouvelle » n'ait pas été révélée) précède de quelque six mois (mi-avril 1909) l'abandon irrévocable de l'entreprise.

2.3 - Contemporaine à celle des anagrammes, l'illumination propre aux clausules. Bornecque écrit :

« Prose métrique, clausules métriques. » Il y a peu d'années encore, ces mots provoquaient, chez maint érudit, des hochements de tête empreints du scepticisme le moins déguisé : de nombreux philologues estimaient qu'on se trouvait en présence, non de *lois strictes, strictement appliquées*, mais d'une sorte de rythme confus, comme celui du français, qui chante à l'oreille de l'écrivain et amène spontanément sous sa plume des cadences qui rappellent de loin celles de la poésie. (1907 : 1, je souligne)

6 On aura noté que Saussure reprend, mais en l'inversant, la tradition classique, à laquelle Lucrèce fait allusion, selon laquelle Ennius aurait fondé la poésie latine en adaptant l'hexamètre homérique. Simplement, le saturnien n'est plus un stade « archaïque » à partir de quoi rompre, mais *déjà* cet hexamètre...

Au delà de la datation, c'est la formulation même qui retient : n'y a-t-il pas une invraisemblance criante à ce qu'un phénomène ayant perduré au moins trois siècles, de la fin du second siècle avant J.-C. (pas d'attestation antérieure à - 120), au détronement de l'accent par la quantité (courant III^e siècle), n'ait été reconnu qu'aussi tardivement⁷ et doive être démontré à grands ahans : sont à comparer dans cette optique les 50 000 fins de phrase analysées par Bornecque et les 99 cahiers d'anagrammes rédigés par Saussure.

D'autant que le témoignage des rhéteurs et des grammairiens existe : pas moins de 180 pages d'extraits chez Bornecque !

La même invraisemblance porte sur le silence entourant les anagrammes : Saussure n'est pas loin d'y voir un complot ! Dira-t-on que seules en sont attestées des allusions, on objectera maint passage obscur concernant les clausules ; que par ailleurs des mentions explicites existent, qu'on a mal lues (ou interprétées comme des indications générales). L'intuition saussurienne pourrait donc amplifier, dans une autre direction mais de manière fondamentalement métrique, la découverte de Havet⁸. D'autant plus qu'une autorité telle que Meillet, confident et « contrôleur », affirmait qu'« On pourra naturellement épiloguer sur tel ou tel anagramme, mais sur l'ensemble de la théorie, je ne crois pas » (lettre à Saussure du 7 février 1908 dans Minassian 1976 : 352). Un Meillet l'encourageant par surcroît à « ne pas retarder la publication de [son] idée » (*ibid.*), laissant supposer d'autres pisteurs en chasse.

Une divergence importante porte sur le *temps*. D'essence indoeuropéenne, l'anagramme remonte à une antiquité abyssale, alors que les clausules sont datables. L'absence de mention dans quelque *De Re metrica* que ce fût est inexplicable, sauf à supposer une « loi occulte » qu'à supposer justement on quitte le domaine scientifique.

3. LETTRE, STYLE, INTERTEXTE : HAVET TRADUCTEUR

Notons que Havet inaugure mal sa codirection des « Belles Lettres » en refusant d'attribuer à Plaute la paternité de *l'Asinaria*⁹ (1925),

⁷ Les deux textes fondateurs (et contemporains) sont *La Prose métrique de Symmaque et les origines du Cursus* de Havet (1892), dont Bornecque donne un compte rendu en 1893, et *Le Cursus et la psalmodie* de dom A. Mocquereau (1894).

⁸ Là où l'on ne voyait qu'un vaste système d'échos, il aurait de même existé « des lois strictes, strictement appliquées ». De fait, pour Bader, l'anagramme est l'« aboutissement ludique rarissime » de régularités assonantiques, allitératives et phonologiques (1993 : 6).

⁹ On en connaît l'argument. Déménète souhaite louer pour son fils Argyrippe les services d'une courtisane, Philénie. Argyrippe, avec la complicité des esclaves Liban et Léonide, escroque sa mère en détournant le produit d'une vente d'ânes. Léonide se fait

paternité qu'Ernout rétablira cinq ans plus tard (Plaute, tome I, 1930, rééd. 1980). Il vaut de s'arrêter sur les raisons de ce déni. La plus probante aux yeux de Havet est la graphie « *Maccus* » [Polichinelle] d'un adaptateur latin, qui ne saurait de ce fait se confondre avec *Maccius*, le nom de famille de Plaute : la confusion viendrait d'un *Macci*, génitif tant de *Maccus* que de *Maccius*. Ce génitif neutralisant aurait donc neutralisé une différence entre personnes : on reconnaît là une philologie passablement pataphysique, du type confusion entre *Adalbert* et *Adolphe* Ripotois, sous le prétexte d'une abréviation commune *Ad.*, et contre laquelle M. Arrivé (2007 : 217) nous met à juste titre en garde¹⁰. Suffit, donc, pour en revenir à Havet, l'absence d'un petit *i* pour réduire à rien le dispositif d'établissement des textes plautiniens¹¹.

Autres arguments :

- Une prosodie antérieure au temps de Plaute (« *Maccus* » admet qu'une syllabe puisse être allongée *θήσει* devant une muette liquide : *discīp-lina*, 1923 : VII).
- Il ignore l'orthographe, et notamment le fait que dans les composés en *-icio*, le *i* simple est prononcé *ji*¹².
- L'*Asinaria* remplace l'iambique septénaire par un distique ; il ne contient qu'un *canticum*. (Il s'agit d'un morceau chanté avec accompagnement de flûte, tandis que l'acteur en scène exécute la mimique, ici v. 127-138).
- Son titre même est « gauchement » imité de la série : *Aulularia*, *Cistellaria*, *Mostellaria*. Pourquoi « gauchement » ?
- Sa langue « singe » celle de Plaute ; elle est, avec ses archaïsmes criards, « plus plautinienne que Plaute ».

passer pour l'intendant, rudoie son comparse, et se fait remettre l'argent du chaland. Il est convenu que les vingt mines ainsi obtenues paieront les faveurs de la belle pendant une année, Déménète en bénéficiant une nuit pour prix de sa complaisance. À l'instigation du parasite, qui négocie la livraison de la belle à Diabole auprès de la mère maquerelle Cléérète, l'épouse, Artémone, fera échouer cette peu morale *combinazione*.

10 Cela dit, la raison pour laquelle Arrivé donne pour un canular la note saussurienne sur « Crépitèmes et crépitômes... » (*ibid.*, 205) m'échappe. Souci de tranquillité ? Décision de désamorcer une possible polémique ? Volonté de faire de la pataphysique au second degré ? J'ai vérifié que le texte saussurien existe bien ; en voici la cote : BPU, Ms. Fr. 999/77-81, Nouvelles archives Saussure.

11 La disparition sur laquelle Havet était son déni s'inscrit dans le cadre général d'un *i* migratoire tout à fait attesté. Cf. *Curtius* (d'où provient *Courson*), issu de *curtus*, « court », « petit », « tronqué ». V. C. Costard 2007 : 14.

12 L'explication est amusante et substantiellement littérale : les Latins répugnaient à écrire un double II, qui symbolisait le E. D'où la graphie *PIISSIMUS* ou *PIISSIMUS* des épitaphes (alternance d'une grande et d'une petite capitale), pour éviter *PESSIMUS*...

- Les *realia* mêmes : boulanger, marchand de vin... sont donnés comme des réminiscences plautiniennes.

Cette accumulation de traits formels, inventaire à la Prévert, s'harmonise avec une technique de traduction *sui generis* :

- Sa subordination au *style*. Ce n'est pas tant ici la thèse – défendable – de Havet que sa formulation et le syllogisme qui la soutient, qui arrête : il s'agit de « se régler sur ce qui est personnel à l'écrivain, c'est-à-dire de calquer les procédures de style » et de « se désintéresser de ce qui est impersonnel, c'est-à-dire des tournures de syntaxe [...] ». « La syntaxe, *a priori*, ne devrait attendre de nous aucun respect : qu'est-ce en effet que traduire, sinon renier une syntaxe ? » (1925 : XLIII)¹³. Ainsi la conjonction, chose de syntaxe, est-elle « chose insignifiante ».
- D'où une fidélité... à la lettre à l'ordre des mots. Ainsi la *rallonge* : *patrem vidit et matrem*, n'équivaut nullement à *patrem et matrem vidit* :

Cette figure [...] montre que la pensée du sujet parlant a évolué, et qu'après coup seulement une sorte de repentir lui fournit une forme définitive. Nous pouvons penser que toute *rallonge* latine appelle impérieusement une *rallonge* française. (XLVI)

N'est-ce pas là attribuer à la syntaxe une valence stylistique, et même rhétorique – voire analytique ? –, ceci non sans contradiction avec ce qui précède ? Havet en vient, dans le même esprit, à regretter que la disjonction, qui intercale un mot étranger à l'intérieur de deux mots construits ensemble, soit impossible à rendre en français (XLV).

- Fidélité au métaplasme et à la métrique. L'acrostiche initial est maintenu et le passage v. 127-138, n'appartenant pas au mètre iambique ou trochaïque (rendu par la prose) est traduit en vers blancs.
- Questions intertextuelles. Comment rendre les citations grecques ? Havet opte hardiment pour l'anglais, ce qui donne :

v. 200 *Quand nous allons chercher du pain, ou du vin chez le barman*¹⁴ (*oenopolium*)

Euge pae devient tout naturellement *Well, boy*.

Le cocasse est que Havet explicite longuement ses trouvailles en préface. À aucun moment ne l'effleure l'idée que la traduction systé-

13 Syllogisme : en quoi le primat du style justifie-t-il une telle apostasie ? Un Céline pouvait substituer un passé simple agrammatical à un imparfait du subjonctif au nom de la cadence : il n'en *condamnait* pas pour autant la syntaxe...

14 Ernout traduit sans état d'âme par « cabaretier ».

matique des xénismes n'a de *sens* que si l'auteur, ou le personnage – en l'occurrence Cléérète – en y mettait lui-même.

- Qu'en est-il des juréments : *Hercle !* pour les hommes ; *Ecastor* et *Edepol !*, par Pollux, pour les femmes ? Ils sont rendus par « sapristi », « morbleu », « sacrebleu », « palsambleu », « ma foi »... Le souci de *transposer* en français des formules privées de signification actuelle (qui connaît Castor ou Pollux ?) l'emporte sur l'appréciation d'un sens stratifié, qui lit dans les prétendus « équivalents » ci-dessus des archaïsmes.
- Mais ce souci est lui-même connexe à la traduction des noms propres, ceux des esclaves, sorte de sobriquets, et non ceux des hommes libres. *Libanus* devient « Brindencens », *Stichus* « Laligne » et *Dromo* « Galopin ». Quand une redondance d'idiotismes se produit, l'effet cocasse est garanti, qui tient à la juxtaposition de deux registres désarticulés :

Écoute-moi, morbleu, Brindencens !

En l'occurrence ici un style archaïsant très « français » et une touche d'orientalité... Citons encore :

*Je vais, morbleu, rogner ta ration d'orge si tu ne me donnes pas du jogging*¹⁵.

Dans le même esprit, l'archaïsme d'un *copias* nominatif, imité de Sosie (Térence, *Amphitruon*, v. 187 et suiv.) parodiant lui-même les *Tabulae triumphales*, est rendu par « icelles » ; quelle instance pourra promouvoir une équivalence entre l'archaïsme latin (proféré par un esclave, d'où un manque de vraisemblance), et le médiévisme français ? De même, la modernité déjà désuète de « nabab » pour *regem* (dans la bouche du parasite : *Perdidi regem*, v. 922).

- Le souci intertextuel englobe jusqu'au morphème. Ainsi *poTItet* est-il rendu par *buVOTTer* : exigence pour la marque latine du fréquentatif de se trouver un répondant français, fût-ce au détriment du sens¹⁶. De manière analogue, le jeu de mots bien connu entre *mālum* « pomme, fruit » et *mālum* « mal, mauvais traitement »¹⁷ qu'on trouve dans le vers 922 : (Artémone à Déménète)

15 V. 706. Il s'agit du passage où l'esclave chevauche Argyrippe.

16 Il s'agit d'une clause du contrat de possession exclusive établi par le parasite pour Diabole : Philénie ne devra *boire régulièrement* que dans une seule coupe. (Elle ne devra, non plus, prier aucun dieu !)

17 Le vers *Dābūnt mālūm Mēṭēllī Nāvēiō pōētā* constitue un cas rarissime de vers saturnien isolé de nature. C'est la réponse ambiguë (du fait de la quantité affectée au *ā* de *mālum*) des Metelli aux attaques de Naevius : « Les Metelli rosseront / feront une grâce au poète Nævius ».

Cenabis magnum malum, est-il traduit par : « Tu souperas d'un gros déboire », où le dernier verbe doit se comprendre comme motivé : *dé-boire*.

- Il va jusqu'à la lettre. Voici d'où vient le *jogging* vu un peu plus haut : de la lettre [z] insérée dans *badizas*. Ce ξ [dzeta] exotique entraîne à lui seul une double traduction ¹⁸.
- Qu'en est-il des calembours ? Développons l'exemple suivant, explicité en préface. Artémone, au spectacle de son mari en compagnie de Philénie, s'écrit :

v. 907 [...] *Nequeo durare*

Ce à quoi le parasite répond :

Si non didicisti fullonicam, non mirandum.

Ce jeu de mots douteux est basé, on l'aura compris, sur la double acception, figurée et propre, de *durare* : « endurer » et « durcir ». La traduction d'Ernout maintient, au prix d'une légère transposition, la double parenté, étymologique et sémantique :

— *Je ne puis plus refouler.*

— *Rien d'étonnant si tu n'a pas appris le métier de foulon.*

Havet invente quant à lui le gongorisme suivant :

— *Mon cœur est chargé de plus de livres que je n'en pèse.*

— *Tu n'empêses pas ? Si tu n'as pas appris l'art du blanchissage, ce n'est pas étonnant.*

On constate (a) que le double sens initial est perdu ; (b) qu'un calembour parasite affecte un vers 907 complètement remodelé ; (c) que le jeu de mots s'étaie sur la seule *forme* : dans l'esprit du *CLG*, il relèverait de la série *clément, justement* des éditeurs.

Ira-t-on plus loin ? Certes, puisque *pèse* et *empêses* conforment très exactement un anagramme ! Dans la même verve, on trouve d'ailleurs (v. 910) : (Artémone à Démétète) : *Tu te repentiras d'avoir « envénusté » tes souhaits*, d'après un *inveneriasti*, mot-valise que ne retient pas Ernout, qui ne lit qu'*invocasti*.

Cette verve anagrammatique en vient même à élargir le Panthéon grec avec la déesse *Aïse* : le vers 628 *Ut ego illos lubentines faciam quam Lubentias* [déesse de la joie]. Là où Ernout transpose : « [...] pour les rendre plus joyeux que la Joie en personne », la traduction Havet donne : « Car j'ai de quoi rendre ces gens-là plus plein d'aise que ne l'est la déesse *Aïse* en personne ».

¹⁸ Ernout traduit par « trotter ». Dans le même livre, Havet s'élève contre l'« incroyable idée » de Virgile de « régler sur des modèles étrangers les vers qui contiennent des mots étrangers » (XXIX, XXX). Mais n'est-ce pas ce qu'il fait ?

Le souci de la matérialité signifiante contraste avec le congé donné aux conventions rhétoriques élémentaires : chacun sait qu'une majuscule personnalise. C'est à la fois le principe de la prosopopée et une importante catégorie de métonymie. On s'étonne qu'Havet ignore ce subterfuge et croie devoir inventer une divinité nouvelle à travers un calembour burlesque (ce dernier trait renforcé par le pataquès ambiant).

On aura noté le troublant paradoxe d'une telle technique : Havet ne se contente pas de « calquer les procédures de style », mais se livre à une véritable translittération d'une langue à l'autre, qui fait de la langue-cible non une langue justement (avec sa dimension historique, ses strates sociolinguistiques et sémantiques) mais un réservoir intemporel de formes. L'hégémonie du signifiant est totale : pour un peu, on dirait que la « pensée » sert surtout à fabriquer des fautes critiques ! L'on n'est gère éloigné, en tout cas, de la langue poétique des 99 cahiers...

Un dernier trait se détecte chez Havet : la fascination pour le référent. Ainsi s'indigne-t-il que la *psaltria* Philénie soit louée vingt mines l'année, alors que son homologue des *Adelphes* (Térence) est vendue pour la même somme.

De même s'attarde-t-il sur le fait que la courtisane ne prenne pas de mouchoir. Là où Ernout, et tant d'autres, ne voient qu'une occasion de se passer la langue sur la lèvre supérieure, Havet ajoute une nouvelle rubrique à l'érotique antique : le pincement de nez à signification coquine ! On voit à quoi mène une telle *littéralité référentielle*, traitant de haut tant la rhétorique que l'argumentation ¹⁹.

Or une telle fascination n'est pas étrangère à Saussure. Celui, il est vrai, de la légende germanique, où il s'agit de détecter derrière le *Nibelungenlied* l'histoire des guerres entre Francs et Burgondes. Cette recherche s'exerce toutefois *dans le cadre* d'une rhétorique transformationnelle. Autre exemple de cette fascination pour la littéralité référentielle : Havet reproduit le fragment d'inscription du Pirée ²⁰ donnant les noms de différents auteurs dramatiques grecs. Celui de l'*Asinaria*, Démophilos, est quasiment illisible. Pourquoi un tel ajout sans intérêt philologique ni valeur critique ? Cette trace épigraphique, la plus proche de la lettre la plus brute, n'est pas sans évoquer une

19 Revenons sur l'attribution du texte. Ernout considère comme invraisemblable que « Maccus » ait introduit à l'insu de tous sa comédie dans le corpus des pièces de Plaute, que Varron (né en 116) avait constitué après une critique minutieuse. « La supercherie serait contemporaine de Varron, et celui-ci s'y serait laissé prendre » ([1930] 1989 : 80). Une telle critique, axée sur la *vraisemblance*, est étrangère à Havet, qui ergote sur la confusion possible entre les deux entités « par l'équivoque du génitif *Macci* » (au temps de Varron, les noms en *-ius* n'ont pas de génitif en *-ii*) (1923 : VI, VII).

20 Koehler, *Insrc. Atticae*, II, 9979.

autre inscription : celle, archaïque, du *Forum romanum* qui, nous semble-t-il, a déclenché la quête anagrammatique de Saussure (Gandon 2006).

On épiloguera longuement sur le paradoxe d'une telle traduction : faisant preuve d'une extrême familiarité avec le texte, et d'une culture antique prodigieuse au point de vue littéraire, culturel et métrique, colligeant les variantes de manière pratiquement exhaustive – le résultat est pourtant là : le texte français est pratiquement illisible et les gloses philologiques hautement sujettes à caution.

4. SEMI-CONJECTURE ET MOT-THÈME : DESTRUCTION / RECONSTRUCTION, OUBLI ET MÉMORIEL. LE SIGNE ET SON DOUBLE

Dans son *Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins*²¹, Havet crée l'expression de « pathologie des textes » : « [Le présent manuel] ressemble à une Pathologie plutôt qu'à une thérapeutique » (p. XI) ; « [La pathologie des glossaires] où les fautes serviles²² s'amoncellent sans obstacle et où les fautes critiques ont peu d'occasions de se produire, diffère profondément de la pathologie des textes » (p. 1). Les maladies des textes sont donc leur déformation à travers leurs copies successives. N'y avait-il pas là une clé possible de la recherche mythographique ? Mais, de manière plus souterraine, un éclairage possible des anagrammes ? Ainsi la tragédie du signifiant est-elle essentiellement due à une psychologie de l'oubli qui convertit constamment les morphèmes en syllabes. Cependant, cette tragédie est, en langue, de type dialectique ; un procès *perte du signe* → *dispersion* → *reconstruction* se met en place, avec des mécanismes régulateurs comme l'analogie, l'étymologie populaire et les procédures morphophonologiques. Qu'on y réfléchisse : que font ces dernières, sinon nantir d'un sens un phonème, une syllabe (le *-en de gener*), une alternance (l'*umlaut*) absurdes ? les exploiter selon un sens ?

Mais que font les anagrammes sinon exemplifier l'instantané de cette tragédie : dislocation des mots en syllabes, errance des phonèmes au long des lignes (entropie), reconstruction autour d'un mot-thème (négumentropie) ? Aucune possibilité, bien entendu, de rétablir le concept. Le sens ne subsiste que selon des modalités très spéciales. Il

21 Remaniement d'un cours de trois ans au Collège de France, Paris, Hachette, 1911.

22 Havet distingue : faute servile (des copistes), faute critique (correction souvent fautive de la première) et faute d'origine (de l'auteur). Les « fautes naissantes » apparaissent dans une région du texte encore saine. Elles sont de forme simple et élémentaire (1911 : LII). Havet distingue aussi variantes *vraie* (conforme au texte primitif) et *authentique* (version non altérée). Il peut y avoir *vérité* sans *authenticité* : c'est le cas de la correction heureuse d'un texte altéré.

n'en reste pas moins que le texte latin, grec, indien... apparaît ici comme la projection, sur un plan, de la diachronie linguistique. Certes, le devenir phonique est très différent de la mutation sonore, parce qu'infiniment plus tragique : il est soumis au régime de l'*oubli*, par quoi les morphèmes sont voués à la dislocation. La démarche anagrammatique apparaît donc comme un geste isisien de récupération des *dissecta membra*. Or Saussure désigne comme « mémoriel » le pôle des associations, et une règle épistémologique majeure veut que l'ensemble des dualités soit subsumée sous celle, cardinale, *mémoriel vs oubli*.

Revenons au concept de « pathologie des textes ». Il résume à la fois la tragédie d'un signifiant converti en phonèmes et d'un symbole soumis à l'indétermination de la migration. Voué là à l'absence de sens, ici à son indétermination.

Il nous semble donc lié aux deux activités non strictement linguistiques du maître : au transformationnisme légendaire, sur un mode exotérique ; sur un mode ésotérique à la présence / absence tabulaire des anagrammes au sein d'un texte.

Le latiniste précise la « pathologie » par une métaphore aussi hardie que son expression est forte : « Un médecin, c'est un technicien qui vit dans la contemplation des maladies ; un critique, c'est un technicien qui vit dans la contemplation des fautes » (1923 : 20). Il s'agit de « libérer » le texte de ses fautes comme un corps de ses maladies. Le critique ne doit pas craindre d'« entrer résolument dans le borbier des bévues et des niaiseries » (*ibid.*) ; il doit y « barboter avec patience et enthousiasme ». Il s'agit, certes, d'un acte chirurgical, mais aussi d'une trouvaille, d'une illumination : « [...] le bonheur de reconstituer le trait délicat qui a été effacé par un butor » (*ibid.*).

Une manière plus fine d'accuser la convergence est de recourir au calcul de probabilités développé dans les éditions de textes, dont tant le *Manuel de critique verbale* déjà cité que les *Règles pour éditions critiques* donnent des exemples, exemples renvoyant à une compétence de lecture. Or le calcul est explicitement lié au binarisme : la lecture critique est un pari sur une dualité généralisée et sous-jacente. Binarisme, compétence de lecture, calcul des probabilités, sous-jacence d'un ordre : voici, au moins au plan terminologique, quelque chose qui semble familier au lecteur des cahiers d'anagrammes. Allons y voir de plus près avec les « semi-conjectures » appliquées au texte de Tibulle ²³.

23 *Tibulle et les auteurs du Corpus Tibullianum*, texte établi et traduit par Max Pouchon, Paris, Les Belles Lettres, 1968 (1^{re} édition 1926), p. XXXVIII-XXXIX.

4. LE TEXTE TABULAIRE :
PRÉSENCE / ABSENCE, SURFACE / VOLUME

Mais qu'est-ce que la « semi-conjecture », et qu'a-t-elle à voir avec la couplaison dont on sait qu'elle assoit l'intuition saussurienne de base en matière d'anagrammes ?

Il faut, pour répondre, consulter deux savantes études : « La semi-conjecture et les suppliantes d'Eschyle », *Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes*, Paris, Klincksieck, 1921, nouvelle série, tome XLV [1921a], et : « Nouvelles semi-conjectures sur le texte d'Eschyle », même référence, p. 114-148 [1921b].

Havet oppose en effet à celles qui sont « attestées » et « conjecturales »²⁴ un troisième type de leçons, les « semi-conjectures ». Ces dernières « prennent naissance quand un copiste ayant “sauté du même au même”, une critique bien inspirée devine tout ou partie de la correction vraie. La théorie du saut du même au même et celle de la semi-conjecture ne font qu'un » (1921a : 75).

Deux types de « sauts » sont à envisager :

- Saut horizontal : *Soror* > *sor*, *decideram* > *deram*. *Italia populi ad* > *Italiad* par saut de *lia* à *lia*.

Lorsque la critique restitue [les lettres ou groupes manquants], « elle introduit dans le texte une lettre [...] ou un groupe de lettres [...] qui y est déjà attesté à faible distance horizontale » (*ibid.*).

- le « saut du même au même vertical » : « [L']élément à rétablir et son jumeau conservé seront à une distance égale à une longueur de ligne (ou multiple de cette longueur). » (*ibid.*)

Aussi l'acte philologique est-il basé sur un *renversement des opérations* : « [...] Au lieu de conjecturer d'abord, puis de demander au retour d'un même élément la confirmation de la conjecture faite, la critique peut demander à l'élément conservé la suggestion même de la conjecture à faire » (76). Tel est le détail de la démarche :

Voici comment procédera le philologue. Ayant acquis la conviction de l'existence d'une faute, il localisera d'abord cette faute entre deux limites précises ; ensuite il examinera, à droite et à gauche à propos de tous les textes, et, quand le texte est poétique, aussi au-dessus et au-dessous, les quelques groupes de deux, trois, quatre lettres qui avoisinent la faute. Ces groupes, il les *présentera* à l'emplacement qu'il aura attribué à la faute, comme, dans un *jeu de patience*, on présente une pièce là où on aperçoit un vide. Dès qu'on est devenu un peu familier avec ce genre d'essais, la réussite rapide en est fréquente ; l'un ou l'autre des groupes *présentés* suggère mécaniquement, matériellement, comme en dehors de la pen sée, une première esquisse de correction, qu'on sent heureuse en principe,

24 Auxquelles la prose métrique apporte une « demi-confirmation » (1911 : 21).

XXXVIII

TIBULLE

Mais la critique conjecturale a fait de nos jours un grand progrès grâce aux recherches et à la méthode rigoureuse de M. L. Havet. Je crois utile de faire une place spéciale ici aux conjectures qu'un examen approfondi du texte lui a suggérées. En voici le tableau :

LEÇON DES MSS.	CONJECTURES DE M. HAVET
1, 1, 23 cadet	cadit
4, 56 post etiam	post etiam ut
81 heu heu [he heu A]	eheu [cf. ;]
5, 42 et pudet et narrat	et -pudet- id narrat
76 in liquida nam [nat g]	et liquida nat
6, 7 tam multa [iurata Heyne]	rem multa
17 neu	nei
40 et fluit ; [effluit AV]	affluit
42 stet procul ante uia	se trahat ante uia
54 hic	it
69 et... sint	ei... sunt
72 proprias... uias	pronus... foras
9, 25 permisit leue [saepe ;]	persuasit saepe
69 ista	is <ta i> ta (1)
75 hunc	una
10, 11 uulgi	Valgi (déjà proposé par Heyne, puis soutenu par Belling).
36 turpis ; [puppis AV]	tristis
2, 1, 58 (uersus corruptus)	surclos hauserat [V] ille nous
67 ipse quoque inter agros [greges V]	ipse greges inter
3, 19 dum	qum
59 ipse	ecce
4, 4-5 et nunquam... et	enunquam... haec
43 seu	seic (2)
44 maestus	maestus
5, 18 quid ; [quos AV]	quae

lanum, un très grand nombre de termes employés une seule fois. Le mieux est ici soit de chercher à expliquer *maxima* des mss., soit d'admettre la correction de Scloppius *proxima*.

(1) « Saut du même au même » horizontal ; cf. L. Havet, *La Semi-conjecture*, Rev. de Philologie, t. XLV, janvier 1921, p. 75-76.

(2) Cf. L. Havet, *Règles pour éditions critiques*, p. 13, §§ 119 sqq.

ETUDE SUR LE TEXTE

XXXIX

109 et	el
3, 1, 26 siue sibi	siue's tu
2, 23 diues	didant
3, 23 sit	sic
4, 21 summo	leimo
22 languentis	languenti
33-34 et... et	ut... ut
50 Quidque [quodque g] ...ferat	quique... ferar
6, 5 care	curre
21 non	nunc
7, 4 sim	sum
25 seu (2 ^e)	id
100 desit	derit [= deerit]
129 cūin	quis [= quibus rebus]
144 nec	qua
155 et	hinc
166 huic aduersa	illa auersa
205 fato [AV] properat	properat fato
11, 1 qui mihi te F [est qui te AV ¹ g]	te qui te
10 uolet F [calet ç]	uouet
16 quam ç (omission dans AV ¹)	ut
12, 15 praecipit et	praecipit it [= id]
19 sis iuuent grata	sis Iuno huic et
20 uotis... esset [adsit ç]	in uobis... astet
14, 6 saepe propinque	spem rape opemque
15, 3 omnibus... nobis	optimus... non bis

Qu'il me suffise de dire ici que chacune de ces conjectures appelle une discussion intéressante. Elles éclairent les difficultés du texte et serrent de près le mouvement de la pensée. Elles s'appuient sur les principes définis par M. Havet dans son *Manuel de critique verbale* (1). J'en ai fait passer quelques-unes directement dans le

(1) On y trouvera la justification de quelques-unes d'entre elles. Voir l'index à la fin du *Manuel*. C'est après la composition du *Manuel* que M. L. Havet a précisé sa doctrine et l'a systématisée autour du fait qu'il appelle, « saut du même au même » soit horizontal, soit vertical : il l'a exposée dans ses articles de la *Revue de Philologie*, tome XLV (*La Semi-conjecture et les Suppliantes d'Eschyle*, janvier 1921, p. 75-85 ; *Nouvelles semi-conjectures sur le texte d'Eschyle*, avril 1921, p. 114-148).

et qu'on n'a plus qu'à mettre au point au moyen des autres ressources, celles de l'intelligence.²⁵ Certes, un hasard peut faire que la suggestion mécanique ait été trompeuse ; mais de tels hasards sont rares ; aussi, bien qu'un doute soit toujours sage à propos de chaque exemple pris isolément (la simple probabilité étant tout ce qu'on peut viser en philologie), on doit accorder une grande confiance générale à ce système paradoxal d'invention, où une sorte de *jeu matériel précède* l'intervention de l'esprit. (76-77, je souligne)

Il s'agira de « traquer » la *couplaison* : le philologue

s'ingéniera donc à faire apparaître des retours (retours de lettres ou retours de groupes). Il sera rare qu'il n'y parvienne pas, puisque, si le retour n'avait pas existé, la faute ne se serait pas produite. (77)

L'hypothèse cardinale est en effet celle du *double absent* :

Un texte présentant un même élément *deux fois* à brève distance (soit horizontalement, soit verticalement), un copiste *saute du même au même* et l'élément jadis répété ne subsiste plus qu'une fois au lieu de deux. Si alors un critique essaie de réparer la faute par conjecture, et s'il réussit, ce sera en faisant apparaître une seconde fois *ce que le texte conservé présente déjà une fois*, de sorte qu'une partie de sa restitution n'est pas le produit de son imagination personnelle. (1921b : 114)²⁶

Donnons un exemple : dans le cas φέρει > φει, ensuite « arrangé » en φύσει, en se fondant sur l'hypothèse d'un saut de ε à ε, l'exégèse doit :

- rétablir la paire manquante : φει... ει ;
- détecter le caractère fallacieux de *l'insérende* (ici σ), — qui constitue la *conjecture* de tel ou tel copiste : φει... σφ [une faute critique] ;
- substituer à ladite *insérende* (purement conjecturale) un élément *semi-conjectural* reposant sur une paire ;
- rétablir *l'amorce* (élément précédant la lettre dédoublée) si besoin est : substitution de φέ à φύ.

L'opération devient plus complexe si l'on a affaire à un *détriple-ment* (1921b : 129) ou à deux sauts horizontaux successifs comme dans le cas des *Perses* d'Eschyle, v. 861-862 :

Je suppose deux sauts horizontaux successifs, ανδρασεσεν étant devenu ανδρασευ par dédoublement de σεσε, puis ανδρασευπρασσοντας ayant donné ανδ^{ευπ}ρασσοντας par saut de ρασ à ρασ, avec restitution incomplète, où manquait *l'amorce* (ci-dessus p. 116), puis ευπρασσοντας par substitution d'*insérende* (p. 115).

25 Les ressources de l'intelligence sont donc secondaires !

26 Reprise à – évidemment – distinguer du redoublement d'un mot qui a été dédoublé intentionnellement.

Nous nous garderons de juger cette méthode. Ce qui retient d'abord est une formulation quasi saussurienne :

Aussi le philologue qui entend mettre quelque méthode dans sa critique doit-il vivre – pour dire le mot juste, – dans la *hantise* du saut du même au même.

[...] Le saut du même au même est, dans l'histoire de la transmission des textes, le phénomène capital. Il est l'explication première d'une multitude de fausses leçons extrêmement diverses. (114, je souligne)

Comme pour les anagrammes, le matériau phonique prime l'idée. Ainsi la semi-conjecture s'oppose-t-elle à la « conjecture au sens limitatif, tirée de l'idée générale » (p. 139).

Il n'est pas jusqu'à la terminologie : « saut du même au même », « insérande », « amorce », « jeu de patience »... qui n'évoque la terminologie *ad hoc* des cahiers d'anagrammes (en distribution complémentaire avec le discours savant, et même si la terminologie de Havet est, elle, en accord avec ce discours).

Dans les deux cas, c'est le « double absent » qui constitue le moteur de la quête. On pourrait certes arguer qu'il est spécieux de rapprocher deux « soucis de la répétition » disjoints dans le temps, puisque *conjectures* et *semi-conjectures* sont de treize ans postérieures à l'année où le maître interrompt ses recherches. Mais l'appareil critique de Havet est l'aboutissement de travaux et d'enseignements ayant eux-mêmes abouti au *Manuel de critique verbale* de 1911. On voit qu'ils ont pu, outre le mythologue, inspirer également l'hypogrammatiste (par filiation ésotérique et exotérique). Le régime absolument prégnant de l'un et l'autre travail est bien le binarisme. Or c'est ce que détecte Havet chez Saussure dès la recension du *Mémoire* : il souligne que ce n'était pas la moindre originalité du Genevois que d'envisager des racines *dissyllabiques*, alors que « [j]usqu'ici ç'a été une sorte d'axiome, que les racines étaient nécessairement des monosyllabes »²⁷ (CFS 32 : 118).

De fait, le geste philologique consiste à annuler un dédoublement, et l'acte lectoral à affirmer une doublure : dans l'un et l'autre cas, la couplaison est secrète, inférable là par (semi)-conjecture, ici par comptage. Il reste que la *parité* instruit dans l'un et l'autre cas, le texte. Une parité qui remonte à l'épigraphie la plus archaïque (comme l'a souligné Dumézil à propos du *Lapis Niger*) inséparable, comme on l'a vu, d'un calcul des probabilités.

27 À noter la liaison étroite entre monosyllabisme et homophonie (Gilliéron cité par Frei 1929 : 65), donc racines « universelles » (celles d'Obenga sont pratiquement toutes de cette nature). La scientificité commence avec le dissyllabisme.

Autre trait commun : la *stéréoscopie*, qui donne du texte poétique une lecture tabulaire. Ainsi l'anagramme *Saturnus* (premier cahier, p. 96-97), apparaît comme une charpente :

634 *uagitum in Creta quondam occultasse feruntur,*
 635 *cum pueri circum puerum pernice chorea*
 636 [*armat et in numerum pernice chorea*]
 637 *armatei in numerum pulsarent aeribus aera,*

D'où : SĀ
 ĀT
 TUR
 RN
 NŮ
 Ů^S
 Ů^S

(Gandon 2002 : 103)

Or la tabularité, qui fait de l'objet saussurien un *tout autre* parmi les métaplasmes (rébus, jeu de mots, double sens...), guide aussi la lecture de Havet, en l'espèce du « saut du même au même vertical ». On notera qu'accessoirement *paragramma* signifie « mot dénaturé par substitution d'une lettre à une lettre ». Or le *paragramme* est, chez Saussure, un *anagramme* réalisé dans un espace resserré.

Enfin, passage corrompu et « coin à anagrammes » sont signalés là par une dissonance, ici par une consonance surérogatoire (anaphonie, mannequin). La dissonance concerne plus l'oreille que le sens puisque la réfection est faite en fonction de l'idée *d'ensemble*. Dans les deux cas, la prégnance du signifiant s'affirme, en contraste avec le peu de crédit concédé à la *pensée* : copiste, poète, critique sont pris dans un jeu qu'ils ne dominent pas. Les deux détections, enfin, relèvent d'une zone analogue de suspens entre le subjectif et l'objectif, avec une double projection chez le copiste :

- *Axiologique* : il projettera son désir sur le texte. D'où, chez des lecteurs chrétiens, *contemplatio* pour *contemptio*, *peccatum* pour *pacatum* (1911 : XXIX).
- *Mnémomique* : « En poésie, il arrive que l'afflux des réminiscences fasse du copiste un *collaborateur inconscient* de l'auteur. Chaque vers qu'il écrit éveille en lui des échos qu'il entend sans le savoir, et qui lui dictent d'autres mots que ceux qu'il a sous les yeux. » (1911 : XXIX, je souligne)
- *Proportion* articulant des éléments selon une *conjecture*, les anagrammes ressortissent donc plus à une *philologie générale* qu'à une sémiologie. Une complexité analogue instruit les deux démarches :

Un problème de critique verbale ressemble à un problème d'algèbre dans lequel on ne serait pas sûr de pouvoir poser autant d'équations qu'il y a d'inconnues. (1911 : 117)

Or Saussure écrit, dans le brouillon d'une lettre à Bally :

Le résultat est tellement surprenant qu'on est porté à se demander avant tout comment les auteurs de ces vers [...] pouvaient avoir le temps de se livrer à un pareil casse-tête : car c'est un véritable jeu chinois que le Saturnien, en dehors même de toute chose regardant la métrique. (brouillon, daté du 14 juillet, d'une lettre du 17 juillet 1906 adressée à Bally, cité par Starobinski 1971 : 21)

La différence (outre celle du temps, signalée) tient dans la certitude absolue et somme toute inquiétante qui anime Havet :

Un jour, ces mêmes probabilités [relatives] pourront être énoncées en chiffres absolus ; il suffit pour cela que des philologues patients et compétents établissent méthodiquement certaines statistiques de fréquence. (1923 : 25)

S'il est arrivé à Saussure de connaître une telle « foi », c'est sporadiquement, et le doute absolu clora la recherche en 1909.

Il reste que l'une et l'autre entreprises bousculent le paradigme scientifique : l'attitude première de Saussure est celle d'un *déchiffreur d'énigmes*²⁸, même honteux. Il reste une positivité hypercritique et le doute même jeté sur le départ entre objectif et subjectif. Il reste que, tout en convoquant les grandes catégories de l'épistémologie, l'une et l'autre entreprises somment le texte de dire sa vérité. Saussure, enfin, semble sourdement tourmenté par le distinguo entre *philologie* et *linguistique*. Une lettre, adressée à Gautier, du 30 janvier 1908, constate que les représentants à Genève de la linguistique [par opposition à la philologie classique] « peuvent bien passer pour des *aves rarissimae* et désirer d'autant plus se rapprocher entre eux et se connaître » [Ms. Fr. 599/1, f^o 1]. Les anagrammes resteraient bien en ce sens englués dans la philologie et incapables d'intégrer une *science du langage* autonome²⁹. Autre façon de voir : ils seraient la projection *sur le texte* du caractère problématique *propre à la langue*. Texte devenu dès lors abyssal et héraclitéen³⁰.

28 Dans une optique analogue, H. Lefebvre donne la « situation » de Nietzsche comme celle d'un *tueur de dragons*, non d'un philosophe.

29 La problématique perdure, comme le montre le récent colloque « Philologie et linguistique aux XIX^e et XX^e siècles dans les pays d'Europe » (SHESL et laboratoire HT, sous la direction de C. Puech et J.-L. Chevillard, 1^{er} et 2 février 2008). À notre humble avis, la problématique (récapitulant à peu près l'ensemble des interventions) se résume ainsi : pour le philologue, le texte est problématique, non la langue, alors que le linguiste voit dans la langue l'objet problématique même.

30 V. F. Gandon, à paraître 2.

RÉFÉRENCES

- Arrivé M., 2007, *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, Puf.
- Bader F., 1993, *Anagrammes et allitérations*, Louvain et Paris, Peeters.
- Bornecque H., 1907, *Les Clausules métriques latines*, Lille, Au siège de l'université, rue Jean-Bart.
- Costard C., 2007, « La diachronie dans les toponymes du pays d'Auge », mémoire de master de linguistique, Univ. de Caen.
- Dumézil G., 1970, « À propos de l'inscription du *Lapis Niger* », *Latomus* 39.
- Gandon F., 2002. *De dangereux édifices. Saussure lecteur de Lucrèce*, Louvain et Paris, Peeters.
- Gandon F., 2006. *Le Nom de l'absent. Épistémologie de la science saussurienne des signes*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Gandon F., à paraître 1, « Saussure épistolier. Un intellectuel suisse face à l'affaire Dreyfus ».
- Gandon F., à paraître 2, « Philologie, linguistique, anagrammes : Saussure et Louis Havet », Rouen, Journée Saussure, mai 2008.
- Havet L., 1879, C.r. du *Mémoire [sur le système primitif des voyelles en indo-européen]*, *Journal de Genève*, 25.02.1879, *CFS* (1978) 32.
- Havet L., 1886, *De Saturnio Latinorum versu*, Paris.
- Havet L., 1892, « La prose métrique de Symmaque et les origines du *Cursus* », Paris, Bibliothèque de l'École des Hautes-Études 94.
- Havet L., 1903, « La prose métrique de Martial », Paris, *Revue de philologie et de littérature ancienne* 27.
- Havet L., 1911, *Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins*, Paris, Hachette.
- Havet L., 1921a, « La semi-conjecture et les suppliantes d'Eschyle », *Revue de philologie*, Paris, Klincksieck, n^{lle} série, tome XLV.
- Havet L., 1921b, « Nouvelles semi-conjectures sur le texte d'Eschyle », *Revue de philologie*, n^{lle} série, tome XLV.
- Havet L., 1923, « La loi des fautes naissantes », *Revue des études latines*, Paris, Librairie ancienne Édouard Champion.
- Havet L. (éd.), 1925, Pseudo-Plaute, *Le Prix des ânes (Asinaria)*, Paris, Les Belles-Lettres, texte établi et traduit par Louis Havet et Andrée Freté.

- Milner J.-Cl., 2002, *Le Périple structural*, Paris, Le Seuil.
- Minassian M., 1976, « Sur la correspondance de Meillet avec Saussure, relative aux anagrammes », *BSLP* LXXI-1.
- Mocquereau dom A., 1894, *Cursus et la psalmodie*, Solemnes.
- Prosdocimi A. e Marinetti A. (1990) 1991, "Saussure e il saturnio. Tra scienza, biografia e storiografia", *CFS* 44.
- Redard G., 1976, « Ferdinand de Saussure et Louis Havet », *BSLP* LXXI-1.
- Saussure F. de, (1878) 1879, *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipzig, Teubner.
- Saussure F. de, (1904-1911), 1986, *Le Légende germaniche*, édition [partielle] des manuscrits mythographiques établie par A. Marinetti et M. Meli, Este (Padoue), Libreria editrice Zielo.
- Saussure F. de, 1909, « Sur les composés latins du type *agricola* », in *Mélanges offerts à Louis Havet par ses anciens élèves et ses amis à l'occasion du 60^e anniversaire de sa naissance le six janvier 1909*, Paris, Hachette.
- Saussure F. de, 1995, *Il manoscritto de Harvard* [documents de phonétique], Houghton library bMS Fr 266(8), édité par Maria Pia Marchese, Padoue, Unipress.
- Savatovsky D., 2004, « Comment faire école ? (Saussure à Paris, II) », *CFS* 56 : 311-330.
- Starobinski J., 1971, *Les Mots sous les mots. Les Anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard, réimpr. 1995.
- Tibulle, *Tibulle et les auteurs du Corpus Tibullianum*, texte établi et traduit par Max Ponchont, Paris, Les Belles Lettres, 1968 (1^{re} éd. 1926) : XXXVIII-XXXIX.
- Tzara T., (1956-1959) 1991, « Le Secret de Villon », *Œuvres complètes VI*, Paris, Flammarion.

LA PLACE DE LA PENSÉE DANS L'ÉTUDE DE LA LANGUE :
 CONFRONTATION DES THÈSES MENTALISTES
 AVEC CELLES DE FERDINAND DE SAUSSURE

Badreddine HAMMA

Université d'Orléans et MoDyCo, UMR 7114, Paris X - Nanterre

INTRODUCTION

Pendant très longtemps, l'étude de la langue, en Europe comme ailleurs, fut une matière secondaire, inhérente à certaines formes de réflexion « majeures », telles que la philosophie, l'ethnologie, l'histoire et la philologie. La langue, dans ces sciences, était souvent réduite au statut d'outil – un outil privilégié, certes, mais qui ne nécessitait pas que l'on lui consacre une science à part entière. Tout au plus avait-on des manuels d'apprentissage, des nomenclatures lexicographiques, des analyses de textes dans une perspective philologique, des réflexions menées dans un cadre logique (*Grammaire générale* de Port-Royal). Il fallut attendre Ferdinand de Saussure pour que la langue conquît son autonomie. Son œuvre a annoncé une ère épistémologique nouvelle au sein des sciences du langage, où le concept de « langue » occupe une place-clé. L'influence de ses préceptes se voit dans l'orientation des études linguistiques après lui : pendant plus d'un demi-siècle, l'étude de la langue s'est autonomisée, ce qui s'est traduit, à la fois, par un essor considérable dans les théories fonctionnalistes et structuralistes, qui prônent le recours à la notion de « système » telle que définie par Saussure, et par le recul concomitant des recherches linguistiques traditionnelles où la langue était considérée comme un outil tributaire de certaines idéologies ou formes de la pensée spéculative. Dès lors, elle a quitté les coulisses des sciences pour passer à l'avant-scène en faisant l'objet d'une science autonome qui a ses propres principes et lois. Mais si l'étude de la langue a été arrachée – jusqu'à un certain

point – aux chaînes des sciences classiques, celles-ci sont toujours présentes, aujourd’hui, et le rapport de la linguistique avec les autres sciences demeure équivoque : les chaînes brisées par Saussure semblent se reconstituer de nouveau dans certaines théories modernes où la langue est perçue comme une matérialisation de la pensée. C’est de ce dernier phénomène que nous nous proposons de traiter dans le présent travail.

Il va de soi que la langue est liée à la pensée, celles-ci étant le siège de la réflexion et de la conscience ; sans elle la langue n’existerait pas ; mais une telle façon de poser le problème est, pour le moins, circulaire ; la vraie question que l’on devrait se poser est de savoir quelle est la nature de ce rapport : Doit-on considérer la langue comme une matérialisation de la pensée qui lui serait donc entièrement subordonnée ? Et est-il nécessaire de passer par l’étude de la pensée ou du langage comme faculté mentale pour pouvoir saisir les fonctionnements et la complexité d’une langue donnée ?

Saussure a déjà formulé ce qu’il en pensait :

[...] il faut se placer de prime abord sur le terrain de la langue et la prendre pour norme de toutes les autres manifestations du langage. En effet, parmi tant de dualités, la langue seule paraît être susceptible d’une définition autonome et fournit un point d’appui satisfaisant pour l’esprit (*CLG* : 25)

[...] ce n’est pas la pensée qui crée le signe, mais le signe qui guide primordialement la pensée (*ELG* : 45)

mais les réflexions de l’auteur ont été comprises et interprétées de diverses façons ; certaines lectures lui ont valu, d’ailleurs, des critiques au sujet de la partition qu’il opère, par exemple, entre *langue* et *langage* ou la revendication de l’*autonomie* de la langue. Ainsi Culioli considère que Saussure a eu tort de privilégier la langue aux dépens du « langage », phénomène universel hybride d’ordre mental :

[...] le langage, sorte de mauvais objet que l’on avait cherché à évacuer. Après tout, n’est-ce pas ce qu’a fait Saussure, de façon légitime à une certaine époque, lorsqu’il a écarté le langage comme étant composite et irréductible à un objet de recherche, privilégiant le concept de langue ? (Culioli 1990 : 10-11)

C’est ce que confirment également, d’un côté, le retour en force et le regain d’intérêt que connaît le cognitivisme depuis quelques décennies, dans certaines approches linguistiques modernes, et d’un autre côté, la tendance accrue à centrer la linguistique sur le concept plus large de *langage* plutôt que sur celui de *langue* : la langue n’étant qu’une composante parmi d’autres du langage.

On s'intéressera ici à la place qu'occupe la pensée dans les théories postsaussuriennes en linguistique, que nous confronterons à celles de Saussure lui-même. Nous verrons si les thèses de ce dernier sont désuètes à l'heure actuelle. Pour ce faire, nous nous attarderons sur le courant mentaliste représenté, en particulier, par Ray Jackendoff, qui a fait le choix d'intégrer la composante « pensée » dans la linguistique, ce qui nous permettra de voir si ce recours se justifie et s'il est d'un quelconque intérêt pour faire de la linguistique.

1. LA PENSÉE, UN CONCEPT-CLÉ DANS LA LINGUISTIQUE ?

Dans la littérature sur ce que l'on peut assimiler ou rapprocher du concept de *pensée* (« *thought* »)¹, on trouve également la variante *esprit* (« *mind* ») et celle plus récente *intelligence* – des notions qui sont souvent associées, à la fois, à leur support matériel, le *cerveau* (« *brain* »), et à leurs « sécrétions » conceptuelles – identifiables dans les *représentations mentales* (« *mental representations* ») :

Le cerveau stocke matériellement les représentations et il effectue physiquement les opérations mentales qui sont les produits de l'esprit. On en déduit que l'esprit est adhérent à un support matériel. (Desclés 1994 : 2)

Ces représentations fonctionnent suivant des processus de catégorisation et de conceptualisation appliqués sur le monde réel, une sorte de reconstruction mentale de ce qui est observable : des noumènes ou des phénomènes localisés comme des entités stables ou mobiles dans l'espace se trouvent rassemblés selon certains paramètres et conditions. Ce sont, notamment, la psychologie et la philosophie qui se sont intéressées de près à ce type de problématique, commençant, déjà, par les « conditions nécessaires et suffisantes » d'Aristote, en passant par la « théorie des ressemblances de famille » de Wittgenstein et, à leur suite, la « théorie des prototypes et des typicalités » de Rosch. Les principes de cette dernière approche ont été étendus à de nombreux autres domaines scientifiques, dont la linguistique, surtout, chez Lakoff, dans le domaine de la sémantique, de façon générale, et de la polysémie en particulier, avec ce qu'il appelle « *the stretching definition* ».

Dès lors, sont nés en linguistique des concepts tels que les « gradients » et les « échelles de représentativité » et une partition des unités linguistiques selon qu'elles réfèrent ou qu'elles suggèrent : les premières concernent, *grosso modo*, tout ce qui est « spatial » et « concret » (représentant des prototypes) et les secondes renvoient à ce qui est jugé « abstrait », « métaphorique » ou « dérivé » (se situant

1 Parmi les acceptions du mot *pensée*, on trouve « idée », « concept », « image psychique ». Nous éviterons ce sens pour prévenir tout quiproquo.

dans la périphérie). Ce sont, selon les tenants de ces paradigmes, les choses telles que nous nous les représenterions mentalement – autant de conclusions qui remettent en cause certains postulats saussuriens, comme ceux de « valeur », de « signe linguistique », d'« arbitraire » et l'assimilation de la langue à un « système d'oppositions », qui ne sont pertinents, en principe, que dans une « linguistique interne » écartant tout ce qui est étranger à la langue, y compris la pensée elle-même.

On pourrait ajouter aux différentes tendances théoriques précédentes d'autres plus récentes et qui sont plus ou moins obliques : d'un côté, la notion de *langage*, perçue comme prédisposition universelle ou faculté mentale d'acquérir un code de communication ; de l'autre, l'apparition de la notion d'« intelligence », favorisée par le progrès réalisé dans le domaine de la cybernétique et de l'intelligence artificielle. En effet, depuis plusieurs années, on voit s'établir des parallélismes entre les deux formes d'intelligence (humaine et artificielle) vis-à-vis du traitement de l'information : réception, émission, codage, décodage, classement, stockage, mémoire à court terme et mémoire à long terme, etc. Dans le même cadre heuristique, Jackendoff, en tentant de comprendre la relation entre la langue et la pensée avec son modèle théorique *Lexical Conceptual Semantics* et son rapport avec les catégories syntaxiques, considère que la Grammaire Universelle (*GU*) proposée par Chomsky est, d'une certaine manière, « préinstallée » (de façon innée) dans l'esprit de tout individu comme l'est n'importe quel programme informatique :

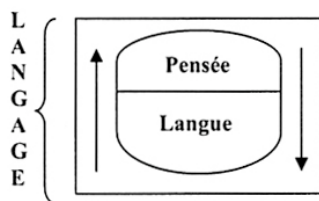
At a gross level, we can imagine the human genome specifying the structure of the brain in such a way that UG comes “preinstalled” the way an operating system comes preinstalled on a computer. (Jackendoff 1997 : 6)

Ainsi, le paradigme mentaliste, comme science moderne, puise ses hypothèses dans les neurosciences, la cybernétique et la psychologie – sciences qui lui ont donné naissance en addition à la philosophie – et on voit s'établir des correspondances entre l'ensemble des neurones, le cortex qui constituent les deux hémisphères du cerveau comme support matériel où se logent nos représentations mentales et la langue qui en est la matérialisation ².

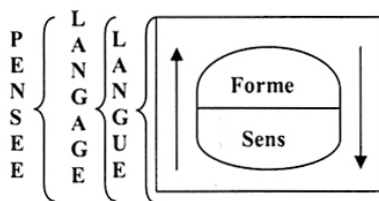
Notons que ces différentes hypothèses – non justifiables, jusqu'à maintenant, de façon empirique par des résultats concrets et vérifiables, en raison de la nature même de l'objet d'étude – reposent sur l'observation de certains cas d'aphasie entraînés par des lésions cérébrales locales, ce qui est susceptible de montrer que telle ou telle par-

2 Ce type de correspondance est assimilé à une « traduction symbolique », selon les termes de Rastier (1991 : 38) – traduction qui s'opère entre la pensée elle-même et le langage ordinaire, dans le passage du sémantique (langage) au biochimique (neurones), ou, en d'autres termes, de l'esprit au cerveau.

tie du cerveau est consacrée à telle ou telle activité du langage. Ainsi, Faroqi-Shaha & Thompson (2002 : 411) montrent que le type d'erreurs que les sujets aphasiques ont tendance à faire dans une phrase passive est relatif au type de lésion cérébrale dont ils sont atteints : selon qu'ils sont atteints de l'aphasie de Wernicke ou de celle de Broca. Mais il reste difficile de dire, à partir des résultats de cette expérience, qu'il existe un coin du cerveau responsable des constructions passives ou active. En réalité, aucune preuve concrète ne peut, à l'heure actuelle, le prouver avec certitude. Mais admettons que cela soit le cas. Ces hypothèses présupposent, quelque part, une dissociation entre les « formes linguistiques » et le « sens » (assimilé aux « concepts ») – le sens pouvant ainsi avoir une existence indépendamment de toute forme linguistique, ce qui représente, encore une fois, une remise en cause des postulats saussuriens qui impliquent, rappelons-le, une mutuelle dépendance entre la forme et le sens : ni la forme ne peut exister sans le sens, ni le sens n'est accessible sans une forme conventionnelle qui lui est associée (CLG : 157). Si la correspondance définie par Saussure entre le « sens » et la « forme » reste ancrée à l'intérieur des limites de la langue, schéma (b), en revanche, dans les théories mentalistes, elle passe outre ; en effet, il y a une relation entre la langue (aspect matériel : sonore et graphique) et les représentations mentales engendrées par la « pensée », comme l'illustre le schéma (a) :



(a) Représentation de l'activité de langage dans le paradigme mentaliste



(b) Représentation de l'activité de langage chez Ferdinand de Saussure

C'est, semble-t-il, l'orientation des recherches de Jackendoff, qui a aspiré à cerner la nature de cette relation par son modèle théorique *Lexical conceptual semantics*, un principe de catégorisation conceptuelle qui tente de cerner l'interface langue / pensée en s'appuyant sur les résultats de recherche issus de la grammaire générative, en particulier, le programme de « minimalisme linguistique » de Chomsky (1995). Dans cette optique, la complexité du « phénomène linguistique » n'est ainsi qu'un besoin ressenti par le locuteur afin de mieux se faire comprendre en aménageant et en ajustant au mieux ses pensées à leur matérialisation sonore :

The messy complexity of linguistic phenomena comes from the need to interface with the systems for sounds and concepts, which necessarily embody the complexity of human thoughts and speech organs. (Jackendoff à paraître : 20)

En vue d'examiner certains aspects de sa théorie et les confronter au paradigme saussurien, nous allons rappeler brièvement comment Jackendoff conçoit son modèle théorique d'interface langue / pensée et comment il procède dans son élaboration.

2. L'INTERFACE LANGUE / PENSÉE CHEZ JACKENDOFF

Pour établir l'interface langue / pensée, Jackendoff (1983 : 63-64) a posé les bases d'une structure conceptuelle de catégorisation minimaliste (relative à la pensée), qu'il a tenté de rapprocher de la structure du sens et de celle des formes syntaxiques ; l'auteur souligne le fait que c'est surtout le modèle *X-bar* (X|), élaboré par Chomsky à partir de 1970, qui constitue le principal appui de la structure syntaxique ; en effet, cette théorie permet d'opérer une distinction primaire entre les catégories lexicales : *nom* (N), *verbe* (V), *adjectif* (A) et *préposition* (P) et les constituants immédiats de la phrase : *syntagme nominal* (SN), *syntagme verbal* (VP), *syntagme adjectival* (AP) *syntagme prépositionnel* (SP) et *Phrase* (S). L'étape suivante consiste à créer des correspondances entre les catégories syntaxiques *supra* et celles relatives aux représentations mentales. Ce premier formalisme syntaxique emprunté à la grammaire générative serait, selon Jackendoff, en parfaite adéquation avec la représentation du sens et des concepts :

Lexical conceptual semantics takes these factors on board to produce a formalisation of meaning that provides a sound basis for representing sentence meaning and thought in a way that a clear mapping ought to be possible from syntactic structures. (cf. Bender 2001)

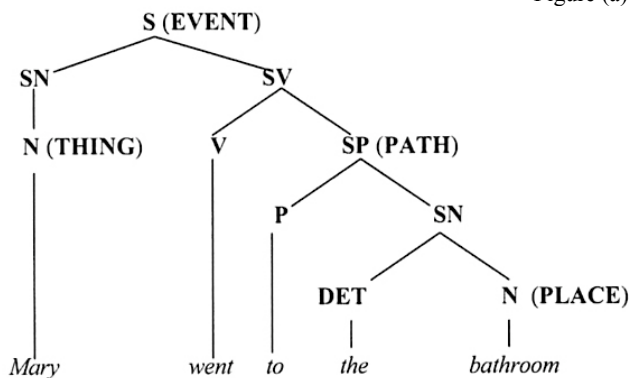
Ainsi, S, la phrase, décrirait un état, STATE, ou une action, EVENT. Les N y correspondent à des entités physiques ou conceptuelles appelées THINGS. Ces THINGS peuvent, ainsi, être localisés

de façon statique dans l'espace, PLACES : *Mary is in the bathroom* ou selon une situation « cinématique » indiquant le mouvement de THING par rapport à une trajectoire, appelée PATH, que l'on peut situer par rapport à la « source » : *Mary came from the bathroom*, le « but » : *Mary went to the bathroom* ou le « parcours médian » *Mary walked across the road*. En somme, PLACES et PATHES peuvent être exprimés dans le modèle syntaxique et lexical par des noms de « lieu » ou par des SP (syntagmes prépositionnels) à valeur locative.

L'exemple (1) et les formalismes conceptuels qui lui sont assignés illustrent la façon dont Jackendoff conçoit les termes de l'interface « langue/pensée » et met en scène les correspondances entre les structures syntaxiques et les structures sémantiques conceptuelles : on a, globalement, une phrase qui décrit un événement (EVENT), selon lequel *Mary* (THING) se déplace dans un chemin PATH pour aller quelque part, *the bathroom*, PLACE.

(1) *Mary went to the bathroom.*

Figure (a)



La figure (a) renvoie grossièrement à la représentation arborescente d'une phrase comme (1) dans la grammaire générative ; (b) en constitue la structure syntaxique correspondante :

b) S [SN [(*Mary*)] SV [_V(*go*) SP [_P(*to*) [SN (_{DET}(*the*) _N(*bathroom*))]]]]

Et (c) représente la structure sémantique conceptuelle conséquente :

c) EVENT [[_{THING}(*Mary*)],[_{EVENT}(*go*)],[_{PATH}(*to*) [_{THING/PLACE}(*bathroom*))]]]]

Ainsi, Jackendoff, en aspirant à une interface parfaite entre les structures syntaxiques et les schémas conceptuels qu'il propose, aboutit à des résultats à vocation universelle où le sens et la syntaxe deviennent eux-mêmes universels étant reliés aux catégories conceptuelles de la pensée et qui, par conséquent, suivraient un processus de correspondance identique dans toutes les langues naturelles. Cette démarche s'explique par le fait que Jackendoff prend comme appui dans son raisonnement le « langage » – par opposition aux thèses de Saussure qui accorde à la « langue » l'exclusivité de l'intérêt dans le domaine de la linguistique.

Globalement, dans ce cadre théorique, la pensée est présumée déterminer les formes linguistiques ; c'est-à-dire qu'elle offre une sorte de « moule » pour les mots d'une langue donnée ; de fait, les différentes langues existantes ne seraient que la matérialisation d'une pensée universelle : on traduirait ce qui se passe dans son cerveau par des mots. La langue, de ce fait, est réduite de nouveau à la fonction d'outil de désignation. Or, chez Saussure, rappelons-le, c'est plutôt l'interaction entre les signes linguistiques qui donne à voir un certain « sens », une « valeur », plus précisément, qui résulte de l'opposition d'un mot à un autre sur les deux axes associatif et syntagmatique.

3. LE RAPPORT LANGUE / PENSÉE CHEZ SAUSSURE

Rappelons, tout d'abord, que si l'on parle de « représentation » dans les approches mentalistes, Saussure, lui, parle plutôt d'« association » ; et qui dit association dit « arbitraire du signe » : une forme est associée à une image conceptuelle – contrairement au phénomène de « représentation » qui présuppose l'existence d'un certain rapport légitime et motivé entre les « catégories conceptuelles » et les formes linguistiques qui les véhiculent. C'est cet aspect arbitraire et conventionnel qui caractérise les thèses du linguiste suisse et qui leur donne toute leur force. Tout d'abord, comme l'auteur l'a souligné à maintes reprises, il n'est pas évident que les langues sont la matérialisation d'une pensée universelle, même si l'on admet que la pensée, en soi, est universelle. Elles déclinent un même principe mais ne sont pas pour autant identiques, un peu comme les empreintes digitales qui concernent tout individu humain mais de manière distincte pour chacun : aucun être n'a les mêmes qu'un autre. Les différentes langues naturelles, en effet, correspondent à un processus social et conventionnel qui leur est spécifique. Certes, on a là une affaire délicate dont la démonstration peut paraître difficile, voire impossible, mais, si l'on opère notre démonstration à partir d'un exemple artificiel, nous pourrions entrevoir les enjeux de ce processus. Imaginons que l'on

attribue, par convention, la figure vocale suivante [bagle] comme désignation rigide d'une « action X » au sein d'une langue comme le français. Si l'on joue le jeu et que l'on utilise systématiquement cette forme à chaque fois que l'on éprouve le besoin d'exprimer l'action X qui lui a été associée, on va s'apercevoir, au bout de quelques actualisations, que ce mot va échapper à ce rapport de désignation rigide fixé initialement pour être incorporé et reconfiguré par le système linguistique hôte ; très vite, son association aux autres mots du discours dans l'acte de parole va générer des implications nouvelles, mais qui restent aisément déductibles par les locuteurs de cette langue. Cette incorporation prendra deux formes cruciales prédictibles :

- La première forme concernera le mot dans sa matérialité, en tant que « signifiant » ; il finira par se soumettre aux règles d'usage du système hôte, du point de vue physique, en tant que forme sonore et graphique : il subira ainsi les règles d'accord et d'inflexion verbale de ce système. En français, par exemple, il pourra être utilisé comme verbe du premier groupe – la forme productive par excellence de cette langue – [bagl] ; [baglɔ] ; [bagle] ; etc. ; on notera également la conservation du schwa dans la forme du futur : [bagləra] – *[baglra] étant impossible, par opposition à [ʃɑ̃təra], qui admet la chute du schwa [ʃɑ̃tra], pour éviter la suite consonantique interdite en français [*glr], constituée d'une obstruante et de deux liquides. De même, ce nouveau signifiant sera sujet à un processus de dérivation affixale ; il pourra être décliné en un « nom d'agent » prédictible (dépendant des distributions de cet item), par exemple [baglœr], [baglatœr] ou [baglɑ̃] ; un « nom d'action », comme [bagləmɑ̃] ou [baglasjɔ] ; etc. ; il pourra également accueillir un préfixe [rəbagle] ou [debagle] ; etc. ; Par ailleurs, il peut subir des variations dans sa réalisation sonore dues à sa position dans la chaîne discursive, telles que l'assourdissement du [b] ou la liaison de la syllabe finale avec d'autres syllabes au contact de sons vocaliques, etc.
- Quant à la deuxième forme prédictible, elle concerne l'intégration du « signifié » dans le système hôte. En effet, le signe inventé va entretenir un certain rapport avec certains autres signes de la langue : on aura, par exemple, une opposition avec les mots dont la valeur, dans un emploi donné, est comparable à la valeur de cet item dans un contexte donné ou même dont la valeur est antithétique avec celle-là. Ainsi, pour reprendre un exemple inventorié dans l'usage pour illustrer ce point, certaines valeurs du verbe *comprendre* peuvent être rapprochées de celles d'autres expressions comme *saisir*, *assimiler*, *voir*, *piger*, *concevoir*, ou aussi

contenir, inclure, renfermer, englober, compter, etc. ; de même, le verbe peut être rapproché d'expressions dont le sens peut être contraire : *méprendre, confondre, méconnaître, ignorer, échapper, n'y voir que du feu, comprendre (mal)*, etc., ou aussi *exclure*, etc. De même, sous sa forme verbale, ce signe peut rappeler ses autres formes (cf. *compréhension, y compris, compréhensible, compréhensif*, etc.). De plus, ce mot rentrera en relation avec les autres segments du discours présents dans un même énoncé : on peut ainsi imaginer que [bagle], étant verbe, s'inscrira forcément dans l'une des valences verbales existantes et peut, de ce fait, sélectionner un type d'arguments particulier, un paradigme formé par des actants privilégiés (ou possibles), étant donné que le signifié même de ce mot limitera les possibilités de ses combinaisons.

L'usage définit de manière inconsciente des formes univoques et prévisibles ; en d'autres termes, un individu parlant parfaitement une langue peut ne pas être capable de justifier son choix car les formes possibles ou impossibles le sont *au gré de la langue* et dans la mesure de ce que permet son système ; le mot appartient dès lors à la collectivité et est inhérent au système linguistique et l'on ne peut saisir les raisons de son fonctionnement que dans la mesure où l'on connaît celui du système où il s'inscrit.

Ainsi, le signifié, qui est réduit, dans les paradigmes cognitivistes, à une représentation mentale secrétée par la pensée s'emparant du monde objectif, n'est, en réalité, que la valeur résultant de la place du signe dans le système ; le « sens », en fin de compte, n'est autre que le produit de la combinaison des signes et de leur situation les uns par rapports aux autres :

considéré à n'importe quel point de vue, la langue ne consiste pas en un ensemble de valeurs positives et absolues mais dans un ensemble de valeurs négatives ou de valeurs relatives n'ayant d'existence que par le fait de leur opposition. (ELG : 77)

Les linguistes qui, contrairement à Saussure, partent du concept de « langage » justifient souvent leur démarche par l'universalité de celui-ci. Cependant – on le sait – le processus n'a rien d'universel (sur le plan linguistique au moins) : en anglais, ce sont deux mots distincts qui se partagent ce que le français rangerait sous le même concept, dans le cas de *mouton* (*sheep* et *mutton*) pour reprendre un exemple de Saussure. En français même, *rein* ou *cerveau* désignent la partie du corps dans son milieu naturel, mais ce sont *rognon* ou *cervelle* qui y réfèrent dans le domaine de l'alimentation, et l'on parle de *côte de porc* en cuisine et d'*étable à cochons* à la ferme (plutôt que de *?côte de cochon* ou d'*?étable à porcs*). Ainsi, les signes linguistiques ne

correspondent pas à une classification naturelle des objets, mais à un réseau de distributions linguistiques. Ces dernières peuvent, certes, correspondre à une certaine vision du monde, construite par l'histoire d'une société, mais on ne peut accéder à la systématique des signes à partir de l'organisation du monde par la culture, telle du moins qu'elle nous apparaît intuitivement : il serait difficile d'expliquer par exemple le sens de *rouler quelqu'un (je me suis fait rouler)* à partir de l'intuition que l'on a du sens du verbe dans ce que nous voyons *rouler* dans le monde...

4. DISCUSSION DU MODÈLE DE JACKENDOFF : CONFRONTATION AVEC LES POSTULATS SAUSSURIENS

Sans aucun doute, les principes théoriques définis par Jackendoff sont très séduisants ; la qualité principale de sa démarche est le fait que les composantes linguistiques restent assez présentes dans sa théorie, contrairement à certaines autres démarches du même paradigme où l'on a tendance à s'attacher tellement à la composante « pensée » et aux « représentations mentales » que l'on finit par marginaliser la langue – qui est, normalement, l'objet de la linguistique. Mais, mise à part cette qualité incontestable, il existe quelques points problématiques qui sont de nature à affaiblir sa théorie et qu'en revanche les postulats saussuriens peuvent éclairer. Tout d'abord, la structure conceptuelle proposée par l'auteur, qui repose sur le modèle chomskyen du « minimalisme linguistique », semble réductrice comparée à ce que disent les formes linguistiques ; en effet, on a un nombre limité de concepts à base concrète (THING, PATH, PLACE, STATE, EVENT...). Mais il s'agit de les appliquer à une infinité de configurations sémantiques et lexicales où des informations sur le genre, le nombre, les implications et les présupposés sémantiques, etc., se perdent en cours de route, conformément au présupposé cognitiviste que la structure conceptuelle est dérivée de nos perceptions concrètes : les schémas conceptuels de Jackendoff ne sont pas en mesure de faire apparaître l'identité de tous les emplois et le lien qui justifie que l'on ait affaire à une même forme si l'on voit à peu près comment décrire en termes de THING, PATH, PLACE, EVENT :

(2) *La cuisinière roule les poissons dans la farine.*

où l'on a un agent (la cuisinière) qui fait subir à un objet (les poissons) un certain mouvement, il n'en va pas de même pour :

(3) *L'infirmière roule le bébé dans les langes.*

du point de vue même de l'événement appréhendé référentiellement – *a fortiori* pour :

(4) *L'étudiant a roulé ses professeurs dans la farine.*

Ou bien on prend acte du fait qu'il ne peut s'agir de la même forme conceptuelle dans les trois phrases, et dans ce cas on multiplie les homonymes, par conséquent, on ne rend pas compte du fait que l'on a chaque fois le verbe *rouler* et la même structure syntaxique. Ou bien à l'inverse on cherche à expliquer la similitude formelle par un invariant sémantique, mais on ne peut alors recourir au formalisme à base spatiale retenu par Jackendoff. De plus, l'idée, elle-même, d'interface qui vise, en principe, à faire correspondre au mieux les données linguistiques avec la structure conceptuelle se trouve en porte-à-faux, dans la mesure où il y a des exemples que l'on se représente mentalement de façon complexe dans le modèle jackendoffien, alors qu'ils sont confectionnés de manière très simple sur le plan de la construction syntaxique et inversement. En effet, on voit apparaître, dans la structure conceptuelle, des détails qui ne sont pas présents dans le contenu linguistique de la phrase. Ainsi, *out of the bathroom* dans *Mary came out of the bathroom*, renvoie à un PATH correspondant au segment « (V +) SP », mais, il nous semble qu'une phrase sans SP, comme *Mary left the bathroom* admettrait le même schéma conceptuel ; l'idée de PATH est toujours présente en vertu du sens même du verbe *to leave* (« quitter ») impliquant un mouvement d'un « lieu source » vers un autre lieu, « but » ; d'ailleurs, le verbe *to leave* est paraphrasable, dans ce contexte, par « came out of (somewhere) ». Il en va de même pour (5) et (6) :

(5) *La balle a traversé la cloison.*

(6) *La balle est passée à travers la cloison.*

qui admettent la même « structure conceptuelle », illustrée par le schéma (d) :

d) EVENT [(*passer* [_{THING} *balle*], [_{PATH} *à travers* PLACE *la cloison*])]

Les deux phrases décrivent le même EVENT, avec les mêmes éléments présents : THING correspondant à *balle*, PATH (impliqué par le verbe *traverser*) et PLACE dénoté par le mot *cloison*. A ceci près que l'on passe d'une locution verbale (*passer à travers*) à un verbe unique renfermant en lui la même information (*traverser*). Or, ce petit (!) détail de forme morphosyntaxique, ne va pas sans affecter la valeur sémantique et la distribution de ces items linguistiques. En effet, le rapport entre la locution verbale *Verbe + à travers* et le verbe *traverser* n'est pas toujours un rapport d'équivalence, comme le montrent les exemples (7), (8), (9) :

- (7) *Un piéton qui traverse la rue*
 (7a) **Un piéton qui passe à travers la rue*
 (8) *Une ironie mordante traverse tout le livre*
 (8a) ?*Une ironie mordante passe à travers tout le livre*
 (9) *De nombreuses querelles ont traversé leur amour*
 (9a) **De nombreuses querelles sont passées à travers leur amour*

Ce type de construction est très productif en langue ; nous le retrouvons dans des exemples tels que *beurrer le pain* (« mettre du beurre sur le pain ») ; *dépoussiérer l'armoire* (« enlever la poussière de l'armoire »), etc. ; l'auteur parle en ce cas de « lexicalisation », ce qui n'empêche pas que la correspondance entre « structure conceptuelle » et « structure syntaxique » est mise en défaut – et d'ailleurs n'explique rien. Il n'est de plus pas certain que la structure conceptuelle telle qu'elle est présentée ici rende compte de manière adéquate du sens (en tant qu'il est véhiculé par les formes linguistiques) comme le démontre Leeman (1999 : 127) à propos d'*admirer* et *avoir de l'admiration* ; on serait tenté de dire qu'il s'agit de simples paraphrases (conceptuellement équivalentes), or les deux formes ne sont pas toujours interchangeables linguistiquement, comme le montrent (10) et (11) :

- (10) *Admire le travail ! vs ?Aie de l'admiration pour le travail !*
 (11) *Admire comme je suis patiente ! vs *Aie de l'admiration pour comme je suis patiente !*

D'autant plus que cela ne nous permet pas de prédire quels verbes ou quels noms sont possibles dans chacun des cas. En effet, si la structure conceptuelle correspondait vraiment à la structure syntaxique, nous aurions systématiquement des coïncidences transparentes entre, d'un côté, les catégories lexicales et, de l'autre, les constituants immédiats et les concepts. Or, si les concepts ne sont pas contraints, les catégories syntaxiques, elles, le sont, puisqu'elles interdisent certaines formes pouvant être envisageables du point de vue de la conceptualisation : ainsi **fromager le pain* ou **confiturer le pain* sont impossibles face à *beurrer le pain*. Pourtant, ces procès sont concevables (conceptuellement) : « mettre (du fromage + de la confiture + du beurre) sur le pain ». De même, un exemple comme *tartinier le pain* échappe à ce modèle, puisqu'il n'y a pas de formes qui lui correspondent sur le plan de la pensée ou de la conceptualisation, du type *« mettre de la tartine sur le pain ». Malgré cela, la langue a permis sa formation. Ce même problème se pose autant pour les constructions diathétiques :

(12) *Ce chat a été blessé par Max.*

(13) *Max a blessé ce chat.*

Le programme de Jackendoff pourrait se féliciter de pouvoir associer une même structure conceptuelle pour deux constructions syntaxiques distinctes de ce genre – toujours dans le cadre d’une linguistique minimaliste – mais, en réalité, ce n’est, en l’occurrence, qu’un défaut. En effet, si son modèle est censé assurer cette « interface » entre les concepts et les structures syntaxiques, il ne fait ici que négliger un aspect important ayant trait aux propriétés syntaxiques et aux distributions de chacune des deux formes. Du point de vue de la langue, on a affaire à deux phrases différentes : une phrase passive et une phrase active et bien que, conceptuellement parlant, il s’agisse d’un même procès et des mêmes actants, ces deux phrases n’admettent pas les mêmes fonctionnements linguistiques ; si l’on peut supprimer *THING* (l’agent de l’*EVENT* en question) de la phrase passive en (12), il est impossible d’en faire autant avec la phrase active en (13) :

(12a) *Ce chat a été blessé.*

(13a) **A blessé ce chat.*

Il devient clair que les différentes anomalies constatées dans le modèle de Jackendoff résultent du fait d’avoir centré le modèle davantage sur les phénomènes « pensée » et « langage » aux dépens de celui de « langue ». Ce qui légitime tout à fait, nous semble-t-il, le choix de Saussure de privilégier la langue aux autres phénomènes. D’ailleurs, tous les dysfonctionnements relevés *supra* dans la démarche de Jackendoff ont leur solution dans le crédit que l’on peut accorder à la *langue*, qui réserve une importance particulière aux unités lexicales et à leurs interrelations les unes avec les autres.

CONCLUSION

Ainsi, la confrontation des thèses mentalistes, représentées, ici, par le modèle de Jackendoff, avec celles de Saussure aura dévoilé quelle place est accordée à la composante « pensée » dans les deux optiques : si l’optique mentaliste part des représentations mentales, en les assimilant au « sens », et en en faisant une sorte de machine qui gère et génère les formes linguistiques (les concepts, alors, préexisteraient aux mots), l’optique autonomiste saussurienne, elle, emprunte plutôt le chemin inverse : c’est la langue, en l’occurrence, qui représente cette grande machine qui gère et génère le « sens » en vertu des différentes oppositions opérées dans le système et matérialisées, donc observables, par les formes linguistiques. Cela implique que la pensée, non associée à la langue, demeure obscure :

Abstraction faite de son expression par les mots, notre pensée n'est qu'une masse amorphe et indistincte [...] Prise en elle-même, la pensée est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité. Il n'y a pas d'idées préétablies, et rien n'est distinct avant l'apparition de la langue. (CLG : 155)

De fait, la pensée n'est accessible qu'à travers les signes linguistiques, ce qui ne veut dire en aucun cas que les mots renvoient à une « image psychique » qui leur préexiste, mais que celle-ci jaillit de la confrontation des unités linguistiques de façon « différentielle » et « négative ». Saussure aura ainsi circonscrit de façon lumineuse quelle place la pensée occupe dans la linguistique. Dans cette perspective, elle n'importe que dans la mesure où une entente a lieu entre deux interlocuteurs partageant le même code. Il ne s'agit pas de chercher à étudier le rapport langue-pensée, en termes de primauté ou de primarité et, encore moins, de faire une théorie de la pensée en rapport avec son support matériel, le cerveau. Il n'appartient pas au linguiste de chercher à élucider de tels problèmes, ce qui importe le plus – et qui relève, par ailleurs, du domaine de compétence d'un linguiste – est de considérer le rapport indissociable de l'image acoustique (et graphique) et de l'image psychique. En fait, les formes linguistiques sont contraintes par des facteurs internes qui échappent aux formalismes conceptuels, tel est le cas de certaines formes lexicalisées ou transformées vues *supra*.

Aussi peut-on affirmer que si la pensée est l'un des aspects le plus fondamentaux de l'expérience anthropologique, la base de toute investigation humaine, elle reste malgré tout inaccessible, en tous cas, pour nous, linguistes. Etant admis que la linguistique est la science qui tente de comprendre le fonctionnement de la langue, comme système de signes, il n'est d'aucun d'intérêt – compte tenu de l'objectif de cette science – de considérer le phénomène de pensée.

RÉFÉRENCES

- Arrivé M., 1994, *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient. Freud, Saussure, Pichon, Lacan*, Paris, Puf ; réédité, Limoges, Lambert-Lucas, 2005.
- Bender R., 2001, “An analysis of Jackendoff's Lexical Conceptual Semantics in terms of its adequacy in dealing with the problems facing traditional semantics and, in particular, the syntax/semantics interface”, in *Connecting Language and Vision* : 1-22.
- Chomsky N., 1975, *The Logical Structure of Linguistic Theory*, Chicago, The University of Chicago Press.

- Chomsky N., 1980, *Essais sur la forme et le sens*, Paris, Seuil.
- Chomsky N., 1984, « La connaissance du langage : ses composantes et ses origines », *Communications 40, Grammaire générative et sémantique* : 7-24.
- Chomsky N., 1995, *The Minimalist Program*, Cambridge, MIT Press.
- Culioli A., 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation I. Opérations et représentations*, Paris, Ophrys.
- Desclés J.-P., 1994, « Réflexions sur les Grammaires Cognitives », *Modèles Linguistiques XV* : 1 : 69-98.
- Faroqi-Shah, Y. and Thompson, C.K., 2002, « Effect of lexical cues on the production of active and passive sentences in Broca's and Wernicke's aphasia », *Brain and Language 85*: 409-426.
- Hamma B., 2005a, *L'Invariant sémantique de la préposition PAR à travers les distributions syntaxiques et lexicales*, thèse de doctorat, Université Paris X - Nanterre.
- Hamma B., 2005b, « Les grammaires cognitives : visées théoriques et limites empiriques », conférence invitée, le 7 mars 2005, à l'Université de Marne-la-Vallée, dans le cadre du séminaire du laboratoire Lexique & Grammaire.
- Hamma B., 2007, « Philosophie et linguistique à la croisée des chemins. La problématique de l'indicible », in P. Frath, J. Pauchard & C. Gledhill (éds), *Actes du 1^{er} colloque Res Per Nomen*, Reims, Université de Reims : 125-132.
- Jackendoff R., 1983, *Semantics and Cognition*, Cambridge-London, MIT Press.
- Jackendoff R., 1986, "Conceptual Semantics", *Versus 44/45* [Bologne, Bompiani] : 79-97.
- Jackendoff R., 1990, *Semantic Structures*, Cambridge [MA], MIT Press.
- Jackendoff R., 1997, *The Architecture of the language Faculty*, Cambridge [MA], MIT Press.
- Jackendoff R., 2002a, "Precis of Foundations of Language: Brain, Meaning, Grammar, Evolution", *Behavioral and Brain Sciences*, Cambridge: Cambridge University Press: 506-546.
- Jackendoff R. and Landau B., 1992, "Spatial language and spatial cognition", in R. Jackendoff, *Languages of the Mind*, Cambridge [MA], MIT Press: 99-124.
- Jackendoff R. and Pinker S., 2004, "The Faculty of Language: What's Special about it?", *Cognition*.

- Lakoff G., 1987, *Women, fire and dangerous things. What categories reveal about the mind*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Laplane D., 2000, *La Pensée d'outre-mots – La pensée sans langage et la relation pensée-langage*, Paris, Les Empêcheurs de Penser en Rond.
- Leeman D., 1999, « L'unité lexicale dans la perspective harrisienne », *Linx* 40, *Le statut d'unité lexicale* : 117-136.
- Rastier F., 1991, *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, Puf.
- Saussure F. de, (1916-1922) 1972, *Cours de linguistique générale*, éd. T. De Mauro, Paris, Payot. (CLG)
- Saussure F. de, 2002, *Écrits de linguistique générale* (textes établis et édités par Simon Bouquet et Rudolf Engler avec la collaboration d'Antoinette Weil), Paris, Gallimard. (ELG)
- Wittgenstein L., (1953) 1986, *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard.

LOGIC, ARBITRARINESS AND SAUSSUREAN LINGUISTICS

par Roy HARRIS
 Université d'Oxford

INTRODUCTION

Historians of ideas never tire of telling us that Saussure's *Cours de linguistique générale*, although its concerns were strictly those of the discipline of linguistics, did not fail, in the course of time, to have a profound influence also in neighbouring disciplines, including more particularly those of anthropology, psychology and literary studies. In the case of anthropology, for example, John Sturrock in his discussion of structuralism writes:

The implications of Saussure's work on language are seen at their clearest in the work of Lévi-Strauss, who has declared Saussure to be one of the two truly formative influences in his intellectual life. (Sturrock 1979: 11)

Whether those who were influenced by Saussure always understood the teachings contained in the *Cours* is another question. There are reasons for saying that often they did not – reasons discussed in detail in my book *Saussure and his Interpreters* (Harris 2003). But in general the reasons for Saussure's influence in these neighbouring disciplines is not difficult to pinpoint: they are all basically language-related disciplines. In the natural sciences, on the other hand, Saussure's influence was nil. There the revolutionary role corresponding to that of Saussure in the humanities was played by Einstein. There are indeed some very interesting parallels between Saussurean structuralism and Einsteinian relativity, but they cannot be pursued here.

The question this paper raises is the following. Given the revolutionary role that Saussure played in the humanities, why do we find no repercussions of this in the discipline of logic? The question is all the more pertinent in that traditionally the connexion between grammar,

logic and rhetoric was very close. For centuries these three related subjects had constituted the foundational *trivium* of medieval university studies. The *trivium*, as opposed to the *quadrivium*, was concerned with words: the *quadrivium* (comprising arithmetic, geometry, astronomy and music) was concerned with numbers. For the universities, words and numbers between them formed the infrastructure for the totality of human knowledge, at least insofar as it could be explicitly taught. Many would say that is still true today.

1. SAUSSURE'S VIEW OF LOGIC

When Saussure discusses connexions between linguistics and related branches of study, logic is never mentioned. How he envisages those connexions is set out quite clearly early on in the *Cours*:

La linguistique a des rapports très étroits avec d'autres sciences qui tantôt lui empruntent des données, tantôt lui en fournissent. Les limites qui l'en séparent n'apparaissent pas toujours nettement. Par exemple, la linguistique doit être soigneusement distinguée de l'ethnographie et de la préhistoire, où la langue n'intervient qu'à titre de document ; distinguée aussi de l'anthropologie, qui n'étudie l'homme qu'au point de vue de l'espèce, tandis que le langage est un fait social. Mais faudrait-il alors l'incorporer à la sociologie ? Quelles relations existent entre la linguistique et la psychologie sociale ? Au fond, tout est psychologique dans la langue, y compris ses manifestations matérielles et mécaniques, comme les changements de sons ; et puisque la linguistique fournit à la psychologie sociale de si précieuses données, ne fait-elle pas corps avec elle ? [...]

Les rapports de la linguistique avec la physiologie ne sont pas aussi difficiles à débrouiller : la relation est unilatérale, en ce sens que l'étude des langues demande des éclaircissements à la physiologie des sons, mais ne lui en fournit aucun. [...]

Quant à la philologie, nous sommes déjà fixés : elle est nettement distincte de la linguistique, malgré les points de contact des deux sciences et les services mutuels qu'elles se rendent. (Saussure 1922: 20-21)

One may note here Saussure's extremely narrow conception of anthropology: he evidently did not anticipate the development of anthropological linguistics as it was to take shape in the United States, even though the year of Saussure's Third Course also saw the publication of the first volume of the landmark *Handbook of American Indian Languages* by Franz Boas, while J.W. Powell's *Introduction to the Study of Indian Languages* had appeared years before. But at least anthropology gets a mention in the *Cours*, whereas logic is conspicuous by its absence.

The situation is somewhat different when we turn to the notes for the Third Course taken by Émile Constantin, which were not available to the original editors. There we find a quite explicit statement of the

scope of 'static' (i.e. synchronic) linguistics, which reads as follows:

La linguistique statique s'occupera de rapports logiques et psychologiques <entre termes> coexistants <tels qu'ils sont> aperçus par la même conscience collective [...] et formant un système. (Komatsu & Harris 1993: 120)

Here, evidently, Saussure recognizes a distinction between logical and psychological connexions between terms, and includes both sets of relations within the province of synchronic description. This dates from a lecture delivered in June 1911, towards the very end of the Third Course.

There are other interesting pieces of evidence in Constantin's notes. Right at the beginning of the Third Course, in October 1910, Saussure alludes explicitly to the traditional distinction between grammar and logic, as recognized by the Greeks (Komatsu & Harris 1993: 1). A little later, we find the following intriguing remark about writing:

Au moment où se crée un alphabet, il introduit de la logique. (Komatsu & Harris 1993: 42)

This could mean two things. It could refer to the fact that nowhere do we find a formal systematization of logic outside the confines of an alphabetically literate society. But in all probability Saussure had something different in mind; namely, that alphabetic writing cannot be introduced without obliging people to think analytically about utterances, because the alphabetic principle requires an attempt, however imperfect, to correlate letters with speech sounds. A third interesting remark:

théoriquement, la langue peut être considérée indépendamment du temps <comme quelque chose logique ou psychologique>. (Komatsu & Harris 1993: 97)

Note again the distinction between 'logical' and 'psychological'. This crops up also in the following observation:

Comme une communauté ne pense pas logiquement ou uniquement logiquement, la langue dépendrait de principes psychologico-logiques. (Komatsu & Harris 1993: 101)

This horrendous neologism *psychologico-logique* occurs nowhere else in the Saussurean corpus. Finally, Saussure declares that *linguistique statique* will include everything belonging to

grammaire générale, qui comprendra notamment les points où la linguistique touche de près à la logique. (Komatsu & Harris 1993: 126)

Here at last is an admission of the existence of logic as a contemporary discipline dealing with matters of relevance to linguists. But what exactly is that relevance? Saussure's students were never told.

2. SAUSSUREAN SEMIOLOGY AND ARISTOTELIAN SEMIOLOGY

Did Saussure have in mind the differences between linguistics and traditional logic? These differences would certainly be considerable. For traditional logic was based on the semiology of Aristotle. We have only to read the succinct and reasonably lucid summary of Aristotle's view at the beginning of *De Interpretatione* to realize that Saussure would never have been able to accept this account of the linguistic sign. Nor would Aristotle have been able to accept Saussure's.

Aristotle's theory of the linguistic sign is based on the recognition of four separate entities, three external and one internal. The three external elements are (1) objects in the physical world, (2) sounds made by the human voice, and (3) letters of the alphabet. The one internal element comprises (4) what Aristotle calls 'affections of the soul'. What exactly he meant by that expression is not entirely clear, but most modern commentators equate it with what would nowadays be called 'mental impressions'. Thus, for instance, your mental impression of Socrates is something different from Socrates the man as he actually exists in the external world. Your mental impression may not correspond at all well to the real Socrates. In any case, your mental impression is not a flesh-and-blood person. Then there is the name *Socrates*, which consists of a sequence of syllables that you utter. And finally there is the sequence of eight letters (*S-O-C-R-A-T-E-S*), by which you represent that name in writing. How exactly are these four elements related? Aristotle's account runs as follows:

Sounds produced by the voice are tokens of affections of the soul, and writing is a token of vocal sounds. And just as letters are not the same for all men, sounds are not the same either, although the affections directly expressed by these indications are the same for everyone, as are the things of which these affections are images. (*De Interpretatione* 16a)

(Here I translate the Aristotelian term *symbolon* as 'token', in order to avoid the misleading associations of the modern word *symbol*.)

It is clear that what Aristotle presents here is nothing other than a version of the doctrine that Saussure condemns as 'nomenclaturism', i.e. that languages are sets of names deriving their meaning from those extra-linguistic entities of which they are the names (Saussure 1922: 97-98). This leaves no room for the crucial Saussurean concept of *valeur*. Equally, Aristotle would have been unable to accept Saussure's linguistic sign as the basis for the syllogism. For it provides no means of determining the truth or falsity of a proposition. Truth is understood by Aristotle as a relation holding between an utterance and a state of affairs in the real world, and Saussurean semantics affords no foundation for establishing such a relation.

3. LOGIC AND DEFINITION

Traditional logic also presupposes the definability of terms. Unless the words *man* and *mortal* can first be defined, it is impossible to say whether *Socrates is mortal* is a valid conclusion that follows from *All men are mortal* and *Socrates is a man*. The kind of definition favoured by Aristotle (and by traditional logicians in general) is definition *per genus et differentiam* (e.g. *man : rational animal*). But this too is a nomenclaturist conception of definition, having its rationale in the fact that both *man* and *rational animal* are expressions supposedly denoting exactly the same class of creatures in the real world. But if Saussure is right, that form of definition cannot possibly be valid for the *signifié* of any linguistic sign, since it fails to identify the oppositions and syntagmatic relations which distinguish the meaning of the word *man* from the meaning of any other word belonging to the same language. From a Saussurean perspective, therefore, Aristotle is guilty of confusing 'real definition' with 'lexical definition' (Harris & Hutton 2007: 37-58).

4. SAUSSUREAN SEMIOLOGY AND MODERN LOGIC

Neither in the *Cours* nor anywhere in Saussure's writings is there any reference to the famous logicians of his day. He seems ignorant of the fact that throughout his career an important movement was gaining momentum in logic, which would eventually see Aristotle's treatment of the subject discarded as hopelessly inadequate. Key texts in this movement are: John Stuart Mill's *System of Logic*, first published in 1843, with many subsequent editions; George Boole's *Laws of Thought* (1854), which popularized the notion that the human mind was governed by psychological laws, of which logic was the direct reflection; Frege's *Begriffsschrift* (1879); and eventually Whitehead and Russell's great work *Principia Mathematica* (1910).

As far as one can tell, Saussure was entirely ignorant of all this; so on the rare occasions when he speaks of logic he might well have thought that logic had made no progress since the days of Port-Royal. To say that Saussure knew nothing of modern logic is, to be sure, a conclusion reached on the basis of an argument *ex silentio*. But it is difficult to believe, for example, that if Saussure had been acquainted with Mill's famous distinction between *denotation* and *connotation* he would not at least have mentioned it is passing, at least for purposes of clarification. For that distinction is directly relevant to the whole of Saussurean semantics. (So much so that if you are teaching Saussure to British university students one of the first things you have to ex-

plain to them is that when Saussure refers to the *signifié*, he is not talking about *either* the denotation *or* the connotation. They then ask, of course, what on earth it is that Saussure *is* talking about. And that is a very good question, directly relevant to the relationship between linguistics and logic that we are now considering.)

Although the work of Frege at first sight bears very little resemblance to Saussure's, in fact they have one important thing in common. Like Saussure, Frege rejects the Aristotelian sign. In fact, Frege anticipates Saussure in this ground-breaking development, but again there appears to be no evidence that Saussure was even aware of the Fregean 'revolt' against Aristotle. In the wake of Frege, the new logic – 'mathematical' logic – was further systematized by Whitehead and Russell. Paradoxically, one of its key instruments (the method of 'truth tables' for formalizing relations between propositions) exemplifies perfectly the Saussurean concept of a sign system. That is: when the table is considered *purely as a calculus*, the *valeurs* of the constants *T* and *F* are determined jointly by their mutual opposition and by their syntagmatic relations within the system. From a 'formal' point of view, this has nothing to do with what is 'true' or 'false' in the lay sense of those terms: the (arbitrary) signs *T* and *F* might equally well be replaced by, say, *G* ('green') and *R* ('red').

Logicians who are willing to forego logical universals and treat such tables or matrices purely as formal structures cannot, for obvious reasons, be accused of making language-neutral claims about human reasoning. But that was never the case with traditional logic, which implicitly supposes its 'laws' to hold not only for statements expressed in Greek or Latin, but for statements in any language.

It will doubtless be said that perhaps Saussure remains silent about these difficult issues because they would have been above the heads of the students he was teaching. But that would have been no bar to discussing them with his colleagues. Yet Bally and Sechehaye, as far as we know, seem never to have detected any such interests in their personal dealings with Saussure.

Perhaps even more surprising is that neither Saussure nor any other linguist at Geneva seems to have taken any interest in the probing questions about the relationships between logic and language that were being raised in contemporary anthropology, notably by Émile Durkheim, Marcel Mauss and in particular Lucien Lévy-Bruhl (*Les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, 1910). The perspective on language and languages that was being offered to students in Geneva at this time appears in retrospect to have been in certain respects a particularly narrow one.

5. THE SAUSSUREAN REVOLUTION

Frege's 'solution' to the problem of the foundations of logic was to resurrect the semiology of Aristotle's teacher Plato. This presupposes a metaphysics unacceptable to both Aristotle and Saussure. But other semiological 'solutions' are theoretically possible, including a logic based on the Saussurean sign. The reason why this theoretical move never appealed to professional logicians, either in Saussure's day or subsequently, is not difficult to see: it involves abandoning logical universals, and would thus be regarded as a retrograde step, in effect reducing logic to the ranks of the empirical sciences. For once the system of signs (*la langue*) is defined holistically, propositions are no longer comparable across languages. The slogan for a Saussurean logician would have to be: *Chaque langue a sa propre logique*.

It seems likely, from the date and distribution of references to logic and logical relations, that it was only latterly in his career that Saussure became aware of the problem, and of the theoretical difficulties that it raised for his concept of the linguistic sign. These difficulties all have to do with the radical holism of Saussurean linguistics. To put it very simply, Aristotelian logic reassures us that, provided we first accept that all men are mortal, Socrates is mortal *because* Socrates is a man. Well and good. But that is because all the terms involved have a meaning independently determined by states of affairs in the external world. Once we adopt a view of language in which meanings are defined purely internally, by reference to other items in the same system, that assurance disappears. Holistic semantics tells us nothing about whether particular propositions are true or false. These are questions that lie outside its purview, just as the question of whether the speed of light really is constant everywhere in the universe lies outside the purview of Einsteinian relativity.

Saussure, it seems, began to see this very late in the day. He had already committed himself to the position stated in the *Cours* which attributes to *la langue* itself the organization of coherent thought:

Psychologiquement, abstraction faite de son expression par les mots, notre pensée n'est qu'une masse amorphe et indistincte. Philosophes et linguistes se sont toujours accordés à reconnaître que, sans le secours des signes, nous serions incapables de distinguer deux idées d'une façon claire et constante. (Saussure 1922: 155)

But *that is precisely what is required for logic in the Aristotelian sense*: the capacity to discriminate between ideas in a clear and constant way. René Amacker has drawn attention to a relevant statement of Saussure's made as early as 1891 in his inaugural lecture at the University of Geneva:

Le physiologiste, le psychologue et le logicien pourront longtemps disserter, le philosophe pourra reprendre ensuite les résultats combinés de la logique, de la psychologie et de la physiologie, jamais, je me permets de le dire, les plus élémentaires phénomènes du langage ne seront soupçonnés ou clairement aperçus, classés et compris, si l'on ne recourt en première et en dernière instance à l'étude *des langues*. (Amacker 1975: 60)

It is difficult to interpret this otherwise than as saying that, in Saussure's view, logic rests upon the articulation imposed by languages on the otherwise amorphous domain of thought. Since, however, according to Saussure, each language articulates the relations between *signifiants* and *signifiés* in its own characteristic way, the concepts that can be expressed in language *A* are not those of language *B*. Here the road seems to lie open to the revolutionary thesis *Chaque langue a sa propre logique*. But Saussure drew back from drawing that conclusion. We must ask why.

6. ARTIFICIAL AND NATURAL LANGUAGES

Before doing so, however, let us be clear about how the thesis that *Chaque langue a sa propre logique* relates to Saussurean linguistic holism. In the course of an interesting discussion of the differences between 'natural' languages and artificial languages of the type constructed by logicians, Amacker refers to a couple of Saussure's notes for the Third Course:

Comme le signe linguistique est de sa nature arbitraire, il semble <à première vue> que rien n'empêche d'[] un système libre ne dépendant que de principes logiques, et comme une pure science de rapports abstraits. (Engler 1968: 1290)

<Prenant la langue> il n'y a rien à première vue qui empêche de concevoir la langue comme logique, car le signe est arbitraire. (Engler 1968: 1292)

In Constantin's notes, these two remarks are combined more coherently as follows:

Comme le signifi[ant] est de sa nature arbitraire, prenant la langue ainsi définie, il semble que rien n'empêche de la prendre comme un système libre, ne dépendant que de principes logiques, se mouvant dans la sphère pure des rapports. (Engler 1968: 1290)

Here 'ainsi définie' refers to considering *la langue* purely in relation to its body of speakers (*la masse sociale*). And one is struck, as Amacker observes, by 'cette synonymie surprenante et révélatrice de *libre et logique*' (Amacker 1975: 120).

The freedom evidently invoked here is freedom from the constraints imposed by history, while 'une pure science de rapports abstraits' would be one to which the artificial languages of mathematical

logic belong. For they, at least in theory, have no ties to time or place.

But how exactly do historical constraints intervene? How do they prevent the linguist from treating every *langue* as just another variant on the same basic logical system? Perhaps this can best be clarified by means of an example borrowed from Lévy-Bruhl. If everyone in your linguistic community believes without question that the sun is a white cockatoo, then the words for 'sun' and 'cockatoo' must stand in a different semantic relationship from that between the words *sun* and *cockatoo* in English. The linguist engaged in compiling a semantic description of the language (*langue*) of this community will find it essential to investigate what other attributes are ascribed to both the sun and the cockatoo, and whether, for instance, it follows that 'ordinary' cockatoos are also deemed to have properties derived from association with the sun, and vice versa; in what way the sun's being a white cockatoo is manifested in the sun's behaviour; whether the sun has a call like the call of a cockatoo, and so on. Otherwise, it will be quite misleading to gloss the indigenous words simply as 'sun' and 'cockatoo' respectively. The boundaries between sense and nonsense about the sun and about birds will be drawn quite differently in this language from those which Europeans are accustomed to drawing. In fact, the whole logic of inferences concerning propositions about the sun cannot fail to be affected by treating it as an axiomatic truth that the sun is a white cockatoo. This is inevitable if, indeed, the *signifié* of each linguistic sign depends solely on its structural relations with every other sign in the language. In such a language it may even be, for instance, that the Western logician's 'law of non-contradiction' (i.e. 'not both p and not- p ') is not respected. Perhaps it has no general terms corresponding to 'true' and 'false'. Perhaps we are dealing with a linguistic community in which, at times, all agree that the sun is a white cockatoo, but there are also times when some claim that the sun is not a white cockatoo (e.g. at night). We can, of course, force such apparent discrepancies between informants' assertions about the sun to conform to the law of non-contradiction, but only by re-writing them in suitably qualified Western terms, which may not be available in the language in question.

It is also possible to imagine languages in which basic 'logical' operations, such as negation, do not correspond to those we are accustomed to in the languages with which we are familiar. Wittgenstein gives the following example:

We can easily imagine human beings with a 'more primitive' logic, in which something corresponding to our negation is applied only to certain sorts of sentence; perhaps to such as do not themselves contain any nega-

tion. It would be possible to negate the proposition “He is going into the house”, but a negation of the negative proposition would be meaningless, or would count only as a repetition of the negation. [...]

The question whether negation had the same meaning to these people as to us would be analogous to the question whether the figure “5” meant the same to people whose numbers ended at 5 as to us. (Wittgenstein 2001: § 554-555)

He evidently sees no objection to the idea that it would be possible to formalize the logic of this hypothetical language with restricted negation, just as Aristotle formalized the logic of Greek. Presumably if we had been brought up to speak such a language, the restrictions imposed on negation would have seemed just as natural, and no less ‘rational’, than the logic to which we are currently accustomed.

7. SECHEHAYE ON LOGIC

The clearest statement we have from any member of the Geneva school concerning the relation between logic and grammar comes from one of Saussure’s editors, Albert Sechehaye. It is contained in his *Programme et méthodes de la linguistique* (1908), which is dedicated to Saussure. The passage in question is worth quoting in full.

On entend généralement, et avec raison, par ce terme de logique, une science entièrement théorique qui cherche à fixer sous leur forme la plus pure et la plus abstraite, les relations fondamentales de la pensée. C’est une science exacte, sœur des mathématiques. Nous pourrions dire – continuant l’analogie qui nous est familière – que la logique grammaticale est à la logique philosophique, ce que les formes et les mouvements que nous voyons autour de nous, sont aux formes et aux mouvements de la géométrie et de la mécanique. La grammaire est une logique pratique et appliquée. Elle ne contient pas uniquement la logique, comme d’aucuns l’ont cru, mais elle la contient et elle ne peut pas pécher contre ses lois. (Sechehaye 1908: 104)

The position stated here by Sechehaye had already been called in question by Russell before Sechehaye’s book was published. Of this Sechehaye seems to be entirely ignorant. The same ignorance can be inferred from Sechehaye’s later book *Essai sur la structure logique de la phrase* (1926). In particular, Sechehaye seems to be entirely unaware that any logical doubt could be thrown on the traditional logical distinction between subject and predicate. (Russell had questioned this as early as 1900 in his book on the philosophy of Leibniz, and its sacrosanctity had been challenged even earlier by Frege.) In brief, the most recent developments in logic, which were destined to reshape whole areas of 20th-century thinking about language, seem somehow to have passed Geneva by.

8. SAUSSURE'S DILEMMA

To return, finally, to the question of Saussure's apparent reluctance to endorse the conclusion that each language incorporates its own logic. At the time when Saussure was giving his *Three Courses*, there were, broadly speaking, three options available concerning the status of logic and logical principles. (1) Logic captures the way human beings are constrained to think when they are thinking rationally, because these constraints are built into the way the human mind works. (2) Logical truths exist independently of the human mind: they are timeless and universal. (3) The truths of logic are simply generalizations about the most fundamental features of reality, i.e. truths about the world as human beings experience it. Which was Saussure's position?

There is one clue to Saussure's thinking that comes again from Constantin's notes for the Third Course. At one point, he *excludes* from the study of linguistics 'toute la face logique de la langue' (Komatsu & Harris 1993: 11). This is the first – and only – time we encounter the overt admission that *la langue* has a logical side to it. But the reason given for this exclusion of logic is more interesting still. It is because 'toute la face logique de la langue' concerns, he says, certain 'données immuables que le temps ou les limites géographiques n'atteignent pas'. What exactly these unchangeable factors are is never explained; but the implication clearly is that they fall outside the professional remit of the linguist. Nor does Saussure say whose business it is to deal with them. Saussure's reasoning on this issue is particularly opaque. It is altogether unclear *why* these factors have to be excluded from linguistics. It would be just as plausible – arguably more so – to argue exactly the opposite, and conclude that logic – precisely because of its universality – provides the only sound comparative basis for the study of grammar.

Saussure's 'données immuables' sound suspiciously like Boole's universal 'laws of thought'. George Boole was one of the outstanding mathematicians of the 19th century. Russell called him the man who discovered pure mathematics. He anticipated Whitehead and Russell in seeing a deep connexion between the intellectual operations required for arithmetic and those required for logic. Boole's position on logic was a version of option (1) above. (3) is the position commonly attributed to Mill.

Although there is no evidence that Saussure was acquainted with Boole's *magnum opus*, it is not without interest to consider what Boole has to say about language. Boole seems to have been the first

person to point out the connexion between the successful formalization of logic and the arbitrariness of the linguistic sign. The second chapter of *The Laws of Thought* has the title 'Of signs in general, and of the signs appropriate to the science of logic in particular'. Language, declares Boole, is 'an instrument of human reason, and not merely a medium for the expression of thought' (Boole 1854: 24). He undertakes to examine 'what it is that renders Language thus subservient to the most important of our intellectual faculties'. In other words, he proposes that by investigating Language it will be possible to discover what features make it a suitable tool for logic.

The first of these properties that Boole fastens upon is none other than the arbitrariness of the linguistic sign. In his view, it is *because* there is no inherent or natural connexion between the sign and what it signifies that it becomes possible for words and their surrogates to function as freely available forms of expression for operations of the mind. This arbitrariness extends to the technical formulae of logic: for instance, there is nothing to prevent us from using the letter *p* to stand for any proposition and $\sim p$ to stand for its negation. Arbitrariness likewise makes it possible for us to specify limitations on the interpretation of the words we are going to use. We can stipulate, for example, how we are going to use the word *good* or the word *white*. This makes it possible in principle to avoid ambiguities and to construct what Boole calls a *universe of discourse*. The formal operations of logic, according to Boole, *work only within the confines of a given universe of discourse*.

No less important is the way that linguistic arbitrariness enables us, within a given universe of discourse, to ensure that a given sign always has the same meaning. Without this assurance, the most elementary reasoning – and the most basic arithmetic – would soon break down: 'it is necessary that each sign should possess, within the limits of the same discourse or process of reasoning, a fixed interpretation' (Boole 1854: 26). In short, Boole demands that for purposes of logic the language used should operate as a fixed code. This would be an impossible demand were it not that the nature of the linguistic sign allows us to determine (arbitrarily) exactly what its signification shall be in any given universe of discourse.

Where then do those principles originate which allow us to formulate what we recognize as the laws of rational discourse? They cannot originate in language, since the linguistic sign is arbitrary, and what is arbitrary cannot in itself determine or direct any particular sequence of mental operations rather than another. Thus, for example, we interpret the phrase *good men* as referring to such men, if any, as

are good. This involves a mental operation by which we select from a general class certain members of that class meeting a particular requirement. (And this is true irrespective of the particular universe of discourse within which the words *good* and *men* are assigned their individual definitions.) But that operation is not somehow intrinsic to the sequential combination of the two independent words *good* and *men*, any more than the sequential combination of the numerals 1 and 5 automatically yields a numeral meaning 'fifteen'. If it were, then the signs in question would no longer be arbitrary.

It follows, then, that whatever it is that makes us recognize the validity of a rational argument cannot actually reside in the language in which those logical steps are articulated, even though our very familiarity with the language in question may mislead us into making that attribution, and even though we commonly overlook – or omit to specify – that the inference to the mortality of Socrates from the premises that all men are mortal and Socrates is a man holds only if *mortal* means exactly the same in the major premise as in the conclusion. (NB. Strictly, it is not necessary to state exactly what *mortal* means, provided its meaning does not vary within the universe of discourse to which this particular syllogism belongs.)

When we compare the statement that Amacker cites from Saussure's inaugural lecture at the university of Geneva with Saussure's late recognition of these mysterious extralinguistic '*données immuables que le temps ou les limites géographiques n'atteignent pas*' it is clear that between 1891 and 1911 something had changed. Saussure's dilemma, it seems, was this. He originally wanted to maintain three ambitious and incompatible claims: (1) the arbitrariness of the linguistic sign, (2) the autonomy of each and every linguistic system, and (3) the dependence of rational thought upon language. One of these three had to be sacrificed. How was it possible to reconcile logical universals with the postulate of each language as a separate, self-contained system of mutually defining *signifiants* and *signifiés*? Was it possible at all? How could logic be validated without conceding that something outside *la langue* fixed the semantic relations that are implied in the syllogism and syllogistic reasoning? We see here the iceberg tip of an enormous theoretical problem that Saussure was only just coming to terms with at the very end of his life. He had begun to recognize what Boole had already pointed out half a century earlier; namely, that what made language a suitable instrument for rational thought – the arbitrariness of the linguistic sign – was at the same time precisely what made it impossible to maintain that linguistic structure was itself the source of logic.

REFERENCES

- Amacker R., 1975, *Linguistique saussurienne*, Genève, Droz.
- Boas F. (ed.), 1911, *Handbook of American Indian Languages, Part 1*, Washington, Government Printing Office.
- Boole G., 1854, *An Investigation of the Laws of Thought on which are founded the Mathematical Theories of Logic and Probabilities*, London, Macmillan (repr. New York, Dover, 1958).
- Durkheim E. et Mauss M. (1903), « De quelques formes primitives de classification : contribution à l'étude des représentations collectives », *Année Sociologique* VI : 1-72.
- Engler R., 1968, *Ferdinand de Saussure. Cours de linguistique générale, Édition critique*, Wiesbaden, Harrassowitz.
- Frege G., 1879, *Begriffsschrift*, Halle an der Saale.
- Harris R., 2003, *Saussure and his Interpreters*, Edinburgh U. Press.
- Harris R. and Hutton C., 2007, *Definition in Theory and Practice*, London, Continuum.
- Komatsu E. and Harris R., 1993, F. de Saussure, *Troisième Cours de Linguistique Générale (1910-1911) d'après les cahiers d'Émile Constantin*, Oxford, Pergamon.
- Lévy-Bruhl L., 1910, *Les Fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, Alcan.
- Mill J.S., 1843, *A System of Logic*, 2 vols, London, Longman.
- Powell J.W., 1880, *Introduction to the Study of Indian Languages*, Washington, Government Printing Office.
- Russell B.A.W., 1900, *A Critical Exposition of the Philosophy of Leibniz*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Saussure F. de, 1922, *Cours de linguistique générale*, ed. Ch. Bally and A. Sechehaye, 2nd ed., Paris, Payot.
- Sechehaye Ch. A., 1908, *Programme et méthodes de la linguistique théorique*, Paris, Champion.
- Sechehaye Ch. A., 1926, *Essai sur la structure logique de la phrase*, Paris, Champion.
- Sturrock J. (ed.), 1979, *Structuralism and Since*, Oxford U. Press.
- Whitehead A.N. and Russell B.A.W., 1910, *Principia Mathematica*, 3 vols, Cambridge, Cambridge University Press.
- Wittgenstein L., 2001, *Philosophical Investigations*, tr. G.E.M. Anscombe, 3rd ed., Oxford, Blackwell.

SAUSSURE LECTEUR DE PASCAL :
 LES ENJEUX
 DE LA « DÉFINITION DE MOTS ET DE CHOSES »
 (SUIVI D'UN DOCUMENT INÉDIT)

par Savaş KILIÇ
 Université Paris X - Nanterre

INTRODUCTION

Quand Benveniste (1964), étonné, a découvert les passages de Valéry et de Boole concernant les signes, le rapport entre la pensée saussurienne et la philosophie moderne était pour le moins obscur pour les linguistes ; pourtant il ne faudra pas attendre longtemps pour qu'un historien des idées, un historien certes hors du commun, révèle avec toute clarté ce rapport et le commente brièvement, mais avec une maîtrise inouïe jusqu'alors :

Le problème essentiel de la pensée classique se logeait dans les rapports entre le nom et l'ordre : découvrir une *nomenclature* qui fût une taxinomie, ou encore instaurer un système de signes qui fût transparent à la continuité de l'être. Ce que la pensée moderne va mettre fondamentalement en question, c'est le rapport du sens avec la forme de la vérité et la forme de l'être : au ciel de notre réflexion, règne un discours – un discours peut-être inaccessible – qui serait d'un seul tenant *une ontologie et une sémantique*. *Le structuralisme n'est pas une méthode nouvelle ; il est la conscience éveillée et inquiète du savoir moderne*. (Foucault 1966 : 220-21 ; nous soulignons)

Sous le pseudonyme du structuralisme ¹, il s'agit en fait de Saussure : « la conscience éveillée et inquiète du savoir moderne » est née d'un retour scrupuleux et rénovateur aux problématiques du savoir classique : ce n'est que lui qui conclut de l'arbitraire du signe et de la

¹ Sur les passages concernant le structuralisme dans *Les Mots et les Choses*, cf. Milner 2006.

théorie de la valeur (conceptions qui existaient déjà) le principe de la négativité, et qui réduit ainsi l'ontologie à la sémantique.

Dans les années soixante-dix, le débat sur les sources du maître genevois passe au-delà des conjectures hardies risquées auparavant, et ainsi deux thèses principales se cristallisent : 1° les sources de la linguistique saussurienne doivent être cherchées dans les milieux linguistiques du XIX^e siècle et, plus précisément, dans la grammaire comparée (Koerner 1973) ; 2° sans nier l'importance de la première, les défenseurs de la seconde thèse proposent d'aller plus loin et de chercher les sources de la « sémiologie » saussurienne dans les courants philosophiques des XVII^e et XVIII^e siècles. Dans cette dernière lignée, on propose principalement Michel Bréal et Hyppolite Taine comme transmetteurs de la tradition lockéenne ou condillacienne (Aarsleff 1979, 1981). Comme dans les documents disponibles il y avait peu de référence aux philosophes ² avant la découverte de *De l'essence double du langage* où l'on trouve une allusion explicite à Pascal, une allusion qui reste pourtant énigmatique par rapport à son contenu : « anti-Pascal » (*Écrits*, 50), il n'était peut-être pas vraisemblable que l'on soupçonne une lecture immédiate des philosophes par Saussure. Cependant, une fois que cette piste a été ouverte, il était logique de chercher d'autres allusions à ce dernier dans le *Nachlass* inédit du maître genevois. En effet, nous y avons rencontré deux notes pertinentes, dont l'une a déjà été signalée par Yong-Ho Choi dans sa thèse et plus récemment par Michel Arrivé (2007 : 162-64) et dont l'autre est inédite (cf. *infra*).

1. DOCUMENTS ET CONTEXTE DE LA LECTURE DE PASCAL

Avant d'analyser ces documents et les autres références à Pascal et à la philosophie du XVII^e siècle, il vaudra mieux dessiner les grandes lignes du contexte intellectuel où cette lecture s'est effectuée. Il faut tout d'abord signaler que la lecture de Pascal au XIX^e siècle est souvent en rapport, ou pour mieux dire, en contraste avec celle de Descartes. On voit apparaître dans la seconde moitié du XIX^e siècle des prises de position singulières : la gauche, par exemple Proudhon et Jaurès, s'approprie Descartes au nom de l'égalité impliquée par sa philosophie (Azouvi 2002 : 251 sq.), alors qu'une partie de la droite ne cache pas son mépris vis-à-vis du philosophe en disant qu'il est un « bourgeois ». Le positionnement critique de la droite française commence par les reproches adressés par H. Taine qui prétend qu'« Avec

2 Pour une analyse quasi complète de ce type de références, cf. Stancati (2005) ; Bouquet (1997 : 81-6, 173-86) présente aussi une analyse des occurrences du terme *philosophique*.

les scolastiques, avec Pascal et Arnauld, il [Descartes] est l'inventeur d'une logique qui ne pouvait convenir qu'à des esprits encore empêtrés dans les subtilités médiévales » (Azouvi 2002 : 246). Non seulement le cartésianisme, mais aussi tout l'esprit du XVII^e siècle incarne, d'après Taine, d'une part une idée abstraite de l'homme qui est le responsable des révolutions déstabilisantes et, d'autre part, un esprit logicisant caractérisé plutôt par la rhétorique argumentative que par la science, un péché impardonnable pour un siècle imprégné du positivisme.

La génération suivante de la droite nationaliste laïque fait une distinction entre les philosophes du XVII^e siècle : Bourget, le « *Disciple* » de Taine, et Brunetière, n'hésitent pas à refuser Descartes comme « un bourgeois », tout en exaltant en contraste Pascal comme « un héros de la pensée » (Azouvi 2002 : 266). Brunetière, professeur de critique littéraire à l'ENS, oppose à la voix cartésienne celle de Bossuet et de Pascal, qu'il trouve d'autant plus « éloquente, passionnée, tragique » (Azouvi 2002 : 271).

À cela s'ajoute, d'un autre côté, l'ancienne hostilité du conservatisme religieux à l'égard de Descartes : les accusations du XVII^e siècle sont de nouveau avancées par les catholiques ; en conséquence son rival éternel, Blaise Pascal, est souvent sollicité à cette occasion (Azouvi 2002 : 7).

Ce débat ne demeure pas borné à un milieu marginal : Louis Havet (1885), le collègue et ami proche de Saussure, dans son compte rendu d'un ouvrage sur Pascal, montre d'une part son intérêt pour l'histoire des sciences et, d'autre part, s'oppose à la bipolarisation de ces deux philosophes en fonction de sentiments religieux et d'implications politiques. On peut affirmer sans trop d'hésitations que, dans le contexte donné, c'est une prise de position manifestement en faveur de Descartes.

Contrairement à ce à quoi on s'attend en général, Saussure ne reste pas insensible à ce débat ; il écrit dans le cahier de *Cours de versification française* deux pages assez sévères à propos de Bossuet et Pascal ; il attaque d'abord Bossuet et son admirateur Brunetière (*L'Évolution de la poésie lyrique en France au XIX^e siècle*, 1894) :

C'est toujours le vide qui attire le vide dans la mer, et surtout en littérature. Le rhéteur, entouré de prestiges royaux, que fut Bossuet, a dû attirer le type, curieux au 20^e siècle et dès le 19^e siècle, de rhéteur inconscient, se figurant que la rhétorique apporte un salut aux masses. Si une chose est dans l'avenir plus complètement vouée à l'oubli que ne le sera l'œuvre de Bossuet, ce sera celle de son premier pontife M. Brunetière. (*Cours de versification française*, Ms. fr. 30970/13v^o ; cf. aussi Arrivé 2007 : 163)

Ensuite, il s'en prend à Pascal en tant que philosophe. Le célèbre

pari sur l'existence de Dieu paraît à Saussure trop puéril et comme un exemple de philosophie de mauvaise qualité ; le génie mathématique de Pascal ne suffit pas à sauver sa philosophie morale :

J'ai cent fois cherché à m'extasier devant les pensées de Pascal, <de la meilleure foi du monde et sur> la meilleure édition [*biffure* : et je n'y ai pas réussi].

[...]

Un esprit mathématique est presque régulièrement, quel que soit son <degré de> distinction, le plus éloigné du monde d'une vue philosophique, même simple. (*Cours de versification française* Ms. fr. 30970/14-14v° ; cf. aussi Arrivé 2007 : 163-164)

Le sarcasme piquant de la dernière phrase ne laisse aucun doute : il est dans ce débat manifestement contre Pascal et Bossuet, et implicitement pour Descartes, digne représentant de l'esprit français, mis en contraste avec l'esprit germanique.

Dans l'autre document (voir ci-dessous), en revanche, le maître genevois défend Pascal contre la critique de Voltaire dans la 25^e des *Lettres philosophiques* et qui est aussi connue sous un autre nom : « L'anti-Pascal de Voltaire » ! On trouve là Pascal sous la plume de Saussure comme un précurseur du pessimisme moderne, lui-même représenté par Schopenhauer et Edouard von Hartmann à qui il fait d'ailleurs une allusion intéressante dans ce manuscrit.

2. PENSÉES PASCALIENNE ET SAUSSURIENNE

Du point de vue linguistique ou de la philosophie du langage, quel intérêt Saussure a-t-il pu trouver à Pascal ? Peut-on découvrir certaines idées puisées chez lui ou développées en discutant avec lui ?

Commençons par la dernière question : on peut y répondre affirmativement grâce à la piste qui nous a mené à la découverte de ces deux notes :

Par quoi cette figure vocale est-elle déterminée *pour la conscience* des *sujets parlants* ?

1° Est-ce comme on pourrait l'imaginer au premier abord par les sons[,] par les successions identiques de sons identiques qui s'y trouvent ? Nullement. [...] 2° Est-ce par le sens qui se trouve attaché à la figure vocale ? Pas d'erreur ! *anti-Pascal* [nous soulignons]. Également *non* [...]. (*Écrits* : 49-50)

Ce passage ne laisse aucun doute : les pensées de Pascal sont présentes dans l'esprit de l'auteur du *Mémoire* ; il développe ici une idée linguistique en discutant avec le philosophe géomètre – autrement dit : *ex negativo*.

Comme le montre la dernière phrase de la note issue du *Cours de*

versification française, Saussure ne trouve pas les pensées de Pascal suffisamment fortes en matière de métaphysique, tandis qu'il exprime son respect pour lui en tant que géomètre et indirectement en tant qu'épistémologue ; c'est alors en épistémologie que l'on doit chercher les traces d'une influence possible.

Le maître genevois le déclare à plusieurs reprises, comme on sait : la linguistique doit se (re)construire d'après un modèle géométrique : en 1911, il dit à son disciple Léopold Gautier que la linguistique lui apparaît « comme un système de géométrie » : « On aboutit à des théorèmes qu'il faut démontrer. Or on constate que le théorème 12 est, sous une autre forme, le même que le théorème 33. » Et c'est sûrement ce qui fait la difficulté du sujet : « on peut le prendre, *comme certains théorèmes de géométrie*, de plusieurs côtés : tout est corollaire l'un de l'autre en linguistique statique : qu'on parle d'unités, de différences, d'oppositions, etc., cela revient au même » (cité par Godel 1957 : 29-30 ; nous soulignons).

Faire de la géométrie un modèle pour toutes les sciences, c'est une caractéristique du rationalisme au XVII^e siècle, une idée donc dont s'approprient, entre autres, René Descartes et Blaise Pascal. La méthode géométrique est prônée dans la philosophie moderne surtout par Descartes.

3. « L'ESPRIT GÉOMÉTRIQUE » ET LES ENJEUX DE LA DÉFINITION

3.1 DESCARTES

En réaction aux sceptiques de son temps, la priorité de l'épistémologie cartésienne, comme on l'a vu ci-dessus, est la certitude de la connaissance scientifique à laquelle on peut parvenir en suivant la méthode des géomètres, à savoir la déduction et la définition. Le *point* dans la géométrie euclidienne nous en donne le modèle excellent : « ce qui n'a aucune partie ». C'est une proposition qui est à la fois une définition, un axiome et une proposition universelle dont on peut en dériver d'autres : la *ligne*, le *triangle*, le *carré*, le *cercle* à deux dimensions et le *cube* et la *sphère* à trois dimensions. Descartes n'arrive à trouver un équivalent approximatif du point de départ euclidien que dans son *Discours* : l'étonnant *Cogito* sert à postuler l'existence du soi ou du sujet, et à partir de là l'existence de Dieu et la possibilité du savoir. Pourtant, à l'opposé du modèle euclidien, la déduction de Descartes n'entraîne pas une définition ; le *Cogito* n'est dans le système cartésien que la condition de la certitude ou de la « vérité », donc un point de départ pour le sujet, mais non pas pour l'objet. La définition s'y introduira dans les étapes suivantes de sa réflexion lorsqu'il s'agira surtout de l'objet de connaissance. Ainsi, en progressant dans les

Principes, il prend le soin de définir certains concepts fondamentaux dont il se sert : *substance* (*Principes*, I, 51, *Œuvres et lettres* : 594), *penser* (*Principes*, I, 9, *Œuvres et lettres* : 574), *perception claire et distincte* (*Principes*, I, 45 : 591), *durée, ordre et nombre* (*Principes*, I, 51, *Œuvres et lettres* : 594), etc.³

Mais de quel type sont-elles, ces définitions ? Que définit-il au fond ? En termes classiques, des mots ou des choses ? A vrai dire, contrairement à l'apparence, Descartes opte pour définir les choses au lieu des mots. Prenons l'exemple de *penser* : « Par le mot de penser, j'entends tout ce qui se fait en nous de telle sorte que nous l'apercevons immédiatement par nous-mêmes ; *c'est pourquoi non seulement entendre, imaginer, mais aussi sentir, est la même chose ici que penser* » (*Principes*, I, 9 : 574 ; nous soulignons). S'il fait une définition de mot, conformant à l'usage commun du terme, il n'est pas aisé d'y impliquer les notions d'« imaginer » et, surtout, de « sentir » ; ce qu'il fait, c'est en réalité définir une chose qui n'existe que conceptuellement, c'est-à-dire définir un concept sans s'attacher au sens du mot qui est censé le désigner ; car les mots représentent, selon lui, des conceptions issues des sens, les préjugés formés au travers de l'autorité et de la tradition ; étant plutôt conventionnels que rationnels, les mots de la langue ordinaire demeurent comme un obstacle devant la connaissance scientifique :

Au reste, parce que nous attachons nos conceptions à certaines paroles afin de les exprimer de bouche, et que *nous nous souvenons plutôt des paroles que des choses*, à peine saurions-nous concevoir aucune chose *si distinctement que nous séparerions entièrement ce que nous concevons d'avec les paroles qui avaient été choisies pour l'exprimer*. Ainsi tous les hommes donnent leur *attention aux paroles plutôt qu'aux choses* ; ce qui est cause qu'ils donnent bien souvent leur consentement à des termes qu'ils n'entendent point, et qu'ils ne se soucient pas beaucoup d'entendre, ou parce qu'ils croient les avoir entendus autrefois, ou parce qu'il leur a semblé que ceux qui les leur ont enseignés en connaissaient la signification, et qu'ils l'ont apprise par même moyen. (Descartes, *Œuvres et lettres* : 609 ; nous soulignons)

D'où la nécessité de recourir à une autre langue, à savoir l'algèbre, dans la pratique scientifique.

Il s'ensuit que Descartes demeure cohérent avec la méthode des géomètres qui ne mettent pas en cause le « nom » donné à une chose, mais qui le définissent en tant que nom d'un objet créé dans l'esprit, juste comme un concept ; cependant, puisque l'objet d'une science est

³ Cependant, il prévient le lecteur que certaines définitions peuvent s'avérer bel et bien obscurissantes : « [...] j'ai remarqué que les philosophes, en tâchant d'expliquer par les règles de leur logique des choses qui sont manifestes d'elles-mêmes, n'ont rien fait que les obscurcir [...] » (*Principes*, I, 9, *Œuvres et lettres* : 574-575)

moins souvent des mots que des objets, il est justifié de se méfier des mots et de s'appuyer sur des choses ; donc, la définition de choses vaut certainement davantage dans les sciences empiriques que dans la géométrie.

3.2 PASCAL

Pourtant, la méthode des géomètres restant pour une bonne partie obscure dans l'œuvre de Descartes, les Messieurs de Port-Royal, à l'époque de la rédaction de la *Logique ou l'art de penser* (1662), demandent à Pascal, en tant que géomètre de grand renom, de donner les principes majeurs de cette méthode. La réponse de ce dernier est un opuscule intitulé *De l'esprit géométrique*, datant de 1657-1659 (Le Guern 2000 : 1177-1178). Restant dans le cadre dessiné par les logiciens du Moyen Âge, Pascal interprète à la lettre la méthode des géomètres – il prescrit comme règle la définition de mots pour toute science :

On ne reconnaît en géométrie que les seules définitions que les logiciens appellent définitions de nom, c'est-à-dire que les seules impositions de noms aux choses qu'on a clairement désignées en termes parfaitement connus ; et je ne parle que de celles-là seulement.

[...] Voilà une définition géométrique parce qu'après avoir clairement désigné une chose, à savoir tout nombre divisible en deux également, on lui donne un nom que l'on destitue de tout autre sens, s'il en a, pour lui donner celui de la chose désignée.

D'où il paraît que les définitions sont très libres, et qu'elles ne sont jamais sujettes à être contredites ; car *il n'y a rien de plus permis que de donner à une chose qu'on a clairement désignée un nom tel qu'on voudra*. Il faut seulement prendre garde qu'on n'abuse de la liberté qu'on a d'imposer des noms, en donnant le même à deux choses différentes. (*Œuvres II* : 156 ; nous soulignons)

Il parvient ainsi à relever, peut-être le premier dans la philosophie moderne, le principe de l'arbitraire du signe, au prix de passer à côté de l'enjeu épistémologique en proscrivant la définition de choses. La différence de définition n'est pas, selon lui et à l'opposé de Descartes, une conséquence de la différence de vue entre le savant et le public, mais une conséquence du parti pris :

Et confondant ainsi les définitions qu'ils appellent définitions de nom, qui sont les véritables définitions libres, permises et géométriques, avec celles qu'ils appellent définitions de chose, qui sont proprement des propositions, nullement libres, mais sujettes à contradiction, ils s'y donnent la liberté d'en former aussi bien que des autres ; et chacun définissant les mêmes choses à sa manière, par une liberté qui est défendue dans ces sortes de définitions que permise dans les premières, ils embrouillent toutes choses et, perdant tout ordre et toute lumière, ils se perdent eux-mêmes et

s'égarent dans des embarras inexplicables. (*Œuvres II* : 160-161 ; nous soulignons)

Avant de commencer à écrire *La Logique*, Arnauld et Nicole ont pu ainsi trouver dans les pensées cartésienne et pascalienne deux raisons pour considérer le signe comme *arbitraire* ou, pour mieux dire, *conventionnel* :

1. La distinction des langues *instituées* de la faculté du langage *innée* ;
2. La distinction de noms et de choses dans le processus de la définition.

Dans le cadre de la seconde raison, les auteurs reprennent les pensées de Pascal, comme ils disent eux-mêmes, en les élargissant dans la première partie de la *Logique* qui contient leurs réflexions sur les idées ou « sur la première action de l'esprit, qui s'appelle *concevoir*. » Trois chapitres sont entièrement consacrés à une discussion de l'objet d'une définition (1662 : 76-91). Ils commencent par distinguer, d'une manière plutôt cartésienne que pascalienne, les mots, les choses et les idées :

la nécessité que nous avons d'user de signes extérieurs pour nous faire entendre, fait que nous attachons tellement nos idées aux mots, que *souvent nous considérons plus les mots que les choses*. Or, c'est une des causes les plus ordinaires de la confusion de nos pensées et de nos discours. (1662 : 76 ; nous soulignons)

La discussion autour de la définition de noms et de choses arrive à comprendre ainsi trois autres enjeux : 1° *dictionnaire monolingue* qui apparaîtra à la fin du XVII^e siècle, 2° *dictionnaire de synonymes* (Girard 1718), et 3° *encyclopédie* (1754).

Dans les réflexions de Pascal et des Messieurs de Port-Royal, la liberté du savant dépend de l'arbitraire du signe linguistique et de la stabilité de l'objet scientifique ; cela peut être vrai pour la géométrie et les sciences de la nature, mais certainement pas pour la linguistique, comme le constatera Saussure.

3.3 SAUSSURE

Revenons donc au maître genevois. Que les citations que nous avons faites ci-dessus ne nous trompent pas : le modèle géométrique n'y règne pas uniquement à la fin de sa carrière ; tout au contraire, un document assez précoce dans les cahiers de *Phonétique* qui datent de 1881-1884 témoigne que le jeune linguiste veut apporter la lumière de l'esprit géométrique dans le domaine linguistique. Après ses lectures en phonétique générale, il en tire dans le deuxième cahier une conclu-

sion nominaliste, d'après laquelle « le phonème devient une unité abstraite ; ce n'est plus un individu : c'est une espèce plus ou moins artificielle que nous créons » (*Phonétique* : 36). Et il y revient dans le quatrième cahier avec un nouveau regard sur la théorie phonétique. C'est là où se révèle précisément la genèse du souci méthodologique chez le jeune linguiste :

Le chapitre de la phonétique générale qui s'occupe de la combinaison des phonèmes dans la parole est encore complètement à faire, d'abord parce que le susdit fait des fixations et des explosions n'a pas été reconnu dans sa véritable étendue et outre qu'on n'en a pas vu la valeur pour cette théorie. Mais cela n'est encore que les emportants [lecture de Parret : *empêchements*] les plus matériels parce que dans les essais précipités qui ont été faits, on ne s'est pas bien rendu compte de la nature de la question, et qu'on s'est engagé sur ce terrain à peu près *comme si on abordait la géométrie avec la méthode des zoologistes* [nous soulignons]. La théorie des combinaisons de phonèmes ne peut être autre chose qu'une discussion de possibilité et d'impossibilité ; la constatation et la description des combinaisons existantes ne donne qu'une vue bornée. (*Phonétique* : 170 ; v. aussi *Manuscrits de Harvard* : 205)

La zoologie représente dans ce passage la science qui s'occupe de la plus grande diversité, tandis que la géométrie constitue la science de l'uniformité, sans la moindre difficulté d'individus et d'espèces. Or, le véritable enjeu de cette comparaison est ailleurs : le programme de Saussure est de révéler « le principe des faits », l'uniformité sous-jacente qui se cache derrière la diversité apparente. Un programme digne d'être appelé galiléo-cartésien :

Pour que l'esprit soit satisfait, il faut qu'il voie dans chaque cas les conditions d'existence d'une combinaison, la limite où certaines combinaisons sont possibles, et ce qui arriverait si cette limite était franchie. Autrement *le principe des faits reste caché* [nous soulignons]. (*ibid.*)

Puisqu'on ne peut pas fixer un phonème dans la parole, puisque la réalisation d'un phonème montre une diversité remarquable, le linguiste adopte une position pascalienne pour le définir : « le problème et la solution, dit-il, dépendent dans chaque cas *de termes librement définis et d'une donnée librement choisie* [souligné par FdS]. » Autrement dit, d'une définition déductive de l'objet. Mais il va encore plus loin en poursuivant : « C'est par là que la question échappe à la méthode d'observation et []. » (*ibid.*) L'alternative de cette dernière méthode est, comme il le dira dans un brouillon de lettre à Adrien Naville, celle de construction ⁴ ; quand on vient à l'époque de *De*

4 Mal connu, ce fragment de haute importance mérite d'être cité *in toto* :

C'est à dessein je pense que vous parlez au début des « attitudes » et « points de vue » de l'esprit, dans chaque sci[ence], mais non des opérations ; en tout cas à des-

l'essence double ⁵, à peu près une dizaine d'années après les cahiers de phonétique, Saussure paraît complètement convaincu : le linguiste doit suivre la méthode des géomètres : « Nous procédons, dit-il, exactement *comme un géomètre qui voudrait démontrer les propriétés du cercle et de l'ellipse* sans avoir dit ce qu'il nomme un cercle et une ellipse [nous soulignons]. » (*Écrits* : 51) Et il dénie tout sens précis à des termes courants de la linguistique :

Les expressions comme catégorie grammaticale, distinction grammaticale, forme grammaticale, unité et diversité des formes grammaticales, sont autant de termes courants auxquels nous sommes obligés de dénier tout sens précis. Qu'est-ce qu'une entité grammaticale en effet ? (*ibid.*)

Alors, tous les termes doivent être redéfinis et cela nécessite une nouvelle théorie complète de la linguistique. C'est le premier point où Saussure se trouve exactement dans la même position que Descartes qui voulait réformer toute la métaphysique et la science, comme l'indique Pétroff (2004 : 53). C'est pour cette raison qu'ils se heurtent tous deux au même problème, à savoir le problème de trouver le bon point de départ. Le linguiste exprime cela avec la célèbre question de « *Unde exoriar ?* » (*Écrits* : 279-280) C'est loin d'être la seule occurrence de la question ; Saussure y revient aussi dans *De l'essence double*, en critiquant d'une part l'empirisme naïf qui présuppose que la donnée linguistique nous attend telle qu'elle est pour être traitée et interprétée objectivement, et d'autre part la philosophie de von Humboldt qui a fourni le cadre épistémologique à cette approche empiriste :

sein que les mots d'opération et d'expérience sont, si je n'ai pas fait erreur, absents du livre entier. La science synthétique, celle qui existerait après idéale exploration de tous les domaines par n'importe quelles voies, est la seule qui existe à vos yeux et qui devienne l'objet de la classification. Il me semble que ce principe est d'une juste admirable. Vous m'encouragez à l'appliquer plus hardiment que je ne l'avais fait à la linguistique en particulier, quoique déjà porté [].

En somme on peut dire que tout résultat tiré de l'observation de ce qui touche les *lois* (et non les *faits*) se résoud [*sic*] après coup en des éléments qui auraient permis d'affirmer a priori la même vérité. Le défaut du raisonnement déductif et de la méthode constructive est uniquement dans le danger d'oublier un facteur ou n'en pas mesurer la valeur ; il est en soi <exempt du reproche [b] []>. Mais cela même crée un caractère de la loi, par opp[osition] au fait. [...] [10] La *loi* est ce qui est à la portée de notre raisonnement par la simplicité relative des facteurs, et le *fait* ce qui échappe par la trop grande comp[lic]ation de ces fact[eurs] []. (Document de 1996, « Loi-fait », cité par Engler 2006 : 2135-2136.)

5 Datation de *De l'essence double* : le début de la rédaction est certainement 1891 (Engler et Bouquet 2002 : 12 ; Engler 2004 : 48 ; par ailleurs Harris (2003 : 217-18) relève des évidences que les éditeurs ont négligé de signaler : *Écrits* 62-3.18 porte la date de « 6 décembre 1891 », de même que les passages 37-40.6e sont écrits sur une annonce de fiançailles qui a pour date « octobre 1891 »), alors que le mystère de la date où il abandonne le projet ne nous est pas encore révélé.

Nous différons depuis le principe des théoriciens qui pensent qu'il s'agit de donner une idée des phénomènes du langage, ou ceux, déjà plus rares, qui cherchent à fixer les opérations du linguiste au milieu de ces phénomènes. Notre point de vue est en effet que la connaissance d'un phénomène ou d'une opération de l'esprit suppose préalablement *la définition d'un terme quelconque* ; *non pas la définition de hasard* qu'on peut toujours donner d'un terme relatif par rapport à d'autres termes relatifs, en tournant éternellement dans un cercle vicieux, mais *la définition conséquente qui part à un endroit quelconque d'une base*, je ne dis pas absolue, *mais choisie expressément comme base irréductible pour nous, et centrale de tout le système.* (*Écrits* : 34 ; nous soulignons)

Saussure anticipe ici manifestement sur un raisonnement systématique pour reconstruire la théorie linguistique : une définition, c'est-à-dire une proposition qui soit capable de posséder la valeur d'un axiome consciemment choisi comme point de départ, duquel on peut dériver les autres principes. Mais ce point de départ ne peut être qu'empirique ; autrement dit, il doit avoir sa base dans les *realia* ; sinon, on risque de tourner éternellement dans le cercle vicieux des définitions arbitraires. Le linguiste préfère consciemment « cette saine logique mathématique » de l'esprit français à un empirisme naïf qui risque de négliger la complexité de l'objet linguistique et qui est fondé sur une métaphysique transformationnaliste de l'esprit germanique :

S'imaginer qu'on pourra se passer en linguistique de cette saine logique mathématique, sous prétexte que la langue est une chose concrète qui « devient » et non une chose abstraite qui « est », est à ce que je crois une erreur profonde, inspirée au début par les tendances innées de l'esprit germanique. (*Écrits* : 34 ; nous soulignons)

Donc, quoiqu'il soit rationaliste en épistémologie, il ne se laisse pas séduire par un système *aprioriste*, celui qui a été reproché à la grammaire générale, notamment par Bréal (1864 : 47). Saussure se conforme ainsi au *rationalisme empirique* des dernières décennies du XIX^e siècle et, d'un autre côté, il s'approche de la véritable position de Descartes, qui prescrit en matière de sciences une méthode hypothético-déductive ouverte à la falsification empirique, au lieu d'une méthode exclusivement déductive, au fond peut-être plutôt idéaliste que rationaliste.

Si le linguiste genevois se situe si près de la méthode cartésienne, il est aussi logique qu'il abandonne la position pascalienne en ce qui concerne la définition. En effet, le projet épistémologique de Saussure qui s'intensifie à partir des trois « Conférences inaugurales » (1891) le mène à changer de position. Il découvre lui-même pourquoi la linguistique doit se méfier des mots :

L'essentiel est de comprendre que nous pouvons ne donner qu'un seul nom à toute la période de vingt et un siècles en l'appelant *latin* – ou bien deux noms en l'appelant *latin* et *français*, – ou bien trois noms en l'appelant *latin*, *roman*, *français*, ou bien vingt et un noms [...]. Et qu'il n'existe littéralement aucune autre façon d'introduire une division, si ce n'est cette façon tout arbitraire et conventionnelle. (*Écrits* : 165)

Il va encore plus loin : le mot est paradoxalement perçu comme « le principal perturbateur » de la science du langage :

Il est impossible de ne pas remarquer que le linguiste qui s'occupe de grec contemporain comme M. Jean Psichari jouit de l'avantage appréciable, du privilège de n'avoir pas même à commenter une de *ces désastreuses distinctions nominales comme celle de français et de latin* ; dès sa première leçon on le comprend quand il part du grec parlé au VII^e siècle avant l'ère pour aboutir au grec actuel, avec un intervalle de 2 600 ans : simplement parce que les deux choses sont appelées *grec*, quoiqu'elles diffèrent entre elles autant, si ce n'est beaucoup plus en bien des points, que le français « diffère du latin ». [...] je suis à vrai dire absolument certain que, malgré tout ce que je disais, la dénomination de *français* et *latin*, est infiniment plus forte, restera toujours ou longtemps mille fois plus puissante sur votre esprit que toutes les instances auxquelles je puis me livrer comme linguiste, pour arriver à faire crouler ce dualisme de carton, qui nous obsède, sous le nom de *français* et *latin*.

Il y a aura un jour un livre spécial et très intéressant à écrire sur le rôle du mot comme principal perturbateur de la science des mots. (*Écrits* : 166 ; nous soulignons)

Il adopte désormais la position exacte de Descartes :

Il faut distinguer deux choses : 1^o Usage des facultés en général en vue du langage (phonation, etc.) 2^o Aussi : usage individuel du code de langue selon la pensée individuelle.

Nous avons fait une définition de choses et non seulement de mots. <Cette distinction ne dépend pas du hasard de chaque idiome.> Il est possible qu'en sortant du français nous ne trouvions pas des mots recouvrant les mots français. Exemple : *Sprache* renferme idée de « langue » et « langage ». <*Rede* correspond à peu près à « parole », mais a aussi le sens spécial de « discours ». *Rede* « parole » et « discours ». Ainsi toute définition de mots est toujours caduque en elle-même. Nous ne pouvons donc suivre une marche scientifique en suivant les mots au lieu des choses. Si en suivant les choses, des mots couvrent entièrement l'objet de nos recherches, c'est tant mieux. On peut remarquer que nous avons trouvé dans la langue : 1^o Un objet définissable et séparable de l'ensemble des actes de langage [...] (CLG/E. *Notre amalgame* I. 42.248.5 - 42.250.4 - 251.5 - 252.5 ; nous soulignons)

CONCLUSION

Plusieurs auteurs, Wells (1947) ⁶, Godel (1966 : 480-481), Milner (1989 : 37-39), Norris (2004 : 223 sq.), Bota (2002) ont d'ores et déjà relevé le fait que la théorie saussurienne repose sur un modèle géométrique. Nous pouvons affirmer avec eux que « l'esprit géométrique » commun aux rationalistes du XVII^e siècle est explicitement adopté dans *De l'essence double du langage* (*Écrits* : 17-88) où l'on ne trouve peut-être pas des axiomes mais des définitions, des théorèmes suivis par des propositions et des corollaires ; et cette présentation est déclarée comme forme idéale pour le *Cours* par le maître genevois lui-même (cf. Godel 1957 : 29-30) ; laquelle est d'ailleurs rétablie par Bota (2002). Il nous semble que la lecture de Pascal, probablement entre autres, a joué un certain rôle dans la transmission de cette « saine logique mathématique » propre à l'esprit français et mieux représentée par l'épistémologie de Descartes. Le passage suivant, issu d'une note intitulée « Sémiologie », démontre incontestablement la volonté philosophique de Saussure vouée à construire une théorie rationaliste de linguistique, quoiqu'elle soit mise en œuvre ailleurs dans *De l'essence double* :

Par le fait qu'aucun élément n'existe (ou par mille autres raisons, car nous ne prétendons pas faire une sorte de système cartésien de choses qui tombent sous le sens de tous les côtés [nous soulignons]), on voit qu'aucun élément n'est (à plus forte raison) en état de *se transformer* ; mais qu'il peut seulement arriver qu'ON lui substitue autre chose, même quand il s'agit de « phonétique » et que, par là, toute opération généralement et toute la différence des opérations réside dans la nature des *substitutions* auxquels nous nous livrons en parlant. Qui dit *substitution* commence par supposer que le terme auquel on donne un substitut a une existence, etc. (*Écrits* : 266) ⁷

6 Les remarques de cet auteur méritent particulièrement d'être citées : "He re-examined methodically and painstakingly the doctrine which lay at the basis of current thinking, ferreting out the tacit and hidden ones as well as testing the propositions which were daily mouthed by everyone. His conclusions he sought to weave into a coherent and almost deductive system" (1947 : 54 ; nous soulignons). "He did not merely track down premises and consequences ; he did not merely try to segregate truths of linguistics into basic principles and derived propositions. He strove to contract the groups of basic principles still more and exhibit the relations between those that remain irreducible. We do not mean to say that he anticipated modern logistic method or that, like Newton and Spinoza, he emulated Euclid by casting his treatise into axioms, theorems, corollaries and lemmas" (1947 : 55 ; nous soulignons). Or, il a effectivement suivi la méthode des géomètres, soit celle d'Euclide soit celle prescrite par Descartes et Pascal ; pourtant, cela est plus clair dans les sources manuscrites que dans le *CLG*. En tout état de choses, cette analyse assez précoce est tout à fait passionnante.

7 Cf. aussi :

Se figure-t-on que le seul fait par exemple de parler, comme nous l'avons fait nous-même, d'une *explosion*, sans autre détail expliquant si l'on entend fondamenta-

On constate là en même temps une autre volonté philosophique chez lui : ce mode de philosopher est une réflexion fragmentaire à la manière des *Pensées* de Pascal, illustré notamment par les « Notes item » et par les « Aphorismes » ; une volonté, sans doute, d'échapper aux grandes difficultés de la systématisation cartésienne :

Ne parlons ni d'*axiomes*, ni de principes, ni de thèses. Ce sont simplement et au pur sens étymologique des aphorismes, des *délimitations*. – [] mais des limites entre lesquelles se trouve constamment la vérité, d'où que l'on parte [] (*Écrits* : 123)

À la suite de ces conclusions évidentes, je propose une hypothèse qui est la suivante : depuis sa première pratique linguistique, c'est-à-dire l'*Essai pour réduire les mots grecs, latins et allemands à un petit nombre de racines*, le projet saussurien consiste à construire un *système déductif* capable d'expliquer les faits linguistiques. Une phrase dans sa lettre à Adolphe Pictet confirme ceci : « J'ai toujours eu la rage de faire des systèmes avant d'avoir étudié les choses par le détail. » (« Lettre à Pictet », Candaux 1975 : 10) Cette autocritique est l'expression de la première rupture dans la pensée saussurienne qui sera opérée à la suite des reproches de son premier maître, Pictet. En revanche, le *Mémoire* dont la capacité d'explication est prouvée par la découverte du hittite, vise à construire un système hypothético-déductif⁸, comme le démontrent les études de Marie-José Reichler-Béguelin (1988, 2003). Or, une deuxième rupture s'opère après les critiques que lui a adressées Louis Havet (peut-on le nommer son deuxième maître ?) dans sa recension du *Mémoire* (1879) ainsi que dans leur correspondance postérieure (Redard 1976). Saussure s'oriente ainsi vers un rationalisme encore plus contrôlé, le rationalisme empirique du tournant du siècle, qui sera, à notre sens, sa position finale.

Quant aux enjeux de la « définition de mots et de choses », le premier en est le principe de l'arbitraire formulé antérieurement par Pascal et les Messieurs de Port-Royal ; Saussure radicalise le concept et parvient à en déduire le corollaire : l'ontologie négative des entités linguistiques et, dans les termes de Foucault, l'ontologie réduite à la sémantique (v. là-dessus notamment Rastier 2003).

lement sous ce nom une unité mécanique, ou une unité acoustique, ou une unité phonologique, ne soit pas une chose autrement soumise à scrupules, pour qui fait intervenir les scrupules, que celui de supposer la similarité pratique des explosions ? – *C'est depuis le commencement même, non à propos de tel détail, qu'il faudrait renouveler de fond en comble l'exposition que nous avons choisie, si quelqu'un demande un système vraiment scientifique en général* [nous soulignons]. Mais dans ce système peut-être scientifique, on n'apercevrait plus les points particuliers que nous avons pour le moment à cœur d'établir [...]. (*Écrits* : 142)

8 Voir aussi Norris (2004 : 237) et Harris (1988 : 40).

Le second enjeu, qui est de nature épistémologique et que n'ont pas entièrement envisagé les auteurs de l'âge classique, est la formalisation du qualitatif, consistant à assumer des mots comme objet d'une science formalisante, autrement dit à définir des « mots » comme des « choses » ou des *realia* selon leurs propriétés inhérentes. Cette formalisation apparaît bien évidemment d'une manière inconsciente dans la grammaire comparée (Milner 1989) ; mais la plus grande difficulté de ce projet est au cœur de la réflexion saussurienne : d'étendre *consciemment* l'épistémologie galiléo-cartésienne dans un domaine exclu par Descartes dès le départ ; la science cartésienne se fonde sur le quantitatif, le qualitatif n'étant pas nié, mais laissé de côté comme non pertinent. Alors la volonté saussurienne se manifeste de nouveau comme une *radicalisation* visée à faire une *mathesis* de *thesei*, comme le dit Milner (1994, 2002) ; mais cela n'implique pas une quantification du qualitatif ; au contraire, c'est un projet de formalisation du qualitatif (Milner 1989 : 24-25), que l'on trouve non seulement dans la linguistique saussurienne (Bouquet 1997 : 108-126), mais aussi dans d'autres linguistiques se réclamant de l'épistémologie cartésienne, précisément celle de Chomsky (v. Milner 1989 ainsi que Chomsky 1966).

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES PRIMAIRES (SAUSSURE)

Textes édités

1910-1911 : *Troisième cours de linguistique générale* (1910-1911), éd. par E. Komatsu, Université de Gakushuin, 1993 : 177-368.

« Brouillon de lettre à Adrien Naville », publié par Rudolf Engler 2006 : « Die Zeichentheorie F. de Saussures und die Semantik im 20. Jahrhundert » in Auroux *et al.*, *History of the Language Sciences III*, Berlin et New York, De Gruyter : 2135-2136.

CLG/E : Cours de linguistique générale, édition critique par R. Engler, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1968-1974.

« [Correspondance de] Ferdinand de Saussure et Louis Havet », éd. par Georges Redard, *BSLP LXXI*, 1976 : 313-349.

« Cours de versification française », BGE, Ms. fr. 30970/f

Écrits : Écrits de linguistique générale, texte établi et édité par S. Bouquet et R. Engler, Paris, Gallimard. 2002.

« Entretiens avec A. Riedlinger et L. Gautier » publiés par R. Godel, *Les Sources manuscrites du cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève, Droz, 1957 : 29-30 (le second est reproduit en

intégralité dans *CFS 58* : 69-70).

Les Manuscrits saussuriens de Harvard, éd. par H. Parret, *CFS 47*, 1993 : 179-234.

« Lettre à Adolphe Pictet » : « Ferdinand de Saussure : linguiste à quatorze ans », éd. par J.-D. Candaux, *CFS 29* (1975) : 7-12.

Phonétique : Phonétique - Il manoscritto di Harvard Houghton Library, Ms Fr 266 (8), éd. par M.-P. Marchese, Padova, Unipress. 1995.

MANUSCRITS INÉDITS

« [Voltaire et Pascal] » : BGE, Arch. de Saussure 373, carnet 3, f. 241-237.

« [Note] Philosophie » : BGE, Ms. fr. 3957/4.

2. SOURCES SECONDAIRES

Aarsleff H., 1979, « Taine : son importance pour Saussure et le structuralisme », *Romantisme* 25-26.

Aarsleff H., 1981, « Bréal, la sémantique et Saussure », *Histoire, Épistémologie, Langage*, III-2.

Arnauld A. et Nicole P., 1662, *La Logique ou L'Art de penser*, rééd. avec notes et postface de Ch. Jourdain, Paris, Gallimard, « Tel », 1992.

Arrivé M., 2007, *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, PUF, « Formes sémiotiques ».

Azouvi F., 2002, *Descartes et la France : Histoire d'une passion nationale*, Paris, Fayard.

Benveniste E., 1964, « Documents pour l'histoire de quelques notions saussuriennes », *CFS 21* : 131-135.

Bota C., 2002, « La question de l'ordre dans les cours et les écrits saussuriens de linguistique générale : Essai de refonte géométrique », *CFS 55* : 139-167.

Bouquet S., 1997, *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot.

Bréal M., 1864, « De la méthode comparative dans l'étude des langues », *Revue des cours littéraires de la France et de l'étranger* 2^e année (1864-1865) : 20-23 ; 43-47.

Chomsky N., 1966, *Cartesian Linguistics : A Chapter in the History of Rationalist Thought* (Second Edition), Christchurch, New Zealand, Cybereditions Corporation, 2002.

- Choi Y.-H., 2002, *Le Problème du temps chez Saussure*, Paris, L'Harmattan, « Sémantiques ».
- Descartes R., *Œuvres*, éd. Ch. Adam et P. Tannery, XI tomes, Paris, Vrin, 1987.
- Descartes R., *Œuvres et lettres*, éd. A. Bridoux, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1953.
- Engler R., 2004, « The Making of the *Cours de linguistique générale* », in C. Sanders (éd.), *Cambridge Companion to Saussure*, Cambridge, Cambridge University Press : 47-58.
- Engler R. et Simon B., 2002, « Préface des éditeurs », F. de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard : 7-14.
- Foucault M., 1966, *Les Mots et les Choses : Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard.
- Godel R., 1966, "F. de Saussure's Theory of Language", in T.A. Sebeok (ed.), *Current Trends in Linguistics III : Theoretical Foundations*, The Hague and Paris, Mouton : 479-493.
- Harris R., 1988 [1990], *Language, Saussure and Wittgenstein : How to Play Games with Words*, London and New York, Routledge.
- Harris R., 2003 [2001], *Saussure and his Interpreters*, 2nd ed., Edinburgh, Edinburgh University Press.
- Havet L., 1879, « [Compte rendu du] *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* par Ferdinand de Saussure », *Journal de Genève*, 25 février (reproduit dans *CFS* 32, 1978 : 103-22).
- Havet L., 1885, « Descartes et Pascal », *Revue politique et littéraire* 2^e semestre : 281-283. [c.r. de J.-F. Nourrisson, *Pascal physicien et philosophe*].
- Koerner E. F. K., 1973, *Ferdinand de Saussure : Origin and Development of his Linguistic Thought in Western Studies of Language*, Vieweg, Braunschweig.
- Le Guern M., 2000, « Notes », in B. Pascal, 2000.
- Milner J.-C., 1989, *Introduction à une science du langage*, Paris, Seuil.
- Milner J.-C., 2002 [1994], « Retour à Saussure », *Le Périple structural*, Paris, Seuil.
- Milner J.-C., 2006, « Structuralisme et linguistique structurale dans *Les Mots et les Choses* », *Langage et Inconscient* n° 1 : 60-71.
- Norris C., 2004 : « Saussure, linguistic theory and philosophy of

- science », in C. Sanders (ed.), *Cambridge Companion to Saussure*, Cambridge, Cambridge University Press : 219-239.
- Pascal B., *Œuvres complètes II*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 2000.
- Pétrouff A.-J., 2004, *Saussure : la langue, l'ordre et le désordre*, Paris, L'Harmattan, « Sémantiques ».
- Rastier F., 2003, « Le silence de Saussure ou l'ontologie refusée », in S. Bouquet (éd.) *Saussure*, Paris, L'Herne.
- Reichler-Béguelin M.-J., 1990, « Des formes observées aux formes sous-jacentes », in R. Amacker et R. Engler (éds), *Présence de Saussure : Actes du Colloque international de Genève*, Genève, Droz : 21-37.
- Reichler-Béguelin M.-J., 2003, « La méthode comparative et l'enseignement du *Mémoire* », in S. Bouquet (éd.), *Saussure*, Paris, L'Herne : 150-164.
- Stancati C., 2005, « Saussure à l'ombre des philosophes. Quelle philosophie pour la linguistique générale ? », *CFS* 57 : 185-207.
- Wells R.S., 1947, « De Saussure's system of linguistics » *Word* 3, 1/2 : 1-31.

DOCUMENT : [NOTE PASCAL ET VOLTAIRE]⁹

[241] Voici une pensée de Pascal :

« En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, et ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans sa nature, en regardant tout l'Univers muet et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'Univers sans sçavoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant ; j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait emporté endormi dans une isle déserte et effroyable, et qui se réveillerait sans connaître où il est et sans avoir aucun moyen d'en sortir ; et sur cela j'admire comment on n'entre pas en désespoir d'un si misé-

9 BGE, Arch. de Saussure 373, carnet 3, f. 241-237. Cette note doit être plus ou moins contemporaine de l'autre document concernant Pascal que l'on trouve dans le cahier du *Cours de versification française* (1900-1909). La note qui succède à celle que nous publions ici porte une allusion à un opéra-bouffe : *Monsieur de la Palisse* (paroles de R. de Flers et A. de Caillavet, musique de Claude Terrasse) représenté pour la première fois à Paris, au théâtre des Variétés le 2 novembre 1904, www.claudeterrasse.net/oelapali.php (site consulté le 4 mai 2007). Si c'est le cas, elle doit être écrite à la fin de 1904 ; en effet, les vers composés que Saussure a écrits entre ces notes font allusion à « certains matins de septembre » et au « vent de novembre ». Il y a un passage intéressant qui les suit en reflétant l'esprit pessimiste du texte ici présent :

L'amour est une solution ou illusion de solution pour l'énigme implacable de la vie ; il vous abandonne. Alors les vents gémissants dans la nuit, le tableau de la nature de novembre horrible de désolation, tout cela vous crie, vous chante, vous murmure sur tous les tons : où vas-tu, pauvre mortel ? (f. 233)

ble état. »¹⁰

Voici ce que répond Voltaire (*Œuvres*, éd. de 1756, III : 276) :

« En lisant cette réflexion je reçois une lettre d'un de mes amis qui demeure dans un pays fort éloigné. Voici ses paroles : « Je suis ici comme vous m'y avez laissé, ni plus gai ni plus triste, ni plus riche ni plus pauvre, jouissant d'une santé parfaite, ayant tout ce qui rend la vie agréable ; sans amour, sans avarice, sans ambition et sans envie, et tant que cela durera, je m'appellerai hardiment un homme très-heureux. » – Il y a beaucoup d'hommes aussi heureux que lui. Il en est des hommes comme des animaux ; tel chien couche et mange avec sa maîtresse ; tel autre tourne la broche et est tout aussi content ; tel autre devient enragé, et on le tue. Pour moi, quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce désespoir dont parle Mr Pascal ; je vois une ville qui ne ressemble en rien à une île déserte, mais peuplée, opulente, policée et où les hommes sont heureux autant que la nature humaine le comporte. Quel est l'homme sage qui sera plein de désespoir, parce qu'il ne sçait pas la [240] nature de sa pensée, parce qu'il ne connaît que quelques attributs de la matière, parce que Dieu ne lui a pas révélé ses secrets ?

Il faudrait autant se désespérer de n'avoir pas quatre pieds et deux ailes. Pourquoi nous faire horreur de notre être ? Notre existence n'est point si malheureuse qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'Univers comme un cachot et tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter est l'idée d'un fanatique. Croire que le monde est un lieu de délices où l'on ne doit avoir que du plaisir, c'est l'idée d'un Sibarite – penser que la terre, les hommes et les animaux sont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence, est, je croi, d'un homme sage. »¹¹

Autant les réponses de Voltaire à Pascal sont souvent sensées, autant celle-ci me semble faible. Ce n'est pas cependant que je sois du sentiment de Pascal ; mais je l'ai été. Je l'ai été pendant six mois, sans connaître cette *Pensée*, [biffure : mais] et m'étonnant pourtant comme Pascal de ce grand calme du genre humain. Et dans quel moment

10 Pascal, *Pensées*, 184. Voici le reste du passage :

Je vois d'autres personnes auprès de moi d'une semblable nature. Je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi. Ils me disent que non ; et, sur cela, ces misérables égarés, ayant regardé autour d'eux et ayant vu quelques objets plaisants, s'y sont donnés et s'y sont attachés. Pour moi, je n'ai pu y prendre d'attache et, considérant combien il y a plus d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ai recherché si ce Dieu n'aurait point laissé quelque marque de soi.

Je vois plusieurs religions contraires, et partant toutes fausses excepté une. Chacune veut être crue par sa propre autorité et menace les incrédules. Je ne les crois donc pas là-dessus. Chacun peut dire cela. Chacun peut se dire prophète, mais je vois la chrétienne où je trouve des prophéties, et c'est ce que chacun ne peut pas faire.

11 Il s'agit de la vingt-cinquième des *Lettres philosophiques*, qui a pour titre « Sur les Pensées de M. Pascal » (Voltaire, *Lettres philosophiques*, éd. critique avec une introduction et un commentaire par Gustave Lanson, revue et complétée par A. M. Rousseau, Paris : M. Didier, 1964, II. 244) ; elle est connue aussi comme « l'anti-Pascal de Voltaire ». V. aussi l'expression « anti-Pascal » dans les *Écrits* (50), discutée ci-dessus.

étais-je dans cette disposition d'esprit ? J'avais seize ans, je venais d'interroger pour première fois ma raison sur ces deux ou trois questions-<ci> : qu'est-ce que moi ? qu'est-ce que la vie ? qu'est-ce que ce monde ? qu'est-ce qui est certain ? C'est-à-dire que je venais de me jeter dans les tortures du doute, c'est-à-dire que mes pensées couraient affolées « sans nord et sans étoile », je pleurais le Dieu que je venais de perdre et en même temps je me forgeais je ne sais quel obscur système panthéiste. Il y a ainsi un moment où la [239] révolution des croyances n'est faite qu'à demi, c'est alors seulement que les doutes [biffure : du philosophe] de la raison se traduisent avec intensité dans la sphère du sentiment. C'est la crise. C'est alors qu'on fait son *Rolle*¹² ; quand vous êtes arrivé à changer totalement votre point de vue, plus rien de tout cela : vous regardez alors les choses d'une œil tranquille et positif. Eh bien Voltaire a [,] je crois toujours, comme tout son siècle du reste, vu le grand problème du monde comme tout autre problème, c'est-à-dire comme une question intéressante dont on s'occupe lorsqu'on a le loisir de philosopher. Au point de vue pratique c'est certainement le meilleur parti à prendre, mais je trouve bien avec Pascal qu'il est en réalité absurde de voir que le genre humain ne se désespère [biffure : pas tout entier] point – qui sait du reste, peut-être en viendra-t-il là. Une pensée qui m'avait frappé depuis longtemps et que j'ai retrouvée dans une brochure de Hartmann intitulée *Die Selbstersetzung des Christenthums*, etc.¹³, est celle-ci : ce qui change c'est l'espoir des peuples, ce qui ne change pas et ce qui augmente à chaque retour qu'il fait c'est leur désespoir. On parle des époques de décadence comme d'époques où la pensée est égarée par d'affreuses maladies morales. Que les hommes soient malades à des moments où ils souffrent tant, cela ne fait aucun doute. Mais qu'ils soient dans l'erreur, c'est là une question absolument différente. Ce qu'on appelle la santé morale n'est peut-être que la puissance d'illusion : une force qui réussit pendant quelque temps à dompter les forces ennemies de la réalité.

Pour en venir à Pascal et à Voltaire je trouve que le plus *ancien* des deux n'est pas celui qu'on pense [?]. Voltaire est un homme du

12 Poème d'Alfred de Musset, paru pour la première fois en 1833, dans *La Revue des Deux Mondes*. Cette oeuvre exprime fort bien le désespoir de la jeunesse du temps de Musset, jeunesse confrontée à un vide spirituel, à un monde sans idéal, sans religion.

13 Eduard von Hartmann, *Die Selbstersetzung des Christenthums und die Religion der Zukunft*. Berlin : C. Duncker. (*L'Autodestruction du christianisme et la religion de l'avenir*, présentation, trad. et notes de Jean-Marie Paul. Nancy : Presses universitaires de Nancy, 1989.) Il y en a, à ma connaissance, deux éditions du vivant de Saussure : 1874 et 1888. Le nom de Hartmann apparaît aussi dans la « Note Philosophie » par rapport à *Die Weltanschauung der modernen Physik* (Leipzig : H. Haacke, 1902).

18^e siècle ; Pascal est presque du nôtre par la forme de la pensée. Ce qu'il restait *isolé* dans son temps est devenu la note déterminante de notre époque. — On ne peut se dissimuler que nous ne marchions vers une épouvantable crise morale. Quand nous serons arrivés au bout de toutes les sciences l'humanité longtemps distraite par tant d'objets différents, se demandera peut-être ce qu'elle fait sur cette planète et à quel sort elle est réservée. Quand le terrible problème sera enfin compris dans sa palpable réalité d'un bout à l'autre de l'échelle humaine il n'y aura plus qu'un grand cri sur ce globe, une immense interrogation, une immense imprécation ; et tout se perdra dans l'étendue muette à moins que par hasard une voix ne réponde enfin ? —

LA PRATIQUE EN QUESTION

par Claudia MEJÍA QUIJANO
Universidad de Antioquia

Dans l'exposé présenté au colloque « Révolutions saussuriennes », intitulé *Práctica y teoría en Ferdinand de Saussure*¹, j'ai ajouté une illustration à mon propos, qui était disponible à l'avance pour les auditeurs. Il s'agissait d'un texte politique de Saussure peu connu mais que les manuscrits récemment découverts éclairent de façon singulière. L'interprétation de ce texte politique a été ensuite développée dans l'article « L'adresse et l'écoute, la dualité de la parole »². Pour le présent ouvrage, trace de ce moment de partage intellectuel qu'a été le colloque de 2007, j'aimerais revenir sur ces deux publications qui donnent une image en quelque sorte clivée de l'exposé réalisé, afin d'explicitier le lien entre elles et de mieux envisager aussi les résultats de la recherche menée avec mon équipe colombienne³. En effet, la présentation au colloque nous a permis d'aborder une étape nouvelle : l'explicitation des pertinences ayant présidé au travail accompli, et cela, notamment grâce aux questions et réactions des collègues saussuriens.

Telle la question de madame Anne-Marie Houdebine-Gravaud, posée durant le débat en plénière à la fin de la journée et concernant l'usage du terme « pratique ». Question apparemment simple à laquelle j'ai répondu par la mention de la pensée de Luis Prieto, lequel a travaillé et développé cette notion de pratique tout au long de son œuvre (v. bibliographie en fin d'article). Or, cette question est restée

1 Texte concernant les fondements théoriques d'une recherche sur la genèse de la théorie générale du langage chez Saussure, désormais accessible en ligne dans la revue *Texto*.

2 Paru dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure* 60 (2007).

3 Recherche réalisée avec Natalia Restrepo Montoya et Andrés Salleg Carvajalino, Universidad de Antioquia, Colombie.

par la suite présente à mon esprit car si la réponse donnée reste toujours valable au niveau des fondements théoriques de la démarche, je ne pouvais manquer de constater que, autant dans le texte de présentation que dans l'illustration, cette notion de pratique n'a été utilisée qu'*implicitement*. Mentionnée uniquement par des allusions terminologiques, elle pouvait donc être entendue comme un mélange d'acceptions du terme et d'autres notions associées précédemment à ce même terme. Il m'a donc semblé nécessaire de développer ici une réponse plus circonstanciée à cette question pertinente.

1. PRATIQUE ET PRATIQUES

Une pratique est définie par Prieto comme l'activité où un sujet se sert d'un moyen, qui est nécessairement un objet matériel, pour atteindre un but qui, lui, peut être un objet matériel ou un objet psychique. Prieto a illustré cette définition par des exemples simples : prenons un jeune homme bricoleur qui désire construire une bibliothèque. Il utilisera des « moyens » (marteau, planches, clous, etc.) et à travers une « pratique », à savoir la manipulation de ces objets envisagés d'un certain point de vue, il atteindra son but, à savoir la « bibliothèque utilisable ».

Voilà une définition bien primaire de la « pratique », direz-vous. Certes, mais ce qui est évident, ce qui saute aux yeux n'est pas toujours une pensée simpliste ; parfois c'est justement le contraire, le résultat d'un travail d'abstraction extrême, celui de la généralisation. Ce qui était fascinant dans les cours de Prieto, c'était que partant d'une simple bibliothèque et par un raisonnement sans faille il finissait par expliquer d'une façon lumineuse la bifacialité et l'arbitraire du signe, par exemple, et ayant ainsi posé le fondement sémiologique de ces principes généraux, il prenait ensuite le chemin de découvertes surprenantes sur d'autres terrains sémiologiques comme l'art ou la philosophie du Sujet. Du particulier le plus terre à terre, il emmenait ses étudiants vers la généralité la plus audacieuse. De même, à partir de l'abstraction des théories logiques il nous faisait entrevoir leur matérialisation la plus banale. Comme Saussure l'a affirmé dans sa première conférence à Genève en 1891, à peine rentré de Paris où il enseignait à la toute nouvelle *École Pratique* des Hautes Études : « C'est le détail ultime des phénomènes qui est aussi leur raison ultime, [...] ainsi l'extrême spécialisation peut seule servir efficacement l'extrême généralisation » (*BGE*, Ms. fr. 3951/1 f.11). La simplicité de leurs exemples sémiologiques alliée à la puissance explicative de leurs notions générales a fait la singularité et le charme des leçons du sémiologue argentin.

Prieto distingue entre les *pratiques matérielles* (nommées ainsi non pas parce qu'il n'y aurait rien de mental en elles, mais uniquement parce que leur but est constitué par un objet matériel) et les *pratiques symboliques* dont le but est, au contraire, un objet psychique, mental, abstrait. De toute évidence, la pratique du bricoleur mentionnée plus haut était une pratique matérielle alors que les pratiques langagières qui, à la base, visent à transmettre des sens, sont des pratiques symboliques. « À la base », car ce qui est le plus intéressant à relever concernant les différentes pratiques, c'est *leur imbrication et les conséquences de cette imbrication*.

Ainsi une pratique matérielle peut être « parasitée » par des pratiques symboliques, comme par exemple lorsqu'un architecte d'intérieur, appelé à la rescousse chez une personne qui tient à optimiser l'espace de son logement, dépense en vain son énergie et ses arguments à convaincre sa cliente de se défaire de la vieille coiffeuse, relique inutile et encombrante qu'elle conserve en souvenir de sa grand-mère. La coiffeuse, objet matériel, se trouve alors à l'intersection de deux pratiques, l'une symbolique, connue seulement de la cliente et dont le but pourrait être, disons, l'identification à la beauté de sa grand-mère ; l'autre, matérielle qu'elle partage avec son décorateur, dont le but serait un appartement spacieux et confortable. Combien de méprises légères ou bien d'erreurs aux conséquences considérables, d'altercations entre nos semblables, n'ont-elles comme origine cette imbrication multiple de nos pratiques matérielles et symboliques, du fait qu'elle empêche les sujets d'explicitier leurs pertinences selon les différentes pratiques en présence, et d'en établir une hiérarchie adéquate afin d'assumer clairement l'obtention du but ou des buts recherchés !

La notion de pratique de Prieto développe et complète la réflexion saussurienne sur la notion de point de vue. « C'est le point de vue qui fait la chose », écrit Saussure. Or, le point de vue, lui, n'est ni naturel ni imposé, il est en effet « choisi » par les sujets *implicitement* : il dépend entièrement de la pratique où est engagé le sujet au moment de concevoir « la chose », ajoute Prieto. Cette pratique est momentanée, elle a les qualités de l'acte, c'est du *hic et nunc* qui comprend ainsi des éléments toujours variables.

2. LES PRATIQUES CHEZ SAUSSURE

Tout comme chacun de nous, Saussure exerça plusieurs pratiques langagières. Plus précisément, il eut une activité langagière bien plus étendue que la plupart d'entre nous : depuis son enfance il aimait jouer avec les mots, il comprenait, parlait, lisait et écrivait en plusieurs

langues mortes et vivantes ; adolescent, il écrivit en vers et en prose des contes et des poèmes, il traduisit des textes en plusieurs langues classiques et modernes, il déchiffra des inscriptions, il reconstruisit un système vocalique, il retrouva le sens d'unités morphologiques, il proposa des « étymologies », il enseigna différentes langues classiques, il donna des conférences et participa à des débats, il écrivit des textes scientifiques et fut un correspondant extrêmement fin. Tous les témoignages conservés sur ces activités langagières s'accordent à signaler la maîtrise et la finesse du savoir pratique de l'homme né au XIX^e siècle et nommé Ferdinand de Saussure.

Dans notre recherche, nous avons examiné en détail des *traces* matérielles de quelques unes de ces pratiques langagières de Saussure, et nous les avons analysées afin de tenter de dégager le « savoir » spécifique que l'homme Saussure y mit en œuvre, la façon spécifique de Saussure d'envisager « les choses » de la pratique en question. Cette démarche implique entre autre un abord des manuscrits saussuriens bien différent de celui du siècle dernier, où régnait la comparaison avec le *Cours de linguistique générale*, livre écrit par Charles Bally et Albert Sechehaye. Envisager les manuscrits saussuriens comme des traces laissées par ses pratiques langagières permet de donner une valeur à certains documents tenus jusque là pour insignifiants, ou bien encore d'accorder une valeur distincte à d'autres manuscrits que l'on a cru déjà suffisamment interprétés.

C'était justement le cas du texte politique de Saussure choisi comme illustration. En séance plénière, à la fin de la journée du 20 juin, un des participants interpella l'intérêt de mon travail, précisément le choix de ce texte politique, en le comparant à celui des critiques littéraires qui tiennent à publier les notes de blanchisserie de Proust ou de Flaubert (je n'ai plus un souvenir précis de l'auteur mentionné). Les motivations de ces critiques peuvent être légitimes – une analyse psychanalytique du caractère obsessionnel de l'écriture de ces auteurs pourrait peut-être retirer quelque information pertinente des traits récurrents des notes de blanchisserie, par exemple – car aucun texte ne saurait avoir de valeur en soi, aucun terme ne « prend », que dans un environnement syntagmatique commandé par une situation précise, à l'intérieur d'une pratique symbolique. La langue n'existe comme instrument communicatif que dans l'acte réalisé par des sujets, eux-mêmes engagés dans des pratiques spécifiques, matérielles et symboliques.

Bien que la remarque de ce participant, pour diverses raisons, fût donc déplacée par rapport à la discussion, elle vaut la peine d'être mentionnée, car elle est caractéristique d'une méconnaissance généra-

lisée de *l'imbrication* permanente des pratiques humaines et du rôle joué par les objets matériels en tant que moyens ou buts de ces pratiques, objets matériels qui sont ainsi de véritables charnières multiples pouvant relier des pratiques fort différentes entre elles.

La réflexion linguistique comporte plusieurs pratiques symboliques : j'écris en ce moment ce texte pour tenter de mieux saisir ce que j'ai réalisé ces mois-ci dans la recherche, pour faire connaître ce que j'ai compris concernant la genèse de la théorie saussurienne sur ce point, mais également pour mieux continuer le dialogue engagé lors du colloque. L'objet matériel qu'est ce texte sert donc de siège à plusieurs pratiques symboliques qui proposent chacune une façon différente d'envisager cet objet matériel, chacune des pratiques servant à atteindre un but différent. Mais en même temps, je réalise une pratique matérielle précise en tapant sur mon clavier pour obtenir des lettres sur l'écran ; je réalise donc aussi une pratique matérielle. L'imbrication des pratiques est inévitable. Le prince Nicolas Troubetzkoy, dans ses *Principes de phonologie*, en vue d'éclairer son propos du moment, comparait « l'encrier » et « le libre arbitre » en remarquant que c'était là des objets dissemblables que rien ne pouvait lier. A la suite de Capt-Artaud, remarquons que ces objets étaient bien les moyens des pratiques matérielle et symbolique que Troubetzkoy était précisément en train de réaliser *en écrivant* cet exemple, et c'est, à mon avis, probablement cette imbrication qui lui a justement permis de mettre en contraste ces deux « choses » tout en croyant ne pas pouvoir les lier, les deux pratiques étant complètement distinctes.

En ce qui me concerne, le présent article est donc le produit d'une pratique matérielle, qui sert aussi de moyen dans différentes pratiques symboliques. Ce texte est pour moi, *en ce moment*, un but et en même temps un moyen. Pour vous lecteur, il devient nécessairement le moyen de votre propre pratique... symbolique, je l'espère ! En effet, la vie sociale implique encore une imbrication des pratiques symboliques et matérielles *selon les différents sujets* car les objets matériels peuvent être pour les uns de simples moyens, pour les autres des buts précieux⁴.

C'est cette imbrication de pratiques proposant plusieurs « concepts » pour un seul et même objet, qui me semble représenter l'obstacle le plus important à l'établissement des liens entre pratique

4 C'est à cause de l'imbrication des pratiques que j'ai choisi de donner la forme d'une mise en abîme de la pratique au présent article. Je demande ainsi la bienveillance du lecteur car ce choix m'a mené à donner un ton apparemment « personnel » à la rédaction ; ces références à une individualité n'ont pourtant d'autre fonction que l'explicitation en acte des idées exprimées, dans une tentative d'échapper à la fixité de l'écriture afin d'atteindre la dynamique de la pratique.

et théorie : obstacle à la théorisation d'une pratique, obstacle à l'application dans une pratique de principes théoriques.

Saussure a donc exercé de nombreuses pratiques symboliques touchant le langage. En outre, il a longuement réfléchi sur les pratiques langagières et a proposé une théorie générale fondée sur une méthode d'étude originale. Cette théorie générale a été découverte peu à peu au cours du XX^e siècle, et actuellement on dispose d'une série de documents donnant accès à cette théorie dans sa réalité d'*ensemble*. Ce qui nous intéresse chez Saussure, c'est justement cette confluence entre un savoir pratique profond et varié, et une théorie générale explicitement proposée, car elle permet d'envisager *le lien* – révolutionnaire à nos yeux – entre pratique et théorie concernant l'étude du langage.

L'hypothèse de notre recherche a découlé de ces deux constatations et de notre interprétation de la théorie saussurienne telle qu'elle a été exposée dans le *Troisième cours* : la théorie générale de Saussure sur le langage pose des principes *scientifiquement objectifs* et ne peut donc pas être indépendante du savoir qu'il développait dans ses pratiques langagières. Parmi ces pratiques, nous nous sommes bornés dans un premier temps à *la traduction, l'écriture et l'enseignement*, qui sont les pratiques auxquelles nous sommes confrontés dans notre travail quotidien.

Les traces écrites de ces pratiques étant nombreuses et variées, nous avons bien entendu limité également les manuscrits de Saussure à analyser. Comme mes collaborateurs se chargent principalement des pratiques traductive et pédagogique, et que pour diverses raisons, ils n'ont pas pu assister au Colloque, j'ai choisi d'illustrer l'exposé par l'analyse d'un texte politique qui présente une facture langagière bien particulière. Cette facture a donné lieu à une longue censure.

3. C'EST LE POINT DE VUE QUI FAIT LA CHOSE

Connu par Bally et Sechehaye tout d'abord, et depuis 1957 à la disposition de tous les chercheurs ayant consulté les notes sur la linguistique générale à la *BGE*, ce texte, sciemment oublié, demandait depuis longtemps à être ouvertement discuté. C'est la commande des *Cahiers Ferdinand de Saussure* quant à une présentation de ce texte politique dans le cadre de la mise à disposition numérique du manuscrit 3951/10 qui n'avait jamais été publié auparavant dans son intégralité, ainsi que la lecture de l'article de Michael Lynn-George *The Crossroads of Truth : Ferdinand de Saussure and the Dreyfus Affair* (*MLN* 121.4 (2006) : 961-988)⁵, qui m'ont incité à choisir ce texte comme illustration de mon propos au colloque. En effet, ce texte, le brouillon

⁵ Disponible sur <http://muse.jhu.edu/journals/mln/v121/121.4lynn-george.html>

d'une lettre adressée à « Monsieur le Président de la Libre Parole. Paris », aurait prétendument donné à voir l'antisémitisme de Ferdinand de Saussure. Voici la transcription des pages 27 à 31 du ms. fr. 3951/10 (Papiers Ferdinand de Saussure de la Bibliothèque de Genève) où se trouve ce brouillon :

[27v] Par sa *genèse*, un procédé [] provient de n'importe quel hasard. Par exemple *Hôtel-Dieu* (signifiant exactement au moyen âge *hotel de Dieu*) offre un *procédé* totalement identique à l'hébreu *tséd ek* [] « justice de Dieu ». Le procédé « hébreu » est employé sans restriction dans des centaines de mots juxtaposés français [].

On pourrait dès lors dire que l'ancien français, sortant des voies séculaires de l'indo-européen, est tombé

La vérité est qu'une simple fortuité

; et alors il est tout aussi clair qu'une fortuité de même genre a pu précipiter le proto-sémité dans ce qui semble être un de ses traits indélébiles : il n'y a pas là le moindre indice d'une différence d'esprit originelle, ni même d'une différence d'esprit accidentelle ; le tout se passe hors de l'esprit, dans la sphère des mutations de sons, qui bientôt imposent un joug absolu à l'esprit, et le forcent d'entrer dans la voie spéciale qui lui est laissée [28] par l'état matériel des signes.

- De la même façon, des composés comme *Bet-haus*, *Springbrunnen*, [] (où le premier terme offre une idée verbale) pourraient être employés pour dire que l'allemand n'est pas une langue indo-européenne,

Tout cela n'a aucune portée. Le procédé est ce qu'il est obligé d'être par l'état des sons ; il naît la plupart du temps d'une chose non seulement fortuite, et non seulement matérielle, mais de plus négative comme l'est la suppression de l'*a* dans *beta-hûs* qui devient le germe fécond.

Il vaut à peine de dire que par sa cessation un procédé

Mais dès lors quelle est la valeur d'une classification quelconque des langues d'après les procédés qu'elles emploient pour l'expression de la pensée ; ou à quoi cela correspond-il ?

[28v] Absolument à rien, si ce n'est à leur état momentané et sans cesse modifiable. Ni leurs antécédents, ni leurs cousinages, ni encore moins l'esprit de la race n'ont aucun rapport nécessaire avec ce procédé, qui est à la merci du plus ridicule accident de voyelle ou d'accent qui se produira l'instant d'après dans la même langue. En reconnaissant que la prétention de Schleicher de faire de la langue une chose organique indépendante de l'esprit humain était une absurdité, nous continuons, sans nous en douter, à vouloir faire

d'elle une chose organique dans un autre sens, en supposant que le génie indo-européen ou le génie sémitique veille sans cesse à ramener la langue dans les mêmes voies fatales. Il n'y a pas une seule observation qui ne conduise à nous pénétrer de la conviction contraire et à

Le « génie de la langue » pèse *zéro* en face d'un seul fait comme la suppression d'un *o* final, qui est à chaque instant capable de révolutionner de fond [29] en comble le rapport du signe et de l'idée, dans n'importe quelle forme de langage, précédemment donnée ; et de manière que le nouveau procédé

[30. Écrit à l'italienne]

Monsieur le Directeur de la Libre Parole. Paris.

Monsieur

Des deux erreurs principales, dont la France entière était imbuë à l'égard des Juifs, Drumont a détruit la première. Il a établi qu'il n'y a aucun Juif (à part une dizaine de Juifs portugais) dont le droit de cité français remonte au-delà de 1792 *comme maximum* ; et qu'en général c'est beaucoup plus récemment, par exemple vers 1830, que ces essais de parasites ont quitté Francfort pour venir s'abattre sur Paris.

Il reste l'autre erreur, répandue avec le plus grand sérieux par nos Juifs, que s'ils en sont venus à encombrer les nations occidentales, c'est parce que [31] l'empereur Titus, fils de Vespasien, leur aurait procuré quelque trouble en Judée aux environs de l'an 68. Que par conséquent comme héritiers de Rome, nous n'avons pas à nous plaindre, mais à commencer à voir les éternelles conséquences de l'iniquité commise envers le peuple d'Israël il y a 1 800 ans.

Ce serait très beau si on était persuadé que c'est parce que Titus a fait une guerre en Judée qu'il y a aujourd'hui des Juifs dans le monde. La vérité est que longtemps avant Titus, les Juifs avaient peuplé l'empire de colonies d'usuriers,

[31v. Retour au format vertical] De l'anti-historicité du langage

[32] S'occupe d'un objet double, mais double d'une façon qui semblerait inextricable si nous ne recourions à une comparaison.

Dans une partie d'échecs, n'importe quelle position donnée a pour caractère singulier d'être affranchie des antécédents, c'est-à-dire qu'il n'est pas « plus ou moins » indifférent, mais *totalelement indifférent*, qu'on en soit arrivé à telle position par une voie ou par une autre ; ou que celui qui a suivi toute la partie n'a pas le plus léger avantage sur le curieux qui vient inspecter cette partie au moment critique.

[31v] Ou encore que personne ne songera à décrire la position en mêlant tantôt ce qui *est*, tantôt ce qui a *été*, fut-ce seulement dix secondes auparavant.

[33] Tel est exactement le point de départ pour la langue. Si on l'admet, il reste à se demander par quel côté un tel objet peut être *historique*. De son essence, il paraît en effet rebelle à toute considération historique, bien plutôt voué à une spéculation abstraite, telle que celle que peut comporter la position d'échecs dont nous parlions. Mais nous allons maintenir la comparaison, bien persuadé qu'il n'y en aurait pas beaucoup qui nous permettent d'entrevoir aussi bien la si complexe nature de la sémiologie particulière dite langage :

– pour définir une bonne fois cette sémiologie particulière qui est le langage non dans un de ses côtés, mais dans cette irritante duplicité qui fait qu'on ne le saisira jamais.

Le premier à lire le brouillon de cette lettre fut probablement Albert Sechehaye qui numérote le cahier où il se trouve et saute les deux pages 30 et 31 comme si elles n'existaient pas. Quelles étaient les pratiques symboliques de Sechehaye au moment de lire ce brouillon qui l'ont mené à l'interpréter de sorte qu'il a ressenti le besoin de ne pas le prendre en compte, de l'effacer, de l'oublier, de le nier ? De toute évidence, si l'on trouve ces deux pages isolées, sur la banquette d'un train, par exemple, on ne peut que lire le discours d'un antisémitisme, cela est incontestable.

Est-ce lorsque ce texte a été donné à la *BGE* (alors la *BPU*), et que Robert Godel est chargé de le classer, que celui-ci ajoute les chiffres manquants en corrigeant également les numéros des pages ultérieures et insère ainsi le brouillon de cette lettre parmi les manuscrits saussuriens ? Ou est-ce plutôt une autre main avant le catalogage de Godel, ou bien après ce catalogage, qui a tenu à prendre acte de l'existence de ce brouillon ?

Lorsque Rudolf Engler publie le manuscrit 3951/10, l'utilisation que Sechehaye en a faite pour le *CLG* lui permet de ne pas devoir expliciter l'absence de ces deux pages. En effet, dans l'*Édition critique* du *CLG* le manuscrit 3951/10 a été fortement « démembré », les pages précédant le brouillon de cette lettre se trouvent dans le premier tome de 1968 alors que les pages qui se trouvent après le brouillon en question paraissent dans le deuxième tome, l'appendice de 1974. C'est ainsi que dans les années 1960-1990, où le *CLG* était encore le seul « Saussure de référence », ce sont uniquement les rares chercheurs qui visitaient les manuscrits saussuriens qui ont eu connaissance de ce

texte. A ma connaissance, personne n'a mis en doute l'interprétation qu'une lecture littérale permettait de poser.

Ma fréquentation du manuscrit 3951/10 date des années de mon assistantat à Genève. Les scanneurs étant à l'époque une denrée rare, c'est avec du scotch et des ciseaux que j'ai reconstitué, à l'été 1991, à partir des photocopies de l'édition critique d'Engler, le troisième cours dans les notes de Constantin pour l'analyser avec mes étudiants. J'ai utilisé par la suite cette même « technique » avec ce qu'on appelait à l'époque la « Note Whitney », et, grâce à cette technique, je suis tombée sur les deux pages manquantes que je suis alors allée chercher à la Salle Sénébié de la *BGE*. J'ai ainsi découvert ce brouillon non pas par hasard, mais déjà encadré par l'analyse du contenu linguistique de la note 10. De plus, ces deux pages « manquantes » étaient pour moi un « trou », c'est-à-dire qu'elles avaient déjà une valeur syntagmatique potentielle. Mes étudiants de l'époque se rappellent encore, et notamment une dame juive qui y assistait, le cours que j'ai donné sur ce brouillon dans la tentative de comprendre ce qui était pour moi entièrement incompréhensible sur le moment : la valeur syntagmatique du brouillon était en contradiction avec une lecture littérale de ce texte.

En effet, je travaillais à la linguistique diachronique de Saussure et selon mes recherches le manuscrit 3951/10 était écrit en partie afin de démontrer la fausseté des arguments linguistiques utilisés dans l'idéologie raciste de l'époque. L'écriture de l'article sur l'image du jeu d'échecs a été l'occasion de revenir là-dessus pour mieux saisir le contexte affectif de Saussure en 1894 pouvant expliquer en partie le jeu rhétorique que je croyais déceler dans ce brouillon ⁶. Cependant, tout comme les saussuriens précédents, dans cet article de 1998, j'ai passé sous silence le contenu du brouillon en question, car mon interprétation n'avait pas eu un grand écho chez mes auditeurs et leur doute concernant la possibilité de prouver la teneur rhétorique du brouillon m'a convaincu de la faiblesse de mes arguments, sans pour autant me convaincre de la justesse d'une lecture littérale.

La question qui depuis n'a cessé de se poser pour moi concerne cette considérable difficulté à entendre le projet saussurien d'une linguistique diachronique, en d'autres termes concerne les obstacles à l'étude scientifique du *changement* langagier, et il me semble que ces obstacles tiennent précisément à la valeur syntagmatique de ce brouillon. Je m'explique. Corruption et dégradation ou perfectionnement et recherche de l'équilibre : le changement langagier n'a jamais

6 « L'image du jeu d'échecs chez Ferdinand de Saussure ou le Bouclier de Persée » in *Échiquiers d'encre*, J. Berchtold (éd.), Genève, Droz, 1998.

été accepté comme naturel, comme faisant partie de l'essence même du langage, tel que Saussure l'énonce dans son *Troisième cours* :

Premier fait certain et regardant le temps seul : on peut affirmer en toute sérénité que cette langue ne sera plus identique à elle-même au bout d'un certain laps de temps. D'où le savons-nous ? Parce que c'est l'expérience universelle qui nous permet de le faire. N'importe quel exemple confirme ce fait. Pas d'exemple d'immobilité absolue. Ce qui est absolu, c'est le mouvement dans le temps ; rien ne peut l'arrêter, il est inévitable. Mouvement plus ou moins rapide ou accentué. Peut-être que les périodes de guerre, de crises nationales arrivent à accélérer le mouvement, mais c'est indifférent pour le principe. Ces causes ne peuvent que précipiter le mouvement. (Constantin 2005, p. 45-46 du manuscrit)

Si le changement est inhérent à l'être même des langues, pourquoi l'idéal de la perfection et la fixité sont-ils si prégnants lorsqu'il s'agit d'étudier la langue à travers le temps ? Les interprétations linguistiques du changement langagier comme « pathologique » ou anormal vont, de plus, toujours accompagnées d'une idéologie concernant l'identité des peuples qui parlent les langues évaluées à cette aune de la fixité parfaite. Pourquoi le changement langagier a-t-il toujours évoqué une interprétation axiologique liée à une idéologie sociale inégalitaire ?

4. LES OBJETS DE LA PRATIQUE

Le thème de mon exposé, dernier de la matinée, étant à même de susciter plus d'une remarque, un petit débat a pu s'engager avec l'assistance. Deux de ces remarques me semblent pertinentes à mentionner ici.

L'évocation par un participant du texte de Montesquieu sur l'esclavage, d'une teneur rhétorique semblable à celle du brouillon en cause donne, me semble-t-il, une piste intéressante pour comprendre le recours aux procédés rhétoriques dans les situations où il s'agit notamment de l'identité : identité des Sujets, identité des peuples, identité de l'espèce elle-même. Ce sont en effet les composantes de parole, telles que « l'adresse » et « l'écoute », qui sont mises à contribution dans les procédés rhétoriques, et ces composantes peuvent ainsi servir de charnière entre les pratiques, permettent l'imbrication de la pratique communicative avec la pratique symbolique instaurant l'identité sociale de l'individu.

Un autre participant a pris la parole pour attirer l'attention sur la réalité de la possibilité de l'antisémitisme de Saussure. Pourquoi Saussure ne pouvait-il pas être antisémite, alors que plus de la moitié de la France l'était bel et bien à l'époque ? On est en effet en novembre ou décembre 1894, période de l'arrestation et la dégradation

d'Alfred Dreyfus, où une vaste campagne antisémite a été menée dans les journaux et notamment dans celui d'E. Drumont, *La Libre Parole*, à Paris. Ce linguiste a raison, le XIX^e siècle a connu des classifications inégalitaires des êtres humains érigées en science et la linguistique historique n'a pas manqué d'accueillir des préjugés racistes hérités notamment des débuts de la grammaire comparée. Le livre d'Adolphe Pictet que Saussure enfant a tant admiré en est un exemple suffisamment probant.

Saussure n'ignorait donc pas ces classifications, pas plus que le rôle joué par les langues dans la discrimination entre les peuples, comme peuvent bien le laisser entendre les brouillons de cette lettre, reproduite en pages suivantes avec l'aimable autorisation du Département des manuscrits de la Bibliothèque de Genève⁷.

« Connue des ethnologistes comme un des plus bas types sinon le plus bas de l'espèce humaine ; son intelligence ne va pas à compter au-delà de quatre ; toute sa langue se compose à peine d'une cinquantaine de mots ». A côté de cette mention de l'idéologie ambiante qui permettait à certains de laisser libre cours à leurs instincts meurtriers en toute impunité, ce qui est effroyablement toujours d'actualité, Saussure montre dans cette lettre le sens de la justice, et de la prudence, qui le caractérise dans tous ses textes politiques.

Ce n'est donc pas la possibilité de l'antisémitisme de Saussure qui me semble inadmissible ; après analyse et vérification des documents, c'est *la probabilité* qui s'avère minime, et en l'occurrence le brouillon politique en question ne contribue pas du tout à augmenter cette probabilité, à condition bien entendu de ne pas l'extraire de son contexte matériel. Si l'on prend en compte la pensée linguistique de Saussure à l'époque, si l'on envisage les pratiques symboliques exercées par Saussure au moment d'écrire, ainsi que tous les éléments pertinents de l'acte de communication, que j'ai tenté de déplier in extenso dans l'article du *CFS* 60, on ne peut pas accepter une lecture littérale du brouillon. Lynn-George, historien, néglige cet ensemble d'éléments et donne ainsi une place démesurée à la donnée historique, ce qui le mène à proposer encore une variante de l'interprétation littérale du brouillon.

Et pourtant, les nouveaux manuscrits saussuriens récemment découverts et notamment l'ensemble de textes politiques de Saussure montre clairement que la lecture littérale du brouillon en question non seulement n'était pas pertinente, mais, de plus, faussait les données.

7 Les manuscrits ici reproduits sont disponibles dans l'exposition virtuelle et permanente de manuscrits saussuriens de la Bibliothèque de Genève, « Qui était Ferdinand de Saussure ? »

43

Monsieur eus et l'occasion

Un fait que j'ai ~~tout~~ dernièrement
 de recueilli ~~par hasard~~ de la bouche d'un
 voyageur ^{et c'est} américain de passage à
 Genève m'a paru tellement, à la
 fois tellement monstrueux et telle-
 =ment instructif ~~sur~~ ^{par} les procédés
 de civilisation employés par la race
 anglaise vis-à-vis des races confiées
 à sa protection que j'ai considéré
 comme un devoir de ne pas laisser
 perdre ce témoignage ^{si précieux} ~~par hasard~~
 il était arrivé à mes oreilles. Ou M. Hen=
 =soldat, de qui je tiens ~~ce fait~~ ^{ce fait}
 révoltant = croyable, ^{aurait été capable d'} ~~à mentir~~, et je m'arrangerais
 à ~~sevoir~~ hypothèse absolument
 improbable, d'après ce que je sais de
 cet homme ^{parfait}, mais ^{sur laquelle je prendrai} ; ou il est impossible
 par ~~sureté~~ ~~de~~ de laisser ignorer ^{à jamais} une pareille
 infamie, et il faut s'arranger à
 qu'elle se trouve consignée en lieu
 sûr pour reparaitre ^{un} jour ^{pour}
 l'édification du monde. C'est ce qui
 sans ~~expliquera~~ dans cette pensée,
 Monsieur, que que, sans avoir l'honneur
 d'être connu de vous, j'ai pensé,
 Monsieur, qu'il m'eût été permis de
 car les organes suisses sont ou trop
 inconnus, ou trop anglophiles, pour

à compléter

pour que leur publicité soit
 Et le monde ^{sait} ~~est~~ dans les montagnes de
 l'île de Ceylan se trouve ^{refuge} ~~entouré~~
 détenu ^{en} ~~sur~~ une malheureuse population
 appelée les Vettas, connue des
 anthropologistes comme un des
 plus bas types [de l'espèce humaine];
 Son intelligence ne va pas à
 compter au-delà de quatre; toute
 sa langue se compose à peine d'une
 cinquantaine de mots.

(L'inon
 le +
 bas)

En 1882, étant à Ceylan, M.
 H. fut ^{par} invité par quelques officiers
 à une chasse. Il ~~peu~~ accepta,
 pensant q' partie de chasse, dans
 dans l'intérieur de l'île.
 Il accepte, et quel n'est pas son
 étonnement de voir que tout
 ce qui sort du fourré devant
 les batteurs est bon pour le
 fusil anglais, aussi bien le
 gibier vetta que le daim et
 l'éléphant. Quarante Vettas sont
 abattus dans cette chasse ~~et~~;
 je n'ai pas su s'ils figuraient
 au tableau, ce qui eût été digne
 de ces sportsmen. Une quinzaine
 d'autres étaient faits prisonniers
 pour envoi à quelque

Invité à une chasse dans l'intérieur de l'île par des officiers anglais, M. H. fut légèrement ~~suffoqué~~ de voir qu'on tirait tout ce qui sortait du fourré devant les batteurs, ~~est à dire~~ gibier et Vettas. On ~~frappa~~ ^{peut-être} pendit cette chasse quarante de ces malheureux. Une quinzaine d'autres, demandés par un M

Cela se passait en 1882. Mais le ~~jeu~~ de sport ~~fait~~ ^{égal} n'avait, paraît-il, rien de nouveau ni ~~ou d'extraordinaire~~; l'expression ~~dont~~ et une expression était courante et connue

shoot at sight, to be shot at sight, donc, non autrement que ~~la~~ ^{la} toute pièce de gibier), sans provocation, danger,

tant que je comprends l'expression ^{ou raison quelconque} motif ^{prétexté à invoquer}

Le récit de M. H. me plongea dans une telle indignation, mêlée d'incrédulité, que je lui demandai s'il se souvenait des noms de ses compagnons de chasse. Il m'en donna

Il me nomma six personnes, les seules dont il avait se rappelait eût immédiatement le souvenir.

La chose était ^{rapportée} ~~contée~~ par M. H. sans réprobation ^{très} spéciale, plutôt comme un souvenir désagré-
 = able ~~à~~, mais ^{ou comportant pas} ~~avec~~ ^{rien} dans grande conclusion ⁿⁱ ~~à~~ ^{rien} sans aucune antipathie tendancieuse contre le nom anglais.

Ne voulant pas croire à ~~l'acte~~ ce récit de voyages et à cet acte infâme, je pris à part M. Heus-
 = solt ~~une heure~~ après M. Heusoldt ^{plus tard} et lui demandai s'il se sou-
 = venait par hasard des noms de ses compagnons de chasse, et s'il serait disposé à me les laisser écrire sous sa dictée. Il ne fit aucune difficulté à me donner tous les noms dont il se souvenait, au nombre de ~~six~~ cinq. Le sixième nom, qui était celui de l'aide-de-Camp du gouverneur de Ceylan, lui échappait dans le moment.

Je tiens à votre disposition les cinq autres noms, si ~~vous~~ vous pensez, Monsieur, que ~~cette action révoltante~~ cela soit bon à consigner.

Parmi ces cinq noms, ~~explicités~~ se trouve celui du colonel du 23^e

plus tard
 à un
 autre
 moment
 de la
 course =
 = sabin.

Lequel ai noté sous
le titre de M. H.

Du 23^e Régiment,

Du 23^e rég.

Du 23^e rég.
de l'artillerie
de Colombo,

^{Monsieur}
Pour le cas ou la chose est

Je tiens à votre disposition
ces noms, parmi lesquels
figurent un colonel, un
major, un lieutenant, et
un aide-de-camp du gouverneur
de Ceylan, plus deux proprié-
taires de plantations de café.

ancien maître de conférence
à l'École Pratique des Hautes
Études de Paris.

Le texte suivant, montré lors de l'exposé, concernant les menées anglaises en terres sud-africaines, donne un aperçu du style des lettres politiques de Saussure.

BGE, Archives de Saussure 371 / 2 f. 6

[Texte barré]

Ces pauvres Anglais !

De véritables lys de blancheur ; je connais des journaux suisses qui ne se consolent pas de la défiance des chancelleries européennes devant la parole candide de l'agneau britannique égorgé par le loup boër.

Où y avait-il jamais eu plus de loyauté

Le loup boër et l'agneau britannique

[Texte barré]

; je connais des journaux suisses qui ne se consolent pas de voir les chancelleries de l'Europe à ce point sourdes à la voix loyale et si gentlemanlike, pour employer le terme consacré, de Lord Salisbury

Une nouvelle injustice vient d'être perpétrée, toujours aux dépens de la grande puissance civilisatrice de notre siècle, l'Angleterre. Non-seulement les Boers ont anéanti en deux heures la bande civilisatrice qui se dirigeait sur leur capitale, mais il paraît que les chancelleries de l'Europe n'ont pas généralement ajouté une foi complète à ce propos aux explications offertes par Lord Salisbury et Mr Chamberlain. Il y a des organes suisses qui en feront une maladie ; douter des paroles aussi gentlemanlike les exaspère.

Oh jamais Old England n'avait songé à chasser le Boër de sa possession.

Cinq fois seulement Old England avait voulu chasser le Boër de sa possession.

Mais la sixième fois, c'est faux qu'Old England ait voulu chasser le Boër de sa possession.

Car la sixième fois, Old England avait vu que le Boër avait des mines d'or.

Alors Old England a télégraphié à Jameson de ne pas prendre les mines d'or, parce que cela est trop précieux pour une nation.

Je vous donne le texte sans garantie ;

L'idée

6

Ces pauvres Anglais!

* De véritables lps de blancheur, je connais des journaux suisses qui ne se consolent pas de la défiance absolue des chancelleries européennes devant la parole ~~de~~ ^{de} l'agneau britannique égorgé par le loup boër. Ou y avait-il jamais eu plus de royauté!

Le loup boër et l'agneau
britannique.

; je connais des journaux suisses qui ne se consolent pas de voir les chancelleries de l'Europe, ^{depuis} ~~de~~ ^à la voix si royale et si gentlemanlike, de Lord Salisbury pour employer le terme consacré,

Une nouvelle injustice vient d'être perpétrée, ^{contre nos espers} ~~commise~~ ~~notre~~ ~~des~~ de la grande civilisation civilisatrice de notre siècle, l'Angleterre. Non-seulement la bande de ~~grisettes~~ ^{grisettes}, si les Boers ont anéanti dans l'espace de deux heures la bande civilisatrice qui se dirigeait sur leur capitale, mais il paraît que les chancelleries de l'Europe n'ont pas fait valablement ~~rien~~ ~~à~~ ~~ce~~ ~~propos~~ ~~aux~~ ~~assurances~~ ~~données~~ ayant donné une foi ^{la plus complète} ~~suffisante~~ à ce propos aux ~~expressions~~ ~~offertes~~ par Lord Salisbury et Mr Chamberlain. Il y a des organes suisses qui en font une maladie; d'autres de paroles aussi gentlemanlike les ~~discussions~~ ~~exercices~~.

Où jamais Old England n'aurait songé à
chasser le Boër de sa possession.

Cinq fois seulement Old England avait voulu
chasser le Boër de sa possession.

Mais la sixième fois, c'est faux qu'Old
England ait voulu chasser le Boër de sa
possession.

Car la sixième fois, Old England avait vu
qu'il que le Boër avait des mines d'or.

Alors Old England a télégraphié à Jameson
de ne pas prendre les mines d'or, parce que
cela est trop précieux pour une nation.

Je vous donne le texte sans garantie;

L'idée

Un recueil plus important de ces lettres politiques des années 1894-1895 concernant les massacres d'Arméniens par les Turcs peut également être lu dans l'article mentionné du *CFS 60*, mais je tiens ici à transcrire encore d'autres *inédits* sur la politique anglaise qui permettent de mieux saisir l'usage particulier des procédés rhétoriques de Saussure.

BGE, Archives de Saussure 371 / 2 f. 6

« Bravo, Monsieur le Président Krüger !

Bravo le Transvaal !

Dans la même journée nous avons appris que les pirates anglais avaient envahi le sol de votre République, à l'indignation...

[verso]

On ne peut plus dire cette fois qu'il s'agit du pauvre nègre ou du pauvre jaune qu'il s'agit d'arracher aux horreurs de la barbarie en lui assurant les bienfaits de l'alcool et de l'opium. Non, les choses sont pour une fois tout à fait franches, et telles que le grand cynique Diogène n'aurait pas eu besoin même d'allumer sa lanterne pour en voir les recoins.

C'est pourquoi elles se prêtent à une méditation philosophique

Il sera établi pour l'histoire, par un exemple d'autant plus précieux que cette occasion de vérifier la chose était peut-être unique...

BGE, Archives de Saussure 371 / 2 f. 9

Monsieur le Rédacteur Financier du Temps.

Monsieur,

Beaucoup de personnes vous seraient, je crois, reconnaissants si, avec votre compétence particulière, vous vouliez bien, dans une de vos intéressantes Chroniques du dimanche, les renseigner sur un point spécial, jamais traité dans aucun journal :

« Où va l'or qui s'extrait de semaine en semaine des mines du Transvaal. Se dirige-t-il sur Londres pour y être converti en livres sterling ? Se perd-il en partie par le commerce dans le continent africain ? Bref, qu'en advient-il ? »

Ce n'est pas en simple étourneau que je vous adresse ma question. Elle est motivée par ce fait que nous lisons tous les jours des dépêches comme celles-ci :

- « Il a été expédié de Londres pour New York 500 000 livres sterling d'or »
- « On a embarqué aujourd'hui à New York à destination de l'Europe 3 millions de dollars or. »

Et aussitôt tous les chroniqueurs français de s'agiter, et de nous faire comprendre que ce n'est pas un événement sans portée de voir ces petits millions circuler dans un sens ou dans l'autre.

Je le veux bien, et accepte les yeux fermés la doctrine.

Mais alors ce n'est pas non plus un événement nul que de savoir qu'il arrive du Transvaal à Londres 25 millions d'or : d'autant que ce n'est plus, dans ce cas, une quantité qui se déplace, mais bel et bien une quantité qui s'ajoute au stock existant.

Or, jamais, au grand jamais, pendant que chaque départ d'or de 5 millions est signalé par le télégraphe, on n'a vu qu'un arrivage d'or des mines, fût-il de cinquante millions, attirât l'attention des financiers ni d'aucune partie du public.

De tels arrivages de cinquante millions doivent être littéralement le pain quotidien. Du moins le seul Transvaal livre actuellement cela en deux mois, et évidemment le déverse sur Londres.

Expliquez-nous donc l'énigme de l'absolu silence sur les arrivages d'or, ou sur l'issue que trouve présentement dans le monde la production générale d'or.

Je pourrais développer encore ma question et faire remarquer qu'il se tient une statistique hebdomadaire de l'arrivage des cuivres, mais pas de celui de l'or. Toutefois cela dépasse la question simple posée au début.

Avec considération très distinguée

Un lecteur régulier de vos Chroniques.

C'est dans cette pratique symbolique de dénonciation des hypocrisies diplomatiques et journalistiques que s'insère à mon avis le brouillon *faussement antisémite* du manuscrit 3951/10. C'est cette pratique « subversive » qui donne tout son sens au recours à la parodie, à l'ironie, à l'utilisation des antiphrases et d'autres procédés rhétoriques. Curieusement, du moment où l'on comprend le besoin d'une lecture autre que littérale, on arrive à accorder sa valeur à *la place* occupée par ce texte.

On constate en effet que le brouillon *faussement antisémite* se trouve après une réflexion linguistique sur le « génie des langues » où Saussure compare l'allemand, le français et l'hébreu, de façon plutôt insolente vis-à-vis de l'idéologie ambiante car il ose affirmer que les arguments linguistiques avancés pour défendre l'idée du « génie de la langue » peuvent tout simplement servir à démontrer que l'allemand *n'est pas* une langue indo-européenne, tandis que le français, lui, emploie sans vergogne des procédés sémitiques. Si l'amont du texte politique devient ainsi pertinent pour comprendre le sens du brouillon

faussement antisémite, que dire de l'aval...

Après le brouillon de cette lettre faussement antisémite, Saussure change de registre, quitte la rhétorique grossière du pugilat politique pour énoncer, par le raisonnement poétique caractéristique de la pensée scientifique, sa comparaison du jeu d'échecs, comparaison qui enferme déjà l'idée générale à laquelle il a tenu par dessus tout jusqu'à la fin de sa vie, *la dualité de la linguistique* qui, évaluée à la lumière de l'idéologie raciale sur le changement langagier, représente une sorte de manifeste posant l'égalité des langues et par conséquent l'égalité des communautés dont les langues sont les produits identitaires par excellence.

La valeur syntagmatique de ce brouillon ne se conjugue donc harmonieusement qu'avec une valeur rhétorique.

Cette réflexion sur un texte de Saussure longtemps censuré ouvre ainsi un champ de recherches peu exploré sur des bases saussuriennes, celui de la *syntaxe de parole* et de ses relations avec la syntaxe de langue. Les éléments pertinents de l'acte de parole, qui sont simultanés mais s'influencent individuellement, s'insèrent en effet dans le discours écrit via les données syntaxiques, et cela à tous les niveaux. La construction d'une syllabe, d'un mot, d'une phrase, d'un paragraphe, d'un texte, d'un ensemble de textes ayant le même « style », c'est une question de syntaxe de parole, mais cette syntaxe de parole n'est visible qu'à partir de la pratique, car ce n'est que la pratique qui pointe la pertinence des faits pertinents de l'acte de parole.

5. UNE SCIENCE DU LANGAGE

D'autres participants au Colloque m'ont par la suite fait part de certains commentaires écrits pertinents à mentionner ici, comme celui qui jugea mes idées nuisibles pour le sérieux avec lequel on doit traiter la linguistique saussurienne. Si ce commentaire a trait au choix de ce texte politique, on peut y voir une sorte de censure qu'il vaut la peine de relever en ce qu'elle est d'un type courant dans les sciences humaines où la méthode scientifique, avec son exigence d'objectivité et d'*exhaustivité des faits observés*, ne fait pas encore l'unanimité. Bien des solutions seraient certainement trouvées en sciences humaines si l'on avait plus de confiance dans la nature humaine, si l'on arrivait à prendre acte de l'objet humain *dans toutes ses coordonnées*, et cela inclut celles que l'on peut croire les plus rédhibitoires.

Comme le dit sa femme dans une lettre à Bally, Saussure, lui, n'était indifférent à aucun sujet touchant au langage, et quelle réalité humaine ne touche-t-elle pas au langage ? Chez Saussure on doit

prendre en compte le lien pratique-théorie car, lui-même, il l'a pris en compte autant pour comprendre les difficultés de son travail théorique (et prendre position vis-à-vis du travail de ses collègues) que pour décrire son objet d'étude (et donner une définition originale de la langue en tant qu'être double), mais encore pour donner forme à la théorie elle-même : non seulement l'édifice entier des dualités semble reposer sur le lien pratique-théorie, mais encore la construction même de la théorie est un va-et-vient continu entre pratique langagière et théorie linguistique.

La pensée scientifique se situe justement dans ce lien : de l'observation détaillée de la réalité, « en pratique », sans exclure ce qui dérange, on extrait des hypothèses qui doivent être confirmées et vérifiées par l'expérimentation, afin d'être inscrites dans la théorie, laquelle une fois validée peut trouver son application. Dès lors, on pourrait proposer l'hypothèse que le projet scientifique de Saussure, contenu dans les dualités constitutives de sa linguistique générale, implique un lien nouveau entre pratique et théorie, entre un objet, qui change selon la pratique tout en perdurant par cette même pratique, et la description et explication de cet objet. Cette hypothèse est étroitement liée avec la portée de la sémiologie saussurienne qui propose d'envisager d'autres objets à côté de la langue, les « savoirs pratiques » et leurs transmissions. Si la linguistique générale est la science du langage, ses principes doivent pouvoir être appliqués dans tous les champs du langage. Les principes généraux proposés par Saussure en 1911 sont-ils applicables dans toutes les pratiques langagières ?

C'est ce que j'ai constamment constaté dans les pathologies du langage et dans le discours en cas de traumatisme. Lorsque je travaillais à l'hôpital en tant que chercheur en clinique, j'assistais souvent à des réunions entre neuropédiatres (équipe de C. Déonna au CHUV de Lausanne) et pédopsychiatres (Pédopsychiatrie de liaison dirigée par François Ansermet). Il s'agissait d'habitude de réunions « diagnostiques » concernant des patients avec des troubles du langage. Certaines discussions étaient fascinantes par les confrontations de vues des intervenants et parfois elles étaient fort « animées ». Chaque spécialiste, depuis sa propre perspective théorique, à partir de son « point de vue », envisageait différemment la « chose » en question, à savoir la maladie dont souffrait l'enfant. Par exemple, un enfant ayant un ensemble de symptômes peu concluants pouvait susciter une question du genre « psychotique ou épileptique » ? Selon les interventions de chaque « point de vue », j'avais, moi, étrangère à leurs pratiques, le sentiment d'avoir à faire à deux enfants distincts.

Cependant, neuropédiatres et pédopsychiatres avaient beau penser

différemment, ils étaient tous des cliniciens et parfois au moment de décider d'un traitement, voilà que, par enchantement, ils se mettaient d'accord, tous comme un seul homme, sur le meilleur traitement pour cet enfant-là. Cette sorte de paradoxe m'a beaucoup intriguée. Une fois, le pédopsychiatre en chef au milieu d'une discussion de ce type, qui risquait de s'envenimer avec des éléments administratifs récemment communiqués et différemment appréciés de tous, a lancé en guise de boutade, « et si l'enfant était psychotique et épileptique à la fois » ? Le rire général a détendu l'atmosphère mais peu ont pris au sérieux l'idée exprimée, car pour tous, les concepts de psychose et d'épilepsie s'excluaient mutuellement par rapport aux symptômes ; au niveau des concepts qui définissent les classes de ces pathologies, l'une et l'autre ne se valent pas.

Au niveau des classes elles-mêmes, cependant, il est clair qu'un enfant peut souffrir de l'une et l'autre pathologie. C'est alors que j'ai compris qu'au niveau du diagnostic les chercheurs s'empoignaient pour des concepts, et au niveau du traitement les cliniciens s'accordaient sur des classes. Car la définition par intension d'une classe est proportionnellement inverse à la définition de la même classe par extension : davantage de caractéristiques définissent les classes les moins nombreuses. Or, l'individu humain étant unique, les concepts pouvant définir la classe dont il est le seul membre sont aussi nombreux que le permet la longueur de la vie du sujet en question et les rapports qu'il peut entretenir avec son milieu naturel et humain. C'est cette petite différence dans la classification logique des objets qui crée à mon avis et le paradoxe que je ressentais et les disputes interminables entre les chercheurs-cliniciens.

« Classe et concept », voilà le titre de l'article où Prieto développe la notion de *point de vue* saussurien, en distillant cette notion jusqu'à en obtenir la fleur même de la *pertinence*, qu'il lie indissociablement à la *pratique*, laquelle porte le Sujet au centre de l'étude sémiologique. La sémiologie saussurienne, contrairement à la sémiotique peircienne, est une discipline des pratiques sociales, c'est « l'individu social », dans les termes de Saussure, qui donne sens aux objets et en fait des signes grâce aux pratiques dans lesquelles il est engagé avec ses semblables. Entre le particulier et le général, Saussure fut un homme de liens : dans le cadre de la méthode scientifique il instaura un nouveau modèle d'observation et théorisation des processus langagiers en insérant au noyau de sa pratique et de sa théorie, le sujet parlant... et tout d'abord lui comme sujet parlant.

RÉFÉRENCES

- Capt-Artaud M.-Cl., 1994, *Petit Traité de rhétorique saussurienne*. Genève, Droz.
- Prieto L.J., 1960, « À propos de la commutation », *CFS 17* : 55-63.
- Prieto L.J., 1966, *Messages et signaux*, Paris, Puf.
- Prieto L.J., 1975, *Pertinence et pratique*, Paris, Minuit.
- Prieto L.J., 1975, *Essais de sémiologie générale*. Genève, Droz.
- Prieto L.J., 1977, « Signe zéro, absence de signe et analyse de l'énoncé en signes », *CFS 31* : 185-204.
- Prieto L.J., 1987, « Une sémiologie. Problèmes et parcours », *Degrés 50*, Bruxelles.
- Prieto L.J., 1988, « Caractéristique et dimension. Essai de définition de la syntaxe », *CFS 42* : 25-63
- Prieto L.J., 1989, *Saggi di semiotica I*, Parma, Pratiche Editrice.
- Prieto L.J., 1990, « Classe et concept : sur la pertinence et sur les rapports saussuriens "de comparaisons" et "d'échange" », *Présence de Saussure, Actes du Colloque international de Genève (21-23 mars 1988)*, Publications du Cercle Ferdinand de Saussure, I, Genève, Droz : 55-71.
- Prieto L.J., 1991, *Saggi di semiotica II*, Parma, Pratiche Editrice.
- Prieto L.J., 1997, « Ferdinand de Saussure (1857-1913), *Cours de linguistique générale*, 1916 », *CFS 50* : 15-16.
- Prieto L.J., (1989), « La sémiologie », *CFS 50* : 17-20
- Prieto L.J., (1991) « Entre signal et indice : L'image photographique et l'image cinématographique », *CFS 50* : 21-43.
- Prieto L.J., *L'Interprétation d'indices et son rôle dans la communication* [1991] *CFS 50* : 45-66.
- Ferdinand de Saussure, Fonds manuscrit de la Bibliothèque de Genève, Papiers Ferdinand de Saussure, Archives de Saussure.

SAUSSURE ET LA MÉTAMORPHOSE DE L'ÉCRITURE

par Silvia REDENTE

1. L'ÉCRITURE COMME LIEU DES LIMITES

L'écriture et la langue établissent, dans la complexité du langage, un point de rencontre entre deux domaines différents. Pour Saussure, il s'agit de faire correspondre les valeurs de la langue avec celles d'une symbolicité connue comme médiation entre les systèmes différents de signes. Le point commun des modes de production et réalisation du signe est la négation d'une existence :

ÊTRE. Rien n'*est*, du moins rien n'*est* absolument (dans le domaine linguistique). (Saussure 2002 : 81)

La langue a une systématique dont les sujets parlants sont les garants, et Saussure en donne l'exemple à travers l'écriture, dans les corrélations qui existent entre les signes graphiques et les signes phoniques. La linguistique se constitue comme une forme symbolique qui interrompt le flux d'usage commun pour dessiner les traits caractéristiques de l'unité linguistique. Ainsi, dans les sept leçons du troisième cours de linguistique générale que Saussure consacre à l'écriture, nous retrouvons la valeur que le signe graphique réalise dans la langue, à l'intérieur, comme facteur de différenciation et donc de signification du système. Les différents usages déterminent une valeur qui doit être attribuée au phénomène en cours, et écarte le caractère contingent et éphémère de la parole. C'est dire que le passage à la matière graphique distribuera de façon nouvelle, car différente, les propriétés de l'arbitraire comme caractéristique du sujet parlant, et s'installera dans leur concrétude essentielle.

Luis Prieto (1983) explique la dynamique existant entre les signes graphiques et les signes phoniques à l'intérieur de deux langues complémentaires. Il nomme *défauts syntagmatiques de parallélisme* la

différence que nous voyons quand les signes de deux langues complémentaires présentent une discordance irrationnelle. En effet, il considère comme complémentaires deux codes qui servent à dire exactement la même chose. Là où ce phénomène surviendrait, il y aurait un cas de parallélisme parfait entre les codes pris en considération. La correspondance entre les signes graphiques de l'italien écrit et les signes phoniques de l'italien parlé en est un exemple. Mais ce phénomène n'a lieu au niveau systémique, le plus général, que d'une certaine manière. Il réalise des formes différentes du discours, c'est-à-dire des langues différentes. Du point de vue de la distinction entre la première et la deuxième articulation, effectuer une recherche de complémentarité, quand une différenciation s'impose comme nécessaire, comporte certaines difficultés. Le défaut que représente le parallélisme incomplet, selon Prieto, rend le parallélisme de deux langues complémentaires moins avantageux qu'il ne le serait si ce défaut n'existait pas. Cependant, pour ce qui concerne le plan du signifiant, ce problème n'empêche pas, dans son ordre, d'identifier sans aucune ambiguïté le signifiant d'un signe comme appartenant à une des deux langues complémentaires, si l'on connaît le signifiant du signe correspondant dans l'autre langue. Une observation de Saussure va dans le sens plus général de la potentialité et de l'effectivité de la signification dans la relation de la langue à l'écriture :

Cela est plus vrai encore du signifiant linguistique ; dans son essence, il n'est aucunement phonique, il est incorporel, constitué, non par sa substance matérielle, mais uniquement par les différences qui séparent son image acoustique de toutes les autres. (Saussure 1922 : 164)

La différence dans le type d'identification d'une entité linguistique, d'un point de vue interne, est par elle-même semblable au type d'engagement que le sujet parlant affronte dans les situations critiques de décontextualisation rhétorique. Nous pensons, par exemple, aux difficultés que l'on trouve lorsqu'on emploie des formes qui se sont modifiées elles-mêmes et qui sont en contraste avec les autres formes en usage. On rencontre ces situations lors de deux phénomènes très courants. Ils présentent un double aspect. Le premier est celui des micro-communautés basées sur une culture principalement orale, dont la relation à l'écriture est pensée comme un phénomène externe à la langue d'origine. Le deuxième est celui-là des communautés plus ou moins importantes dans lesquelles c'est l'usage écrit qui occupe l'espace de signification le plus grand, jusqu'à assumer les caractères d'une langue littéraire très répandue. Dans le premier cas, les changements analogiques sont plus rapides, tandis que certains types de modifications perdent de leur importance dans les langues littéraires.

Dans ces dernières, un rapport dynamique qui n'est pas définitif s'instaure entre les entités hétérogènes, mais il est nécessaire pour l'émergence de la signification. En effet, si cela n'est pas possible, il sera très difficile de déterminer ce qui rend les deux systèmes reconnaissables dans leurs différences réciproques. Ce n'est pas une soustraction pure de propriétés et caractères qui ne sont pertinents que dans l'écriture ou dans l'oralité. Mais ces caractères eux-mêmes sont toujours les produits de valeurs. Il y a un produit nécessairement positif pour chaque système, dans la mesure où l'unité déterminée est elle-même aussi positive, d'un certain point de vue, qu'elle est complexe dans la forme considérée comme un quaternion final.

Nous sommes toujours ramenés aux quatre termes irréductibles et aux trois rapports irréductibles entre eux ne formant qu'un seul tout pour l'esprit : (un signe / sa signification) = (un signe / et un autre signe) et de plus = (une signification / une autre signification). (Saussure 2002 : 39)

La signification spécifique qu'un système applique dans les formes de mise en relation entre les signes apparaît donc, dans la vie au cours de laquelle ces entités se constituent, de manière dissemblable entre elles, mais homogène par rapport au système dont elles sont issues. Dans la deuxième situation, on va mettre en discussion la spécificité de la langue littéraire où l'écriture fonctionne comme médium et non comme finalité. Ce point de doctrine est une métaphore de la fonction mathématique d'emploi du signe déployé synchroniquement. Ce n'est pas insaisissable. Même dans les langues littéraires, la fonction historique et sociale du langage doit être en relation non seulement avec le domaine des langues historico-naturelles, mais aussi, d'une manière plus ou moins réciproque, avec l'écriture, c'est-à-dire avec la fonction sociale qui consiste à réveiller la valeur positive de la langue. La positivité est un résultat que peut approcher la langue mais non la parole : les deux axes sont distincts dans la linéarité de la signification. Quand la manifestation du langage se trouve à la dépendance de deux ou plus de deux facteurs, on a un ensemble de valeurs insensées à la masse. C'est ici que l'ambiguïté est très fondée. La dispersion du sens linguistique ne trouve pas une libération dans les langues, littéraires ou parlées, et ne va pas dans la direction d'un rapport simple. En effet, la systématisme des langues littéraires vise non seulement à établir les termes à travers lesquels une langue peut être modifiée, mais aussi renvoie aux mutations de la normativité qui la constitue et la distingue. Les règles de leur constitution sont donc nécessairement elles-mêmes les résultats d'un processus complexe de rapports entre valeurs et plans différents. C'est précisément en ce point que la complexité du langage trouve son sens.

Nous appelons *syntagme* la parole effective,
 – ou la combinaison d'éléments contenus dans une tranche de parole réelle,
 – ou le régime dans lequel les éléments se trouvent liés entre eux par leur suite et précédence.

Par opposition à la *parallélie* ou parole potentielle, ou collectivité d'éléments conçus et associés par l'esprit, ou régime dans lequel un élément mène une existence abstraite au milieu d'autres éléments possibles. (Saussure 2002 : 61)

Ainsi, selon Saussure, les normes spécifiques de l'écriture réalisent la réciprocité nécessaire entre des langues différentes, et le lien avec les langues que ces normes représentent et modifient fait qu'elles conservent certains aspects pendant qu'elles délaissent les autres. Les typologies du changement – analogique et phonétique – par exemple, agissent nécessairement par une sorte de rétroaction sur les langues littéraires. Cette rétroaction nie les variantes individuelles, qui, de façon paradoxale, mettent en lumière les aspects concernés des systématismes propres des langues ¹.

2. SYMBOLICITÉ ET SEMIOSIS

La contradiction qui émerge a l'apparence d'un phénomène d'activation constante et continue de signification et de conservation de ce qui est véritablement en usage dans la communauté linguistique, définie approximativement par rapport à la totalité des sujets parlant une langue. Saussure affirme :

La langue n'est pas une fonction du sujet parlant, elle est le produit que l'individu enregistre passivement ; elle ne suppose jamais de préméditation, et la réflexion n'y intervient que pour l'activité de classement [...] (Saussure 1922 : 30)

Chacun des sujets porte en lui, en un certain sens, un signifié, c'est-à-dire une forme de tradition relative qu'il applique, en laissant de côté les vieux chiffons. À force de transformer les sens, il les transcrit en signes de la langue. En vertu de l'*isomorphisme* entre les systèmes de la langue et de l'écriture, ce phénomène se présente comme une forme de traduction symbolique, semblable à ce que le sujet parlant sertit dans l'action verbale, aussi bien sur le plan du signifiant que sur celui du signifié. De plus, les images acoustiques traduisent la forme spatiale des traits graphiques, et la question se pose du renvoi au plan symbolique du signe, zone intermédiaire de la suspension sé-

¹ Bouquet explique le sens de ce qu'il nomme « le caractère littéralisable de l'objet de la grammaire comparée » par la notion de littéralisabilité (Bouquet 1997 : 108). Il semble que la formalisation corresponde à la combinatoire linguistique du rapport quaternionnel (Lvi : 353).

miologique et moteur de la signification.

Item. Lorsqu'on dit « signe », en s'imaginant très faussement que cela pourra être ensuite séparé à volonté de « signification » et que cela ne désigne que la « partie matérielle », on pourrait s'instruire rien qu'en considérant que le signe a une limite matérielle, comme sa loi absolue, et que déjà cette limite est en elle-même « un signe », une porteuse de signification. (Saussure 2002 : 96)

Le sanskrit, par exemple, est une chose vivante, une langue réelle à tous les égards et présente à la conscience linguistique : c'est la langue littéraire, c'est elle-même qui prend racine dans les différences de la langue d'usage, c'est-à-dire qu'elle est la source non originale mais qui en possède les traits distinctifs essentiels. En un autre sens encore, le signe linguistique a l'extension nécessairement enracinée dans la logique des rapports syntagmatiques et paradigmatiques, mais le signe écrit dépasse la condition de symbolicité du signe dans l'association de deux éléments hétérogènes.

En réalité, c'est la conventionalité en elle-même, dans ses aspects formés, qui rend la symbolicité coextensive à une réalité linguistique complexe qui excède l'usage de la langue parlée. Le processus de transmission des valeurs de signification dans les passages nécessaires à l'identification des entités est donc un moyen qui peut être expliqué par l'arbitraire systémique, et non un modèle qui empêche le signe dans la définition limitative d'une entité hypothétique. Le caractère systématiquement relationnel de l'unité linguistique exige, en effet, la correspondance entre la matérialité graphique et la matérialité phonique. Mais cette correspondance n'est pas la seule à déterminer la possibilité d'identification des unités dans la chaîne de significations. Le lieu des symboles n'a jamais accompli lui-même une telle tâche, puisqu'il ne reflète pas un autre lieu. Mais, par rapport aux signes linguistiques et à leurs significations, il dessine distinctement les contours de certaines entités qui déterminent l'unité des systèmes concourant à la constitution de la frontière malléable qui sépare l'oralité de l'écriture. En affrontant le problème de la symbolicité, Saussure souligne qu'elle a au moins deux fonctions. Non seulement elle est enracinée dans l'usage commun et ancrée dans la tradition, si bien qu'elle fait partie du patrimoine des sociétés, indépendamment de la langue particulière d'adoption, mais encore elle se réalise dans les formes spécifiquement littéraires, comme dans le cas des légendes germaniques analysées par Saussure. Dans la même direction, on remarque que les caractérisations spécifiques sont trop floues et que les limites des actes des sujets parlants sont difficiles à tracer. C'est ici que la systématité écarte les composants des langues littéraires, et l'action des symboles : c'est le

produit d'une tradition excédentaire par rapport à la forme en usage dans une langue donnée. Il ne peut s'agir d'une cristallisation pure. En effet, dans les deux cas, on fait appel à la tradition qui est elle-même un signifié. La tradition comprend ce qui est constamment en action : elle se renouvra elle-même, dans la mutabilité des sujets parlants.

Le symbole a pour caractère de n'être jamais tout à fait arbitraire ; il n'est pas vide, il y a un rudiment de lien naturel entre le signifiant et le signifié. Le symbole de la justice, la balance, ne pourrait pas être remplacé par n'importe quoi, un char, par exemple. (Saussure 1922 : 101)

En effet, la conservation des symboles ne correspond pas de façon systématique à la tradition comme c'est dans le cas des langues, même si, en un certain sens, les langues littéraires ont une force plus grande que la simple action éphémère des sujets parlants. On ne peut pas exclure le fait que la langue ne peut être parlée par un sujet sans la force symbolique de la tradition qui émane dans les genres littéraires, force en action parmi les sujets parlants. Ce qui peut être considéré comme le plan symbolique du signe, c'est donc la possibilité, toujours présente mais pas nécessairement réalisée dans l'acte de communication, d'une signification qui n'y a jamais été totalement formée. La relation systémique entre les entités de la langue permet de construire un réseau différentiel de rapports, de façon à réaliser dans un même système ses caractéristiques spécifiques. Les limites à l'intérieur desquelles et à travers lesquelles jouent les formes sémiologiques verbales ou unités linguistiques permettent elles-mêmes de classer (dans le sens le plus commun de reconnaître, c'est-à-dire de discerner, mais sans pour autant surdéterminer) les positions que le signe réalise par opposition avec le signe qui se trouve être le plus proche dans le système de signification.

3. UNE RÉALITÉ APODICTIQUE

La réflexion saussurienne sur l'identification du système de la langue avec celui de l'écriture s'appuie sur deux positions principales sous-jacentes aux trois cours de linguistique générale. La première est la complexité systémique qui modèle le langage. La seconde est le concept de l'arbitraire absolu et relatif, formel et matériel de chacun des systèmes dans lesquels se trouvent les unités et les éléments premiers – premiers par rapport à la conscience du sujet parlant. En général, les contours, toujours indistincts, du langage, se dessinent à travers les oppositions des signes. Mais certaines caractéristiques spécifiques apparaissent à travers la médiation des symboles comme signes linguistiques, lieux de formation des structures littéraires complexes et combinaisons d'éléments formels, et de ce fait terrain sur lequel se

forme le corps de la langue comme système intrinsèquement indépendant de conventions érigées en normes. Le champ d'investigation sémiologique apparaît comme un ensemble non homogène de réalisation suffisant pour redonner à l'écriture la possibilité de décontextualiser les modifications dans la langue. On part d'un ensemble homogène, car impossible à reconstituer de façon linéaire, celui du langage dans sa complexité, pour délimiter ce qu'il y a d'interne et ce qu'il y a d'externe à la linguistique, sans oublier ce qui relève effectivement de la réalité de la langue et ce qui se rapporte à la conscience du sujet parlant : c'est ici un individu conscient, indépendamment de sa réalité linguistique d'appartenance. Saussure ne suggère pas ce qui constitue une démarcation nette entre des ensembles d'entités différentes. C'est parce que la continuité comme contact direct entre les limites destituées de la spécificité positive – limites qu'elle présente et préforme elle-même – a la forme de la signification, qui est l'aboutissement de la symbolique antécédente, trésor des sujets parlants. Il y a, en effet, des références à certaines réalités immédiatement évidentes, dans les rapports de la langue à l'ensemble des sujets parlants et aux temporalités relatives.

La continuité du signe dans le temps, liée à l'altération dans le temps, est un principe de la sémiologie générale ; on en trouverait la confirmation dans les systèmes d'écriture, le langage des sourds-muets, etc. (Saussure 1922 : 111)

C'est un terrain commun qui va au-delà des rapports réciproques de négativité et d'alternance dans la linguistique saussurienne. Le caractère transitoire de la transmission des signifiés exerce une force contraire par rapport à l'image transparente du sens réalisé dans l'acte verbal. La portée existentielle des signes graphiques, dans leurs rapports plus ou moins équivalents aux signes phoniques des langues, ne cherche pas une résolution ; cependant, elle tend à une recherche de complémentarité qui soit définitive. De cette façon, la narrativité comme forme de réalisation des langues écrites apparaîtra comme terme dans la protoréalisation symbolique de l'oralité, tandis qu'elle se résume dans les rapports syntagmatiques et paradigmatiques, jusqu'à se concentrer dans la notion de graphématicité de l'écriture dans les langues. Il est inutile de s'attarder à distinguer les aspects systémiques des aspects dé-structurables, car c'est justement cette limite-là qui se trouve supplantée, absorbée qu'elle est par la systématisme globale.

Toute innovation arrive par improvisation, en parlant, et pénètre de là soit dans le trésor intime de l'auditeur ou celui de l'orateur, mais se produit donc à propos du langage discursif. (Saussure 2002 : 95)

Le caractère hyposémantique d'un signal serait incomplet, selon Saussure, s'il se donnait comme spéculaire par rapport au signifié, comme un indice du monde a-linguistique, comme une détermination composée et dénaturalisée pour le sujet parlant qui en serait frappé comme d'un coup de poing. Le lieu de la réflexion, considéré comme la recherche des pivots sur lesquels appuyer une délimitation des identités, est flou et ambigu. En ce sens, dans la langue, rien n'est égal à soi-même. Les deux principes qui régissent la vie linguistique – le principe de transformation et le principe universel de continuité absolue de la langue – permettent de donner une explication des formes linguistiques comme parties séparables des systèmes dont le contour est encore non définitif. Mais qu'en est-il de la tâche d'établir laquelle des deux variables est la source, la racine de l'autre ?

4. LA FORME STABLE DE LA SIGNIFICATION

Un schéma générique, celui de la formation idiosynchronique et diachronique, est à la base des réalisations linguistiques du sujet parlant, en vertu des propriétés des signes dans la signification. Mais les réalisations sont elles-mêmes les relations qui s'instaurent entre les phénomènes complexes des diverses actions verbales, c'est-à-dire celles dont le déroulement se déploie par rapport à une certaine temporalité. Ce qui implique une récoognition du sens construit la temporalité de l'écriture, le temps du silence écrit. L'écriture est externe, dans une certaine mesure, à la masse des sujets parlants, sur le plan diachronique, et donc les différences qui engendrent la mutabilité sont les premiers résultats d'un déséquilibre propre à la langue comme institution. Analogie et homologie de la langue et de l'écriture sont le fruit d'actions coordonnées entre les sujets parlants, comme s'ils s'étaient obligés à suivre un parcours donné à travers la formation analogique et l'étymologie spécifiques des langues historico-naturelles. L'impression d'un hiatus, de la duplicité naturelle du langage, est d'ailleurs enracinée dans le fait qu'entre écriture et langue nous voyons deux aspects. D'un côté, les significations que l'acte linguistique porte avec lui sont le produit des catégories ou entités linguistiques complexes qui ne restituent pas l'autonomie du système linguistique dont elles font partie. De l'autre côté, la langue qui s'élabore dans l'alternance d'états de vie des signes et d'annulation du sens déjà formé, dans l'assemblage continu, se forme dynamiquement dans la temporalité de l'acte verbal. Il peut sembler que *la langue en soi* ne prend pas en compte les spécificités du sujet parlant, lorsqu'il rencontre un système semblable par sa structure, mais différent par son histoire et sa tradition. C'est l'*extinction* de la langue : l'indifférenciation présente

comme identiques des formes différentes. Dans la réflexion de Saussure l'existence en soi se perd dans la formation même.

Où *existe* une composition musicale ? C'est la même question que de savoir où existe *aka*. Réellement cette composition n'existe que quand on l'exécute ; mais considérer cette exécution comme son existence est faux. (Saussure 2002 : 32)

On remarquera la tentative de pouvoir analyser l'aboutissement d'une formation significative pour la langue. Au terme d'un état linguistique, outre les altérations liées à la continuité, c'est-à-dire à la possibilité d'une signification, nous trouvons la manifestation d'un autre état, résultat d'une analyse implicite des sujets parlants, comme phénomène réel, car actuel en des lieux et à des moments différents. C'est la recherche du caractère conscient de la langue, et peu importe qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas un projet de signification défini. La typicité de l'action devient dans son genre un *topos* linguistique, et la littérarité y entre en collision avec la fragmentation de la réalisation symbolique du signe, là où les rapports synchroniques déterminent la constitution des significations, sans toutefois compromettre la mutabilité du signe. Cependant, dans la normativité linguistique d'usage commun, le sujet parlant opère un calcul infini, diagramme possible, joué dans l'espace linguistique nécessairement sans réserve. Pour s'insérer dans le circuit de la parole, il est partie prenante d'un acte social. Il s'agit alors de répéter une action niée par nature dans le sens de l'origine, c'est-à-dire une action transmissible et modifiée à travers la transformation combinatoire du processus d'actualisation des signifiés. La langue est la thèse fondamentale, témoin des communautés humaines, et c'est une erreur, selon Saussure, de renfermer les sens et les signifiés derrière les barreaux de la catégorisation et de la classification, hors de portée de l'usage commun. L'indétermination comme positivité reste donc la seule affirmation possible sur la base de l'action verbale simple et instinctive entre les sujets parlants.

Aucune synthèse, active ou passive, n'est à l'origine des identités déjà formées, ou encore en formation. L'histoire, d'ailleurs, ne restitue pas les actions différentielles des sujets parlants dans leur intégrité telle qu'elle est convoquée au secours de l'écriture. Ainsi dans les légendes germaniques – lieu symbolique où sont combinées les vraisemblances des personnages – l'identification des propriétés qui caractérisent les valeurs s'oppose aux signes des langues en usage, dans les temporalités narratives. La recherche d'identité, en outre, n'a pas de sens, puisqu'elle est le point de départ, l'élément le plus simple que le sujet parlant manipule dans l'usage. Rien d'autre ne peut refréner le flux de la signification : elle est essentiellement illimitée, comme la

masse des changements possibles des langues. Le signifiant, symbole transporté dans la tradition et à travers la tradition, mesure l'effectivité des langues, et nourrit leur parallélisme avec les systèmes d'écriture.

Où est maintenant l'identité ? On répond en général par sourire, comme <si c'était une chose en effet curieuse> remarquer la portée philosophique de la chose, qui ne va à rien moins que de dire que *tout symbole*, une fois lancé dans la circulation – or aucun symbole n'existe que *parce qu'il est* lancé dans la circulation – est à l'instant même dans l'incapacité absolue de dire en quoi consistera son identité à l'instant suivant. (Saussure 1986 : 30)

En un certain sens, d'une part, les modifications sont le produit d'un processus, et d'autre part il y a l'immutabilité comme conservation qui renvoie inévitablement à la matérialité des signes dans la réalisation de la complexité systémique des langues. Il est nécessaire tout d'abord d'abandonner la recherche impossible d'un parallélisme parfait entre l'écriture et l'oralité. La complexité montrée dans les langages ira dans le flux de la langue qui va à la rencontre de l'écriture, cherchera l'unité de composition et d'énonciation, et tentera enfin de définir les unités. Langue et écriture sont alors deux systèmes de signes qui se co-déterminent chacun dans l'existence de l'autre. Puisque l'existence n'est jamais simple, c'est une chose certaine que la langue et l'écriture manifestent la spécificité de la forme linguistique, c'est-à-dire que dans le langage existe ce qui distingue la formation de la langue parlée de l'écriture. C'est le sens de l'identification de l'unité graphique et des limites du signe. Dans ce sens, Saussure met au premier plan la co-évolution nécessaire de l'axe synchronique et de l'axe diachronique, sans tomber dans le cercle vicieux de la recherche impossible d'une identité cristalline des signes. C'est encore dans l'arbitraire lui-même, comme vie et entropie du langage, que la formation linguistique est au point extrême des normes littéraires, tandis que le phénomène momentané de la contingence pure transporte les actions sociales sur le plan de la symbolique verbale. L'autonomie systémique et potentielle se forme à travers les signes graphiques de la langue écrite, qui sont des points critiques de la systématisme verbale. Dans sa complexité systémique, la forme écrite détermine les mouvements de la langue, à travers l'artificialité de la création de formes nouvelles. Ce n'est pas dire que l'artificiel est identique à l'autonomie différentielle des courants linguistiques : les signes graphiques sont, dans l'écriture, images verbales du sens qu'ils représentent et les indices d'un signifié. Le graphème est donc l'*autre* lieu symbolique, produit irréductible du langage, et partie fondamentale du mouvement de la forme linguistique.

5. LA MÉTAMORPHOSE DE L'ÉCRITURE

La distinction qui existe entre la pratique anagrammatique de Saussure et la recherche théorique correspond au discours de la littéralité dans la sémiologie. L'inconscient est la contradiction qui émerge dans les anagrammes saussuriennes comme le non-dit qui se reconnaît dans la négativité du langage. Pendant que nous parlons de métalangage quand les structures linguistiques se servent de formes des autres systèmes, la formation poétique professe une autre religion à l'égard du langage : c'est, nécessairement, l'intégration de la langue d'usage. La métonymie de l'écriture comme partie de la langue est déjà vue et n'est nullement éloignée de la réalité. Toutefois, par Saussure, se posent les questions sur la façon dont se fixent dans la peau de l'écriture les faits d'équivalence entre les deux systèmes. Si l'on a vu la fin d'un jeu linguistique, on y a trouvé la forme de la langue dans le plus difficile travail, surtout si l'on n'a pas joué le jeu. Mais le plan négatif du signe est un élément marécageux dans le jeu des signes. La description de l'esprit du langage comme le moteur de la langue n'est pas une similitude actuelle : l'esprit sera le corps étranger de la signification. La différence entre l'existence substantielle et les éléments non explicitement traduits des langues littéraires s'éclaire dans l'individu sémiologique et dans l'expression « individu graphique »² que les légendes germaniques soutiennent.

L'exercice qui consiste à rechercher une « identité » entre un personnage de la légende et un personnage de l'histoire ne saurait avoir, d'avance, qu'une portée très limitée. (Saussure 1986 : 312)

Ce n'est pas un cas fortuit si la position du symbole dans l'écriture manque d'une combinaison définitive. Le caractère distinctif de la matérialité du signifiant est comme inexistant dans l'exercice de la parole. C'est le jeu d'échos des signes et des faits de langue par l'écriture. La raison graphique n'est pas, d'ailleurs, une conformité aux artifices des signes verbaux. C'est la qualité que le signe graphique remet dans les mains des sujets parlants. Dans le cadre d'une diachronie rétrospective chaque parlant est comme un linguiste qui se trouve démontrer l'accomplissement de sa vie sémiologique. Le premier cours de linguistique générale établit la différence substantielle entre la méthode prospective et la méthode rétrospective, c'est-à-dire d'une modalité textuelle d'analyse de la mémoire historique de la vie linguistique. C'est la vie comparative. Au sortir de l'intuition com-

2 Voir Prosdociami 1983 : 73. On voit que l'habit d'un personnage légendaire qui semble révolutionnaire n'est pas toujours un habit de gala : les individus graphiques sont seulement la diligence de leurs noms, qui dénotent plusieurs faits de langue.

mune, allons d'abord à la grille de la relation dans l'essence double du langage et au changement idiosynchrone qui est intouchable en soi. De même qu'il est impossible qu'un corps physique ne subisse pas une force externe, rétrospectivement nous ne retrouvons pas une grille d'aperçu, ni ne pouvons appeler langue la maison de l'écriture ; le terme *intérieur* opposé de façon dichotomique à *extérieur* n'est pas une notion forte : dans le deuxième cours de linguistique générale il y a un large espace pour les facteurs externes et l'écriture est un de ces éléments. Elle devient l'intermédiaire entre l'ancien et le nouvel usage linguistique.

Un synchronisme se compose d'un certain nombre de *termes (termini)* qui se partagent l'ensemble de la matière à signifier. (Saussure 2002 : 107)

Le projet de sens que Saussure dogmatise dans les termes de la duplicité, de la complexité et de l'antinomie défend paradoxalement la formation de l'action verbale. Le pragmatisme linguistique qui est celui du jeu de la signification s'allie à la nature symbolique des signes, dans la symbolicité relative de chaque sujet parlant. Ce que Saussure présentait comme une menace pour la langue finit par trouver ce qu'il n'a pas cherché, c'est-à-dire l'alliance de l'entrevue du plan synchronique avec le plan diachronique dans l'usage. Il s'agit d'une refondation qui explique la dynamique du mouvement des formes et des significations : l'écriture s'adjoint les lieux des limites de la signification. Ces limites enracinées dans la faculté du langage suivent des régularités et des règles, et distinguent la langue des autres systèmes de signes. Bien que Saussure ne soit pas explicatif sur ces différences, on peut les chercher dans les formes écrites, des littératures aux plus standardisées, sans oublier que tout ce qui repose sur un graphème est toujours littérature. Saussure pose les implications de la prééminence systématique de la langue sur la parole, dans l'illusion de la langue comme objet : c'est périlleux sur le versant sémiologique. Il semble qu'il n'a pas du tout guéri. On résume l'écriture d'écriture de Saussure comme un signifiant secondaire (cité par Arrivé 2007 : 214, n. 1) sans rapport spécifique avec la trace graphique : c'est un indice de la matérialité de l'esprit du langage.

RÉFÉRENCES

- Arrivé M., 2007, *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, Puf.
 Auroux S., 1994, *La Révolution technologique de la grammatisation. Introduction à l'histoire des sciences du langage*, Liège, Mardaga.
 Bouquet S., 1997, *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot.

- De Mauro T., 2005, "Introduzione" à Saussure F. de, *Scritti inediti di linguistica generale*, Roma-Bari, Laterza.
- Ducrot O., 1968, *Le Structuralisme en linguistique*, Paris, Le Seuil.
- Gambarara D., 1987, "La scrittura. Lingua e stile". In *Fare scuola : la scrittura*. Firenze, La Nuova Italia, 6 : 35-47.
- Gambarara D., 2005, "La lingua è l'opera dell'intelligenza collettiva". In *Forme di vita*, Roma, Derive Approdi, 3-4 : 165-181.
- Gambarara D., 2006, "Il posto delle istituzioni, Postfazione". In Fadda E. *Lingua e mente sociale. Per una teoria delle istituzioni linguistiche a partire da Saussure e Mead*. Acireale-Roma, Bonanno.
- Godel R., 1957a, *Les Sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève, Droz.
- Godel R., 1957b, *Introduzione al secondo Corso di linguistica generale (1908-1909)*, Roma, Astrolabio.
- Harris R., 2000a, "Identities, differences, and analogies. The problem Saussure could not solve". In *Historiographia linguistica* [Amsterdam, John Benjamins], XXVII, 2/3 : 297-305.
- Harris R., 2000b, *Rethinking Writing*, London, The Athlone Press.
- Harris R., 2003, *Saussure and his Interpreters*, Edinburgh, Edinburgh University Press.
- Harris R. et Hutton C., 2007, *Definition in Theory and Practice. Language, Lexicography and the Law*, London, Continuum.
- Havelock E.A., 1963, *Preface to Plato*, Oxford, Basil Blackwell.
- Prieto L.J., 1983, "Lingue foniche e lingue grafiche". In *Scrittura e scritture*, Napoli, Istituto Universitario Orientale : 5-20.
- Prosdocimi A., 1983, "Sul Saussure delle leggende germaniche". *Cahiers Ferdinand de Saussure* 37 : 35-106.
- Redente S., 2006, "Il ritorno dell'eroe. Appunti sulle tre spezie di lingua da *La Scienza Nuova* di Vico". *Bollettino filosofico* [Università della Calabria, Cosenza, Brenner] 21 : 381-389.
- Redente S., 2008, "Il legame tra la Lingua Italiana dei Segni e la scrittura". In *Encyclopaideia*, Bologna, Clueb, XII (24), sous presse.
- Redente S., 2008, "Sull'irreversibilità dei mutamenti. Peirce, Saussure e la rete linguistico-sensoriale". In *Bollettino filosofico* [Università della Calabria, Cosenza : Aracne] 23, sous presse.
- Russo T., 2005, Compte rendu de F. de Saussure, *Scritti inediti di*

- linguistica generale*, édité par T. De Mauro, Roma-Bari, Laterza, *Cahiers Ferdinand de Saussure* 58 : 299-308.
- Russo T., 2007, "Sulla formatività del segno linguistico nello scritto saussuriano « De l'essence double du langage »". In M. De Palo e A. Elia, *La lezione di Saussure. Saggi di epistemologia linguistica*, Roma, Carocci :171-186.
- Saussure F. de, 1922, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- Saussure F. de, 1957, « Cours de linguistique générale (1908-1909). Introduction », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 15 : 3-103.
- Saussure F. de, 1986, *Le leggende germaniche*, A. Marinetti et M. Meli (éds), Padova, Libreria Editrice Zielo-Este.
- Saussure F. de, 1996, *Premier cours de linguistique générale (1907), d'après les cahiers d'Albert Riedlinger*, E. Komatsu et G. Wolf (éds), Oxford, Pergamon Press.
- Saussure F. de, 1997, *Deuxième cours de linguistique générale (1908-1909) d'après les cahiers d'Albert Riedlinger et Charles Patois*, E. Komatsu et G. Wolf (éds), Oxford, Pergamon Press.
- Saussure F. de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- Saussure F. de, 2005a, « Notes préparatoires pour le cours de linguistique générale 1910-1911 », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 58 : 79-288.
- Saussure F. de, 2005b, *Scritti inediti di linguistica generale*, éd. T. De Mauro, Roma-Bari, Laterza.

SAUSSURE ET LES CASIERS DU CERVEAU :
LES RAISONS D'UNE IDÉALISATION

Louis DE SAUSSURE
Université de Neuchâtel

INTRODUCTION

C'est peut-être une banalité de le dire, mais les sciences du langage, la linguistique, se sont trouvées avec Saussure pour la première fois d'une manière aussi significative envisagées sous l'angle des sciences sociales, humaines, psychologiques, dont le XIX^e siècle a vu la progressive constitution par leur différenciation d'avec les sciences naturelles.

Bien entendu, il y a eu des précurseurs, et même ô combien : Baudouin de Courtenay ou Wilhelm von Humboldt n'en sont que des jalons parmi les plus connus. Le *Cours de linguistique générale* (Saussure 1916, désormais *CLG*), outre la prise de position fondamentale qu'il semble prendre à l'égard du langage, le circonscrivant pour les besoins de l'analyse dans une langue « cristallisation sociale », cherche également à en offrir une théorie complexe et articulée, préliminaire au développement ultérieur et souhaitable d'outils qui permettent une forme d'application de la théorie sur le champ qu'elle veut appréhender. Cette théorie se présente d'emblée au lecteur comme centrée, précisément, sur quelques notions-clés qui renvoient systématiquement à cette langue sociale, notamment celle de l'*arbitraire* qui, nécessairement partagé, ne peut donc être que de nature conventionnelle. Quant aux outils, ils sont en effet renvoyés implicitement à une étape ultérieure, si l'on en suit Simone (2006) qui, avec d'autres, signale l'absence de projet technique chez Saussure (voir également Bouquet 2000 sur le versant sémantique de cette question).

Cette prise de position s'inscrit dans le vaste mouvement de fondation des sciences sociales, qui à leur tour cherchent les moyens de leur propre définition, et donc les moyens de leur autonomisation par rapport d'une part à l'épistémologie positiviste des sciences naturelles, et d'autre part aux méthodologies acquises de la description pure, puisqu'avec leur constitution en tant que démarche scientifique, elles se donnent l'ambition de faire plus, à savoir de fournir de l'explication – par exemple mettre au jour des mécanismes universels. Une explication qui ne sera donc pas naturaliste, qui n'exploitera pas la méthode des sciences naturelles où l'objet semble donné d'avance, pour reprendre la formule saussurienne, mais une méthode qui doit d'abord servir à constituer un objet, constitution qui s'avère de manière intéressante relever également d'un aspect arbitraire ou conventionnel (d'aucuns verront là un lien avec la philosophie qui se développera dans l'école de Francfort et en particulier avec la perspective ultra-conventionnaliste ou ultra-culturaliste d'un Jürgen Habermas).

Nous connaissons tous ce passage du *CLG*, archi-célèbre, où Saussure expose un aspect crucial de l'épistémologie qui est la sienne : les sciences naturelles, de leur côté, disposent d'objets donnés d'avance, tandis que pour ce qui est du langage, ensemble hétérogène, hétéroclite, de manifestations disparates, le *point de vue* posé sur la matière à étudier semble *de facto* pouvoir autoriser l'identification (je ne dis pas la *définition* mais bien l'*identification*), d'un *objet* d'étude particulier. A cet égard, il est à relever que l'objet même de l'entier du *CLG* semble être précisément de définir l'objet de la linguistique vis-à-vis de sa matière, puisque la dernière phrase de l'ouvrage (apocryphe d'ailleurs comme chacun sait), clôt le *CLG* précisément sur l'objectif d'étudier la langue *en elle-même et pour elle-même*).

A vrai dire, la phrase du *CLG* à laquelle je faisais allusion un peu plus haut parle d'un point de vue qui permettrait, chose assez étrange à première vue, de *créer* l'objet scientifique et non pas de simplement le circonscrire. Cette phrase, « il semblerait que *le point de vue crée l'objet* », quasiment proverbiale, semble donc fonder une approche épistémologique qui d'ailleurs se retrouvera, de manière assez prévisible, identifiée comme l'un des grands pivots de l'essor du relativisme dans les sciences humaines et sociales au XX^e siècle. Si un point de vue peut créer un objet, cela pourrait présupposer que l'objet est ontologiquement inexistant en tant que tel, et que donc les objets manipulés par l'esprit n'ont pas de réalité. Toutefois, il s'agit ici d'une erreur d'interprétation : Saussure ne prétendrait certes pas que les objets dont il parle n'ont pas d'existence, et même bien au contraire. C'est de leur constitution *en tant qu'objet scientifique* qu'il est ques-

tion. D'une masse de faits observables empiriquement mais inappréhendables scientifiquement, Saussure veut faire un objet scientifique délimité, répondant aux canons aristotéliens de la démarche scientifique réductionniste contrôlée.

Jusqu'ici, donc, il s'agit bien sûr de créer l'*objet intellectuel d'études*, l'objet de science, comme on pose, par exemple, un axiome, ou comme on sépare, par une forme d'abstraction à laquelle l'esprit ne peut échapper (peut-être pour son malheur), les phénomènes mondains les uns des autres, par analyse. D'une part, bien entendu, personne ne songe ici à créer *ex nihilo* par la simple force de l'esprit un objet *tangible*, une quelconque « chose » de la réalité, un quelconque fait, et d'autre part, ce qu'on crée par le point de vue est une simple délimitation dans l'ensemble des faits, donc du réel¹. Saussure ne fait ici que poursuivre l'objectif aristotélien de l'homogénéité de l'objet scientifique sans rien nier de sa réalité, « bien sûr » serait-on tenté de dire. Pourtant, la suite de cet article se propose de suggérer, d'abord, qu'il y a derrière l'opération de la circonscription de l'objet ainsi réalisée d'une part un véritable risque intellectuel de perdre le caractère premier du réel, mais d'autre part et paradoxalement une ambition de s'approcher du réel par la prise d'un biais. Ensuite, il nous semble que l'intérêt de la démarche saussurienne doit s'observer en relation avec les moyens scientifiques de l'époque, car sans l'instauration du biais, qui sera pour Saussure la *langue*, les phénomènes de la réalité linguistique n'auraient jamais connu les explications structurales, qui elles-mêmes ont débouché sur virtuellement tous les courants existant aujourd'hui en sciences du langage. A travers quelques aspects de la pensée saussurienne, nous chercherons donc à capter l'objectif réel de Saussure et la justification du biais qu'il instaure par l'idéalisation de l'objet *langue* censé renseigner le phénomène *langage*.

1. LANGAGE NATUREL ET LANGUE SOCIALE

On connaît aussi le point de vue, justement, que Saussure pose sur la « matière » de la linguistique – je parle toujours exclusivement selon les termes du *CLG* : point de vue *interne* permettant de constituer un objet social et non naturel, la langue. C'est toutefois ici que la question du réel, de la réalité de l'objet créé par le point de vue, ressurgit. Saussure, en un mot, positionne la linguistique à l'intérieur

¹ Une note des *Écrits* montre bien que sa position n'est pas anti-réaliste : « Ailleurs il y a des choses, des objets donnés, que l'on est libre de considérer ensuite à différents points de vue. Ici, il y a d'abord des points de vue à l'aide desquels on CRÉE secondairement les choses. Ces créations se trouvent correspondre à des réalités quand le point de départ est juste, ou n'y pas correspondre dans le cas contraire: mais dans les deux cas, aucune chose, aucun objet n'est donné un seul instant en soi » (note 10b).

des sciences de la culture et non de la nature, à l'intérieur de la psychologie sociale, par l'entremise de la sémiologie, science intermédiaire qui doit servir d'interface entre la psychologie sociale et la linguistique à proprement parler qui en serait une sous-partie.

C'est ce positionnement de la linguistique à l'intérieur des sciences sociales, à ce moment de leur développement et de leur constitution, dont je voudrais questionner les causes et les raisons d'être, depuis la lorgnette du XXI^e siècle, et en revisitant, également, quelques paradoxes saussuriens assez bien connus.

Dans le *CLG*, Saussure – ou les auteurs du *CLG* –, avant même de poser la langue, affirme que le langage est un fait social. Faut-il voir dans cette prise de position initiale que Saussure inscrirait en effet la matière linguistique toute entière dans une essence sociale ? C'est bien entendu tentant, à un moment où les sciences du langage oscillent de manière particulièrement forte entre une approche sociologique, de tendance fonctionnaliste, et une approche naturaliste, de tendance cognitiviste. Le flou que le *CLG* entretient à cet égard dans ces pages liminaires conduit de manière ironique tout un chacun à pouvoir revendiquer à la fois l'héritage saussurien et son rejet, selon qu'il s'agit d'un Saussure à qui l'on attribue la vision du langage tout entier comme social, ou qu'il s'agit d'un Saussure pour qui le langage reste un fait fondamentalement naturel.

Revenons à ce passage ; il y a lieu de croire qu'il annonce ici ce qu'il fera de la *langue*, à un moment du développement de l'argumentaire où la terminologie du *CLG* ne s'est pas encore fixée (puisque la langue intervient au chapitre suivant).

En réalité, même en filigrane du *CLG*, on voit que pour Saussure le langage correspond à un fait ou à une collection de faits, de la *nature*. Mais c'est ailleurs qu'on en trouve la confirmation la plus frappante, et dont on ne peut que regretter qu'elle n'ait pas été plus souvent mentionnée et *a fortiori* comprise dans toutes ses implications.

Dans le troisième cours, édité par Komatsu et Harris, dont une version augmentée a récemment paru dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure* 58 (2005), nous lisons un passage on ne peut plus clair (Saussure 1993 : 69) : le langage est un *instinct* (et nous sommes quatre-vingt-dix ans avant le *Language Instinct* de Pinker 1999). Or un instinct est un fait biologique, inné, bref, un fait relevant de la nature et non du conventionnel, de l'arbitraire ou, en un mot, du social (à tout le moins dans la conception de l'opposition entre l'inné et l'acquis qui prévaut à cette époque bien antérieure aux découvertes sur la plasticité durable du cerveau). Or pour le *CLG*, c'est bien de la

langue, système conventionnel collectif, qu'il faut s'occuper. D'où quelques questions pour le chercheur, au sujet de cette tension entre deux conceptions apparemment incompatibles et pourtant entretenues en même temps chez Saussure.

Bien sûr, on peut un instant penser que l'instinct a lui-même un ancrage social, et que Saussure réfère à cette version-là de la notion d'instinct quand il s'exprime devant ses étudiants. Mais nous serons détrompés de cet anachronisme, je crois, par quelques observations.

Mais avant cela se pose une première question fondamentale : celle de l'existence même de la langue. Les arguments *contre* l'existence de la langue saussurienne sont forts, et j'en évoquerai quelques-uns plus bas. Mais il me semble d'abord que le point le plus crucial concerne le fait de connaître les éventuelles conséquences pour l'activité scientifique de la réponse que l'on peut formuler à la question de la langue saussurienne. Autrement dit : la langue saussurienne existe-t-elle ou non, et le cas échéant, y a-t-il une conséquence de cette existence ou de cette non-existence pour l'activité scientifique, en regard des questions de validité épistémologique ?

Précisons donc : si la langue devait être inexistante, est-on encore légitimé à l'étudier, et donc à subordonner l'étude du système linguistique aux approches psychosociales de la convention, comme Saussure le propose en inscrivant la linguistique dans la sémiologie, branche de la psychologie sociale ? Trois autres questions au moins surgissent également à cet égard.

Premièrement, pourquoi Saussure et les rédacteurs du *CLG* ont-ils choisi ce parti ?

Deuxièmement, ce choix, dans ses multiples conséquences plus récentes et au regard des approches contemporaines, est-il encore l'objet de tensions, et est-il encore légitime ?

Enfin, troisièmement : vers quel état des sciences du langage voyons-nous maintenant tendre la recherche contemporaine en linguistique en regard de cette question de la *création par le chercheur d'un objet dont la réalité n'a pas de garantie* ? Autrement dit, faut-il considérer la démarche saussurienne comme s'inscrivant à un moment particulier de l'histoire des sciences, ou bien, au contraire, faut-il considérer au moins en ce qui concerne les sciences du langage qu'elle constitue une méthode toujours souhaitable ? La réponse à cette question, on le devine, ne peut être radicale, bien qu'indiscutablement, l'inscription de Saussure dans la pensée d'un certain moment intellectuel soit cruciale pour la comprendre.

Je voudrais en conséquence m'autoriser un petit retour historique à propos de ce qu'on appelle la « révolution saussurienne ». La langue,

système idéalisé de dépendances internes (idéalisation de chercheur), vient situer les études sur le langage dans la sphère des sciences non naturelles. C'est en fait à cette idéalisation qu'on fait généralement référence quand on parle de la révolution saussurienne, et l'on a bien entendu raison. Mais dans l'imaginaire de bien des chercheurs, Saussure a mis un terme définitif aux idées « nomenclaturistes » héritées de Port-Royal (Arnauld et Lancelot 1660), elles-mêmes héritées du *De Dialectica* de saint Augustin, avec cette idée nouvelle de l'explication interne par le signe arbitraire pris dans sa constellation de rapports associatifs exclusivement négative. Quelques précisions peut-être : pour saint Augustin, et donc pour Port-Royal, le signe linguistique est un élément tangible renvoyant à un élément intangible (il s'agit-là tout simplement de la version linguistique de la conception stoïcienne du signe). Dans la langue saussurienne, on le sait, les choses sont bien différentes puisque le signe est « fait » de matériau linguistique (au sens non technique), c'est-à-dire d'images formelles psychiques, et de matériau conceptuel (donc psychique également), par association arbitraire. La langue saussurienne structure la pensée quand le langage selon Port-Royal l'exprime par transposition de structures mentales profondes en structures linguistiques de surface, préfigurant ainsi le cognitivisme chomskyen ².

Pourtant, si la réception du *CLG* a été extrêmement forte, on oublie parfois que la tradition à laquelle appartenait déjà Port-Royal, tradition logique, rationaliste, analytique, qui allait devenir « formelle », allait continuer à se développer et même connaître un développement tel qu'aucune approche aujourd'hui ne peut prétendre ignorer des noms comme Gottlob Frege, Alfred Tarski, Bertrand Russell, voire John Austin ou Paul Grice, sans risque de se voir déconnectée et reléguée à un *modus operandi* sérieusement obsolète. La même chose, en quelque sorte, devrait également se dire au sujet des approches structurales soit-disant non saussuriennes, notamment en syntaxe américaine, au-delà de la défaveur un brin passionnelle que l'on rencontre encore parfois à leur égard chez les tenants de l'approche structurale européenne, et, de manière encore beaucoup plus militante, dans plusieurs mouvances interactionnistes et sociologisantes.

D'une certaine manière, en transposant, on pourrait dire que les approches contemporaines, notamment en pragmatique, révèlent encore ce clivage, où les héritiers de Benveniste, avec ses relations au *moi* freudien, à la constitution intersubjective du discours par

2 Port-Royal considère « que la connaissance de ce qui se passe dans notre esprit est nécessaire pour comprendre les fondements de la grammaire » (Arnauld & Lancelot (1660) 1972 : 58)

l'énonciation (Benveniste 1966 et 1974), se trouvent en face d'approches du discours et de la conversation qui continuent de réfléchir dans les termes de la philosophie analytique, qu'il s'agisse d'héritiers d'Austin ou de Grice. J'ajouterais : l'essor remarquable des sciences cognitives, et les renseignements que nous obtenons grâce à cette psycholinguistique au sens large au sujet de nos objets d'étude, ne peuvent être ignorés sans peine de disqualifier le chercheur qui resterait dans les limbes de la spéculation pure. Et voici le problème qui pointe à l'horizon du retour du débat (sinon de la guerre) entre sciences de la culture et sciences de la nature. Mais restons-en pour l'instant à l'influence de la philosophie analytique, car c'est à l'exemple de cette démarche que je voudrais mesurer celle de Saussure.

Sans doute à cause de la pénétration dans le monde de la linguistique anglo-saxonne de l'École de Vienne et de la philosophie analytique, il est aujourd'hui vrai que, parlant de Saussure aux linguistes anglo-saxons, chez qui il reste encore trop peu connu³, on est frappé de voir que c'est l'*anti-réalisme* réel ou fantasmé de Saussure qui en reste le trait distinctif, fondamentalement retenu : la langue est un système de différences mutuelles envisagée sans lien avec l'opération de référence, laquelle est même à rejeter, tandis que pour la linguistique théorique contemporaine, hormis peut-être dans certains courants de syntaxe, le langage ne s'envisage qu'au regard de la capacité du sujet parlant à référer, ne serait-ce qu'à un modèle dont les phrases posent des conditions de satisfaction ou de vérité. D'ailleurs à cet égard, il est utile de noter en passant et contre l'idée trop souvent reçue d'un ontologisme naïf des traditions formelles, qu'à aucun moment les approches sémantiques vériconditionnelles ne présupposent de « vérité » mondaine dans leur approche : *vériconditionnel* renvoie simplement à une propriété que les phrases partagent avec les propositions, à savoir le fait qu'elles sont susceptibles d'être vraies ou fausses dans un modèle de référence et que, donc, leur sens détermine les conditions qui les rendraient vraies. Plus clairement : ce modèle de référence n'a aucun besoin d'être un modèle exact du monde, bien entendu.

Et si nous regardons aujourd'hui la recherche cognitive sur le langage, autrement dit la psycholinguistique expérimentale dans sa version large, qui vit depuis une décennie une véritable explosion,

3 Je dis bien que Saussure est encore peu connu chez les *linguistes* anglo-saxons, car il en va tout autrement chez les anthropologues qui considèrent généralement outre-Atlantique que Saussure est le père du mouvement postmoderne, lequel a ses figures tutélaires « continentales » en les personnes de Jacques Derrida, Jacques Lacan, Jean Baudrillard ou, plus récemment, des chercheurs comme Pierre Bourdieu ou le socio-constructiviste radical Bruno Latour.

comme je l'ai dit plus haut, Saussure n'y est généralement pas évoqué, et le langage n'y est pas considéré comme un système pur de dépendances internes. Ne gagnerait-on pas aujourd'hui à mesurer l'apport du structuralisme saussurien (les puristes diront du « pré-structuralisme » saussurien) aux modèles de la cognition du langage ? Il y a des phénomènes, comme la paraphasie verbale, qui plaident clairement en ce sens, puisque le sujet fait erreur en choisissant dans un ensemble paradigmatique linguistique ou conceptuel qui semblerait à première vue répondre aux prédictions saussuriennes sur les rapports associatifs (on dira *sable* ou *chaise* au lieu de *table*).

Le fait que le structuralisme, dans une version radicale ultérieure à Saussure, a transformé des propositions de base (comme l'idée que la langue structure la pensée) en les radicalisant (la pensée est exclusivement structurée par le lexique indépendamment de toute contrainte physique) est une évidence ; on peut y voir assez facilement le terrain de rencontre de la linguistique avec les thèses du relativisme linguistique radical qui veut tirer la conséquence que les cultures et les visions du monde sont dépendantes de la langue, ou co-déterminées, et donc autonomes face au réel ; les cultures et visions du monde seraient ainsi entièrement conventionnelles car déterminées par le découpage sémiologique. Pourtant, les objections aux thèses du relativisme linguistique radical sont aujourd'hui claires (ainsi il est faux que les Hopi n'ont pas de notion du temps, il est faux que les Inuits ont 400 termes pour la neige, il est faux que le spectre des couleurs puisse être découpé linguistiquement de manière libre, cf. sur ces points le détail des expériences que rapporte Pinker 1999). Voilà qui pourrait bien mettre le structuralisme saussurien en crise, si effectivement cette lecture de Saussure était légitime.

2. UNE ÉPISTÉMOLOGIE DE L'ARTEFACT

Au vu de ce qui précède, tout d'abord, il convient de revenir à la première des grandes questions que j'évoquais, l'existence de la *langue* saussurienne. Sous l'angle des mécanismes cérébraux, la recherche actuelle révoque sans guère d'appel la thèse saussurienne de la langue pour autant qu'elle soit comprise dans sa radicalité (chose strictement sociale, arbitraire et conventionnelle). Je voudrais donc revenir à Saussure lui-même pour observer que la tension entre la nécessité de décrire un objet existant, correspondant à la réalité mentale, et celle de circonscrire un objet hors de cette réalité, est continuellement à l'œuvre dans le projet de Saussure.

Nous connaissons les passages où Saussure évoque d'une part la cristallisation sociale qui produit la langue, et le fait que le trésor

linguistique est déposé dans le cerveau, reflet imparfait et variable d'un individu à l'autre de la langue, qui est d'ailleurs vue parfois comme n'existant que dans la somme des individus parlants, et parfois comme une moyenne des versions individuelles. Cette tension du *CLG* est bien connue ; on a coutume de la résoudre par les présupposés de la psychologie sociale, où esprit individuel et monde social sont interreliés un peu comme deux organismes, l'un étant la partie, l'autre étant le tout, ou comme une cellule est programmée pour agir selon des schémas mais répond également aux sollicitations chimiques du cerveau, ou encore comme une fourmi fait partie d'une collectivité de fourmis et que ce n'est qu'à condition de prendre les contraintes de groupe que l'on peut observer les comportements individuels (bien que des explications beaucoup plus terre-à-terre, mathématiques et chimiques, soient disponibles et convaincantes), voire qu'on évoque l'idée – pour moi bien étrange – que la cognition puisse être « collective » ou « partagée » (qu'elle puisse être « distribuée », comme le défendent certaines approches sociales, et par exemple les auteurs du récent numéro de *Pragmatics and Cognition* (vol. 14-2), est une question plus intéressante, car elle porte sur l'échange des savoirs, des données, et sur le partage des tâches de traitement de ces données ; qu'elle soit « située » dans un contexte, comme disent les interactionnistes notamment, est une trivialité). Peu ici m'importe précisément la réponse qu'il faut *in fine* apporter à cette question qui ressemble à celle de l'œuf et de la poule. Revenons à Saussure lui-même : c'est dans un passage des *Écrits* que l'on trouve cette tension manifestée de la manière la plus frappante :

Il me semble qu'on peut l'affirmer en le proposant à l'attention : on ne se pénétrera jamais assez de l'essence purement négative, *différentielle*, de chacun des éléments du langage auquel nous accordons précipitamment une existence : il n'y en a aucun, dans aucun ordre, qui possède cette existence supposée – *quoique, peut-être, je l'admets, nous soyons appelés à reconnaître que, sans cette fiction, l'esprit se trouverait totalement incapable de maîtriser une pareille somme de différences, où il n'y a nulle part à aucun moment un point de repère positif et ferme.* (Saussure 2002 : 64-65 ; c'est moi qui souligne)

On peut se demander ce qu'entend Saussure ici quand il parle de l'*esprit*, esprit qui doit *recourir à la fiction* d'une version non purement différentielle de la langue sans quoi il se trouverait « littéralement incapable de maîtriser une pareille somme de différences ».

S'agit-il de l'esprit du chercheur, de l'analyste ? On ne voit guère que cela puisse être le cas, tant Saussure lui-même est un chercheur et fait précisément ici la démonstration qu'on peut se refuser à ce genre de « fictions ».

Reste l'esprit du sujet parlant, en l'occurrence interprétant. Mais alors le problème que pose cette note est sans solution : si la cognition doit utiliser dans ses calculs un point stable, fut-il imaginaire (on pense tout de suite à des significations, des éléments hors-langue), alors le simple fait qu'elle y ait recours semble interdire l'idée d'une fiction : on ne voit plus ce que cela veut dire.

C'est que la langue, dans la version radicale que propose Saussure dans ses écrits, pur système différentiel, ne peut pas s'expliquer ni se décrire autrement que par la dualité d'éléments qui se donnent mutuellement comme explications de l'autre, ou comme fabricants de valeur pour l'autre. Le système saussurien conçu dans sa radicalité se heurte au fait que tout élément *n* du système se caractérise exclusivement par rapport à l'ensemble complémentaire non-*n*, lequel se caractérise par rapport à *n* puisque sa seule définition est *non-n*. Cela peut éventuellement être tenable pour une idéalisation qui se trouve hors du réel, mais s'il s'agit du « trésor déposé dans le cerveau », cela pose un problème insurmontable.

L'importance de cette note et des problèmes qu'elle soulève ne doit pas être sous-estimée. La langue saussurienne, ainsi éclairée, ne peut exister si elle suppose un différentialisme radical, et un internalisme radical, qui excluent – comme le *CLG* le répète aussi – tout ancrage extralinguistique, tout « point fixe ». Il semble bien qu'il faille conclure, au corps défendant de Saussure, que c'est donc cette langue qui fait office de fiction pour le chercheur, et non l'ancrage extralinguistique du langage qui ferait office de fiction pour la cognition.

Ce qu'il convient de souligner, c'est que l'attitude saussurienne, telle que nous la rend le *CLG* ou un passage des *Écrits* comme celui-ci, ne peut pas pour autant se critiquer en soi, car il suffirait sans doute que Saussure ait eu le temps d'avoir des regrets sur un passage comme celui-ci (et d'ailleurs, eût-il considéré ce feuillet griffonné comme propre à la publication, n'en déplaise aux éditeurs des *Écrits* ?) pour que nous retrouvions une démarche parfaitement légitime. C'est ce que je voudrais proposer d'aborder maintenant.

Une démarche comme celle à laquelle procède Saussure avec la création de la langue pourrait se considérer comme tirant sa justification des conditions contextuelles d'accès à la validation empirique. A cet égard, la démarche saussurienne avait en effet toute sa justification au moment de l'histoire des sciences que nous considérons, il y a cent ans. L'objection chomskyenne, qui consiste à arguer que la langue saussurienne n'existe pas, car, étant externe au cerveau, elle devrait flotter au-dessus de la communauté, et que donc elle ne peut

être un objet d'investigation scientifique (Chomsky 1990), pêche par deux points. Le premier concerne tout de même l'existence d'un objet que Saussure cherche à atteindre. La langue est un moyen qui permet d'étudier *autre chose*. La langue, manifestement sans réalité, ne serait-ce que dans son abstraction synchronique, n'est pas l'objet final de l'investigation saussurienne qui reste bien le langage humain qu'on appellerait aujourd'hui *naturel*. Le deuxième point concerne le recours à l'artefact dans l'étude de l'objet, qui se légitime dans un certain nombre de situations, dont celle que rencontrait Saussure.

D'abord, nous savons que Saussure est pris dans une dualité, et jamais on ne le voit ou on ne l'imagine considérer que la langue est purement hors-esprit, rappelons-nous le *trésor déposé dans le cerveau*, qui entretient des relations complexes avec le *trésor collectif*. Le problème, bien entendu, c'est qu'à aucun moment Saussure ne donne la clé de la relation entre langue *externe* (la langue sociale) et langue *interne* (la langue du cerveau) (je reprends les dénominations de Chomsky), et réaffirme constamment qu'il s'agit d'étudier la langue cristallisation sociale, qui, en effet, n'existe pas au sens technique où Chomsky l'entend dans son objection. Mais surtout, et de manière beaucoup plus importante, j'insiste sur ce point, le projet d'étudier un artefact, une idéalisation de chercheur, constitue une méthode éprouvée et finalement très classique lorsque le fait lui-même, pour des raisons diverses, est en soi inétudiable.

Encore dans un passage du Troisième cours (je me base ici toujours sur la version Komatsu & Harris 1993 : 80), Saussure est on ne peut plus clair, à mon avis, sur les raisons pour lesquelles il décide de créer l'objet d'étude qu'est la *langue*. Il y dit, et c'est très important : « Les casiers existant à l'intérieur de notre cerveau, nous ne pouvons les explorer » (*ibid.*). Un peu comme il explique, à l'égard de la parole, l'absence de possibilité technique de venir à bout des propriétés acoustiques ou musculaires en jeu. Ainsi, à la lumière du troisième cours, le langage est un instinct, mais les « casiers du cerveau » sont inétudiables. Saussure est l'héritier d'une tradition bien ancrée, et sans laquelle nous n'eussions guère progressé : celle qui autorise l'imagination à créer des points de vue délimitant des objets inexistant, mais dans l'idée, bien entendu, que ces objets inexistant parlent, ou nous renseignent sur des objets existants.

C'est bien là le biais pris par Saussure, avant que n'émerge la psycholinguistique expérimentale, et avant que nous puissions aujourd'hui observer l'intégration de la pragmatique et donc de la question de l'interprétation et du sens dans le domaine de la psycholinguistique cognitive, grâce aux progrès de l'imagerie céré-

brale, des mesures chimiques et des temps de réponse. C'est le biais pris par Saussure pour investiguer l'objet *langage*. En ce sens, il n'est pas si éloigné de la théorie des modèles, qui permet, par exemple, de légitimer la création de cartes géographiques, donc des images fictionnelles, pour mieux appréhender la géographie « réelle ». Pensons aussi à tous les schémas censés expliciter des phénomènes complexes ; pensons aux histogrammes des statistiques, pensons même à l'échantillonnage « représentatif », etc. Tous sont des moyens de réduire ou de transposer la complexité d'une réalité à laquelle nous n'avons pas un accès global. Nous faisons des artefacts pour analyser le réel, pas pour analyser les artefacts eux-mêmes. Et ces artefacts sont, selon les cas, des modèles du réel, ou des idéalizations du réel. Saussure a choisi l'idéalisation, car aucune alternative ne pouvait alors se présenter à lui. L'internalisme anti-réaliste radical, sur lequel repose une bonne partie des sciences sociales issues du modèle standard structuraliste, et en particulier le socio-constructivisme, ne peut avoir de lien avec Saussure que par la radicalisation induite de ses positions.

Que Saussure ait fait ensuite – peut-être d'ailleurs par instants – ce choix philosophique d'accorder à l'artefact une réalité qu'il n'a pas, devrait je crois ne concerner que l'histoire intellectuelle de l'homme Ferdinand de Saussure et non sa réelle, fondatrice et fulgurante contribution à la linguistique et par extension aux sciences humaines.

Il y a donc dans l'approche psychosociale saussurienne, du moins telle est l'interprétation que je voudrais ici proposer de son œuvre, l'ambition de décrire la réalité concrète, à travers une transposition de cette réalité, nécessairement individuelle car nécessairement mentale, par le biais de l'idée abstraite de la langue vue comme institution sociale.

En courant le risque de la remotivation, on peut ainsi avoir le sentiment que c'est par une sorte de dépit face au caractère inévident des « casiers du cerveau » que Saussure a posé la langue, génial appareil heuristique, pour aller de l'avant dans la recherche et élaborer les hypothèses sans lesquelles la linguistique n'aurait jamais pu évoluer vers les sciences du langage contemporaines.

Avec le recul que nous avons aujourd'hui, il est possible d'envisager deux points essentiels à souligner sur cette méthode. Le premier, c'est que Saussure, en parlant des « casiers du cerveau », préfigure d'une manière géniale ce que tenteront de développer par la suite les chercheurs modernes en sémantique, en pragmatique cognitive et en philosophie du langage. Ces « casiers », il faut le noter, rappellent étrangement les « fichiers » et les « dossiers » d'approches mainte-

nant classiques (respectivement Karttunen 1976, Heim 1982 d'une part, et Récanati 1993 d'autre part). Le deuxième, c'est que la méthode saussurienne n'est pas illégitime, car elle constitue simplement un *biais* scientifique, tout comme l'approche en termes de modèles.

3. PERSPECTIVES

L'idéalisation *langue* est donc un avatar parmi d'autres du biais qu'impose la recherche pour appréhender certains objets du réel trop complexes : la transposition dans un univers simplifié des phénomènes remarquables dans un domaine source, à savoir une portion du réel, d'une complexité qui peut être rédhibitoire pour le chercheur. De la sorte, on remarquera que l'idéalisation procède donc également d'un réductionnisme, et je crois qu'il est important de le signaler, à une heure où le réductionnisme scientifique a encore mauvaise presse dans certains cercles de chercheurs.

Si l'approche en termes de modèles présente un certain nombre de garanties, ou de garde-fous, puisque la transposition est guidée par des règles, et que le modèle génère des théorèmes qui peuvent faire l'objet de diverses déductions en son sein, et que ces déductions sont autant de prédictions dont la plupart doivent pouvoir faire l'objet d'une validation empirique dans le domaine source – le réel, il n'en va toutefois pas de même dans l'option prise par Saussure, à savoir l'idéalisation. Ou, pour être plus précis, il n'en va pas systématiquement de même.

L'objet d'étude n'étant pas directement le réel, la jonction entre la *langue* saussurienne, coupe synchronique abstraite, et la *langue naturelle* réelle n'est pas opérée par des règles qui permettent de transposer des phénomènes de l'une à l'autre. Au contraire, il s'agit pour Saussure de produire une métaphore de la langue naturelle, et de travailler sur cette métaphore, en assumant que la métaphore nous renseigne (et même nous en dit plus, soutiendront des collègues, que ne dirait un modèle formel). Notamment, tout modèle formel doit simplifier la réalité pour l'appréhender (ainsi de la carte géographique) ; ce n'est pas ce réductionnisme que Saussure cherche à opérer par la *langue*⁴.

Nous dirons dans un instant ce qu'il faut ici entendre par *métaphore*. C'est, je crois, bien ainsi qu'il faut comprendre la critique très

4 Il faudra attendre Hjelmlev pour que soit élaborée, bien que de manière extrêmement compliquée, une méta-théorie qui établit un modèle pour traiter un objet qui d'ailleurs n'est ni exactement les langues naturelles du sens commun, ni la langue saussurienne, mais encore un autre type d'artefact.

radicale que Saussure adresse à la tradition philosophique logique qui préfigure ce qui rassemblera plus tard la sémantique et la syntaxe formelles et la pragmatique gricéenne. C'est ainsi, donc, qu'il faut comprendre la critique que le *CLG* adresse à la grammaire de Port-Royal. Cette approche qui lie des expressions linguistiques et des contenus conceptuels externes à la langue, est, dit Saussure, *naïve* ; or elle serait naïve par excès de simplification, c'est bien ainsi qu'il faut le comprendre : le langage est plus complexe, le signe unit des éléments plus complexes, etc. Et ce n'est pas cette complexité-là dont Saussure choisit de se défaire par la distinction entre matière et objet, puisqu'il s'agit de choisir un objet d'étude qui peut être par ailleurs complexe ; le problème essentiel de la matière n'étant pas sa complexité mais bien son hétérogénéité. Cette complexité du langage, les logiciens en sont conscients, et ils sont les premiers à exhiber leur peu d'ambition au sujet des phénomènes qui échappent à l'explication logique. La même retenue, d'ailleurs, se trouve chez Chomsky lorsqu'il considère que l'étude de la communication humaine dans sa complexité, sa richesse et sa diversité ne peut relever d'une approche scientifique. C'est dans cet esprit que Frege (1897) notait déjà un ensemble de faits linguistiques qui se situent hors du champ d'appréhension de la logique, comme la transformation passive ou les contenus non-vériconditionnels comme le contraste induit par *mais* ou les informations sous-entendues directement attachées au lexique (que Grice appellera *implicatures conventionnelles* et qui sont d'ailleurs largement rejetées depuis le célèbre article de Kent Bach (1999) sur cette question). Il faut, je crois, noter pour leur réhabilitation aux yeux de Saussure, qu'il y a conscience chez les chercheurs de la tradition logique de la simplification qu'ils opèrent et qu'ils jugent nécessaire ; or s'il y a conscience de la simplification, il n'y a pas naïveté.

La question épistémologique saussurienne est alors la suivante : que faire pour dépasser les limites imposées par l'approche grammaticale ou logique, cette approche qui simplifie au lieu de rendre compte de la complexité ?

Nous passons notre temps à utiliser des métaphores pour traiter de manière simple, en référence à un univers maîtrisable, des problèmes autrement trop abstraits et trop complexes. Nous voyons la vie comme un chemin. Nous voyons les hiérarchies comme des courbes de dénivellation géographiques ou des constructions pyramidales. Ce mécanisme de l'esprit, intuitif et automatique, est très bien décrit (mais moins bien expliqué) dans les travaux de la linguistique cognitive de la tradition de Lakoff (y compris dans les travaux plus récents de Fauconnier et Turner). Saussure, comme scientifique,

choisit de se tourner vers cette méthode-là de simplification des problèmes, mais il est parmi les premiers à le faire de manière non pas automatique et spontanée, mais établie et documentée à titre d'hypothèse de travail. Ainsi, la métaphore deviendra l'éclairage du réel mais, idéalement, sans que le chercheur ne devienne dupe de la métaphore elle-même et des travers qu'elle engendre. La métaphore saussurienne, la *langue*, nous fait entrer par ressemblance dans l'appréhension du réel complexe, le *langage*, instinct résidant dans le cerveau humain, et passe ainsi d'une métaphore à une sorte de métonymie, que ne rejeterait sans doute pas un Jakobson. Mais à condition de conserver soigneusement à la langue son caractère figuré d'un autre objet, sans tomber sous les errances qui ont conduit tant de sémioticiens à traiter de manière vague ou floue les problèmes qu'ils abordaient, ou, pour le dire comme Sperber et Wilson (1986), à « traiter la métaphore de manière métaphorique ».

RÉFÉRENCES

- Arnauld A. et Lancelot C., (1660) 1972, *Grammaire générale et raisonnée*, Genève, Slatkine Reprints.
- Bach K., 1999, "The myth of conventional implicatures", *Logic and philosophy*, 229.
- Benveniste E., 1966-1974, *Problèmes de linguistique générale I et II*, Paris, Gallimard.
- Bouquet S., 2000, « Sur la sémantique saussurienne », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 53 : 135-139.
- Chomsky N., 1990, "Language and problems of knowledge" (revised version), in Martinich A.P., 2001, *The Philosophy of Language*, New York, Oxford University Press: 581-598.
- Fauconnier G. and Turner M., 2002, *The Way We Think: Conceptual Blending and the Mind's Hidden Complexities*, New York: Basic books.
- Frege G., (1897) 1979, *Posthumous Writings*, edited by Hans Hermes, Friedrich Kambartel and Friedrich Kaulbach, Oxford, Basil Blackwell.
- Harnad S. and Dror I.E., 2006, *Pragmatics and Cognition*, 14-2. Special Issue: "Distributed Cognition".
- Heim I., 1982, *The Semantics of Definite and Indefinite Noun Phrases*, Amherst Mass., Graduate Linguistic Student association.
- Karttunen L., 1976, "Discourse referents", in McCawley J.D. (ed.),

- Syntax and Semantics 7: Notes from the Linguistic Underground*, New York, Academic Press: 363-385.
- Lakoff G. and Johnson M., 1980, *Metaphors We Live By*, Chicago, University of Chicago Press.
- Pinker S., 1999, *L'Instinct du langage*, Paris, Odile Jacob.
- Recanati F., 1993, *Direct Reference: From Language to Thought*, Oxford, Basil Blackwell.
- Saussure F. de, 1916, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- Saussure F. de, 1993, *Troisième cours de linguistique générale*, E. Komatsu and R. Harris (eds.), Oxford, Pergamon Press.
- Saussure F. de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- Simone R., 2006, « Saussure après un siècle », in Saussure L. de (éd.), *Nouveaux regards sur Saussure*, Genève, Droz : 35-54.
- Sperber D. and Wilson D., 1986, *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Basil Blackwell.

LINGUISTIQUE ET SOCIOLOGIE :
UN NOUVEAU REGARD EN RELISANT SAUSSURE

par Claudia STANCATI
Université de Calabre

1. DEUX NOUVEAUX « DISCOURS DE LA MÉTHODE »

Mon propos est de montrer ce qu'il y a de commun dans la recherche saussurienne et les sciences sociales de son époque, au-delà des influences directes, qu'elles soient réelles, possibles ou imaginées.

La sociologie, née au cœur de la philosophie française, dès son essor avec Auguste Comte, avait établi son statut de science positive à l'instar des sciences naturelles et des méthodes de la physique classique notamment. Mais à l'époque de Saussure, elle cherche à nouveau sa définition et son statut un peu à l'écart de l'Université (Clark 1973).

La linguistique à son tour vient remettre en question l'approche naturaliste autour de l'enseignement de la quatrième section des études philologiques de l'EPHE¹, l'institution créée en 1868 par le ministre Victor Duruy. Dans cet enseignement se succèdent Bréal, Saussure (Arrivé 2007 : 29) et Meillet.

En effet, à cette époque, la linguistique et la sociologie s'interrogent sur leurs méthodes, sur l'équilibre possible entre l'expérience et les *faits* d'un côté, et sur la nécessité, de l'autre côté, d'une perspective épistémologique générale qu'on désigne souvent comme *philosophique* (Stancati à paraître). Mais ce qui est plus important, c'est qu'il ne s'agit plus seulement de choisir une méthode pour un objet donné, mais de redéfinir préalablement et, en certains cas, de construire les objets des sciences sociales, étant donné que, comme l'écrivit Bergson, « l'avenir d'une science dépend de la manière dont elle a

¹ Les études philologiques, et l'étude des langues anciennes notamment, étaient l'objet traditionnel de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, ensuite la Convention créa l'ENS.

découpé son objet » (Bergson (1932) 1959 : 1063).

En conséquence de l'abandon du paradigme qui unifie toutes les sciences du côté des sciences naturelles, les sciences humaines et sociales marquent leur différence sur un plan général en tant que sciences de l'homme, de la culture, de l'histoire, de la société. Mais ce n'est là qu'un premier jalon, qui s'accompagne souvent d'un regard rétrospectif sur la façon d'étudier ces objets avant la formation des disciplines au niveau académique. En effet ces sciences sont engagées dans la délimitation de leur propre territoire épistémologique à l'intérieur de ce vaste domaine commun, et chacune entreprend à son tour la définition, voire en certains cas la construction, de nouveaux objets qui sont parfois bien éloignés de l'ontologie substantialiste du sens commun².

Sur la nature des objets des sciences sociales, sur leur ontologie relationnelle, sur la façon dont se produisent les changements dans le tissu des institutions sociales et, finalement, sur le terrain décisif des rapports entre le niveau des individus et celui de la « société », les affinités entre Simmel et Saussure demeurent, à mon avis, frappantes, même si certaines expressions de Durkheim quant à la nature des « faits sociaux » semblent parfois avoir un écho ponctuel dans le lexique saussurien (Dorozewki (1931) 1969 : 97-109). Les mêmes paradigmes méthodologiques des sciences sociales de son époque, notamment l'holisme et l'individualisme, se croisent chez Saussure en se déplaçant du niveau épistémologique à celui de l'ontologie suivant les nécessités de l'explication des phénomènes linguistiques en tant que sémiologiques et donc sociaux, ce qui permet à Saussure, d'un côté d'en affirmer la spécificité et, de l'autre côté, d'en saisir la complexité.

2. DES OBJETS QUI NE SONT PAS DES CHOSES

Saussure est amené à sa définition de l'objet de la linguistique à partir d'une opération qui doit situer la linguistique générale dans l'histoire hétérogène de la réflexion sur le langage : la pensée philosophique, la tradition grammaticale, les développements récents (ils datent du milieu du XIX^e siècle environ) de la linguistique académique en Allemagne et en France. « Tout en ne faisant pas l'historique en règle de la linguistique » (*CLG/E* 52 II C), Saussure cherche à dégager la nature de son objet à partir des erreurs de ceux qui, depuis l'antiquité, ont étudié le langage et les faits de langue.

² C'est une nécessité épistémologique à laquelle seront bientôt confrontées à nouveau la physique et la chimie : qu'on pense ici à l'image de ces sciences donnée par Bachelard.

Évidemment « l'objet n'est pas si simple » (CLG/E 95 II R 2) : il faut qu'il soit distingué nettement et qu'on en ait une conscience, ce qui permettra de se faire une méthode (CLG/E 56 Intr. I al. 9) qui offre une vue *philosophique* (v. Stancati 2004 : 185-207) sur la langue elle-même, mais qui ne soit pas normative parce qu'elle serait éloignée de la pure observation.

Avec ceux qui ont unifié la langue en la superposant au langage, c'est-à-dire à une fonction naturelle de l'individu qui s'exerce d'après la société, Saussure reconnaît que « le langage a été le plus formidable engin d'action collective d'une part, et d'éducation individuelle de l'autre, l'instrument sans lequel en fait l'individu ou l'espèce n'auraient jamais pu même aspirer à développer dans aucun sens ses facultés natives » (CLG/E 3283 N 1.1), mais il dégage avec netteté l'histoire des sociétés de l'évolution naturelle.

Le moment où, à son avis, l'on serre « de plus près la réalité » (CLG/E 96 Intr. I) se situe vers 1875 : on fait le premier pas en abandonnant l'idée que la langue soit un organisme naturel et en la reconnaissant comme un produit de l'esprit humain (CLG/E 93 II), l'œuvre de ce qu'il appelle « l'esprit collectif » (CLG/E 93 G 3.44b). C'est la conventionalité du signe linguistique qui se révèle comme essentielle pour déterminer la nature de la langue :

il suffit de prononcer le mot de « conventionnel » pour mettre en opposition les fausses et justes idées sur la langue. (CLG/E n. 3299 N12 extrait 19)

La langue est pour Saussure un objet définissable et séparable de l'ensemble des actes du langage. Elle n'existe qu'en vertu d'une sorte de contrat passé entre les membres d'une communauté, elle est un produit social, l'ensemble des conventions nécessaires adoptées par le corps social, venu du dehors à l'individu et lui permettant l'exercice de la faculté naturelle, la réalisation de son instinct du langage.

La langue, en tant que sociale, se range, Saussure le reconnaît avec Whitney, parmi les institutions qui sont l'acceptation d'une convention par le corps social, une régularité reçue d'une masse sociale. Mais ceux qui ont considéré la langue comme sociale (ce qui est près du vrai) l'ont fait sans s'apercevoir qu'il s'agit d'une institution *sans analogue*.

Une fois reconnue la parenté entre la langue et les autres institutions, il faudra découvrir les différences et il faudra « donc bien retenir ce qui est l'essentiel de la langue puisque le contrat, le moment de ce contrat non plus, n'est pas ce qu'il faut d'abord étudier et ce qui est l'essentiel » (CLG/E 307 B 12). Le soi-disant contrat primitif, « qui n'est pour ainsi dire que théorique » (CLG/E 1130 II R) coïncide avec

la création de nouveaux signes au présent, car la langue s'avère à la fois comme un produit du passé et comme une institution du présent.

À la critique bréalienne du naturalisme linguistique Saussure ajoute une prise de distance à l'égard de la linguistique historique. Il croit, en effet, que tous ceux qui ont parlé de linguistique diachronique ont mal compris les rapports qui passent entre l'individuel et le social dans la connaissance des faits de langue. En effet, ceux qui soulignent le poids de l'histoire, « à force de ne voir partout que la transmission et la tradition dominées elles-mêmes par les forces mécaniques », ont cessé de concevoir « le signe linguistique comme étant de son essence un signe conventionnel » en lui attribuant « quelque essence mystérieuse ou à part, appartenant à la langue ou tenant à l'histoire » (CLG/E 3299 N12 extrait 19). Ils ont fini, à son avis, par être dupes d'une forme d'holisme ontologisant et ils ont commis la faute de prendre la langue pour une abstraction prise sans racine, en la considérant comme un être concret, alors qu'elle n'existe ainsi que dans les êtres concrets et les collectivités.

Ainsi la linguistique générale se détache de la linguistique courante à l'époque. Mais Saussure la pousse plus loin : les définitions de sa matière et de sa tâche passent encore, à son avis, pour une détermination de ses limites extérieures face aux autres sciences qui s'occupent des langues et du langage. Ces autres sciences, qui tantôt empruntent des données, tantôt en fournissent à la linguistique, n'étudient qu'un seul aspect de la langue à l'exclusion d'autres. Cela vaut même face à la psychologie avec laquelle elle a plus d'un rapport. Différentes nuances doivent être remarquées même avec la sémiologie dont elle occupe les quatre cinquièmes, et à la sociologie, dans laquelle « on pourrait faire entrer la linguistique » (CLG/E 111).

Mais Saussure s'écarte aussi de toute tentation totalisante en refusant de prendre pour objet le langage qui ne peut être classé dans aucune catégorie des faits humains en tant que multiforme et hétéroclite, dépourvu de toute unité, à la fois physique, physiologique et psychique, appartenant au domaine individuel et au domaine social : « le tout global du langage est inconnaissable » voire « impensable » (CLG/E 362 Intr. IV). Il faut à son avis poser la langue comme centre, point de départ et plateforme de travail, du moment que si l'objet *langue* est abordé « par tous ses côtés », par la voie analytique, on ne peut pas donner une place à la linguistique³.

Pour trouver l'objet intégral et concret de la linguistique, il faut savoir que les objets dans ce domaine social et culturel ne sont pas

3 E. Durkheim (1898 : 273-302) réfléchit sur l'impossibilité de suivre la voie analytique, mais pour lui la voie analytique est plutôt celle de l'individualisme « atomiste ».

« donnés d'avance » et tels « qu'on peut considérer ensuite à différents points de vue » (*CLG/E* 130 Intr. III). On ne peut même pas opérer des généralisations si on ne connaît pas la nature de l'objet.

Bien loin que l'objet précède le point de vue, on dirait que c'est le point de vue qui crée l'objet, et d'ailleurs rien ne me dit d'avance que l'une de ces manières soit antérieure ou supérieure aux autres. (*CLG/E* 130 Intr. III)

Au-delà d'*absurdités, mirages, préjugés, fantômes et fictions* (*CLG/E* 119 et 120), « un monde de naïvetés et de conceptions étonnantes » (*ELG* 232) – ce sont les expressions utilisées par Saussure lui-même – l'objet de la linguistique est donc étalé à partir du refus de toute ontologie substantialiste puisque dans la langue on n'a pas d'identité, ou d'unités données. On n'est pas en présence d'êtres organisés ou de choses matérielles, mais d'un système de différences constitué par leur jeu même :

Hors d'une relation quelconque d'identité un fait linguistique n'existe pas mais la relation d'identité dépend d'un point de vue variable qu'on décide d'adopter ; il n'y donc aucun rudiment de fait linguistique hors du point de vue défini qui préside aux distinctions. (*CLG/E* 130 Intr. III suite de N).

Dans d'autres domaines, si je ne me trompe, écrit Saussure, on peut parler des différents objets envisagés, sinon comme de choses existantes elles-mêmes, du moins comme de choses qui résument choses ou entités positives quelconques [...] or il semble que la science du langage soit placée à part : en ce que les objets qu'elle a devant elle n'ont jamais de réalité *en soi* [...] hors de leur différence ou des différences de toute espèce que l'esprit trouve moyen d'y attacher. (*ELG* : 65)⁴

Ce même travail sur le passé et sur les limites de l'objet de sa propre discipline opéré par Saussure dans le domaine linguistique, est à cette époque le partage de la sociologie dont les adeptes entreprennent la lutte pour la reconnaissance de leur discipline dans les Universités en renonçant au rapport étroit avec les sciences morales révolutionnaires, les sciences sociales « dessinées » par Condorcet, en un mot en renonçant à leur rôle de « prophètes ».

Durkheim et Simmel interprètent de façon différente cette aspiration de la sociologie à acquérir « une conscience plus élevée de son objet » (Durkheim (1900) 1975 : 13). Pour Durkheim,

c'est trop exiger que de vouloir qu'une science circoncrive son objet avec une précision excessive ; car la partie de la réalité qu'on se propose d'étudier n'est jamais séparée des autres par une frontière précise. (*ibid.*)

Pour Simmel,

pour qu'une véritable sociologie puisse exister, il est nécessaire que se produisent dans chaque société des phénomènes dont cette société soit la

4 Voir aussi *CLG/E* 128 III C 11.

cause spécifique et qui n'existeraient pas si elle n'existait pas. (Simmel (1899-1908) 1992 : 23)

Toutefois il reconnaît qu'il faut échapper au risque de ne faire de la sociologie rien de plus qu'un nom nouveau pour de vieilles disciplines telles que l'économie politique, l'histoire comparée, etc. C'est un danger signalé très clairement par Simmel :

parce l'on prenait conscience que toute action humaine se passe à l'intérieur de la société et que personne ne pouvait se défaire de son influence, toute science qui n'était pas science de la nature devait être science de la société [...] L'indétermination et l'absence de frontière marquée autorisent chacun à s'y installer. Vu de plus près cependant ce rassemblement d'anciens domaines de savoir ne produit pas un nouveau savoir. Cela signifie seulement que toutes les sciences historiques, psychologiques et normatives sont versées dans un pot auquel on colle l'étiquette : « Sociologie ». Ainsi il n'y aurait qu'un nouveau nom de gagné, tandis que ce qu'il désigne est déjà dans son contenu et dans ses relations fixé ou bien produit par les disciplines de recherche établies. (Simmel (1899-1908) 1992 : 23)

Au contraire, pour Simmel la sociologie, tout comme pour Saussure la linguistique générale,

ne suppose pas la découverte d'un objet dont l'existence était inconnue jusqu'à présent. Tout ce que nous désignons en principe comme objet est un complexe de déterminations et de relations dont chacun peut devenir à travers une multitude d'objets le sujet d'une science particulière. Chaque science repose sur l'abstraction, par laquelle la totalité d'une chose quelconque que nous ne pouvons saisir de manière unitaire par aucune science, est donnée dans un de ses aspects et à travers la saisie d'une conception particulière.

La sociologie

appartient au type de science dont le caractère spécifique n'implique pas que son objet appartienne avec d'autres à un concept global et supérieur (comme la philologie classique, et la germanistique et l'acoustique) mais elle place un domaine global d'objets sous un point de vue particulier. [...] La société au sens où la sociologie peut employer ce terme est alors le concept général et abstrait pour ses formes, le genre dont elles sont les espèces ou leur somme telle qu'elle est agissante à un moment donné. (Simmel (1899-1908) 1992 : 24)

Sur ce même terrain anti-substantialiste on retrouve la linguistique générale de Saussure quand il nous rappelle que nous tendons perpétuellement à convertir par la pensée en substance les actions diverses que nécessite le langage et que « le langage n'offre sous aucune de ses manifestations une *substance*, mais seulement des actions combinées ou isolées de forces physiologiques, physiques, mentales » (ELG : 197).

Les observations de Saussure se placent ainsi dans la lignée de l'épistémologie française et elles semblent faire écho à certains passages de Bergson qui anticipent sur les formulations bachelardiennes : bien que « toute notre terminologie et notre façon de parler soient moulées sur cette supposition involontaire d'une substance » (*ELG* : 197), il faut pas s'en laisser illusionner.

Si les faits de langage, pris dans leur ensemble, demeurent inclassables, la langue est une unité, à laquelle il faut donner la prééminence, c'est un travail de classification comme lorsque on met « des papillons dans une boîte » (*CLG/E* 268 III C 272). Mieux : il s'agit d'un ordre intérieur (*CLG/E* 162 III C) introduit pour des raisons scientifiques. C'est là presque la définition de l'ordre de la science donnée par Descartes (Bonicalzi 1990).

Cet *ordre*, c'est la certitude de la méthode qui ne vient pas de l'objet mais de notre façon de le connaître. Le mot « ordre » revient plusieurs fois dans les cours saussuriens : chaque fois qu'on parle de la langue en tant qu'objet scientifique⁵. C'est l'un des premiers mots-clés de la science saussurienne. C'est à ce mot que se lie étroitement la notion de système (mot qui remplace celui d'« organisme » car « cela vaut mieux et cela revient au même » *CLG/E* 373 II 49), c'est l'instrument qui permet d'aborder l'étude de la langue par la voie synthétique. Le système de la langue, en tant qu'objet scientifique, ne se propose pas comme la somme des actes réels de parole, mais comme une somme de relations dont les liens sont, dans leur ensemble, totalement arbitraires. D'ailleurs cette image globale ne permet pas à Saussure de considérer la langue comme une entité dont la nature ontologique serait celle d'une substance supra-individuelle :

Dans la plupart des domaines qui sont objet[s] de science, cette question n'a pas même à se poser : ces unités sont toutes données. Dans la zoologie ou la botanique, l'unité de l'individu, bête ou plante, s'offre d'emblée, assurée comme une base dès le premier instant. [...] Le langage par contre 1° a fondamentalement le caractère d'un système qui est fondé sur des oppositions (comme un jeu d'échecs avec les différentes combinaisons de forces attribuées aux différentes pièces). La langue étant tout entière dans l'opposition de certaines unités et n'ayant pas d'autre substrat (la langue ne consiste qu'en ces unités ! Il n'y a dans la langue que le jeu de ces unités les unes par rapport aux autres), on ne peut pas se passer de connaître ces unités. (*CLG/E* 1745-1750)

5 Les occurrences d'« ordre » chez Saussure en association à l'idée de science sont nombreuses (comme on lit dans l'exemple de la fourmière ou dans ses écrits sur les légendes note 24b, 3343.1 : 1). « La langue a besoin d'une systématique » (*CLG/E* 128) et *CLG/E* 1546 1583 1843, elle est un système qui n'admet que son propre ordre (*CLG/E* 417).

3. LES DEUX *PAROLES* ET LES DEUX *LANGUES* DE SAUSSURE

L'ordre essentiel de la *langue* est lié à sa nature totalement « psychique » et donc sémiologique, ce qui fait de la linguistique le patron d'une sémiologie générale. Lorsque le langage est placé par Bréal et Whitney au nombre des institutions, on est sur la bonne route. Mais il faut, en même temps, saisir les différences qui font de la langue une institution *sui generis, sans analogue*. C'est en ce point que la question du rapport entre « l'individuel » et « le collectif », qui est naturellement centrale pour la sociologie, le devient aussi pour la linguistique.

Dans l'explication des institutions humaines deux conceptions sont confrontées dans le domaine sociologique. L'une consiste dans la pensée que la seule chose qui existe, ce sont les individus et leurs actions et que les institutions sont le fruit des conséquences de ces actions bien au-delà des intentions des sujets. L'autre hésite entre l'idée que les faits sociaux sont quelque chose de plus que la somme des actions (en mettant l'accent sur l'effet « de retour » de ce qui est collectif sur ce qui est des individus) et la considération des objets sociaux comme de véritables entités douées d'une volonté propre et d'une réalité séparées de celles de leurs composants. Cette opposition entre l'individualisme méthodologique (dans ses différentes formes) et l'holisme (à son tour décliné de façons diverses) reste aujourd'hui l'un des enjeux théoriques majeurs des sciences sociales.

Les textes saussuriens peuvent être analysés à partir de la notion d'individualisme méthodologique telle qu'elle a été formulée par la sociologie à cette époque, notamment par Simmel et par Weber, telle qu'elle est développée dans le milieu de l'économie autrichienne (à notre avis aussi proche des formulations saussuriennes), enfin telle qu'elle sera reprise à partir de Hayek jusqu'à Boudon.

Bien que les interprétations récentes détaillent et nuancent le holisme de Durkheim⁶, c'est dans ses écrits que nous trouvons les formulations les plus nettes quant à l'existence d'entités collectives et/ou sociales et à leur capacité d'action. Durkheim nous rappelle que

les représentations collectives sont le fruit d'une immense coopération qui s'étend non seulement dans l'espace, mais dans le temps ; pour les faire, une multitude d'esprits divers ont associé, mêlé, combiné leurs idées et leurs sentiments ; de longues séries de génération y ont accumulé leur expérience et leur savoir. (Durkheim (1912) 1979 : 22-23).

Ces représentations aboutissent à une « conscience collective », que parfois Durkheim sépare de la « conscience sociale », qui est

6 Je me bornerai ici à citer le numéro *Lire Durkheim aujourd'hui* de *L'Année sociologique*, 1999.

considérée dès l'époque comme un concept problématique. C'est ce dont témoigne la discussion de Leroux et Fauconnet dans les observations à l'article « Collectif » du *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* d'André Lalande (1980 : 147).

C'est exactement sur les rapports entre ces représentations collectives « déposées dans les institutions, le langage et les mœurs » et sur le rôle des individus dans la formation de la société qui n'est nullement pensée comme un contrat formel ou une combinaison chimique de corps simples que Bergson attaque Durkheim en plaçant sa recherche sur la socialité d'un point de vue individualiste, sans retomber pourtant dans la lignée du contractualisme en tant qu'atomisme (Bergson (1932) 1959 : 1063 sv.).

Pour Simmel les objets sociaux ne peuvent pas être enfermés entre les écueils opposés d'une explication nomothétique et d'une compréhension idiographique. Il faut sans cesse nuancer les méthodes pour saisir la complexité de ces objets pour lesquels on ne peut pas prévoir un état futur à partir de leur état présent, même si

nous croyons maintenant comprendre les phénomènes historiques par l'action réciproque et solidaire des individus, par l'addition et la sublimation d'apports individuels innombrables par l'incorporation des énergies sociales dans des systèmes qui se trouvent et se développent au-delà des individus. (Simmel (1899-1908) 1992 : 17)

Si pour Durkheim les individus, en s'unissant, forment un être psychique d'une espèce nouvelle⁷, pour Simmel c'est l'individu qui forme le point de départ du travail de la sociologie, qui

tire sa légitimité de la possibilité d'abstraire des formes générales des formes concrètes de la vie sociale, ainsi que la géométrie [...] ou la linguistique [...] il est vrai qu'on doit présenter la société comme une entité *sui generis* en la séparant de ses éléments individuels [du moment que] tous ces phénomènes se présentent comme les produits et les fonctions d'un être impersonnel. (Simmel (1899-1908) 1992 : 16)

Mais d'autre part, « il est sûr que seuls les individus existent [...] et que les produits humains n'ont d'autre réalité hors des hommes ». Ceux-ci étant matériels, et ces créations dont nous parlons de nature psychique, ils ne peuvent subsister que dans les intelligences personnelles.

Si les êtres individuels sont les seuls qui existent, comment pouvons-nous expliquer le caractère supra-individuel des phénomènes collectifs, l'objectivité et l'autonomie des formes sociales ? (Simmel 1897 : 71)

La solution offerte par Simmel consiste à séparer le plan ontologique et le plan épistémologique. Il reconnaît en effet :

7 E. Durkheim, « Lettre sur la nature de la société et l'explication causale » (1898), in *Textes* : 49-50, notamment 50.

il n'y a qu'une façon de résoudre cette antinomie : pour une connaissance parfaite il faut admettre qu'il n'existe rien qui ne soit les individus. Devant un regard qui peut pénétrer au fond des choses, tout phénomène qui semble fonder au dessus des individus des unités nouvelles et indépendantes, se résoudrait dans les actions réciproquement échangées entre les individus. Malheureusement cette connaissance parfaite nous est interdite. Les rapports établis entre les hommes sont si complexes qu'il serait chimérique de les vouloir rapporter à leurs derniers composants. Il faudra donc les traiter comme des réalités autonomes. Ce n'est donc qu'au niveau méthodologique que nous parlons de l'État, du droit, de la mode etc., comme s'ils étaient des êtres [...] L'opposition entre l'individualisme et ce qu'on pourrait définir la conception moniste de la société trouve sa solution lorsqu'on comprend que le premier décrit la réalité et la deuxième correspond à la limitation de nos faculté d'analyse. (*ibid.* : 76)

Il en va de même pour la linguistique générale du moment que c'est la nature essentielle du signe linguistique, lorsque nous le délinvrons du lest de la correspondance avec les choses, qui nous place d'emblée dans un lieu psychique, c'est-à-dire dans le sujet (*CLG/E* 1094 D 186).

C'est pour cette raison que les aspects individuels peuvent représenter le point de départ de nos recherches et que l'on peut, en certains cas, prendre la parole comme document de la langue (*CGL/E* 1714 S. 2.12), mais sans jamais superposer une exécution du signe à sa nature sociale, suivant un modèle pour lequel Saussure utilise les images de la musique et de ses exécutions diverses⁸. Dans la partie exécutive l'individu reste maître, l'exécution ne sera jamais faite par la masse, reste individuelle, c'est la *parole*.

La relation entre l'individuel et le social n'est que l'un des éléments complexes que la langue présente : « deux faces [...] dont l'une ne vaut que par l'autre ». Il s'agit d'une de ces « correspondances redoutables » (*CLG/E* 138 II R), qui exposent à de véritables pièges scientifiques, des obstacles épistémologiques, parce qu'on risque de ne s'occuper que d'un des aspects du langage en substituant un objet ayant une seule dimension à ce qui est complexe et se déroule sur deux dimensions.

C'est exactement sur ce point – pour sortir de ce piège – que Saussure utilise la double perspective de l'individu et du système.

En principe « la langue n'existe pas sans individu, pourtant ne dépend pas de lui mais de collectivité », elle « échappe à l'individu, ne saurait être sa création ; elle est sociale par essence et suppose la collectivité » (*CLG/E* 261 D 6 et S 1.6). Ici les formules saussuriennes rejoignent celles de Durkheim pour qui

⁸ Pour une première liste des occurrences de cette image chez Saussure, v. *CLG/E* : 504, 1579, 1822.

la société est une réalité *sui generis* ; elle a ses caractères propres [...] elle n'existe et ne vit que dans et par les individus, elle ne peut plus se passer des individus que ceux-ci de la société,

ou encore :

nous parlons une langue que nous n'avons pas faite ; nous nous servons d'instruments que nous n'avons pas inventés, nous invoquons des droits que nous n'avons pas institués ; un trésor de connaissances est transmis à chaque génération qu'elle n'a pas elle-même amassé, etc. C'est à la société que nous devons ces biens variés. (Durkheim (1912) 1979 : 22, 496 et 303)

Pour Saussure, le partage de l'individu face au système de la langue semblerait réduit à celui d'une *nuance* dans l'exécution. C'est ce qui apparaît quand il affirme que la langue n'est pas une fonction du sujet parlant, le produit que l'individu enregistre passivement, elle ne suppose jamais de préméditation, et la réflexion n'y intervient que pour l'activité de classement. Mais il faut aussi savoir que « la langue n'existe pas comme entité mais seulement dans les sujets parlants » (CLG/E 98 II R). Même si son choix d'ordre scientifique de privilégier la sphère de la langue parmi les sphères diverses où se meut le langage (CLG/E 194 D174) impose à Saussure un lieu d'observation, il faut toutefois, à son avis, revenir à l'acte individuel. La parole est l'acte de l'individu, mais l'unité minimale est formée, en ce cas, par deux individus reliés dans le circuit de la parole.

Cet acte individuel embryonnaire marque le passage au véritable fait social :

entre tous les individus ainsi reliés par le langage s'établira une certaine moyenne : tous reproduiront – non exactement sans doute, mais approximativement – les mêmes signes unis aux mêmes concepts. (CLG/E 219 Intr III)

Cette partie sociale est purement mentale⁹.

En effet, la partie réceptive plus la partie coordinative forment un dépôt chez les individus, appréciablement conforme. Si nous pouvions embrasser la somme des images verbales emmagasinées chez tous les individus, nous toucherions le lien social qui constitue la langue. (CLG/E 229 J 150)

Faute de pouvoir atteindre cette image totale, il faut nous tenir à une image approximative. Associations ratifiées par un consentement collectif, bien que purement spirituels, les signes linguistiques ne sont pas des abstractions (au sens péjoratif que ce mot a jusqu'à une certaine époque pour Saussure). Ils peuvent être fixés, les images acoustiques peuvent être traduites en images visuelles constantes grâce à l'écriture et à la grammaire qui peuvent, l'une et l'autre, représenter une image « visible » de la langue.

⁹ Saussure renvoie ici à un article de Sechehaye (CLG/E n. 234 S 2.5).

La dualité de la *langue* et de la *parole* est reproduite dans chaque sujet. En effet, il y a une partie de ce qui est psychique qui reste individuelle tandis que la partie réceptive et coordinative est sociale et forme un dépôt chez les différents individus :

trésor déposé, par la pratique de la parole dans les sujets appartenant à une même communauté, un système grammatical existant virtuellement dans chaque cerveau [...], la langue n'est complète dans aucun, elle n'existe parfaitement que dans la masse. (CLG/E 229 Intr. III)

Néanmoins en prenant un individu nous aurons en un seul exemplaire l'image de ce qui est la langue dans la masse sociale : c'est là probablement une de ces simplifications conventionnelles des données qu'on est forcé d'adopter en linguistique, comme dans toutes les sciences. Il s'agit probablement de la convention, qui consiste à considérer les dispositions linguistiques dans tous les individus comme identiques, alors qu'elles ne le sont que par approximation (CLG/E 244 collation).

Ceci nous permet de considérer la *parole*, du point de vue de l'observation scientifique, comme l'acte fondateur de l'association entre l'idée et l'image verbale. Sans saisir d'abord cet acte on n'aurait pas de *langue*. La *parole* sur le plan ontologique précède toujours la *langue* et par l'accumulation d'innombrables expériences on a cette somme d'empreintes comme les copies d'un même dictionnaire déposées dans chaque cerveau :

il faut la parole de milliers d'individus pour que s'établisse l'accord d'où la langue sortira. (CLG/E 345 III C)

L'opposition prétendue entre *langue* et *parole* s'avère plutôt une unité complexe où la langue est un objet scientifique qui désigne un patrimoine cognitif individuel formé par sédimentation, comme les moraines des glaciers, à partir d'expériences communicatives et donc supra-individuelles, qui se compose grâce à des expériences essayées dans la *parole* (qui est, en tant qu'objet scientifique, le phénomène général de l'acte de parole chez les individus) et répétées

un nombre de fois suffisant pour qu'il en résulte une impression durable. La langue n'est que la consécration de ce qui a été évoqué par la parole. Cette opposition de la langue et de la parole qui est posée en ce point est très importante par la clarté qu'elle jette dans l'étude du langage. Un moyen de rendre particulièrement sensible et observable cette opposition, c'est d'opposer langue et parole dans l'individu (le langage est social, il est vrai, mais pour nombre de faits, il est plus commode de le rencontrer dans l'individu). On pourra alors distinguer presque tangiblement les deux sphères de la langue et de la parole. Tout ce qui est amené sur les lèvres par les besoins du discours et par une opération particulière, c'est la parole. Tout ce qui est contenu dans le cerveau de l'individu, le dépôt des

formes entendues et pratiquées et de leur sens, c'est la langue.

De ces deux sphères la parole est la plus sociale, l'autre est la plus complètement individuelle. La langue est le réservoir individuel ; tout ce qui entre dans la langue, c'est-à-dire dans la tête, est individuel [...] Du côté interne (sphère langue) il n'y a jamais préméditation ni même de méditation, de réflexion sur les formes en dehors de l'acte [de l'occasion] de la parole, sauf une activité inconsciente, presque passive, en tout cas non créatrice : l'activité de classement. Dire que tout ce qui se produit de nouveau est créé à l'occasion du discours, c'est dire en même temps que c'est du côté social du langage que tout se passe. D'autre part, il suffira de prendre la somme des trésors de langue individuels pour avoir la langue. Tout ce que l'on considère en effet dans la sphère intérieure de l'individu (= langue !) est toujours social parce que rien n'y a pénétré qui ne soit d'abord consacré par l'usage de tous dans la sphère extérieure de la parole. (CLG/E 2560 I R)

« Je vois que tout le monde, au cours, avait compris comme moi, même Caille qui sténographiait ! » (CLG/E 560 I R). Cette observation de Riedlinger nous montre la réaction des élèves au « bouleversement » terminologique de Saussure qui joue sur les mots « langue » et « parole » pour montrer qu'il a une *langue* pour chacun, un lieu psychique et individuel marqué par l'inconscient et la passivité où se dépose le résultat qui sort du travail social et qui est consacré par l'usage général dans l'échange réel et actif de la *parole* et du discours en tant que phénomènes sociaux, de ce fait partagés et en ce sens collectifs. Ici la *langue* en tant qu'objet scientifique laisse sa place à la *langue* conçue comme représentation collective au sens de Durkheim, mais en ce sens elle n'a ni la conscience, ni la volonté, qui restent pour Saussure le partage du sujet, le seul capable d'action.

Élément tacite, créant tout le reste [...] la langue court entre les hommes, [...] elle est sociale. (ELG : 94)

De ce point de repère Saussure tente finalement de déceler les accords compliqués et tacites dont Wittgenstein parlera dans ses *Recherches philosophiques*, et il nous propose une première description plausible de la formations des régularités linguistiques, à partir des individus et des actes de *parole* :

Si, tout en restant dans le cas individuel, on considère ce même circuit pour tous les mots, pour toutes les occasions répétées qui se présenteront, il faudra ajouter une case, une opération de coordination régulière (dès qu'il y aura pluralité d'images verbales reçues) pour tout cet ensemble qui arrive peu à peu à la conscience. Elles entreront dans un certain ordre pour le sujet. Par cette coordination nous approchons l'idée de la langue mais encore à l'état individuel [...] l'acte social ne peut résider que chez les individus additionnés les uns aux autres, mais comme pour tout fait social, il ne peut être considéré hors de l'individu. Le fait social sera une certaine moyenne qui s'établira. (CLG/E 212 III C)

C'est à partir de ces positions saussuriennes qu'il faut expliquer les rapports entre le sujet et la masse, entre la parole et la langue. La réalité de la *langue* est celle de l'objectivité scientifique, celle d'un objet construit en fonction de l'autonomie au niveau épistémologique. La réalité au sens ontologique du mot est celle des individus et de leurs actions réciproques, elle est du côté des sujets et de la *parole*. La connaissance globale de ces rapports réels étant absolument impossible à cause de leur complexité inépuisable, on est forcé de les considérer comme une entité simple, comme un système doué d'autonomie au pair d'autres « entités » dont parlent les sciences sociales.

La perspective holiste que Saussure choisit pour la langue n'est en réalité qu'une hypothèse qui lui permet de saisir les liens. C'est un point de vue qui ne fonde aucune substantialisation, mais qui, au contraire, laisse subsister la seule réalité qui est celle des sujets, des individus qui gardent dans leur cerveau le trésor de la *langue* et qui l'utilisent pour leurs discours dans le monde de la *parole*. Il est certain que la seule chose réelle, ce sont ces individus, et que la langue comme tous les produits sociaux n'a d'autre réalité hors des intelligences des hommes :

toute langue entre d'abord dans notre esprit par le discursif, comme nous l'avons dit, et comme c'est forcé. (*ELG* : 118)

Il ne faut pas, pour Saussure, être dupe d'une métaphore spatialisante qui transformerait en une entité séparée le lien social et donc psychique, immatériel, constitué par la langue qui s'accomplit comme totalité dans l'individu particulier puisque la masse parlante n'est qu'une structuration métaphorique. « Masse » et « foule » sont les termes que Saussure préfère à celui de « société », ce qui peut indiquer, à mon avis, sa prise de distance à l'égard de l'holisme substantialiste¹⁰.

4. LE JEU DE LA LANGUE ET DE LA PAROLE

La lecture de Saussure que j'ai proposée nous montre comment sa linguistique générale peut représenter un premier pas vers une théorie non téléologique et évolutive des institutions sociales, une forme d'individualisme méthodologique qui échappe à tout reproche d'ato-

10 Qu'on pense ici aux passages où Saussure souligne qu'il n'y a pas de parole collective dans la foule. Face à une foule Saussure se pose la question : « Y a-t-il un acte de parole collectif dans cette foule ? Non – répond-il – les actes de parole sont individuels et momentanés » (*CLG/E* 358 D 209). Il s'interroge encore : Comment la langue est-elle présente dans une foule ? « Elle est la somme de ce que ces gens se disent : (a) combinaisons individuelles (phrases) dépendant de la volonté de l'individu ; (b) actes de phonation, exécutions de ces combinaisons également volontaires » (*CLG/E* 355 Intr. IV : 358 et 359).

misme et de volontarisme sans pour cela imaginer aucune entité collective qui soit douée de volonté et d'intentionnalité et sans croire à aucun déterminisme.

Saussure se mesure avec le problème des effets du comportement linguistique des individus par rapport à la langue, en tant que système, c'est-à-dire le lieu où les effets particuliers trouvent leur composition dans un ordre spontané en tant que radicalement arbitraire. Si arbitraire ne signifie pas pour Saussure : « dépendant du libre choix de l'individu », mais au contraire, « sans motivation », « impersonnel », « qui passe par dessus les individus », c'est l'arbitraire qui nous explique les caractères si spéciaux de la langue et d'autres produits collectifs. Ce qui est ôté à la volonté du sujet, c'est le résultat final, la composition des actions individuelles dans un fait social : les sujets n'ont aucune connaissance « de ce qui a précédé leur état de langue ; on ne peut jamais prévoir d'après les conditions historiques comment se fera le changement » (CLG/E 2767 I R). Le changement reste pour Saussure hors de toute volonté individuelle ou collective, la masse étant « rivée à sa langue telle qu'elle est » (CLG/E 1181 D 212).

L'analyse des changements linguistiques est un lieu de la théorie saussurienne où nous pouvons examiner cette attitude. « La transformation des institutions humaines, voilà la question plus générale dans laquelle nous voyons enveloppée la question posée au début : pourquoi la langue n'est-elle pas libre ? » (CLG/E 1195 III C), « ce sont les forces sociales agissant en fonction du temps qui nous montrent pourquoi elle n'est pas libre » (CLG/E 1232 D 217), elle est solidaire du passé mais, en même temps, elle s'altère parce qu'elle se continue.

Quand on veut saisir la dynamique de la langue il faut croiser les deux plans de la *langue* et de la *parole*, par exemple il faut observer les deux aspects du changement linguistique, celui de l'analogie et celui de l'altération phonétique.

Pour comprendre un élément essentiel tel que la création analogique, il faut se mettre en face de l'acte de la parole. Une forme nouvelle « ne se crée pas dans une assemblée de savants discutant sur le dictionnaire » (CLG/E 2518)¹¹. Pour qu'une de ces formes nouvelles

pénètre dans la langue, il faut que quelqu'un l'ait improvisée à l'occasion de la parole, du discours, et il en est de même pour tous ceux qui sont tombés ensuite dessus. On pourrait appeler la nouvelle forme évoquée (suscitée) réellement par la parole, par le besoin, et les autres évocatrices. Ces autres formes ne se traduisent pas par la parole, mais restent subconscientes, dans les profondeurs de la pensée tandis que la forme évoquée est manifestée. (CLG/E n. 2561 I R)

¹¹ C'est un écho de quantité de textes du XVIII^e siècle, par exemple l'article « Langues » du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire.

Toutes les modifications, soit phonétiques, soit grammaticales (analogiques) se font exclusivement dans le discursif. Il n'y a aucun moment où le sujet soumette à une révision le trésor mental de la langue qu'il a en lui, et crée à tête reposée des formes nouvelles [...] qu'il se propose de [...] « placer » dans son prochain discours. Toute innovation arrive par improvisation, en parlant, et pénètre de là soit dans le trésor intime de l'auditeur ou celui de l'orateur, mais se produit donc à propos du langage discursif. (ELG 95)

La langue ne retient qu'une partie minime des créations de la parole ; mais celles qui durent sont assez nombreuses pour que d'une époque à l'autre on voie la somme des formes nouvelles donner au vocabulaire et à la grammaire une tout autre physionomie.

Il faut donc se figurer la langue non comme une forme fixe ou comme une forme conventionnelle qui se meut sur un plan horizontal, sans la moindre idée du phénomène socio-historique qui entraîne immédiatement le tourbillon des signes sur le plan vertical où sont enregistrés les résultats incessants de l'action sociale, imposés hors de tout choix.

Cette même nécessité de croiser les points d'observation est évoquée à son tour par Simmel :

Cet objet abstrait de la réalité se laisse examiner d'un côté en relation avec des lois inhérentes à la nature, à la nature objective des éléments, lois qui se comportent indifféremment de leur réalisation spatiale et temporelle, elles sont valables – que les réalités historiques les présentent une fois ou mille fois. De l'autre côté les formes de socialisation peuvent être examinées aussi bien selon leur présence dans un lieu, à un moment donné, que selon leur développement historique à l'intérieur de certains groupes. [...] Les phénomènes historiques pourront être analysés sous trois angles fondamentaux [...] les trois points de vue se chevauchent continuellement et la nécessité méthodologique de les séparer se trouve confrontée de vouloir les placer distinctivement dans des séries indépendantes, et à la nostalgie d'une image complète de la réalité englobant tous les points de vue. (Simmel (1899-1908) 1992 : 31)

Simmel prend précisément pour exemples

les formes et les lois de la langue qui ont été créées à partir d'une force psychique pour des buts psychiques, et qui sont tout de même traités par une science du langage, laquelle fait abstraction de toute réalisation pourtant seule donnée, pour construire son objet. Celui-ci n'est représenté, analysé et construit qu'en fonction du contenu et de la forme qui en résultent. (*ibid.* : 37)

C'est à partir de la nécessité de nous montrer les deux dimensions de la langue que Saussure s'engage dans de nouvelles définitions de « loi » et de « causalité », définitions propres à saisir ce qui se passe dans les phénomènes sociaux et notamment dans la langue qui, seule

entre les institutions humaines, à son avis, n'a aucune racine dans les rapports naturels de convenances entre les choses (dont parlait Montesquieu) et qui fait très peu de place à la volonté et à la forme de la normativité qui lui est rattachée.

Les lois linguistiques, en effet, n'ont aucun droit à ce nom au sens impératif. De plus les lois sur le plan synchronique diffèrent de celles du plan diachronique. Dans le premier cas on a un ordre précaire par le fait qu'il n'est pas impératif, il existe en tant qu'on le laisse exister, cet ordre établi est ainsi compréhensible, mais sans sanction, à la merci de tout accident. Il semble que

les faits synchroniques présentent une certaine régularité mais ils n'ont aucun caractère impératif ; les faits diachroniques, au contraire, s'imposent à la langue, mais ils n'ont rien de général. (CLG/E 1583 I III)

Si l'ordre de la science est, comme on l'a vu, introduit de l'extérieur pour dresser un plan théorique, l'unique forme d'ordre qui soit donnée sur le plan ontologique est involontaire. La stabilité précaire de l'état de langue et les changements qui se produisent par un certain hasard à partir de la parole sont en tout cas à l'intérieur de ce qu'on peut appeler un ordre spontané. Il s'agit de deux perspectives dont l'une n'exclut pas l'autre car elles renferment également le refus de l'intention et de la volonté quant au choix d'un projet et d'un résultat. Ce qui est démontré par le souci de Saussure, qui finit par critiquer jusqu'à la métaphore du jeu des échecs, qu'il a tant de fois utilisée, exactement à cause du fait que le jeu suppose que tout état soit le fruit du projet intentionnel des joueurs (CLG/E 1488 D 245 et 1489 I III)¹².

Le point de vue évolutif nous montre le fleuve de la langue qui coule, sans se soucier s'il y a du progrès dans cette marche qui échappe à tous déterminisme et où la cause n'est plus que l'occasion déterminante, une *chiquenaude* (CLG/E 2321 I R). Si le changement à chaque étape se montre borné et régulier, l'accumulation a un effet qui n'est pas limité et les changements deviennent incalculables (CLG/E 2344 I R). Faute de pouvoir donner une image complète de l'histoire d'une langue pour laquelle il faudrait examiner tous les documents, il faudrait avoir une série de photos de la langue à chaque état. À tout moment on peut arrêter cette image du mouvement en dressant un plan théorique (CLG/E 1658 III C) pour expliquer au niveau scientifique le système de *check and balance* entre la régularité de l'analogie et le trouble du changement phonétique.

¹² Ici Saussure utilise la même image qu'A. Smith dans *La Théorie des sentiments moraux*, VI^e partie, sect. II, chap. II, § 17.

Sur le plan du système « la langue interprète ce qu'elle a reçu, pas toujours comme elle l'a reçu » (*CLG/E* 2729 II R) ; mais, à chaque état de langue, il y a aussi un travail d'analyse fait par les sujets eux-mêmes qui étale un changement produit par une interprétation pas trop consciente et qui croise sans cesse des processus non intentionnels, entièrement mécaniques : parfois tout naît d'un pur hasard, tout se passe hors de l'esprit dans la sphère des mutations des sons, une foule d'observations nous confirme cette opinion que le caractère psychologique du groupe linguistique est soumis au joug absolu de l'état matériel des signes qui forcent l'esprit.

Saussure, pour sa part, attaque ceux qui, tout en reconnaissant que la prétention de Schleicher de faire de la langue une chose organique (indépendante de l'esprit humain) était une absurdité, continuent, sans s'en douter,

à vouloir faire d'elle une chose organique dans un autre sens, en supposant que le génie indo-européen ou le génie sémitique veille sans cesse à ramener la langue dans les mêmes voies fatales : il n'y pas une seule observation qui ne conduise à nous pénétrer de la conviction contraire. Le « génie de la langue » pèse zéro en face d'un seul fait comme la suppression d'un « o » final. (*CLG/E* 3280 N 10)

Si l'histoire se présente comme l'ensemble des actions humaines gouvernées par la volonté et par l'intelligence, Saussure nous rappelle, à partir de son travail sur l'ensemble des faits de langage et de langues, qu'il faut considérer que cette volonté a beaucoup de degrés, certains sont plus ou moins conscients, voire inconscients. L'acte linguistique est le moins réfléchi, le moins prémédité, en même temps le plus impersonnel de tous comme le témoignent d'innombrables observations¹³.

Toute considération du changement pose encore des problèmes et en premier lieu celui de la continuité. Comme l'écrit Simmel,

le fait que les individus vivent les uns près des autres comme des inconnus n'empêche pas la formation de la société. [...] Également le temps qui sépare les générations ne nous interdit pas de percevoir leur succession comme continue [...] l'unité dont on parle est purement psychique [...] À défaut d'autre lien, le physiologique reste l'« *ultimum refugium* » [...] ce qui rend efficace ce lien c'est que les générations ne sont pas remplacées d'un coup. (Simmel 1897 : 79)

Comparé aux autres institutions humaines dans leur développement historique, le langage présente une continuité absolue :

Il n'existe pas d'objet tout à fait comparable à la langue qui est un être très complexe et c'est ce qui fait que toutes les comparaisons et toutes les ima-

13 Sur le problème de l'inconscient voir les travaux de Michel Arrivé, notamment ici-même et *A la recherche de Ferdinand de Saussure* (2007).

ges dont nous nous rêvons habituellement aboutissent régulièrement à nous en donner une idée fautive par quelque point. (CLG/E 3283)

En effet, face aux générations qui se succèdent en se mêlant les unes aux autres,

le mot est comme une maison dont on aurait changé à plusieurs reprises la disposition intérieure et la destination. L'analyse objective totalise et superpose ces distributions successives ; mais pour ceux qui occupent la maison, il n'y en a jamais qu'une. (CLG 252) ¹⁴.

5. LE PATRON ÉPISTÉMOLOGIQUE DES SCIENCES SOCIALES

En comparant les positions de Saussure sur la définition de l'objet et des méthodes de sa linguistique générale et celles des sociologues et de Simmel notamment sur la spécificité de la sociologie, il me semble que grâce à l'étude de la langue et dans cette étude même, Saussure fait face aux grands problèmes des sciences sociales : la définition d'un objet qui soit culturel et social, la délimitation d'une région à la limite entre la nature et la culture, le problème du changement et la nature d'une causalité qui agit en l'absence de déterminisme et d'intentionnalité, de liens institués par le moyen d'actions volontaires ou de normativité au sens impératif du mot.

Exposée au changement imprévu par la voie de l'action individuelle, et en même temps s'imposant aux individus bien que dépourvue d'une contrainte « positive », la *langue* est pour Saussure le modèle du statut ontologique spécifique des objets sociaux et le paradigme dressé par sa linguistique générale peut être considéré comme le patron épistémologique des sciences sociales dans leur essor.

Si pour la sociologie le problème de l'ordre est confronté à deux enjeux théoriques fondamentaux : le choix entre le caractère casuel ou dépendant de la structure des actions humaines et celui des sources collectives ou individuelles des interactions – c'est une sorte de reformulation du débat entre réalisme et nominalisme – on pourrait affirmer que, dans le domaine de la linguistique, Saussure choisit l'individualisme au niveau de l'ontologie et le nominalisme au niveau de la science, la langue étant un nom scientifique pour une réalité psychique d'essence dynamique. C'est pour cette raison que Saussure refuse une perspective holiste, et que, utilisant le concept d'individu dans toute sa richesse, il nie qu'on puisse prendre la phrase au lieu du mot comme point de départ pour l'étude du langage (CLG/E 1743 II R). En négligeant le mot on manquerait le lieu où on peut saisir le changement pour faire confiance à la calculabilité récursive des phra-

¹⁴ Bachelard parle de l'utilisation de l'image des tiroirs d'une commode par les philosophes dans *La Poétique de l'espace* : 79 sv.

ses. Mais si on considère les phrases comme les individus face à l'humanité on oublie le fait fondamental que les individus se ressemblent en tant qu'êtres naturels mais que ces mêmes individus, à partir des contraintes imposées par leur faculté de langage et par l'héritage de leur histoire, sont libres de créer des phrases qui sont des exécutions toujours nuancées et différentes.

RÉFÉRENCES

- Arrivé M., 2007, *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, Puf.
- Bachelard G., 1957, *La Poétique de l'espace*, Paris, Puf.
- Bergson H., (1932) 1959, *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, in *Œuvres complètes*, A. Robinet éd., Paris, Puf.
- Bonicalzi F., 1990, *L'ordine della certezza*, Gênes, Marietti.
- Clark T.N., 1973, *Prophets and Patrons : The French University and the Emergence of Social Sciences*, Cambridge [Mass], Harvard University Press.
- Dorozewski W., (1931) 1969, « Sociologie et linguistique : Durkheim et de Saussure », *Actes du deuxième Congrès international des linguistes, Genève 25-29 avril 1931*, Paris, A. Maisonneuve ; repris dans Pariente J.-C. (éd.), *Essais sur le langage*, Paris, Éditions de Minuit, 1969.
- Durkheim E., (1898) 1975, « Lettre [du 6 février 1898] sur la nature de la société et l'explication causale » (1^{re} éd. *American Journal of Sociology* 3), in *Textes 1. Éléments d'une théorie sociale*, Karady V. (éd.), Paris, Éditions de Minuit : 49-50.
- Durkheim E., 1898, « Sociologie et philosophie », *Revue de métaphysique et de morale* VI : 273-302.
- Durkheim E., (1900) 1975, "La sociologia e il suo dominio scientifico", *Rivista Italiana di Sociologia* 4 : 127-148, trad. fr. « La sociologie et son domaine scientifique », in *Textes 1. Éléments d'une théorie sociale*, Karady V. (éd.), Paris, Éditions de Minuit.
- Durkheim E., (1912) 1979, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Puf.
- Lalande A., 1980, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, Puf, 13^e éd.
- Lire Durkheim aujourd'hui, L'Année sociologique*, Paris, Puf, 1999.
- Saussure F. de, 1967, *Cours de linguistique générale*, éd. critique par R. Engler, Wiesbaden, Otto Harrassowitz. (CLG/E)

- Saussure F. de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard. (ELG)
- Simmel G., 1897, « Comment les formes sociales se maintiennent », *L'Année sociologique*.
- Simmel G., (1899-1908) 1992, « Le problème de la sociologie », *La Réforme Sociale* du 15 juillet 1899, repris dans *Soziologie*, Leipzig, Duncker et Humblot, 1908 : 1-27 ; trad. fr. O. Rammstedt et P. Watier (éds), *Simmel et les sciences humaines*, Paris, Klincksieck : 15-41.
- Smith A., (1759-1790) 1999, *La Théorie des sentiments moraux*, Paris, Puf, « Quadrige ».
- Stancati C., 2004, « Saussure à l'ombre des philosophes. Quelle philosophie pour la linguistique générale ? », *Cahiers Ferdinand Saussure* 57 : 185-207.
- Stancati C., à paraître, « Saussure : épistémologie et ontologie des relations sociales », in Gambarara D. (éd.), *Philosophie du langage et philosophie de l'esprit. Un voyage de Saussure en Italie*.

ONOMATOPÉES, EXCLAMATIONS, INTERJECTIONS... :
 PROBLÈMES TERMINOLOGIQUES
 ET INNOVATIONS THÉORIQUES
 DANS LES DISCUSSIONS AUTOUR DE LA RÉCEPTION
 DE F. DE SAUSSURE EN URSS

par Ekaterina VELMEZOVA
 Université de Lausanne

Dans la partie du *Cours de linguistique générale*¹ sur l'arbitraire du signe, F. de Saussure considère les onomatopées et les exclamations comme « deux objections » potentielles qui « pourraient être faites » à l'établissement du principe de l'arbitraire du signe (Saussure 1983 : 101). Or, le linguiste genevois considère les onomatopées et les exclamations « d'importance secondaire » pour ce principe, et cela pour plusieurs raisons : les onomatopées ne seraient jamais « des éléments organiques d'un système linguistique » (*ibid.*) ; leur nombre est « bien moins grand qu'on ne le croit » (*ibid.* : 101-102) ; même les « onomatopées authentiques » ne représenteraient « que l'imitation [...] déjà à demi conventionnelle de certains bruits » (*ibid.* : 102) ; enfin, avec le temps, les onomatopées et les exclamations perdent « quelque chose de leur caractère premier pour revêtir celui du signe linguistique en général, qui est immotivé » (*ibid.*).

Ces réflexions de Saussure ont provoqué de nombreux commentaires, y compris en URSS². Dans nos recherches précédentes (Velmezova 2007 ; Velmezova 2008d), nous avons montré que leur analyse et comparaison avec les théories des interjections (y compris

¹ Dorénavant *CLG*.

² Comme la majorité des linguistes soviétiques ne s'appuyaient que sur la « version officielle » du *CLG*, nous n'aborderons pas ici la problématique « interjectionnelle » dans d'autres travaux ou écrits de Saussure. Le fait que le *CLG* ait été composé par Ch. Bally (1865-1947) et A. Sechehaye (1870-1946) est sous-entendu, bien sûr.

les exclamations et les onomatopées, v. plus loin) répandues avant la publication du *CLG* et dont la plupart avaient une orientation diachronique, permettent de comprendre en quoi consistait le caractère novateur des thèses saussuriennes correspondantes, qui n'ont pas été tout de suite estimées à leur juste valeur. Dans cet article, nous reviendrons brièvement sur les résultats de nos recherches précédentes dans ce domaine, en y ajoutant, en même temps, une analyse des autres perspectives dans l'étude des interjections en URSS, à la lumière de la réception des idées saussuriennes. En même temps, nous discuterons quelques problèmes terminologiques liés à la traduction de Saussure en russe.

En général, les réflexions au sujet des interjections liées à la réception du *CLG* par les linguistes soviétiques (y compris ceux qui ont quitté l'URSS) concernaient les quatre problèmes suivants :

- Les interjections seraient-elles des éléments linguistiques ?
- Les interjections seraient-elles arbitraires ?
- Les interjections auraient-elles une forme ?
- Les interjections formeraient-elles un système ?

Mais avant d'aborder l'analyse de ces problèmes, voyons comment le passage du *CLG* consacré aux exclamations et aux onomatopées a été traduit en russe.

« Officiellement », il n'existe qu'une seule traduction du *CLG* en russe : celle de A.M. Suxotin (1888-1942), parue en 1933 (Sossjur 1933). La deuxième édition du *CLG* en russe date de 1977 (Sossjur 1977). Si on considère d'habitude qu'il s'agit d'une seule et même traduction, l'un des responsables de la deuxième édition du *CLG*, N. S. Čemodanov (1903-1989), a quand même souligné que, pour son édition, « cette traduction avait demandé des corrections et précisions importantes » (Čemodanov 1977 : 5). Ces dernières ont été effectuées par A.A. Xolodovič (1906-1977). Voici ce que Xolodovič lui-même écrit à ce propos :

La traduction russe d'A.M. Suxotin a servi aux lecteurs russes durant plus de quarante ans. Cette traduction contient des fautes et des inexactitudes, elle est démodée. Pourtant, son rôle dans l'histoire de la linguistique russe est si important que nous avons considéré nécessaire de laisser le nom du premier traducteur du « Cours » dans la page de titre, même après avoir revu toute sa traduction. (Xolodovič 1977 : 29)

Ainsi, entre les textes de la première et de la deuxième édition du *CLG* en russe, il y a des différences importantes, dont certaines, de caractère terminologique, sont directement liées à la problématique « interjectionnelle ». Si dans l'édition de 1933, dans le passage consacré à deux objections « potentielles » au principe de l'arbitraire du signe, il s'agit des « onomatopées » (*onomatopeja, javlenie zvukopisi*)

et des « exclamations » (*vosklicanija*) (Sossjur 1933 : 80), dans l'édition de 1977 sont discutées sous ce rapport les « onomatopées » (*zvukopodražanija*) et les « interjections » (*meždometija*) (Sossjur 1977 : 102).

La décision de Xolodovič – qui consistait à remplacer les « exclamations » par les « interjections » dans la traduction du *CLG* – convenait-elle mieux que celle de Suxotin au fond général de la réception de Saussure en Russie, ainsi qu'aux « standards » terminologiques adoptés par les grammairiens russes de son époque ?

Pour répondre à cette question, il nous faudra revenir sur le fait que chaque traduction reflète toujours, d'une façon ou d'une autre, l'époque de sa réalisation. L'interprétation des interjections qui découle de la traduction de Saussure dans la version de Xolodovič (interjections = exclamations) était assez typique des travaux discutant des interjections et écrits par les linguistes russes adeptes de Saussure dans les années 1920-1930. De sorte que les exclamations constituaient le « noyau » du groupe des mots désignés comme des interjections dans les différentes descriptions de la langue russe à cette époque. Nous n'en donnerons que deux exemples. Chez M. N. Peterson (1885-1962), les interjections sont réduites à des mots qui servent à « exprimer les sentiments de façon spontanée » (*neproizvol'noe vyraženie čuvstv*) (Peterson 1928-1929, 1-2 : 7), c'est-à-dire aux exclamations. C'était également le cas de S. Karcevski (1884-1955). Certes, c'est sa recherche de 1941 (Karcevski 1941 ; v. aussi Karcevski (manuscrit non daté) 2000) qui est la plus intéressante du point de vue de l'étude des interjections en URSS à la lumière de la réception des idées saussuriennes (v. Velmezova 2007 ou Velmezova 2008d). Or, chez Karcevski il est également question d'interjections dans son *Povtoritel'nyj kurs russkogo jazyka* [Cours récapitulatif de langue russe] (Karcevskij 1928), manuel de russe destiné aux élèves des 8^e et 9^e années de l'école secondaire. En général, dans ce manuel, les interjections égalent les exclamations – « Pour exprimer les sensations non complexes, nous utilisons les mots exclamatifs particuliers – les interjections : *oj!* “aïe”, *aj!* “ah”, “aïe” [...], *aga!* “tu vois”, etc. » (*ibid.* : 18, v. aussi 51) –, même si parfois Karcevski range également parmi les interjections les « formes interjectionnelles verbales » (du type *xlop!* « pan ! ») (*ibid.* : 91)³.

3 En comparant ce manuel avec l'article de Karcevski publié en 1941, soulignons que dans le livre de 1928 sont déjà présentes les idées majeures (dont certaines ont été empruntées à Saussure (Karcevski 1928 : 8)) que Karcevski appliquera ensuite à l'étude des interjections : (a) la thèse sur le caractère social de la langue (*ibid.* : 5) ; (b) la thèse sur le caractère conventionnel du signe linguistique : « [...] tous les signes de la langue sont *conventionnels* » dans le sens où un seul individu ne peut pas les changer comme il veut (*ibid.* : 6) ; (c) la notion de *système* que les éléments de la langue forment (*ibid.* : 92) ; malgré cela, la présence des sons dans la langue, qui ne font pas partie du système

En abordant les deux premiers problèmes distingués plus haut concernant l'étude des interjections à la lumière des idées saussuriennes, celui de la nature linguistique (ou non) de l'interjection et celui du caractère arbitraire du signe ⁴, soulignons que ce ne fut pas un hasard si ce furent précisément les exclamations que l'on discutait le plus souvent sous ce rapport. Par exemple, comme nous l'avons montré dans nos recherches mentionnées ci-dessus, R. Šor supposait que le caractère « naturel » (*estestvennyj, prirodnyj*) de la langue n'était qu'une illusion (Šor 1933 : 33). Il est vrai, pourtant, dit Šor, que

[...] certains faits semblent contredire la représentation de la langue comme un système purement traditionnel et arbitraire (*tradicionnaja i uslovnaja*) de signes. En premier lieu, c'est le fait que, dans l'état d'un affect fort (comme la douleur, la joie, la peur) l'homme pousse différents sons. Ces sons peuvent être compris [par tout être humain, indépendamment de sa langue – *E.V.*] comme une indication d'émotions particulières – de la même façon qu'un nourrisson, bien avant qu'il ne commence à parler, fait comprendre avec ses cris à son entourage comment il se sent. Enfin, dans chaque langue il y a un groupe de mots qu'on appelle « interjections » et qui semblent correspondre à ces cris. Car, en tant que cri, l'interjection ne « signifie » rien, elle ne fait qu'attirer l'attention sur telle ou telle émotion de celui qui la prononce : *aj* « ah ! » est un cri de douleur, *ax* « aïe ! ah ! » un cri d'étonnement, *ox* « oh ! aïe ! hélas ! » un soupir lourd, un gémissement. Cela veut dire qu'il existe des mots dans la langue qui sont créés par l'individu tout seul (*odna čelovečskaja osob'*), sans aide de la collectivité, et cela de façon naturelle et instinctive. D'où il est facile de supposer que ces sons instinctifs, spontanés et naturels constituent la véritable base (*podlinnaja osnova*) de la langue. (*ibid.*)

Or, plus loin, Šor insiste sur la nécessité de distinguer entre les « cris instinctifs et spontanés » qui expriment les sentiments et les mots de la langue (en tant que phénomène social) que sont les interjections (v. aussi Šor 1938 : 643). D'après Šor,

sonore propre à cette langue (*ibid.*).

4 Rappelons brièvement qu'en URSS, Saussure a été parfois sévèrement critiqué pour son approche du problème de l'arbitraire du signe, pour avoir « détaché » la forme du contenu dans le signe linguistique, en contribuant à l'élaboration d'une doctrine « formelle » et « mécaniste ». Cela est souligné, par exemple, dans la préface à la première édition du *CLG* en russe, signée D. N. Vvedenskij (1890-1968) et consacrée à « Ferdinand de Saussure et sa place dans la linguistique » : Saussure « brise l'unité dialectique du son et du sens, c'est-à-dire du contenu et de la forme dans la langue, et reconnaît comme possible l'existence séparée de deux séries : celle des sons et celle des sens. Une telle conception de la langue possède un caractère *mécanique* et *formaliste* évident » (Vvedenskij 1933 : 14). Même R.O. Šor (1894-1939), l'un des meilleurs connaisseurs de Saussure en URSS dans les années 1920 et une grande admiratrice du linguiste genevois, écrit la chose suivante au sujet du « caractère arbitraire du signe » dans ses commentaires pour la première édition du *CLG* en russe : « La thèse sur l'arbitraire du signe qui ignore les relations entre la langue, la pensée et l'être [*bytie*] [...] amène Saussure [...] à détacher, de façon strictement formaliste, le problème de la langue du problème de la pensée » (Šor 1933 : 229), etc.

[...] les interjections ne sont pas des cris instinctifs, ni des « sons naturels » (*estestvennye zvuki*), mais le reflet (*otobraženie*) conventionnel de ces derniers. C'est pourquoi d'ailleurs, dans les différentes langues les interjections sont différentes, tout comme les mots « ordinaires » (*obyčnye slova*). (Šor 1926 : 36)

Pour Šor, toutes les interjections (= exclamations) (qui sont, à la différence des « cris instinctifs et spontanés », *des mots de la langue*) sont de caractère conventionnel. Un autre adepte de Saussure en URSS, M. Peterson, a proposé une autre solution au problème. Il distingue les « interjections » (*meždometija*) en tant que telles et les « mots-interjections » (*slova-meždometija*) – même si, encore une fois, « interjection » égale ici « exclamation ». Comme Saussure, Peterson réfléchit au sujet des exclamations en rapport au problème du signe linguistique. Pourtant, chez Saussure le signe linguistique a deux faces (signifiant / signifié), et les exclamations posent le problème du caractère du lien (arbitraire ou non) entre elles. Peterson discute des exclamations en distinguant un troisième constituant dans la structure du signe – la « volonté » (*volevoj èlement*). Ainsi, d'après Peterson, le signe linguistique a la structure suivante : côté intérieur (*vnutrennjaja storona*) / côté extérieur (*vnešnjaja storona*) + volonté (*volevoj èlement*) (Peterson 1928-1929, 1-2 : 6). Voici ce qu'il écrit :

La volonté distingue le signe linguistique des expressions spontanées des sentiments (des interjections). Si quelque chose d'amusant est arrivé, vous vous êtes mis à rire ; ou vous êtes tombé, vous vous faites mal et vous avez crié de douleur. Vous avez poussé ces sons spontanément, c'est une expression instinctive de vos sentiments. Ce ne sont pas les signes linguistiques, mais les interjections, car il n'y a pas de volonté là-dedans. Il est vrai pourtant que de nombreux sons de ce type sont devenus traditionnels, par exemple, *ax!* « aïe », « ah », *oj!* « aïe », *uvy!* « hélas » et on les prononce à volonté. En ce cas, ce sont des signes linguistiques, [...] des mots-interjections. (*ibid.* : 7)

Ainsi, à la différence des « mots-interjections » qui, tout comme les autres mots de la langue, ont une structure à trois constituants (v. plus haut), les « interjections » en tant que telles ne seraient constituées que des deux éléments : côté intérieur / côté extérieur.

S. Karcevski, également, distingue les interjections en tant que mots d'une langue particulière, d'un côté, et, de l'autre, les cris instinctifs qui font partie de ce qu'il désigne comme *langage naturel* :

Les cris d'un enfant réclamant sa mère ne sont [pas] des exclamations. Cela signifie que certaines émissions intentionnelles de la voix humaine portent l'estampille de la langue, sont « homologuées », tandis que d'autres sont répudiées comme relevant du langage naturel. (Karcevski 1941 : 62)

Le troisième problème mentionné plus haut, celui de la notion de *forme du mot* en rapport aux interjections (et lié aux tentatives de la

distinction « formelle » des interjections en tant que partie du discours à part), a été discuté, de façon particulièrement intéressante, par Peterson. En proposant une classification dite « formelle » des mots russes, Peterson les divise en deux grands groupes :

1. les mots qui possèdent les formes de la « variation du mot » [*formy slovoizmenenija*] ;
2. les mots qui ne les ont pas (c'est ici que Peterson range les exclamations) (Peterson 1928-1929, 7-8 : 15-17) ⁵.

Dans la « tradition grammaticale russe », une telle façon de classer les mots remonte à F.F. Fortunatov (1848-1914) (Fortunatov 1956-1957, I : 158) qui considérait les interjections (= exclamations) comme les mots à part dans la langue (*ibid.* : 172). Néanmoins, dans ses réflexions au sujet de la *forme du mot* – définie comme le « résultat des corrélations qui existent entre les mots de la langue » (Peterson 1928-1929, 7-8 : 9) –, Peterson se réfère non seulement à Fortunatov, mais aussi à Saussure : d'après lui, les deux linguistes sont arrivés aux mêmes conclusions au sujet de la *forme du mot* (*ibid.*) – même si dans le *CLG* les exclamations ne sont pas abordées sous cet angle.

Soulignons encore que, en résultat de cette tentative d'une approche « formelle » des interjections / exclamations, ces dernières se sont retrouvées en dehors des mots qu'on pourrait étudier et classer d'après les critères « formels ». C'était la raison pour laquelle, entre autres, les interjections ne faisaient pas partie des intérêts principaux des structuralistes et posaient aux premiers adeptes des méthodes structuralistes beaucoup d'autres problèmes, à commencer par l'impossibilité de les aborder de façon strictement synchronique ⁶ ou

5 Karcevski, quant à lui, distinguait les interjections comme « mots à part » en s'appuyant sur une autre conception des parties du discours, basée sur la distinction de quatre plans sémiologiques du langage : « L'exercice de la parole manifeste quatre attitudes du sujet parlant vis-à-vis des "choses" : 1° il les *nomme* ; 2° il les *dénombr*e ; 3° il les *indique* ; 4° il les laisse elles-mêmes *signaler* leur présence. De là quatre plans sémiologiques organisés différemment. Le plan 4 (*interjections* exclamatives et imitatives) s'oppose à tous les autres par l'absence de valeurs formelles, ainsi que par une phonologie particulière, parce que les signes-signaux sont censés émaner des choses elles-mêmes ; exemples : *aïe !*, la douleur qui se manifeste ; *frrr !*, l'oiseau qui signale sa présence » (*Séances* 1941 : 14).

6 Ainsi, comme l'a déjà noté N.S. Pospelov (1890-1984) dans son article sur « l'héritage linguistique » de Karcevski, « en analysant la structure de la phrase complexe, Karcevski avance une hypothèse sur les liens génétiques entre les conjonctions de coordination et les interjections exclamatives [...] (Karcevski 1941 : 72-75 ; Karcevski 1956 : 37). [...] Cela ne témoigne-t-il pas du fait que le structuralisme de Karcevski dépassait les limites strictes de l'analyse synchronique des phénomènes linguistiques ? » (Pospelov 1957 : 47-48). De plus, en répétant en quelque sorte le discours des marxistes (disciples et collègues de N. Ja. Marr [1864-1934]) sur les interjections (v. Velmezova 2008c ; Velmezova 2008b et Velmezova 2008e : points 1.2 et 1.3), Karcevski incline à voir en elles les éléments très anciens, voire primaires, du langage humain (une thèse

leur « résistance », au moins relative, au principe de l'arbitraire du signe (cela d'autant plus que, en Russie, on rangeait parfois également les onomatopées parmi les interjections).

Néanmoins, malgré toutes les difficultés d'étudier les interjections de façon strictement synchronique, déjà dans un petit article de 1938 consacré entièrement aux interjections Šor fait un important pas en avant en développant l'une des idées principales du *CLG* : elle affirme que chaque langue possède un *système* particulier d'interjections. D'après Šor,

l'analyse des interjections dans différentes langues montre d'une manière convaincante que chaque langue possède précisément des mots-interjections qui sont déterminés par tout son système, et cela de la même façon que tous les autres mots. (Šor 1938 : 643)

Il serait difficile de ne pas voir dans ces lignes une référence à l'auteur du *CLG* : « [...] la langue est un système dont tous les termes sont solidaires et où la valeur de l'un ne résulte que de la présence simultanée des autres » (Saussure 1983 : 159). Or, l'application même de la description systémique à l'étude des interjections est encore plus apparente dans un article de Karcevski consacré à ces mots « problématiques » que les linguistes « tiennent généralement [...] en piètre estime » (Karcevski 1941 : 57). Plus précisément, il s'agit pour Karcevski de présenter, en tant que système, les « exclamations russes relevant du dialogue » (*ibid.* : 73). En utilisant la terminologie proposée par N.S. Troubetzkoy (1890-1938) (v. Troubetzkoy 1976), Karcevski propose une classification sémantico-phonétique des exclamations russes. D'après les paramètres phonétiques (ou, plus précisément, d'après les phonèmes russes qui constituent la base des interjections correspondantes : /i/, /e/, /a/, /o/, etc.), ces exclamations sont divisées en plusieurs groupes et, du point de vue sémantique, Karcevski divise les exclamations en plusieurs groupes d'après le rôle qu'elles jouent dans le dialogue (exclamations qui « ne servent normalement qu'à introduire la phrase » (Karcevski 1941 : 73) ; exclamations qui constituent des « phrases-réponses standardisées » (*ibid.*), etc.)⁷.

A présent, il est facile de mettre en question la description systé-

qui est difficile à imaginer dans le *CLG* : « [...] la linguistique doit être soigneusement distinguée [...] de la préhistoire » (Saussure 1983 : 21)) et propose comme arguments les faits suivants : (a) il serait possible de voir en l'interjection « l'héritier direct, quoique bien appauvri, du signe primitif syncrétique dans lequel la voix, la mimique et le geste fusionnaient » (Karcevski 1941 : 63) ; (b) les interjections (avant tout les onomatopées) ne pourraient figurer que « dans les structures [syntaxiques] [...] primitives » (*ibid.* : 64) : en particulier, l'onomatopée « ne peut apparaître dans une subordonnée » et « ne peut passer dans le discours indirect » (*ibid.*).

⁷ Pour certains historiens des idées linguistiques, cet article de Karcevski est intéressant avant tout du point de vue de l'évolution de l'étude du dialogue (Kuznecov 2003 : 164).

mique des interjections proposée par Karcevski : certaines exclamations qu'il utilise pour construire son « système interjectionnel » du russe ne sont plus reconnaissables par les russophones ; d'autres mots qu'il range parmi les interjections sont considérés aujourd'hui plutôt comme des particules (ce sont, par exemples, les mots *da* « oui » et *net* « non »⁸), etc.⁹ Néanmoins, l'initiative et l'entreprise même de Karcevski semblent très significatives pour l'histoire de l'étude des interjections en général : autant que nous le sachions, jamais encore une telle tentative n'avait été faite¹⁰. Et, dans son aspiration à décrire de façon systémique aussi bien toute la langue que ses fragments particuliers (comme les interjections), Karcevski a été certainement beaucoup influencé par Saussure.

Ainsi, encore une fois (v. Velmezova 2007, Velmezova 2008d), nous pouvons constater que le mérite principal du *CLG* pour l'étude ultérieure des interjections est dans la théorie de Saussure en général plutôt que dans ses remarques précises sur cette partie du discours (ou, plutôt, sur les « exclamations » et les « onomatopées »).

Enfin, pour revenir à des problèmes terminologiques liés à la traduction du *CLG* en russe, soulignons la chose suivante. Si, pour les années 1920-1930, on peut constater une certaine variété et l'hétérogénéité des opinions sur les interjections (de sorte que chez certains linguistes, comme nous l'avons vu, interjections égalaient exclamations et/ou onomatopées, etc.), la situation n'était plus telle à l'époque de Xolodovič¹¹. A la fin des années 1970, c'étaient les grammaires académiques du russe (*GRJ* 1952-1954 ; *GRJ* 1960, v. aussi *GSRJ* 1970) qui donnaient le ton des recherches linguistiques « officielles », y compris du point de vue terminologique. Dans ces grammaires, le groupe des mots désignés comme « interjections » était constitué de mots qui expriment non seulement les sentiments (comme la plupart des exclamations), mais aussi la volonté. Parmi ces derniers, en russe, on trouve le plus souvent des mots dont le caractère arbitraire ne fait aucun doute. C'est pourquoi, à part son inexactitude par rapport au texte original de Saussure, la décision de Xolodovič semble convenir beaucoup moins aux « standards » terminologiques des grammairiens russes de son époque, ainsi qu'à des « standards » actuels. C'est pour-

8 Sur le rattachement des mots *da* « oui » et *net* « non » tantôt aux interjections, tantôt aux particules, v. Velmezova 2008a.

9 D'ailleurs, certains faits de la langue russe dont Karcevski parle dans sa recherche semblent aujourd'hui très discutables ; v. par exemple « En russe, *f* ne vient jamais devant une voyelle » (Karcevski 1941 : 59), etc.

10 Malheureusement, à cette époque, ce travail de Karcevski était encore inconnu du large public linguistique en URSS. C'est pourquoi, dans la deuxième moitié du XX^e siècle, pour les linguistes russes étudiant les interjections, il était beaucoup plus facile de revenir à des méthodes purement descriptives (v. Velmezova 2008e, point 2).

11 Pour plus de détails, v. Velmezova 2008e.

quoi, en envisageant une nouvelle édition du *CLG* en russe, il serait justifié de revenir au texte saussurien dans la rédaction de Suxotin – au moins dans le passage concernant les « exclamations » et les « onomatopées ».

RÉFÉRENCES

- Čemodanov N.S., 1977, “Ot redakcii” [De la rédaction], in *Sossjur 1977* : 5-6.
- Fortunatov F.F., 1956-1957, “Sravnitel’noe jazykovedenie. Obščij kurs” [La linguistique comparée. Cours général], in *Izbrannye trudy*, vol. I (1956) et II (1957), Moskva, Gosudarstvennoe učebno-pedagogičeskoe izdatel’stvo Ministerstva prosvěščenija RSFSR. Vol. I : 21-197.
- GRJ 1952-1954, *Grammatika russkogo jazyka* [Grammaire de la langue russe] (Vinogradov V.V., Istrina E.S. et Barxudarov S.G. éds), vol. I (1952) et II (1954), Moskva, Izdatel’stvo Akademii nauk SSSR.
- GRJ 1960, *Grammatika russkogo jazyka* [Grammaire de la langue russe] (Vinogradov V.V., Istrina E.S. et Barxudarov S.G. éds), vol. I et II, Moskva, Izdatel’stvo Akademii nauk SSSR.
- GRSJ 1970, *Grammatika sovremennogo russkogo literaturnogo jazyka* [Grammaire de la langue russe « littéraire » contemporaine] (Švedova N. Ju. éd.), Moskva, Nauka.
- Karcevskij S.O., 1941, « Introduction à l’étude de l’interjection », *CFS 1* : 57-75.
- Karcevskij S.O., 1956, « Deux propositions dans une seule phrase (Études de syntaxe russe) », *CFS 14* : 36-52.
- Karcevskij S.O. (manuscrit non daté) 2000, « Introduction à l’étude de l’interjection (2) », *Inédits et introuvables* (I. et G. Fougeron éds), Louvain, Peeters : 189-193.
- Karcevskij S.O., 1928, *Povtoritel’nyj kurs russkogo jazyka* [Cours récapitulatif de langue russe]. Moskva - Leningrad, Gosudarstvennoe izdatel’stvo.
- Kuznecov V.G., 2003, “Sergej Iosifovič Karcevskij” [Sergej Iosifovič Karcevskij], *Ženevskaja lingvističeskaja škola. Ot Sossjura k funkcionalizmu*. Moskva, URSS ¹² : 60-164.
- Peterson M.N., 1928-1929, *Vvedenie v jazykovedenie* [Introduction à la linguistique], zadanija 1-16. Moskva, Izdanie Bjuro zaočnogo obučenija pri pedfak 2 MGU.
- Pospelov N.S., 1957, “O lingvističeskom nasledstve S. Karcevskogo” [De l’héritage linguistique de S. Karcevskij], *Voprosy jazykoznanija*, 1957, n° 4 : 46-56.
- Saussure F. de, (1916-1922) 1983, *Cours de linguistique générale*, éd. Tullio De Mauro, trad. L.-J. Calvet, Paris, Payot.
- Séances* 1941 – Séances de la Société Genevoise de Linguistique, Première

- séance (25.01.41), *CFS I* : 13-15.
- Sossjur F. de, 1933, *Kurs obščej lingvistiki* [Cours de linguistique générale], Moskva, Socëkgiz, 1933.
- Sossjur F. de, 1977, "Kurs obščej lingvistiki" [Cours de linguistique générale], in Sossjur F. de, *Trudy po jazykoznaniju*, Moskva, Progress, 1977 : 31-273.
- Šor R.O., 1926, *Jazyk i obščestvo* [Langue et société], Moskva, Rabotnik prosveščeniija.
- Šor R.O., 1933, "Primečaniija" [Commentaires], in Sossjur 1933 : 208-264.
- Šor R.O., 1938, "Meždometie" [Interjection], in *Bol'shaja sovetskaja ènciklopedija* (1^{re} éd.). Moskva, Gosudarstvennyj institut « Sovetskaja ènciklopedija », vol. XXXVIII : 643-644.
- Troubetzkoj N. S., (1939) 1976, *Principes de phonologie*, Paris, Klincksieck.
- Velmezova E., 2007, « L'étude des *interjections* : avant et après Saussure », in *Documents de travail du Colloque international « Révolutions saussuriennes »* (Genève, 19-22 juin 2007) : 229-236.
- Velmezova E., 2008a, « *Da i net*: časticy ili meždometija? Iz istorii akademičeskix grammatik prošlogo veka » [*Da* « oui » et *net* « non » : particules ou interjections ? De l'histoire des grammaires académiques du siècle passé], in Arutjunova N.D. (éd.). *Sbornik statej učastnikov Meždunarodnoj konferencii "Assercija i negacija"* (Moskva, maj 2007). Moskva, Indrik (à paraître).
- Velmezova E., 2008b, « Éléments primaires du langage humain ou catégories psycholinguistiques propres aux langues ? Les *interjections* chez L.V. Ščerba », *Cahiers de l'ILSL*, 2008, n° 24 : 211-222.
- Velmezova E., 2008c, « La *syntaxe diffuse*, le *mot-phrase* et l'*interjection* chez N.Ja. Marr et chez les marxistes », *Cahiers de l'ILSL*, 2008, n° 25 : 211-222.
- Velmezova E., 2008d, « L'étude des interjections à la lumière de la réception des idées saussuriennes en Russie », *Bulletin of the Henry Sweet Society for the History of Linguistic Ideas*, May 2008, n° 50 : 45-56.
- Velmezova E., 2008e, « L'*interjection* dans la linguistique russe du xx^e siècle : entre *langue(s)* et *langage* », in P. Sériot (éd.), *Contributions suisses au XIV^e congrès mondial des slavistes à Ohrid, septembre 2008*. Berne, Peter Lang, 2008 : 303-325.
- Vvedenskij D.N., 1933, "Ferdinand de Sossjur i ego mesto v lingvistike" [Ferdinand de Saussure et sa place dans la linguistique], in Sossjur 1933 : 5-21 ; trad. par P. Sériot dans *CFS* 53 : 199-221.
- Xolodovič A.A., 1977, "O 'Kurse obščej lingvistiki' F. de Sossjura" [A propos du « Cours de linguistique générale » de F. de Saussure], in Sossjur 1977 : 9-29.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
1. Qu'en est-il de l'inconscient dans les réflexions de Saussure ? par Michel ARRIVÉ	9
2. How an empiricist founds a new science – An epistemological inquiry in Ferdinand de Saussure's linguistic theory par Elitzur Avraham BAR-ASHER	23
3. Saussure, Meillet et le concept de grammaticalisation par Hava BAT-ZEEV SHYLDKROT	39
4. Déclinaisons de la temporalité : L'enchevêtrement de la pluralité des temps chez Saussure par Alessandro CHIDICHIMO	51
5. La constitution d'un <i>objet culturel</i> : L'analogie entre Saussure et Poincaré par Bruna DESTI	67
6. Saussure and relativism Els ELFFERS	79
7. Montrer à l'élève... par Claire FOREL	95
8. Louis Havet, sa métrique, sa traductique et sa semi-conjecture : une convergence insolite et même posthume avec le Saussure des anagrammes par Francis GANDON	109
9. La place de la « pensée » dans l'étude de la langue : confrontation des thèses mentalistes avec celles de Ferdinand de Saussure par Badreddine HAMMA	133

10. Logic, arbitrariness and Saussurean linguistics par Roy HARRIS	151
11. Saussure lecteur de Pascal : Les enjeux de la « définition de mots et de choses » (suivi par un document inédit) par Savaş KILIÇ	165
12. La pratique en question par Claudia MEJÍA QUIJANO	187
13. Saussure et la métamorphose de l'écriture par Silvia REDENTE	213
14. Saussure et les casiers du cerveau : Les raisons d'une idéalisation par Louis DE SAUSSURE	227
15. Linguistique et sociologie : un nouveau regard en relisant Saussure par Claudia STANCATI	243
16. <i>Onomatopées, exclamations, interjections...</i> : problèmes terminologiques et innovations théoriques dans les discussions autour de la réception de F. de Saussure en URSS, par Ekaterina VELMEZOVA	265

